

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

---

DES MODES D'ACQUISITION  
DE LA  
**QUALITÉ DE FRANÇAIS**  
DÉRIVANT

DE LA NAISSANCE SUR LE SOL ET DE LA FILIATION

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS  
*sera soutenu le jeudi 9 juin 1898, à 1 heure.*

PAR

**V. GREC**

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

---

*Président :* MM. RENAULT, *professeur.*

*Suffragants* { LAINÉ, *professeur.*  
LESEUR, *professeur.*

---

PARIS

LIBRAIRIE BERNARD TIGNOL

53 bis, Quai des Grands-Augustins

---

1898





THÈSE  
POUR  
LE DOCTORAT

**La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.**



FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

---

DES MODES D'ACQUISITION  
DE LA  
QUALITÉ DE FRANÇAIS  
DÉRIVANT

DE LA NAISSANCE SUR LE SOL ET DE LA FILIATION

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS  
*sera soutenu le jeudi 9 juin 1898, à 1 heure.*

PAR

V. GREC

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

---

*Président :* MM. RENAULT, *professeur.*

*Suffragants* { LAINÉ, *professeur.*  
LESEUR, *professeur.*

---



PARIS

LIBRAIRIE BERNARD TIGNOL

53 bis, Quai des Grands-Augustins

---

1898



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

## TABLE ANALYTIQUE

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| PRÉFACE . . . . .                                     | 4  |
| INTRODUCTION . . . . .                                | 7  |
| Section I. — De la nationalité. . . . .               | 7  |
| II. — Principes généraux . . . . .                    | 13 |
| III. — Historique de la législation française. . . .  | 23 |
| IV. — Modes d'acquisition de la nationalité française | 39 |

### PREMIÈRE PARTIE

#### Acquisition de la nationalité française au moment de la naissance.

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre I. — <i>Acquisition jure sanguinis</i> . . . . .                                                             | 41  |
| Section I. — De l'enfant légitime . . . . .                                                                           | 41  |
| II. — De l'enfant naturel . . . . .                                                                                   | 54  |
| III. — Question commune à l'enfant légitime et à<br>l'enfant naturel. . . . .                                         | 65  |
| IV. — De l'enfant adultérin et incestueux. . . .                                                                      | 70  |
| V. — De l'enfant légitime. . . . .                                                                                    | 71  |
| VI. — De l'enfant adoptif . . . . .                                                                                   | 81  |
| Chapitre II. — <i>Acquisition jure soli</i> . . . . .                                                                 | 83  |
| Section I. — Enfants légitimes nés en France de parents<br>inconnus ou dont la nationalité est incon-<br>nue. . . . . | 83  |
| II. — Enfants légitimes nés en France d'un parent<br>étranger qui lui-même y est né . . . . .                         | 86  |
| 1. Enfant né en France d'un père qui lui-même y<br>est né. . . . .                                                    | 86  |
| 2. Enfant né en France d'une mère qui elle-<br>même y est née. . . . .                                                | 107 |
| III. — Enfants naturels nés en France d'un parent<br>étranger qui lui-même y est né. . . . .                          | 119 |

### DEUXIÈME PARTIE

#### Acquisition de la nationalité française postérieure à la naissance.

|                                                                                               |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre I. — <i>Acquisition jure soli</i> . . . . .                                          | 129 |
| Section I. — Etrangers nés et domiciliés en France à l'é-<br>poque de leur majorité . . . . . | 130 |



|                                                                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| II. — Etrangers nés et non domiciliés en France<br>à l'époque de leur majorité . . . . .                                                               | 167 |
| Chapitre II. — <i>Acquisition jure sanguinis</i> . . . . .                                                                                             | 189 |
| Section I. — Etrangers nés de parents dont l'un a perdu<br>la qualité de Français . . . . .                                                            | 189 |
| II. — Etrangers descendants de religionnaires<br>Français expatriés . . . . .                                                                          | 205 |
| Chapitre III. — <i>Acquisition de la nationalité française par les<br/>mineurs</i> . . . . .                                                           | 213 |
| Section II. — Mineurs nés en France d'un étranger . . . . .                                                                                            | 213 |
| Renonciation à la faculté de décliner la na-<br>tionalité française (art. 8 II, 4 <sup>o</sup> C. civ.) . . . . .                                      | 228 |
| Renonciation à la faculté de répudier la na-<br>tionalité française (art. 8 II, 3 <sup>o</sup> C. civ.) . . . . .                                      | 232 |
| II. — Mineurs nés de parents dont l'un a perdu la<br>qualité de Français. . . . .                                                                      | 235 |
| III. — Mineurs descendants de religionnaires expa-<br>triés . . . . .                                                                                  | 235 |
| Chapitre IV. — <i>De l'enregistrement des déclarations de nationalité.</i>                                                                             | 237 |
| Chapitre V. — <i>De l'acquisition de la nationalité française posté-<br/>rieure à la naissance et du droit d'expulsion</i> . . . . .                   | 258 |
| Chapitre VI. — <i>Effets de l'acquisition de la nationalité fran-<br/>çaise postérieure à la naissance (jure soli et<br/>jure sanguinis)</i> . . . . . | 296 |
| Section. I. — Condition de la famille de celui qui acquiert<br>la nationalité française. . . . .                                                       | 296 |
| 1. Cas d'acquisition prévus par les articles 8 II 4 <sup>o</sup> ,<br>9 et 10 C. civ. . . . .                                                          | 296 |
| Femme mariée. . . . .                                                                                                                                  | 307 |
| Enfants majeurs . . . . .                                                                                                                              | 309 |
| Enfants mineurs . . . . .                                                                                                                              | 311 |
| Question commune aux enfants majeurs et aux<br>enfants mineurs. . . . .                                                                                | 319 |
| 2. Cas d'acquisition prévu par l'article 4 de la loi<br>de la loi du 26 juin 1889. . . . .                                                             | 319 |
| Section II. — Condition de l'individu qui acquiert la na-<br>tionalité française . . . . .                                                             | 320 |
| 1. Jouissance des droits civils. . . . .                                                                                                               | 320 |
| 2. Jouissance des droits politiques . . . . .                                                                                                          | 322 |
| Cas d'acquisition prévus par les articles 8 II 4 <sup>o</sup> ,<br>9 et 10 C. civ. . . . .                                                             | 322 |
| Cas d'acquisition prévu par l'article 4 de la loi<br>du 26 juin 1889. . . . .                                                                          | 324 |
| Appendice — De l'application de la loi sur le recrutement<br>aux Français <i>jure sanguinis et soli</i> . . . . .                                      | 325 |
| Section I. — Individus visés par l'art. 8 II 4 <sup>o</sup> C. civ. . . . .                                                                            | 327 |

|              |                     |         |     |
|--------------|---------------------|---------|-----|
| II. — — — —  | 8 II 2 <sup>o</sup> | C. civ. | 330 |
| III. — — — — | 8 II 3 <sup>o</sup> | C. civ. | 330 |
| IV. — — — —  | 8 II 4 <sup>o</sup> | C. civ. | 332 |
| V. — — — —   | 9                   | C. civ. | 340 |
| VI. — — — —  | 10                  | C. civ. | 348 |

### Législation coloniale.

|                                                                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Acquisition immédiate de la nationalité française au moment de la naissance. . . . .                                | 358 |
| I. <i>Jure sanguinis</i> . . . . .                                                                                  | 358 |
| II. <i>Jure soli</i> . . . . .                                                                                      | 358 |
| Acquisition de la nationalité française postérieure à la naissance. . . . .                                         | 362 |
| I. <i>Jure soli</i> . . . . .                                                                                       | 362 |
| II. <i>Jure sanguinis</i> . . . . .                                                                                 | 365 |
| Acquisition de la nationalité française par des mineurs. . . . .                                                    | 366 |
| Effets de l'acquisition de la nationalité française . . . . .                                                       | 367 |
| 1. Condition de la famille de celui qui acquiert la qualité de Français . . . . .                                   | 367 |
| Femme mariée et enfants majeurs. . . . .                                                                            | 367 |
| Enfants mineurs . . . . .                                                                                           | 368 |
| 2. Condition de l'individu qui acquiert la qualité de Français . . . . .                                            | 369 |
| Jouissance des droits civils . . . . .                                                                              | 369 |
| Jouissance des droits politiques . . . . .                                                                          | 370 |
| Application de la loi sur le recrutement aux Français <i>jure sanguinis et jure soli</i> dans les colonies. . . . . | 371 |

### Documents législatifs.

|                                                                                                                                                                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Loi du 26 juin 1889 sur la nationalité. . . . .                                                                                                                                                                                                                          | 381 |
| II. — Décret du 13 août 1889 portant règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi du 26 juin 1889. . . . .                                                                                                                                                  | 386 |
| III. — Loi du 22 juillet 1893 sur la nationalité . . . . .                                                                                                                                                                                                                    | 389 |
| IV. — Décret du 7 février 1897, portant règlement d'administration publique et déterminant les conditions auxquelles les dispositions de la loi du 26 juin 1889 sur la nationalité sont applicables aux colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique, la Réunion. . . . . | 391 |
| V. — Loi sur le recrutement du 15 juillet 1889 (art. 3, 11, 12 et 50. . . . .                                                                                                                                                                                                 | 399 |

### Documents diplomatiques.

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Convention consulaire franco-espagnole du 7 janvier 1862 (art. 5 nouveau). . . . . | 402 |
| II. — Convention franco-belge du 30 juillet 1891 . . . . .                              | 402 |
| BIBLIOGRAPHIE . . . . .                                                                 | 405 |





## PRÉFACE

La législation française sur la nationalité a été l'objet de très nombreuses et très intéressantes études, surtout depuis l'année 1897, au cours de laquelle elle a été refondue et profondément modifiée. Cette abondance de travaux et la valeur de la plupart d'entre eux m'ont fait hésiter à traiter le même sujet ; j'y ai cependant été entraîné en raison de l'attrait toujours croissant que présente l'examen des questions de nationalité.

Pour tous les peuples civilisés, jamais ces questions n'ont eu autant d'importance qu'à l'heure présente.

L'immense développement du va-et-vient commercial, le centuplement des voies et moyens de communication, la promiscuité des intérêts financiers ont abaissé les barrières entre nations et ont amené les Etats contemporains à concéder aux étrangers une situation presque en tous points égale à celle des nationaux.

Mais au regard de cet état de choses et dans un sens opposé, un phénomène apparaît : c'est celui de l'individualisme national.

L'idée de la fraternité en l'humanité a été mise à la mode par les philosophes du siècle dernier ; elle a été loin de produire des résultats, puisqu'aujourd'hui la plus répandue des philosophies, celle qui a pénétré les sciences, enseigne la nécessité du combat pour la vie, la légitimité de la sélection qui se fait par œuvre de mort ; c'est celle des Etats, aussi bien que des individus.

Comme le dit M. Lavisser, dans sa *Vue générale sur l'histoire politique de l'Europe* : « De nos jours, la longue évolution commencée sur la ruine de l'empire romain, contrariée et par moment arrêtée par des sentiments, des idées et des habitudes, s'achève. L'Europe apparaît, comme elle est, avec ses inconciliables contrastes nationaux, ethnographiques et chronologiques. »

Les causes de guerre sont nombreuses : elles proviennent du principe des nationalités issu de l'esprit de la Révolution française, de celui, plus ancien, de l'équilibre européen et aussi de l'accroissement des industries, qui crée la question des débouchés où les intérêts des Etats sont contradictoires. Les rivalités commerciales renforcent les haines nationales. Les idées et les sentiments pacifiques sont incertains et fragiles.

Nous vivons donc en un temps d'armements à outrance et de concurrences commerciales acharnées, ayant le caractère de guerres économiques. Les peuples se dressent les uns en face des autres et la lutte, ou la prévision d'une lutte, oblige chacun d'eux à réunir et à grouper ses forces tous les jours davantage.

Suivant qu'un individu a telle ou telle nationalité, il est ou sera l'adversaire au point de vue économique ou militaire de tel ou tel pays. Le lien qui le rattache à une patrie a dès lors acquis une valeur bien plus grande que celle qu'il avait dans le passé : le sujet d'un Etat a besoin de plus de protection qu'autrefois, l'Etat lui-même de plus de fidélité et de dévouement.

Sous la menace perpétuelle de guerre, le service militaire s'est développé d'une façon inconnue jusqu'à nos jours ; dans les plus grands Etats européens, il est devenu obligatoire. C'est à ce point de vue également, que la nationalité a pris une très grande importance : un individu est astreint à servir dans tel pays, suivant qu'il a telle ou telle nationalité ; d'où l'utilité qui existe plus que jamais à avoir une nationalité précise, incon-

testable, et la nécessité pour les Etats, de prendre des mesures afin d'empêcher leurs nationaux de se soustraire à leur allégeance, avant d'avoir rempli leurs obligations militaires.

D'autre part, la facilité énorme des relations entre peuples; le manque de travail et la pauvreté du sol dans certains pays, l'attraction exercée par des contrées neuves, riches ou peu peuplées, le traitement favorable concédé presque partout aux étrangers et aussi l'obligation du service militaire, ont provoqué l'émigration dans des proportions inconnues jusqu'alors. Cette émigration a créé dans les pays vers lesquels elle s'est dirigée, de véritables colonies étrangères, ainsi que des masses d'individus qui se dérobent à l'autorité de leur pays d'origine, sans se reconnaître les sujets d'un autre pays et qui finissent même par n'avoir plus aucune nationalité.

Les Etats sont obligés de se préoccuper de cette situation et d'en tenir compte dans leur législation sur la nationalité, le remède consiste à imposer une nationalité ou à en provoquer le changement selon les cas.

La circulation entre tous les pays des personnes et des intérêts a encore accru à d'autres points de vue, l'importance des législations sur la nationalité et développé, par suite, les études qui s'y rattachent : il y a lieu très souvent de fixer la nationalité d'une personne pour savoir si elle peut se prévaloir de la protection des agents diplomatiques d'un Etat ou si elle peut jouir des droits qui sont réservés aux seuls nationaux.

Très fréquemment aussi, les étrangers restant, d'après les règles du droit international privé, soumis à la loi de leur pays d'origine quant à leur état et à leur capacité, on doit se demander quelle est exactement la nationalité d'un individu, pour savoir si une loi étrangère lui est ou ne lui est pas applicable. La question de nationalité à résoudre soulève de grandes difficultés si deux Etats en vertu de leur législation, revendiquent ou peuvent revendiquer comme leur ressortissant le même

individu ; il y a alors un cumul de nationalités qui amène entre autres inconvénients, un conflit de législations. La possibilité d'un tel état de choses doit attirer l'attention particulière des législateurs et des gouvernements.

En raison de toutes les considérations qui précèdent, la législation française sur la nationalité présente un intérêt de tout premier ordre, comme du reste celles des pays étrangers ; elle en a un tout spécial pour les Français, parce qu'elle s'est inspirée au plus haut point de la sécurité et de l'avenir de notre pays. Deux faits sur lesquels il est inutile d'insister, car ils sont bien connus, l'augmentation toujours grandissante des étrangers fixés sur notre sol et la diminution ou tout au moins la non-progression de la population de race française, ont exercé une influence prépondérante sur cette législation et lui ont donné un caractère de défense nationale.

J'ai restreint mon étude aux modes d'acquisition de la nationalité française dérivant de la filiation et de la naissance sur le sol, modes les plus importants et par suite les plus intéressants, m'occupant dans une première partie de l'acquisition de la qualité de Français au moment de la naissance, puis, dans une deuxième, de l'acquisition de la qualité de Français postérieure à la naissance. Dans cette deuxième partie, quatre chapitres spéciaux ont été consacrés : aux mineurs ; à l'enregistrement des déclarations de nationalité, formalité qui, depuis la loi du 22 juillet 1893, a donné à ces déclarations un caractère nouveau ; à la question très importante de l'expulsion par le gouvernement des étrangers ayant une vocation légale à la qualité de Français ; aux effets de l'acquisition de la nationalité française.

J'ai pensé que la loi sur le recrutement de l'armée était par excellence la mise en œuvre de la loi sur la nationalité et que, par suite, il était utile de traiter dans un appendice de l'appli-



cation de la loi militaire aux individus qui sont nés Français et à ceux qui le sont devenus, grâce à leur parenté ou à leur naissance sur notre territoire.

Enfin j'ai terminé mon travail par un aperçu général sur les modes d'acquisition de la nationalité française dans nos colonies, modes dérivant de la naissance sur le sol et de la filiation.

---



# INTRODUCTION

## I

### DE LA NATIONALITÉ

La nationalité est une qualité appartenant à un individu parce qu'il relève d'un Etat déterminé; elle lui a été attribuée par un acte de souveraineté de cet Etat.

Cette expression « la nationalité » est certainement défectueuse (1). En effet, si une personne possède une nationalité, ce n'est pas parce qu'elle fait partie d'une nation, mais bien parce qu'elle dépend d'un Etat.

Or, l'Etat et la nation sont deux choses absolument différentes :

L'Etat est une personne du droit des gens. La nation n'en est pas une. L'Etat est une réunion plus ou moins nombreuse d'hommes établis sur un territoire déterminé, obéissant à une même autorité qui agit d'une manière indépendante soit à l'intérieur soit à l'extérieur; la nation est également une réunion d'individus, mais envisagée à un autre point de vue, celui d'un lien moral qui les unit et qui ordinairement résulte de la race (2).

Le mot nationalité doit, contrairement à son étymologie, éveil-

1. Les Allemands ont un excellent terme pour désigner ce que nous entendons par nationalité, c'est celui de *Staatsangehörigkeit* (littér. : fait d'appartenir à un Etat).

2. Il peut y avoir une certaine identité entre l'Etat et la nation. Tous deux peuvent comprendre la même réunion d'individus (mais cette réunion devra être considérée à des points de vue différents).

ler non pas une idée morale, mais une idée politique, celle d'une souveraineté exercée par un Etat sur des personnes. De même la notion de l'Etat se conçoit mieux lorsqu'on se place par rapport aux Etats étrangers, de même celle de nationalité ; c'est alors qu'apparaît de la façon la plus nette, ce fait qu'un individu possède telle ou telle nationalité, parce qu'il subit la souveraineté de tel ou tel Etat ; c'est parce que cet individu est le sujet d'un Etat, qu'il peut être revendiqué par cet Etat comme son ressortissant, à l'encontre des autres Etats.

Entre l'individu qui possède une nationalité et l'Etat qui la lui a attribuée par un acte de sa souveraineté, existe un lien d'une nature toute particulière, qui est caractérisé par des devoirs de l'individu envers l'Etat et de l'Etat envers l'individu.

Cette existence d'obligations de deux côtés a fait que des auteurs ont vu dans l'attribution d'une nationalité, au lieu d'un acte de souveraineté de l'Etat, le résultat sinon d'un contrat synallagmatique, du moins d'un accord de volontés intervenu entre l'Etat et chacun de ceux qui vivent de sa vie ; pour eux, le lien de nationalité a un fondement contractuel. Cette théorie est à mon avis inadmissible : elle dépend du droit privé et nous sommes dans un domaine qui échappe complètement à ce droit. Le lien qui existe entre l'individu et l'Etat est un lien non contractuel, parce qu'il est établi par la souveraineté de cet Etat ; du reste, en droit commun, c'est toujours par la force majeure et non par sa libre volonté qu'on relève d'un Etat plutôt que d'un autre et par suite qu'on a une nationalité plutôt qu'une autre.

Peut-on parler d'accord de volontés, lorsqu'une nationalité est conférée à des individus à l'instant de leur naissance ?

Il n'y a pas là d'accord au sens précis du mot, répond-on, mais il y a un accord supposé ; en effet, c'est sur l'intérêt supposé, par suite sur la volonté probable de l'enfant qui naît,



que se fonde l'attribution qui lui est faite de telle ou telle nationalité (1). — Tout d'abord, il est bon de constater que cette interprétation de volonté s'imposerait à l'enfant, qu'il s'agirait pour lui d'une présomption n'admettant pas la preuve contraire. Et puis a-t-on toujours raison de prétendre que l'attribution de nationalité a lieu dans l'intérêt supposé de l'enfant ? Cela peut être vrai lorsque l'on confie à l'enfant la nationalité de ses parents, mais cela ne l'est pas, lorsqu'on lui en confère une autre. Pourrait-on soutenir que la disposition contenue dans le paragraphe 3 de l'art. 8, II de notre Code civil a été prise dans l'intérêt de l'enfant ? Il semble plutôt qu'elle l'a été dans celui de l'Etat français.

Tout le monde admet aujourd'hui qu'un individu ne doit pas rester sans nationalité. S'il n'en possède pas, il faut absolument lui en conférer une. Peut-on dire qu'il y ait accord de volontés entre l'Etat et l'individu qui très probablement désirerait rester toute sa vie sans patrie et qu'on oblige à en avoir une ?

Lorsqu'il y a de la part d'un individu juridiquement capable une manifestation de volonté afin d'acquérir une nationalité, on ne peut pas dire davantage qu'il y ait un accord entre cet individu et l'Etat. La volonté de l'autorité souveraine de l'Etat, dont la loi est l'expression, se trouve bien au-dessus de celle de l'individu et ne peut pas entrer en balance avec elle. L'Etat étend simplement sa souveraineté sur l'individu qui remplit les conditions fixées par la loi pour que cette souveraineté puisse s'exercer. La position d'un particulier vis-à-vis de l'Etat n'a en réalité aucun analogue dans

1. Voir en ce sens M. Weiss : Rapport et conclusions présentés au nom de la commission chargée d'étudier la solution des conflits de loi en matière de nationalité, dans l'*Ann. de l'Inst. de dr. int.*, 1895-96, p. 66.

Protestations de MM. Despagnet, Laine et Størk, contre la théorie du fondement contractuel, insérées dans le rapport précité.

le droit privé ; aussi le cas de naturalisation d'un étranger ne peut en aucune façon être caractérisé du nom de contrat bilatéral. L'entrée dans la communauté politique, l'enchaînement intime à l'ensemble, à la totalité historique et politique d'un peuple, ne peuvent être placés sur la même ligne que les actes juridiques qui s'accomplissent sous la formule *do ut des, do ut facias*. La naturalisation est un acte de souveraineté de l'Etat libre et aussi peu l'Etat lui-même est le résultat d'un contrat sujet à dénonciation, aussi peu l'idée du contrat est propre à éclairer ou à justifier une institution juridique *suus generis* telle que la nationalité (1).

La preuve, dit-on, que la nationalité ne s'impose pas, que sa reconnaissance n'est pas un acte de souveraineté de l'Etat libre, c'est que l'individu juridiquement capable de vouloir est libre de s'y soustraire et de se donner à la patrie de son choix (2).

Cette assertion n'est pas exacte. Si elle peut être vraie en fait, souvent elle ne l'est pas en droit.

Les sujets de certains Etats ne peuvent pas changer de nationalité. En Russie, l'ukase de 1864 permet la dénationalisation aux étrangers naturalisés russes seulement ; l'allégeance perpétuelle semble être encore la règle. Les Etats-Unis ont condamné en principe la perennité du lieu de sujétion. C'est ce qui ressort du bill de 1868 sur la protection des Américains à l'étranger, mais cette condamnation doctrinale n'a pas été suivie d'une loi. Aussi c'est une grande question de savoir si elle a une valeur pratique. Les attorneys généraux semblent

1. En ce sens : Stærk, *Revue gén. de Dr. intern. public* ; *Handbuch des Völkerrechts*, t. II, § 417. — Meyer, *Lehrbuch des deutschen Staatsrechts*, § 76. — Zorn, *Staatsrecht des deutschen Reiches*, t. I, p. 260. — Seydel (*Bayerisches Staatsrecht*, t. I, p. 256 et suiv.) se déclare également contre la théorie du contrat, dans les cas où il s'agit d'un droit à l'acquisition d'une nationalité basée sur une loi.

2. En ce sens : M. Weiss, *Ann. Inst. de dr. int.*, 1895-96, p. 66.

adopter l'affirmative (1), mais leur opinion ne paraît pas l'emporter en Amérique. Le gouvernement américain dans un message, au congrès du 7 décembre 1875, conviait cette assemblée à s'occuper de « déterminer par des conditions légales de quelle manière l'expatriation peut s'accomplir et le changement de nationalité se réaliser (2) ». N'est-ce pas la preuve, comme le dit M. Cogordan (3), que pour le moment encore le citoyen américain ne peut cesser de l'être et qu'il faut conserver jusqu'à l'adoption d'une loi nouvelle la jurisprudence qui a prévalu depuis la fondation de l'Union (4). Dans la République Argentine, les nationaux naturalisés à l'étranger perdent leurs droits politiques, mais non leur nationalité.

Un Français ne peut pas perdre sa nationalité par une naturalisation à l'étranger, tant qu'il est soumis aux obligations du service militaire dans l'armée active et la réserve, à moins d'obtenir une autorisation du gouvernement (Art 171 C. Civ.).

Un Allemand ne peut pas changer de nationalité, s'il n'a pas de permis d'expatriation et ce permis n'est pas accordé en principe entre 17 et 25 ans (Loi du 1<sup>er</sup> juin 1870. art. 13, 15, 17) (5).

Un Autrichien ou un Hongrois ne peuvent être dénationalisés sans un permis d'émigration. Une autorisation toute spéciale est nécessaire pour celui qui est soumis au service mili-

1. Voir les opinions de Cushing et Black, dans le *Report of royal commissioners*, etc. Voir aussi le *Digest of published opinions of the general attorneys*, Washington, 1877, p. 400 et 401.

2. Voir l'*American Law Review*, vol. XL, n° 3, p. 447.

3. Voir la *Nationalité*, 2<sup>e</sup> édition, p. 153.

4. Il y a, dès à présent, des exceptions à cette règle, exceptions tirées du droit conventionnel et non du droit civil. Différents traités de naturalisation, conclus à la suite du bill de 1868, entre les Etats-Unis et différentes puissances (Prusse, Bavière, Wurtemberg, Belgique, Angleterre, Autriche, Suède, Norvège, Danemark), confèrent aux citoyens des Etats contractants le droit de changer de nationalité et d'être reconnus en leur nouvelle qualité par leur ancienne patrie.

5. Voir *Journ. Clunet*, 1891, p. 84.

taire (Loi du 21 décembre 1867 art. 4. du 5 décembre 1868, du 13 mai 1870 et du 24 décembre 1879).

En Suisse, la nationalité ne peut être perdue à la suite d'une naturalisation à l'étranger que si certaines conditions sont remplies et si, de plus, un acte de libération est délivré par les pouvoirs cantonaux (Loi fédérale du 3 juillet 1876 sur la nationalité, art 6, 7, 8) (1).

Comment expliquer toutes ces règles diverses ? Uniquement par ce fait que le lien de nationalité existe en raison de la souveraineté d'un Etat, exercée sur des individus. De sa nature, ce lien doit être perpétuel, indélébile comme la souveraineté elle-même. C'est là le principe ; mais sous l'influence des idées modernes, en considération de la liberté qui doit appartenir à l'individu (dans une mesure compatible avec l'intérêt général), la souveraineté dans la plupart des Etats a consenti, d'une façon plus ou moins large, à l'abdication de ses droits, à la rupture du lien de nationalité. Dans les pays les plus civilisés de l'Europe, en France, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, elle s'exerce ordinairement, sans que l'individu puisse s'y soustraire tant qu'il n'a pas rempli la charge la plus importante qui lui incombe, le service militaire ; elle ne s'efface pas, tant qu'il s'agit de ce qui intéresse au plus haut point la sécurité de l'Etat.

1. Voir la *Naturalisation et la renonciation à la nationalité, d'après la législation suisse*, par Estoppey, *J. Cl.*, 1889, p. 565.

## II

### PRINCIPES GÉNÉRAUX

Quels sont les principes généraux que tout législateur devrait observer lorsqu'il réglemente l'acquisition de la nationalité ?

Ces principes, fruits de l'expérience ont été formulés par les auteurs du droit international pour réagir contre l'existence de situations extrêmement fâcheuses au point de vue international.

I. Le premier principe et le plus important est que nul individu ne doit rester sans nationalité. Etre sans nationalité, c'est avoir un état incomplet. En l'état de notre civilisation, la naissance de toute personne doit produire des rapports immédiats entre elle et ses auteurs, rapports personnels de filiation et de parenté et, en même temps, des rapports d'une autre sorte, rapports entre cette personne et un Etat, réels, si on envisage le territoire sur lequel l'Etat exerce sa souveraineté, personnels, si on envisage la réunion des individus dont l'Etat est formé (1). « L'homme, dit M. Weiss, ne se conçoit pas plus sans patrie qu'il ne se conçoit sans famille, l'idée de patrie n'est qu'un développement de l'idée de famille. Les rapports sociaux sont une nécessité de la vie de relations et c'est dans la nationalité qu'ils trouvent leur forme et leur réglementation naturelles » (2).

1. Voir Surville, *Aperçu critique sur la détermination de la nationalité d'origine*, *Revue critique*, 1888, p. 506.

2. Voir Weiss, Rapport sur les conflits de lois en matière de nationalité, dans l'*Ann. de dr. intern.* 1894-1895. Session de Paris, 1894.

« Il manquerait quelque chose à notre existence morale, a dit M. Ch.



Primitivement, l'individu était sans droits ; il n'était protégé par la loi que parce qu'il était membre d'une collectivité. Les législations anciennes n'ont reconnu de droits qu'aux nationaux. Ceux qui étaient sans patrie se trouvaient en dehors de la loi, sans aucun droit, sans aucune protection ; aussi s'explique-t-on que la déchéance de la qualité de citoyen ait été, dans l'antiquité, la peine la plus rigoureuse après celle de mort. Le principe que nous avons posé aurait été sans application parce que chacun tenait à avoir une nationalité.

A l'époque actuelle, il n'en est plus de même : l'étranger n'est plus sans-droits ; il a presque tous les droits privés, s'il ne les a pas tous ; il peut demander la protection de l'Etat sur le territoire duquel il se trouve ; il vit où il est, comme les nationaux. Il lui manque les droits politiques, mais la jouissance de ces droits n'a pas aux yeux de tous la même valeur. L'homme n'est donc plus intéressé à avoir une patrie.

Comme les migrations, par suite du développement et de la facilité des communications entre pays sont devenues très nombreuses, et comme par une exagération extrême de la valeur civilisatrice de la locomotion, conduisant à l'idéal de la route sans entraves, on a jeté par dessus bord tout moyen de contrôle de la population, tels que passeports, certificat de patrie, livret de travail, il s'est formé dans les Etats, surtout dans quelques-uns, une population d'étrangers qui, composée la plupart du temps du rebut des pays étrangers, n'a aucune affection, aucun attachement pour sa patrie d'origine et finit par n'avoir plus de patrie ni en droit ni en fait. Cette population se désintéresse du développement, de la grandeur du pays où elle s'est fixée ; elle est sans prévoyance de l'avenir et constitue un vrai danger social soit par elle-même, soit par con-

Brocher (*Nouv. th. du dr. intern. pr.*, 1876, p. 166), si nous devons rester sans liens personnels avec ces grandes personnes qui s'appellent les Etats et dont la vie supérieure doit élever et agrandir les nôtres. »

tagion<sup>1</sup>; elle échappe à la charge la plus importante, qui incombe aux individus ayant une patrie, à celle du service militaire. Ce qu'il y a de grave également, c'est que, pendant que les nationaux du pays où elle réside, sont obligés de satisfaire à leurs obligations militaires, elle leur fait le tort le plus considérable, la concurrence la plus injuste : elle vient prendre leurs places dans les usines, dans les fabriques, et souvent les meilleures, car elle a sur eux cet avantage que son travail n'est pas interrompu par des absences, auxquelles les nationaux sont astreints dans l'intérêt de leur patrie.

En l'état de notre civilisation, de notre organisation sociale, beaucoup d'hommes peuvent se trouver sans nationalité ; ils s'en passent fort bien et ont même avantage à ne pas en avoir. Il faut donc imposer une nationalité à tout individu, dès sa naissance.

II. Le deuxième principe est qu'un individu ne doit pas avoir deux nationalités. Cette dualité se produit, lorsque la qualité de national est reconnue à une même personne dans deux Etats différents. Elle a de grands inconvénients parce qu'elle peut soulever des conflits de loi et mettre un individu dans une situation très embarrassante et dangereuse pour lui, les obligations que la nationalité engendre, étant le plus souvent exclusives et contradictoires.

Certes, les conflits de lois en matière de nationalité n'existeraient pas, si tous les Etats adoptaient un principe unique pour imposer leur nationalité ; si les règles concernant l'acquisition et le changement de nationalité étaient partout les mêmes (1) :

1. C'est bien ce qu'a pensé l'Institut de droit international. La commission qu'il avait chargée de rechercher les moyens de résoudre les conflits de loi en matière de nationalité, ne trouva rien de mieux que de proposer à l'adoption de l'Institut un projet de loi uniforme.

(Voir Rapport de M. Weiss, *Ann. de l'Inst. de dr. int.*, 1894-95, p. 162. Rapp. et conclusions présentés au nom de la commission par M. Weiss, *Ann. de l'Inst.*, 1895-96, p. 66).

un individu ne devrait jamais avoir en naissant deux nationalités, et si plus tard il voulait en changer, l'acquisition de la nationalité nouvelle ne devrait jamais avoir lieu qu'à la condition d'entraîner la perte de la nationalité ancienne. Mais comment arriver à un pareil état de choses, à une unité de législation entre tous les Etats ? Par un arrangement international ? Des esprits sérieux en entrevoient, en soutiennent même la possibilité. Je crois, pour ma part, qu'une entente internationale est irréalisable sur ce terrain : il y a des différences trop profondément enracinées dans le caractère de chaque peuple, différences qui se ramènent à des raisons politiques et économiques d'un caractère permanent, à des considérations basées sur l'état de la population, aux exigences du service militaire ou à une conception absolument différente du mariage, de l'association familiale.

« Malgré les avantages de l'unification des lois des divers pays, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il est à croire que sa réalisation en cette matière, est destinée à rester long-

A la session de Cambridge, en 1895 (*Ann. de l'Inst.*, 1895-96, p. 194-198), l'Institut se mit d'accord sur des principes généraux à observer dans toutes les législations. Comme le fit alors remarquer M. Roguin, cela était suffisant : « Il faut, dit-il, laisser les Etats libres d'organiser leurs lois internes à leur gré, en se bornant à les éclairer sur des principes généraux, acceptables partout. » L'Institut qui ne voulait pas s'en tenir là et qui ne pouvait pas aboutir, pria la commission, sur l'amendement de M. Lyon-Caen, de vouloir bien s'occuper avant tout de l'étude des principes à reconnaître pour la solution des conflits de lois et, subsidiairement, des règles pour servir de base à des lois uniformes. Malgré cet amendement, la commission revint à la Session de Venise (*Ann. de l'Inst.*, 1896, Rapp. comp. et projet de résolutions présenté par les rapporteurs, p. 125), avec un projet de loi uniforme et non avec un moyen de résoudre les conflits ; et c'est un projet de loi uniforme que l'Institut finit par voter, recommandant l'adoption de ses dispositions aux divers gouvernements, soit dans la confection des lois internes, soit dans la conclusion des conventions diplomatiques. Toute proposition conçue dans le but d'éviter des conflits de lois devait fatalement aboutir à un projet de loi uniforme (*Ann. de l'Inst.*, 1896, p. 233).

temps encore à l'état de rêve. Ce sujet tient en effet d'une façon trop intime à la constitution intérieure de chaque Etat, à sa souveraineté, à sa sécurité même, tant extérieure qu'intérieure, pour que les avantages de l'uniformité puissent, de longtemps, l'emporter non seulement sur les traditions, mais surtout sur le besoin, pour chaque Etat, de pourvoir par lui-même avec une entière indépendance à sa propre sauvegarde. Comment, du reste, les Etats pourraient-ils, sans imprévoyance, abdiquer absolument en présence de circonstances sans cesse modifiées, leur droit de pourvoir par eux-mêmes, avec un soin jaloux, au règlement de leur propre nationalité et se lier les mains pour l'avenir d'une manière générale sur de telles questions ? (1) »

M. Weiss, un des plus ardents promoteurs de cette idée d'unification des législations, en démontre la possibilité de la façon suivante : on est bien arrivé, dit-il, à des ententes internationales pour la protection de la propriété littéraire, artistique et industrielle, à des unions entre Etats dans des buts divers ; pourquoi dès lors ne pourrait-on pas aboutir au même résultat, quant à la nationalité ? (2) Qu'il me soit permis de répondre à cette argumentation de la façon suivante : Ces ententes, ces unions, tendent à protéger des intérêts individuels surtout au point de vue pécuniaire, ou bien à favoriser le développement du commerce et la facilité des relations internationales, ou bien à donner satisfaction à des sentiments de justice et d'humanité admis par tous les Etats civilisés ; elles peuvent apporter une réglementation de droits et d'obligations, soit pour les individus, soit pour les Etats, parce que cette réglementation est d'un in-

1. Ducrocq : *De la nationalité au point de vue du dénombrement de la population dans chaque pays et de la loi française sur la nationalité* 1890, p. 7.

2. Voir dans le même sens : Déclarations de MM. de Martens et de Bar (*Ann. de l'Inst. de dr. int.*, sess. de Cambridge, 1895, p. 194-198). de Lardy (*Ibid.*, sess. de Venise, 1896, p. 233).

2. Voir Weiss, La proposition de loi sur la nationalité, au Sénat, *Revue critique*, 1887.

térêt absolument général et qu'elle ne modifie en rien la puissance des Etats.

En matière de nationalité, une législation unique ne toucherait pas seulement à des manifestations de la vie des peuples, mais encore à leur existence même ; elle ne viserait pas des droits et des obligations déterminés, mais bien les personnes et les Etats eux-mêmes.

Une entente pour la réaliser serait impossible non pas seulement en raison de ce qui précède, mais parce que l'intérêt universel ferait défaut : des Etats auxquels une législation uniforme enlèverait des sujets qu'ils ont actuellement de bonnes raisons de revendiquer comme les leurs, pourraient se trouver lésés malgré la règle de la réciprocité et voir leur puissance amoindrie ; y consentiraient-ils à seule fin d'empêcher des conflits de loi ? La négative est certaine.

Les Etats, jaloux de leur souveraineté, ont déjà beaucoup de peine à conclure entre eux des conventions relatives aux questions de nationalité. Comment espérer qu'ils arriveront à s'entendre pour adopter en la matière une législation uniforme ?

En l'absence d'une semblable législation, les Etats doivent, autant que possible (1), prévenir les conflits de lois en ma-

1. « Il arrive assez fréquemment, dit M. Pillet (*Essai d'un système général de solution des conflits de loi*, J. Cl., 1894, p. 751), qu'une loi paraisse intéresser également et de la façon la plus directe l'Etat et le particulier qui en subit ou en provoque l'application. Cette parité d'intérêts est parfois un fait réel et inéluctable. En pareil cas il faut se résigner à maintenir à la loi l'intégrité de ses deux caractères, territorial et extra-territorial. L'harmonie ne peut pas être obtenue au moins par la voie rationnelle, elle ne peut être espérée que des concessions réciproques que se feront les Etats arbitrairement, sous l'influence d'une conscience éclairée sur leurs véritables intérêts. Le type des lois de cette espèce se trouve dans la matière de la nationalité »

Qui sait si l'avenir au lieu d'être pour l'uniformité de législation, n'appartient pas en matière de nationalité à une théorie importante, celle de la territorialité de la loi, qui supplanterait la vieille théorie classique des statuts ; à l'application du principe qui a été posé dans la conven-



tière de nationalité ; ils ont deux moyens à leur disposition pour empêcher une dualité de nationalités de se produire après la naissance d'un individu ou pour la supprimer lorsqu'elle a existé dès l'instant de sa naissance : ils peuvent avoir recours à des conventions diplomatiques ou adopter des mesures législatives compatibles avec leur intérêt et leur sécurité.

Le plus grand nombre des conflits de nationalité serait écarté si les législations des différents pays se ralliaient tout au moins à un même principe unique, absolu quant à la détermination de la nationalité d'origine, mais il faut bien reconnaître que cela est absolument impossible : les Etats ayant des intérêts divers, suivent des règles diverses.

Si les parents sont des étrangers dans le pays où naît leur enfant (c'est le seul cas qu'il faut envisager), la nationalité de cet enfant pourra être déterminée ou bien par le lieu même de la naissance (c'est le système du *jus soli*) ou bien par la nationalité des parents (c'est le système du *jus sanguinis*).

Que ces deux systèmes soient appliqués en même temps à l'enfant, l'un par la loi du pays de sa naissance, l'autre par la loi nationale de ses parents, il aura deux nationalités ; cela ne se produirait pas si tous les Etats reconnaissaient que les enfants nés sur leur territoire de parents étrangers sont étrangers.

Le *jus soli*, issu du régime féodal, était autrefois la raison du lien, des rapports existant entre les individus et l'Etat. Les individus étaient considérés comme une dépendance du sol ; l'Etat exerçait sa souveraineté sur ceux qui naissaient sur son territoire, comme il l'exerçait sur ce territoire lui-même.

tion du 21 septembre 1863 entre l'Espagne et la République Argentine : « pour régler la nationalité des Espagnols et des Argentins, on observera dans chaque pays, les dispositions de la constitution et des lois de ce pays » (*Archives diplom.* III, 367).

Il était naturel qu'il en fût ainsi en un temps où l'homme vivait étroitement attaché à la terre, où les communications de peuple à peuple étaient très rares. L'enfant naissait la plupart du temps sur le sol où étaient nés ses parents ; il n'était exposé que très rarement à se trouver, en vertu du *jus soli*, le sujet d'un Etat dont ses parents n'étaient pas eux-mêmes les ressortissants.

Mais peu à peu, les communications devenant plus faciles, les relations de pays à pays plus fréquentes, les échanges, les intérêts internationaux plus multipliés, une doctrine nouvelle intervint qui, s'inspirant des idées du droit romain, tint plus de compte de la filiation que l'ancien droit ; on décida que le *jus soli* ne serait plus la règle absolue, que, dans certains cas, le lien du sang serait une présomption de nationalité, supérieure à celle du sol.

A notre époque, le *jus sanguinis* doit être le principe dominant pour la détermination de la nationalité d'origine (1). Mais, comme l'a fort bien dit M. Geouffre de Lapradelle, dans son livre sur la nationalité d'origine : « Si la nationalité descend du père chez l'enfant, ce n'est pas comme autrefois, dans les lois antiques, par la force d'un même sang, c'est en vertu de l'éducation. La nationalité ne repose pas sur les races, elle ne s'appuie pas davantage sur la langue ou sur la religion, mais elle se base sur la communauté d'une même pensée, sur le culte des mêmes souvenirs et celui des mêmes espérances ; c'est fonder la nationalité d'origine sur l'éducation, car c'est elle qui donne à l'enfant ses sentiments et ses idées, c'est elle qui les crée, puis les développe.

L'homme est avant tout l'œuvre de la famille. C'est elle qui

1. Il l'est dans la plupart des législations européennes. Le fait unique de la naissance sur le sol ne confère la nationalité qu'en Angleterre, au Portugal, aux Etats-Unis et dans les Etats de l'Amérique du Sud ; mais elle n'est fixée irrévocablement que dans ces derniers Etats (République Argentine, Brésil), et encore avec des atténuations dans la pratique.

reçoit les premières impressions, les aspirations de ses parents deviennent les siennes, leur patriotisme développe le sien ».

Quant à appliquer le principe du *jus sanguinis* d'une façon absolue et exclusive, il y a de bonnes raisons pour ne point le faire. Si on reconnaît inadmissible, d'accord en cela avec l'opinion générale, qu'une nationalité d'origine doit se transmettre à l'infini de génération en génération nées à l'étranger, on est bien obligé d'admettre que la nationalité d'une génération à un degré qui est à déterminer, doit être fixée *jure soli* (1).

Il n'y a rien d'exorbitant à concéder une influence sur la nationalité au fait de la naissance sur le sol en un temps où précisément les liens de parenté se relâchent souvent, où les familles se dispersent et se désagrègent rapidement, où il y a dans le monde bon nombre d'individus sans patrie, soit en droit, soit en fait.

Il est impossible de compter sur la disparition du *jus soli*, lorsque son application sert de défense à un pays contre les effets dangereux d'une immigration étrangère et constitue le

1. Une tendance générale à admettre l'intervention du *jus soli* dans la détermination de la nationalité d'origine ressort fort bien des travaux de l'Institut de droit international.

L'Institut qui, tout d'abord, avait formellement condamné le *jus soli*, dans sa session d'Oxford, finit par adopter à la session de Cambridge, en 1895 (*Ann. de l'Inst.*, 1895-96, p. 194-198) le principe que la nationalité d'origine ne doit pas se transmettre à l'infini de génération en génération nées à l'étranger et par voter à la session de Venise, en 1896 (*Ann. de l'Inst.*, 1896, p. 233) la résolution suivante : « L'enfant né sur le territoire d'un Etat d'un père étranger, qui lui-même y est né, est revêtu de la nationalité de cet Etat, pourvu que dans l'intervalle des deux naissances, la famille à laquelle il appartient ait eu son principal établissement dans ce pays et à moins que dans l'année de sa majorité, selon la loi nationale de son père et la loi du territoire où il est né, il n'ait opté pour la nationalité de son père. »

meilleur moyen de supprimer le heimathlosat (1) ; lorsque les Etats sont intéressés au plus haut point à étendre leur souveraineté sur les individus dont la famille étrangère est depuis longtemps fixée sur leur territoire.

1. Les adversaires les plus déterminés du *jus soli* l'admettent, tout au moins au cas de heimathlosat (V. Størk, *Rev. gén. dr. int. pub.*, 1893, p. 273). L'un d'eux, M. Kleen, estime que lorsqu'un Etat est envahi par une immigration qui devient un péril, cet Etat a le droit, non pas d'imposer sa nationalité, mais d'exiger que tout habitant de nationalité étrangère, soit après un séjour de telle ou telle durée, sous telles circonstances et dans telle activité connexe avec l'industrie locale, soumis aux mêmes charges que les sujets de l'Etat dont il prétend les avantages et suce le revenus (*Rev. gén. dr. intern. publ.*, 1896, p. 429). Je crois que M. Kleen se fait illusion au sujet de la possibilité et du résultat de ces mesures.

### III

## HISTORIQUE DE LA LÉGISLATION FRANÇAISE

I. L'ancien droit français considérait l'homme comme une dépendance, un accessoire du sol (1). La naissance sur le sol français conférait la qualité de Français, à l'exclusion de la filiation. La rigueur du principe féodal était poussée si loin que l'enfant né sur le sol étranger d'un Français, naissait étranger (2). Vers la fin de l'ancien régime, le principe de la filiation tendit à s'établir concurremment avec celui de la naissance sur le sol : on admit assez généralement que l'enfant né d'un Français à l'étranger naissait Français (3).

4. « L'homme et la terre, disait Boissy d'Anglas, sont une seule et même chose et l'un se confond dans la nature de l'autre. » — « On ne considère pas, disait Pothier (*Traité des personnes*, part. I, titre 2, n<sup>o</sup> 43), si les enfants sont nés de parents français ou de parents étrangers, si les étrangers sont domiciliés dans le royaume ou s'ils n'y sont que passagers ; la seule naissance dans le royaume donne les droits de naturalité, indépendamment de l'origine de père et mère et de leur demeure. »

2. D'après Bacquet (*Traité du droit d'aubaine*), « tout homme natif hors du royaume est aubain, sans distinction, si les père et mère de l'aubain sont Français ou étrangers ; on regarde seulement le lieu de la naissance et non pas d'où l'on est originaire, c'est-à-dire où les parents sont nés ».

3. « Les Français actuels sont ceux qui sont nés en France ou dans les autres Etats de la domination de Sa Majesté. Toutefois, ceux qui sont nés dans les pays étrangers d'un père français qui n'avait pas abdiqué sa patrie, ni perdu l'esprit de retour, sont Français à cause de leur origine,



II. La législation révolutionnaire, tout en refusant d'admettre le *jus soli* de notre ancien droit, ne se prononça pas pour le *jus sanguinis*. Sous son empire, la qualité de Français ne s'acquît exclusivement ni *jure sanguinis*, ni *jure soli*, mais en vertu d'un système mixte dégagé de tout principe doctrinal absolu.

La constitution du 14 septembre 1791 décida que pour être Français, les individus nés en France d'un père étranger devaient fixer leur résidence en France et ceux nés à l'étranger d'un père Français venir s'établir en France et prêter le serment civique (1) (Tit. II art 2).

La constitution du 5 fructidor an III (art 8) et celle du 22 frimaire an VIII (art 2) n'introduisirent aucun changement notable dans les dispositions précédentes. Elles imposèrent seulement quelques conditions ayant exclusivement trait à l'acquisition de la qualité de citoyen et aussi bien au Français d'origine qu'au Français par le seul fait de sa naissance sur le territoire.

D'après la constitution de l'an III pour être « citoyen » français, tout homme né et résidant en France, devait à l'âge de vingt-et-un ans accomplis se faire inscrire sur le registre civique de son canton, être demeuré une année au moins sur le territoire de la République depuis cette inscription et payer une contribution directe, foncière ou personnelle.

III. Lors de la rédaction du Code civil, le premier consul proposa de consacrer la tradition de l'ancien droit et de déclarer que tout individu né en France, était Français. Le conseil d'Etat adopta cette proposition (2), mais elle fut vivement criti-

pourvu qu'ils reviennent en France » (Pothier, *Introd. à la Cout. d'Orléans*, ch. II, p. 2).

1. Le serment civique fut supprimé par la Constitution du 24 juin 1793.

2. « Il ne peut y avoir, dit le premier Consul, que de l'avantage à étendre l'empire des lois françaises. Les fils d'étrangers qui se sont établis en France, ont l'esprit français, les habitudes françaises; ils ont l'attachement

quée par le Tribunal (1). Les sections de législation des deux assemblées durent se réunir et finirent par adopter un texte transactionnel qui devint l'art. 9 de notre Code civil. « *Tout individu né en France d'un étranger pourra dans l'année qui suivra l'époque de sa majorité, réclamer la qualité de Français, pourvu que dans le cas où il résiderait en France, il déclare que son intention est d'y fixer son domicile et que, dans le cas où il résiderait en pays étranger, il fasse sa soumission de fixer en France son domicile et qu'il l'y établisse dans l'année à compter de l'acte de soumission.* » Ainsi l'enfant né en France ne devait pas être Français, s'il n'était pas né d'un père français ; il avait toutefois la faculté d'acquérir la nationalité française par une simple manifestation de volonté.

Quant à l'enfant né à l'étranger de parents français, il devait être français ; les deux assemblées consacrèrent sans difficulté cette application du jus sanguinis.

Le principe récent, celui d'après lequel la filiation établit la nationalité l'emporta donc en 1804 ; le Code renversa le système de l'ancien droit, en substituant le jus sanguinis au jus soli. Toutefois ce dernier principe conserva une certaine influence : suivant Treilhard, le Code a considéré l'enfant né sur le territoire français d'un étranger « comme un enfant adoptif qu'il ne faut pas repousser quand il promettra de se fixer en France et quand il y établira de fait son domicile. »

que chacun porte naturellement au pays qui l'a vu naître » (Loché, t. II, p. 35). « Nous tenions autrefois pour maxime que la France était le pays naturel de la liberté et que dès qu'un esclave avait le bonheur de mettre le pied sur son territoire, par cela seul, il cessait d'être esclave. Pourquoi ne reconnaîtrait-on pas de même, dans cette terre heureuse, la faculté d'imprimer la qualité de Français à tout individu qui y aurait reçu la naissance » (Boulay. Exposé des motifs, dans Loché, t. II, p. 58). V. Maleville, Analyse raisonnée de la discussion du Code civil, au Conseil d'Etat, t. 1<sup>er</sup>, p. 18.

1. « Ouvrons nos portes aux étrangers, mais ne nous en saisissons pas malgré eux », déclara le tribun Siméon (Loché, t. II, p. 248).

Comme l'a fait remarquer M. Antonin Dubost dans son rapport du 7 novembre 1887 à la Chambre des députés, les législateurs de 1804 se sont placés à un point de vue plus étroit que ceux de l'époque révolutionnaire ; ils ont semblé considérer qu'être Français est un bienfait qui ne saurait être prodigué. Ils paraissent avoir obéi à une sorte de conception métaphysique qui ne tient aucun compte des nécessités sociales, même des charges auxquelles doivent contribuer, il semble bien, tous ceux qui bénéficient de l'organisation sociale à laquelle ils demandent sécurité et protection.

Sans doute ils avaient eu raison d'abandonner le principe absolu que même le fait accidentel de la naissance sur le territoire emportait la qualité de Français ; mais n'étaient-ils pas tombés dans un autre absolu, lorsqu'ils avaient décidé que la filiation seule pouvait conférer la nationalité française ? L'expérience devait se charger de démontrer l'insuffisance des dispositions de l'art. 9 du Code civil.

En ne faisant dépendre la qualité de Français que de la filiation le danger moins perceptible au commencement du siècle qu'il ne l'est devenu depuis, était de laisser toute une classe d'individus s'établir peu à peu dans le pays, se réclamant de la qualité de Français quand il s'agirait de profiter d'une faveur ou d'un droit, et de la qualité d'étranger quand il s'agirait d'échapper à une obligation ou à un devoir, vivant ainsi sans patrie au détriment de ceux qui participent dans l'intérêt de tous, à l'existence et au développement national.

IV. A plusieurs reprises différentes, en 1831 lors de la discussion sur la loi du recrutement, en 1849 lors de la discussion sur la loi relative à la naturalisation et au séjour des étrangers en France, l'attention des Chambres fut appelée sur l'insuffisance de l'influence accordée au jus soli par le Code civil. En 1831, on demanda par un amendement à la loi sur le recrutement, que l'individu né en France de parents étran-

gers domiciliés depuis plus de vingt ans sur notre territoire, fût Français de plein droit et comme tel soumis au service militaire, à moins que dans le mois à partir de sa majorité, il ne déclarât renoncer au bénéfice de l'art 9. Cet amendement fut repoussé parce qu'on jugea qu'il ne pouvait être introduit dans une loi sur le recrutement. — En 1849, deux membres de l'Assemblée législative, MM. Riché et H. Didier proposèrent, dans un amendement à la loi sur la naturalisation, une disposition ainsi conçue : « *A l'expiration de l'année qui suivra l'époque de sa majorité, tout individu né en France et y résidant sera de plein droit considéré comme Français à moins que dans le cours de cette année, il n'ait renoncé par une déclaration formelle à réclamer la qualité de Français.* » L'amendement fut rejeté sous le prétexte que la loi en discussion n'avait trait qu'à la naturalisation.

Cependant le nombre des individus nés et établis en France qui mettaient peu d'empressement à user de la faculté que leur conférait l'art 9 du Code civil et se gardaient de réclamer la qualité de Français, s'accroissait rapidement, avec le développement même des avantages que les étrangers trouvaient à habiter notre pays. Il devenait de plus en plus urgent de remédier à un mal qui ne faisait que s'aggraver, en prenant des mesures pour procéder progressivement à l'incorporation de toute une classe d'individus qui allait se multipliant dans le pays sans lui appartenir, se plaçant ainsi dans une situation privilégiée qu'aucune société ne peut tolérer sans préjudice pour l'ensemble des citoyens auxquels incombent toutes les charges de la collectivité (1).

En 1851, l'Assemblée législative fut saisie d'un projet de loi spéciale. La commission de l'Assemblée proposa cette disposition : « *Sera Français tout individu né en France d'un*

1. Rapport Ant. Dubost, à la Chambre des députés, *J. offic.*, 7 déc. 1887, annexes, p. 231, n° 2083.

*étranger qui lui-même y est né et y réside ou est décédé y résidant.* » Cette disposition fut repoussée par l'assemblée qui vota la loi du 7 février 1851. Cette loi déclara dans son art. 1<sup>er</sup> que « *tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né est Français, à moins que dans l'année qui suivra l'époque de sa majorité, telle qu'elle est fixée par la loi française, il ne réclame la qualité d'étranger.* » Aux termes de cette loi, l'individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né, était présumé Français ; s'il gardait le silence, il était Français, mais il pouvait devenir étranger si telle était sa volonté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agissait pas comme dans l'art. 9 du Code civil de tout individu né en France d'un étranger, mais seulement de tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né. La présomption de la loi de 1851 ne concernait qu'une catégorie particulière et restreinte des individus auxquels s'appliquait l'art. 9.

Le danger auquel on avait voulu remédier provenait de la présence en France d'étrangers établis d'une manière permanente (Une présomption suffisante d'un établissement durable avait paru résulter d'une double naissance en France dans la même famille). On avait espéré que ces étrangers qui négligeaient de bénéficier des dispositions de l'art. 9, Code civil, accepteraient la situation qui leur était faite par la loi de 1851, que les déclarations d'extranéité seraient rares.

Cette espérance ne se réalisa pas ; la loi du 7 février 1851 manqua son but. Ceux auxquels elle s'appliquait étaient déclarés Français, mais il leur suffisait, pour se soustraire à cette qualité, d'une simple manifestation de volonté. Ils ne manquaient pas de la faire et n'étaient pas tenus pour cela de reprendre leur nationalité d'origine ; ils n'en prenaient aucune, de sorte qu'ils continuaient à être ni Français, ni étrangers, mais des individus sans patrie, échappant aux charges que tous les pays imposent à leurs regnicoles.



La loi de 1851 eût été suffisante, si avant son adoption les étrangers nés sur notre territoire, n'avaient omis d'invoquer le bénéfice de l'art. 9 que, par suite d'une simple négligence; elle ne produisit aucun effet sensible, parce que le point de départ de cette omission était un calcul d'intérêt, calcul toujours susceptible d'être réalisé.

Il fallut chercher autre chose et le remède parut être de subordonner la réclamation d'une nationalité étrangère à la preuve que cette nationalité appartenait bien au réclamant; tel fut le but de la loi du 16 décembre 1874, votée par l'Assemblée nationale. A la déclaration d'extranéité souscrite en vertu de la loi 1851 par l'individu né en France d'un individu qui lui-même y était né, devaient être jointes des justifications de nature à établir que cet individu avait bien conservé sa nationalité d'origine (art 1<sup>er</sup> de la loi de 1874).

Les deux lois de 1851 et de 1874 constituaient une extension notable d'influence accordée au *jus soli*, sous l'empire de considérations purement pratiques, en raison d'un intérêt pressant, d'une défense nécessaire contre un danger social. Elles marquent des étapes de décroissance dans la superstition exclusive à la théorie absolue du *jus sanguinis* (1).

1. La législation sur la nationalité, antérieure à 1889, comprenait en dehors du Code civil et des lois de 1851 et de 1874, un certain nombre de textes dont les plus importants sont ceux : de la loi du 22 mars 1849 qui permettait à l'individu, né en France d'un étranger, d'invoquer le bénéfice de l'article 9 même après l'année qui suivait sa majorité, s'il servait ou s'il avait servi dans les armées de terre ou de mer, ou bien s'il avait satisfait à la loi du recrutement, sans opposer son extranéité; des lois du 3 décembre 1849 et du 29 juin 1867, relatives à la naturalisation par décret; de la loi du 14 février 1882, concernant les enfants nés d'un père étranger naturalisé Français après leur naissance et ceux d'un père recouvrant la qualité de Français qu'il avait perdue avant leur naissance; de la loi du 28 juin 1883, relative aux enfants mineurs nés en France d'une femme française qui, devenue étrangère par son mariage, recouvrait sa nationalité par son veuvage et aux enfants mineurs orphelins de père et de mère, nés en France d'une femme française mariée avec un étranger.

V. Le 1<sup>er</sup> avril 1882, M. Batbie déposa devant le Sénat une proposition de loi sur la naturalisation (1). Cette proposition se bornait à coordonner et à éclaircir des dispositions diverses qui avaient été l'objet de lois postérieures au Code et qui avaient trait à la naturalisation entendue dans un sens large (2), à peine contenait-elle quelques modifications de détail facilitant la naturalisation par décret.

Prise en considération le 22 juillet 1882, la proposition de M. Batbie fut, sur la demande de son auteur, renvoyée au conseil d'Etat ; elle ne revint au Sénat qu'en novembre 1886. L'œuvre du Conseil d'Etat était beaucoup plus étendue que celle de M. Batbie, elle englobait toutes les dispositions de nos lois sur la nationalité et prenait le titre de projet de loi sur la nationalité (3).

Il ne s'agissait plus désormais d'une simple coordination ; on remaniait complètement quant au fond, aussi bien que quant à la forme, tous les textes sur la nationalité et la refonte était faite dans un esprit tout particulier. Le Conseil d'Etat partait de cette idée que la nationalité française doit être une faveur pour ceux à qui elle est accordée, qu'on ne peut par suite, en être investi sans des épreuves sérieuses, et se conformant aux principes qui avaient été développés jadis au Tribunat, il s'inspira du système presque absolu du *jus sanguinis* (4).

1. V. *J. offic.*, mai 1882, annexes, p. 493, n<sup>o</sup> 156. — V. Etude critique sur la proposition Batbie, dans la *Revue libérale* de novembre 1882, p. 44 et suiv.

2. Dès 1881, le Gouvernement avait été invité, au cours de la discussion qui aboutit au vote de la loi du 14 février 1882, concernant les enfants de naturalisés, à faire étudier par le Conseil d'Etat un projet d'ensemble qui devait répondre sensiblement au même besoin que la proposition Batbie.

3. V. Projet de loi sur la nationalité délibéré par la section de législation du Conseil d'Etat, dans le *Tr. élém. de dr. int. pr.* de M. Weiss, éd. 1883, p. 300.

4. V. quant aux doctrines diverses soutenues au Conseil d'Etat, *J. offic.*, 14 nov. 1886, S. Sénat, 13 nov. 1886.

S'il conservait l'art. 1<sup>er</sup> de la loi 1851, sauf quelques modifications, il imposait les formalités de la naturalisation *stricto sensu* à ceux auxquels le Code avait jusqu'alors reconnu la faculté de devenir Français, au moyen d'une déclaration (art. 9 et 10 § 2, C. civ.). A peine, leur faisait-il grâce de quelqu'une des épreuves imposées à l'étranger ordinaire. L'acquisition de la qualité de Français par le bienfait de la loi (art. 9 et 10 § 2) disparaissait pour faire place à une naturalisation presque aussi difficile à obtenir que la naturalisation ordinaire.

La commission du Sénat dont M. Bathie fut le rapporteur, tout en acceptant volontiers l'extension du projet de loi, se refusa à admettre l'esprit de réaction dans lequel était conçue l'œuvre du Conseil d'Etat; peu à peu elle effaça tous les vestiges des principes qui avaient guidé les résolutions du Conseil d'Etat et ceux qu'elle laissa subsister disparurent dans les discussions publiques (1). Enfin, elle donna au projet de la loi sa forme définitive. Telle qu'elle avait été formulée, la proposition Bathie amendée par le Conseil d'Etat modifiait sans les abroger, plusieurs textes du Code civil. La commission du Sénat pensa qu'il était plus pratique de procéder à une nouvelle rédaction des articles du Code civil pour y condenser avec les modifications adoptées, toute la législation sur la nationalité (2). Ce projet de modification du Code civil où devaient se trouver insérées pour la première fois les dispositions relatives à la naturalisation ordinaire, fut adopté par le Sénat en février 1887 (3) et transmis à la Chambre des députés le 18 juin de

1. Ce fut lors de la deuxième délibération au Sénat, que M. Béranger déposa et fit adopter un amendement qui reprenait purement et simplement le système du Code civil et maintenait les déclarations de nationalité avec leur caractère primitif (Sénat S. du 3 février 1887. Déb. parlam. 1887, p. 83 et s.).

2. Certaines dispositions de la loi de 1889 sont demeurées à l'état de loi spéciale (Art. 2 à 6 de la loi).

3. V. Weiss, la proposition de loi sur la nationalité au Sénat, *Revue critique*, 1887, p. 193.

la même année, Il ne modifiait pas d'une façon sensible la législation ancienne.

La proposition émanée du Sénat, répondait-elle aux besoins de la France ? Telle fut la question qui fut soulevée devant la commission de la Chambre des députés. Si le Sénat s'était montré disposé à rendre plus accessible l'acquisition de la qualité de Français, il n'avait cependant pas modifié d'une manière très sensible la législation ancienne. N'était-ce pas un tort de sa part, en présence de l'envahissement progressif et continu de la France, par une population étrangère. En 1851, sur 35 millions et demi d'habitants il y avait dans notre pays 380.000 étrangers ; en 1872, sur 36 millions d'habitants, 740.000 étrangers ; en 1876, sur 36.900.000 habitants 800.000 étrangers ; en 1881, sur 37.400.000 habitants 1.000.000 étrangers ; en 1886, sur 38 000.000 d'habitants, 1.120.000 étrangers dont 431.000 étaient nés en France.

Le nombre des étrangers avait donc triplé de 1851 à 1886, c'est-à-dire en l'espace de 35 ans.

Au surplus les naturalisations d'étrangers étaient peu nombreuses ; de 1867 à 1889, il n'y en avait eu que 10.000, soit 562 comme moyenne annuelle.

Les statistiques démontraient que les étrangers se répartissaient inégalement sur le territoire français. Tandis que le centre et l'ouest de la France en étaient affranchis à peu près, le nord et le sud-est en possédaient un très grand nombre. Certains départements et certaines villes de ces régions en renfermaient une quantité considérable. Le département de la Seine comptait à lui seul 213.000 étrangers soit 78 pour 1.000

1. Je ne donne que des chiffres ronds. Il faut observer que dans les recensements on ne comprend guère dans les étrangers que ceux qui résident en France, mais non ceux qui viennent faire en France une saison de travail. Ces derniers échappent à peu près au recensement (On évalue à 500.000 le nombre des Italiens immigrant chaque année en France).

habitants; le département du Nord qui avait contenu 77.000 étrangers en 1851, en contenait 183.000 en 1866 et 300.000, presque tous Belges, en 1886, soit 180 étrangers pour 1000 habitants. La ville de Marseille renfermait 50.000 étrangers, presque tous Italiens, soit le huitième de la population totale.

Cette population étrangère comptait beaucoup plus d'hommes que de femmes et relativement peu d'enfants et de vieillards. C'était une armée à laquelle il ne manquait que des armes et qui, dans un moment de crise, pouvait compromettre l'action du gouvernement. Au point de vue social, rebut le plus souvent des pays étrangers, sans attache avec la France, elle était très disposée à méconnaître les lois du pays où elle résidait, si bien que, d'après les statistiques criminelles de M. Yvernes, il y avait environ 20 condamnations en matière criminelle pour 1000 individus d'origine étrangère, contre 3 condamnations seulement pour 1000 Français, la criminalité des étrangers était donc quadruple de celle de nos nationaux. Enfin au point de vue économique, composée en grande partie d'ouvriers, elle faisait une concurrence désastreuse aux ouvriers français non seulement parce qu'elle travaillait à meilleur marché, mais aussi parce qu'elle échappait à la plus lourde charge qui pèse sur les Français, celle du service militaire. (1) Les étrangers établis en France dès leur jeunesse, savaient se soustraire à leur loi nationale ou n'étaient pas astreints par elle à des obligations aussi rigoureuses que celles imposées par la loi française (2).

1. Les avantages assurés à l'étranger par l'exonération effective du service militaire sont indiqués assez heureusement dans une lettre lue par M. Max Lecomte à la Chambre des députés (Séance du 16 mars 1889). V. Rapport de M. Pradon sur les propositions ayant pour but de protéger d'une manière générale les travailleurs français contre la concurrence des travailleurs étrangers. Ch. des dép., session 1888, n. 2364.

2. Sur 1.126.000 étrangers que signalait le recensement de 1886, 63.000 appartenaient à des nationalités pour lesquelles les obligations du service



En présence de cette situation, ne fallait-il pas rendre l'accès du territoire difficile aux étrangers, en prenant contre eux des mesures restrictives ; ne fallait-il pas par exemple frapper d'une taxe plus ou moins élevée(1) les individus de nationalité étrangère qui travaillaient dans notre pays ou même les patrons qui les employaient, ou même encore d'une façon générale, tous les étrangers résidant en France ? C'était sous une forme dissimulée le système de l'expulsion des étrangers.

Ne fallait-il pas, au contraire, utiliser la population étrangère, la rattacher à la France et la transformer en un élément de force nationale ? C'était le système de l'assimilation des étrangers (2).

Entre ces deux systèmes, l'hésitation n'était guère possible. Il était plus que probable que l'établissement d'une taxe de séjour sur les étrangers ne produirait que de médiocres résultats pécuniaires et n'atteindrait pas le but qu'on s'était proposé. Une semblable mesure était au surplus de nature à soulever de graves difficultés soit dans les relations internationales, soit dans les relations de l'Etat français avec l'individu. Elle rencontrait du reste un obstacle dans l'existence de traités en

militaire ne sont pas comparables aux nôtres (Disc. de M. Max Lecomte, Ch. des dép., s. du 16 mars 1889).

1. V. Propositions : de M. Castelin et plusieurs de ses collègues, relative aux conditions de séjour et de résidence des étrangers en France ; Chambre des députés, sess. extraord., 1889, n. 63 ; de M. Lalou, tendant à régler les conditions des étrangers en France, Chambre des députés, sess. extraord., 1889, n. 81 ; de M. Macherez et plusieurs de ses collègues, ayant pour objet la protection du travail national contre les étrangers ; Ch., sess. extraord., 1889, n. 119 ; de M. Brincard et plusieurs de ses collègues, réglant les conditions de séjour des ouvriers étrangers en France et assurant la protection du travail national, Ch. sess. extraord., 1889, n. 124 ; de MM. Hubbard, Barbe et Montaut, ayant pour objet la défense du travail national et l'établissement d'une taxe de résidence sur les étrangers séjournant en France ; Ch., sess. extraor., 1889, n. 187.

2. V. Cohendy, J. *Le Droit*, 27 octobre 1889.

vertu desquels les nationaux de la plupart des pays avec lesquels nous sommes en relations fréquentes « ne peuvent en raison du commerce et de l'industrie qu'ils exercent, être soumis à une taxe que n'acquitteraient pas les ressortissants français » (1).

Il était donc préférable d'adopter le premier système. Bien mieux, non seulement cela était préférable, mais cela s'imposait. En effet, à côté de l'augmentation du nombre des étrangers, il se produit dans notre pays un phénomène non moins alarmant : la population française s'est arrêtée dans son développement, elle reste stationnaire ou à peu près, alors que celle des pays voisins s'accroît dans des proportions considérables. Depuis un siècle, la natalité décroît en France. D'après un tableau dressé par M. le docteur J. Bertillon, de 33 pour 1000 dans la période de 1801 à 1810, elle est tombée à 22,6 dans la période 1891-1893. La mortalité diminue aussi, il est vrai ; de 29 pour 1000 dans la période 1801-1820, elle a été de 22 pour 1000 dans celle de 1891-1893 ; mais elle diminue beaucoup moins régulièrement.

Aucun Etat européen ne présente une telle diminution constante de sa natalité depuis un siècle. A nos côtés, l'Allemagne, dans la période 1888-1890 a eu 361 naissances pour 1000, l'Italie dans la période 1878-1882, 363 (2).

Cette abaissement rapide de la natalité dans notre pays constitue un danger très grave pour la race française ; il est très inquiétant pour l'avenir de la France au point de vue économique et militaire.

En attendant qu'on ait trouvé un moyen d'enrayer le mal,

1. V. Déclaration de M. Flourens, ministre des Affaires étrangères, rapportée dans l'exposé des motifs de la proposition Lalou, précitée.

2. En Italie, dans la période 1891-93, il y a eu 5.564.045 naissances et 3.935.004 décès. En France, dans la même période, 4.286.457 naissances et 4.287.902 décès (*Annuario statistico italiano*, 1897).

si toutefois cela est possible, on devait mettre à profit cette nombreuse population d'étrangers fixée sur notre sol. Il était utile d'augmenter le nombre de nos nationaux, en faisant de ces étrangers des Français ; en leur imposant notre nationalité ou en leur donnant une grande facilité pour l'acquérir. Comme le disait M. P. Leroy-Beaulieu (1) : « Puisque nous ne faisons pas assez d'enfants, faisons des recrues. La filiation naturelle étant insuffisante, pratiquons l'adoption. »

Si notre race a perdu sa vertu prolifique, elle a conservé du moins son pouvoir de rayonnement, son action sur les individus comme sur les peuples et nulle autre n'est plus propre en éveillant des sympathies, à effectuer, en même temps des conquêtes morales (2).

La commission de la Chambre des députés eut le mérite d'envisager les besoins sociaux actuels au lieu de se perdre dans des considérations d'ordre théorique.

Se montrant plus hardie que le Sénat, elle s'inspira du système de l'assimilation des étrangers. Elle pensa qu'on devait abaisser les barrières qui séparent de nous, non pas évidemment tous les étrangers, mais certains d'entre eux, fixés dans notre pays, déjà Français de mœurs ou dont les dispositions natives permettent d'espérer la prompte assimilation ; elle estima qu'on devait fondre dans l'unité nationale le plus grand nombre possible des étrangers déjà francisés en fait.

Elle facilita donc l'acquisition de la qualité de Français soit par la naturalisation ordinaire, soit par le bienfait de la loi. Ce qu'elle fit de plus important, c'est que rompant avec les anciens principes du Code civil, qui n'étaient plus en harmonie avec les nécessités nouvelles, elle accorda au *jus soli* une grande influence dans notre législation, influence bien plus

1. *J. Clunet*, 1888, p. 178. — V. aussi *J. des Débats*, 1<sup>er</sup> juillet 1887.

2. Vacherot : *Revue polit. et parlem.*, 10 octobre 1896.

considérable que celle qui résultait des lois de 1851 et de 1874.

La Chambre des députés accueillit favorablement cette extension du *jus soli*. La proposition votée par elle en mars 1889 fut transmise au Sénat qui l'adopta avec quelques changements de détail, le 6 juin 1889. Ces modifications furent adoptées par la Chambre sans discussion et le projet de loi devint la loi du 26 juin 1889.

Postérieurement à la loi de 1889, une loi du 22 juillet 1893 a modifié le paragraphe 3 de l'art. 8 et l'art. 9 C. civ. Cette loi conçue dans un certain esprit de réaction, a fait à peu près disparaître de notre législation l'acquisition de la nationalité par le bienfait de la loi





## DES MODES D'ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE

On naît Français ou on devient Français.

Pour la grande majorité des Français, la nationalité leur est en quelque sorte imprimée par la naissance, soit *jure sanguinis* (art. 8 II 1<sup>o</sup> C. civ.) soit *jure soli* (art. 8 II 2<sup>o</sup> et 8 II 3<sup>o</sup> C. civ.) (1).

Postérieurement à la naissance, la qualité de Français peut s'acquérir de trois façons différentes :

1<sup>o</sup> Par l'effet ou le bienfait de la loi.

Elle est alors conférée de plein droit à l'étranger qui remplit certaines conditions fixées par la loi (art. 8 II 4<sup>o</sup>).

2<sup>o</sup> Par la naturalisation proprement dite, c'est-à-dire par un acte souverain et discrétionnaire de la puissance publique. Cette naturalisation est obtenue par décret ; elle est une concession purement gracieuse du pouvoir exécutif (Art. 8 II 5<sup>o</sup> C. civ.).

3<sup>o</sup> Par la naturalisation de faveur ou naturalisation privilégiée. — L'acquisition a bien lieu par l'effet de la loi et ne nécessite pas de décret, mais le gouvernement exerce un contrôle sur elle et dans certains cas peut y mettre un obstacle (Art. 9 et 10 C. civ.) (2).

4. La nationalité française peut être acquise par suite de l'annexion d'un territoire étranger à la France ; mais on n'a pas à s'occuper de ce cas d'acquisition dans une étude sur la législation concernant la nationalité ; en effet, les conséquences d'une annexion au point de vue de la nationalité ne sauraient être prévues et réglées par une loi sur la nationalité ; elles sont variables et fixées ordinairement par les traités d'annexion.

2. On peut donner le nom de naturalisation à tous les modes d'acquisition de la nationalité française postérieure à la naissance et appeler na-

L'étranger qui est né sur le sol français ou qui a du sang français dans les veines est toujours traité plus favorablement qu'un étranger ordinaire au point de vue de l'acquisition de la qualité de Français.

turalisation de plein droit l'acquisition par le bienfait de la loi. Je crois qu'il est préférable de réserver ledit nom pour les cas où il s'agit d'une acquisition subordonnée au consentement du Gouvernement.

---

# PREMIÈRE PARTIE

---

## CHAPITRE PREMIER

### ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE AU MOMENT DE LA NAISSANCE

#### JURE SANGUINIS

##### I. De l'enfant légitime.

*« Est Français, dit l'art. 8 II C. civ. 1<sup>er</sup> tout individu né d'un Français, en France ou à l'étranger ».*

1. — Cette disposition se rapporte certainement à la filiation légitime, l'alinéa 2<sup>o</sup> du paragraphe 1<sup>er</sup> de l'art. 8, s'occupant expressément de l'enfant naturel. Elle est l'application du principe de l'attribution d'une nationalité en vertu de la filiation.

Dans le mariage, le père et la mère auront la plupart du temps la même nationalité qui sera celle de leur enfant. Mais que décider pour le cas où le père et la mère auront des nationalités différentes ; l'enfant aura-t-il nécessairement la nationalité du père, plutôt que celle de la mère ?

Le législateur en disant : « né d'un Français » a-t-il bien voulu dire : « né d'un père français » ; a-t-il entendu n'attribuer la nationalité française qu'à l'enfant légitime dont le père est français, a-t-il considéré l'enfant né d'un étranger comme un étranger bien que sa mère soit française ? (1) On peut en douter, car il ne faut pas attacher d'importance à l'emploi du masculin : nous verrons plus loin que le législateur s'est servi dans l'art. 8 II 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> et dans l'art. 9 C. civ., de l'expression « d'un étranger » et qu'il a été reconnu que cette expression désignait également une étrangère.

L'art. 8 II 1<sup>o</sup> n'a pas toute la précision désirable : malgré cela, il ne faut pas hésiter à déclarer que l'enfant légitime doit suivre la nationalité de son père en vertu d'un argument tiré de la loi elle-même et sur lequel s'appuie la jurisprudence : « *Si la preuve de la filiation résulte pour le père ou la mère du même acte ou du même jugement, dit l'art. 8 II 1<sup>o</sup> al. 2<sup>o</sup>, l'enfant suivra la nationalité du père* ». Cette disposition est relative à l'enfant naturel : si cet enfant reconnu par ses deux parents en même temps, suit la nationalité de son père, à plus forte raison l'enfant né dans le mariage doit-il suivre la nationalité de son père légitime.

On peut donc dire que notre législateur s'est rallié au principe presque universellement admis par la majorité des auteurs (2) et par la jurisprudence : L'enfant légitime doit avoir la même nationalité que son père. — « Le père est le chef de la famille, il est investi à la fois du droit de puissance pater-

1. L'article 10 C. Civ. ancien soulevait la même question. Cet article disait : « Tout enfant, né d'un Français en pays étranger, est Français ».

2. Demolombe, t. I, p. 148. — Aubry et Rau, t. I, p. 231. — Cogordau, *La Nationalité*, 2<sup>e</sup> édit., p. 29. — Despagnet, *Précis de dr. int.*, p. 126. — Weiss, *Tr. de dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> édit., p. 23. — Vincent, la loi du 26 juin 1889, sur la nation., n. 7, *Public. de la Revue des lois nouvelles*, 1890. — Lésueur et Dreyfus, *La Nationalité*, p. 12. — En sens contraire : Laurent, *Principes de droit civil*, t. I, p. 429.

nelle et du droit de puissance maritale, il est maître de l'éducation de son enfant dont il dirigera certainement les sentiments vers sa patrie à lui (1) ». Pour ces raisons il est facile de comprendre qu'au cas de nationalités différentes du père et de la mère, il vaut mieux imposer à l'enfant qui naît, celle du père que lui imposer celle de la mère ; pour agir de la sorte, il n'y a en jeu qu'une simple question de convenance, de bonne organisation familiale.

2. — Si l'enfant légitime ne suit pas la nationalité de sa mère, le fait d'avoir une mère ayant une nationalité autre que celle du père ne devrait-il pas au moins avoir quelque influence par rapport à l'enfant, lui donner une vocation légale à l'acquisition de la nationalité maternelle ? Dans deux hypothèses, il pourra arriver qu'un enfant naisse d'un père étranger et d'une mère française, unis légitimement : une femme française a épousé un étranger et est demeurée française, parce que son mariage ne lui a pas conféré la nationalité de son mari (art. 49 C. civ.), ou bien une femme française s'est mariée à un de ses compatriotes et est restée française, bien que son mari se soit fait naturaliser à l'étranger, postérieurement au mariage. Dans la deuxième hypothèse, l'enfant né étranger pourra réclamer à tout âge la nationalité française, en vertu de l'art 10 C. civ. ; ce n'est pas toutefois parce que sa mère est restée française, qu'il jouira de cette faculté, mais bien parce qu'il est né d'un ex-Français.

Dans la première hypothèse, l'enfant ne pourra pas réclamer la qualité de Français ; ce qu'il y a de bizarre, c'est que si sa mère avait perdu sa nationalité française par suite de son mariage avec un étranger, il pourrait réclamer la qualité de Français en vertu de l'art 10, comme étant né d'une ex-Française.

1. Cogordan, *La Nationalité*, 2<sup>e</sup> édit., p. 33.

L'art. 10 aurait dû viser l'individu dont la mère est restée française malgré son mariage avec un étranger, aussi bien et même mieux que celui qui est né de parents étrangers dont l'un a perdu la qualité de Français. Tous deux ont du sang français dans les veines, à tous deux ont pu être transmis les caractères héréditaires de la race française ; il y a moins d'inconvénients à attribuer la qualité de Français au premier qu'au deuxième, parce que l'unité de nationalité n'existe pas dans la famille du premier, comme elle existe dans celle du deuxième (1).

Il y a eu oubli ou manque de logique de la part du législateur. Il faut cependant constater à sa décharge que la lacune n'a pas une grande importance. Toutes les législations étrangères, sauf peut-être la législation ottomane (2) accordent en effet à la femme mariée la nationalité du mari.

1. Un auteur, M. Beauchet (*Gaz. du Pal.*, 16 janvier 1887), aurait voulu qu'on laissât à l'enfant dont la mère est française et le père étranger, la faculté d'opter pour la nationalité de la mère dans l'année de sa majorité. Cette réserve d'une faculté d'option lui paraît nécessaire dans l'hypothèse où l'influence maternelle a prévalu dans l'éducation ce qui arrivera, selon lui, dans un grand nombre de cas. Si cette opinion avait prévalu, l'enfant dont il s'agit aurait été moins bien traité que l'enfant d'une ex-Française qui peut réclamer la nationalité française à tout âge.

2. La jurisprudence française s'est prononcée jusqu'à présent en faveur de la doctrine de la conservation de sa nationalité d'origine par la femme mariée à un sujet ottoman en particulier, à un musulman en général. — En ce sens : Trib. consul. de France à Alexandrie, 4 juillet 1890, *J. Clunet*, 1891, p. 601. — Trib. civ. de Marseille, 16 juillet 1891, *J. Cl.*, 1891, p. 956. — Trib. de la Seine, 20 février 1893, *J. Cl.*, 1893, p. 1167. — Cour d'appel de Montpellier, 28 février 1895, *J. Cl.*, 1895, p. 618. — Trib. civ. Mascara, 19 mai 1897, *J. Cl.*, 1898, p. 132. — La loi ottomane du 19 janvier 1869, sur la nationalité, ne contient aucune trace de la naturalisation de la femme par le mariage avec un sujet ottoman. Elle ne s'occupe que de la femme ottomane qui épouse un étranger. Malgré l'autorité qui s'attache à des circulaires ministérielles, à des notes diplomatiques, à des avis ou à des décisions du Conseil d'Etat ottoman, il faut considérer que ces divers documents ne constituent que l'expression d'une opinion n'obligeant point la justice française.

La doctrine est généralement en sens contraire (Testoud, *Revue criti*



Presque toujours, pour ne pas dire toujours, la femme française qui épousera un étranger, deviendra une étrangère ; elle ne restera française, d'après l'art. 19 C. civ., que si son mariage ne lui a pas conféré la nationalité de son mari (1).

3. — Que doit-on décider si, lorsque l'enfant naît, le père n'a aucune nationalité (2), tandis que la mère légitime est Française ? Le législateur a eu le tort de garder le silence au sujet de cette hypothèse spéciale.

Si l'enfant est né en France, il sera certainement Français, comme nous le verrons plus loin grâce à l'art 8, II. 2°. Mais s'il est né à l'étranger, devons-nous le considérer comme Français parce que sa mère sera Française ?

Pour trancher les questions de nationalité, le raisonnement et la recherche de l'esprit du législateur doivent suppléer à l'absence d'un texte formel : il est indubitable que notre législateur a voulu que tout individu ait à sa naissance une nationalité ; ne pouvant avoir la nationalité du père, puisque dans

que, 1894, p. 354. — J. Valéry, note sous l'arrêt de la Cour de Montpellier, rapporté dans le *Moniteur judiciaire du Midi* du 17 mars 1895.

L'emploi dans l'article 19, Cod. civ., du verbe conférer n'implique pas que le législateur de 1889 ait subordonné la perte de la qualité de Français à l'existence d'une disposition formelle de la loi étrangère ; c'est le mariage et non la loi étrangère qui est censé attribuer à la femme française la nationalité étrangère, et le mariage ne pouvant certainement agir que par voie indirecte, une disposition expresse ne paraît pas nécessaire pour que la femme française qui épouse un étranger perde sa nationalité d'origine (V. Ruelens, De la nationalité de l'étrangère qui épouse un ottoman, *Rev. int. de lég. et de jurispr. musulm.*, 1895, p. 30 et s.).

Il me semble que cette argumentation n'est pas bien décisive. Il s'agirait de prouver que c'est bien le mariage qui confère la nationalité. Pour moi, c'est la loi, à raison du mariage.

1. Jusqu'au bill de 1844, confirmé et complété par le bill du 12 mai 1870, la femme française qui se mariait avec un Anglais, ne devenait pas Anglaise. Elle perdait cependant la nationalité française pour la loi française (ancien art. 19) et restait ainsi sans patrie.

2. On peut supposer qu'une Française épouse un individu d'origine allemande, dénationalisé par un séjour de 10 ans à l'étranger et sa non-immatriculation pendant ce temps sur les registres d'un consulat allemand.

notre hypothèse le père n'en a pas, l'enfant devra suivre celle de la mère c'est à dire la nationalité française.

Lorsque deux nationalités différentes sont en présence, celle du père et celle de la mère, il faut faire un choix. Mais ici, il ne s'agit plus de choix et il n'y a aucune raison pour ne pas attribuer à l'enfant la nationalité de la mère. (1).

4. — *Enfant posthume*. — Lorsqu'un enfant légitime naît après la mort de son père, quelle est la nationalité qui devra lui être attribuée ? Sera-ce celle qu'avait le père au moment de sa mort ou celle qu'a la mère à l'époque de la naissance ?

1<sup>er</sup> *Système*. — A mon avis, l'enfant devrait en principe avoir la nationalité qu'avait le père à son décès, mais non pas, comme on l'a dit, parce qu'il y a transmission de cette nationalité (2). Cette idée de transmission appliquée au patrimoine ne me semble pas pouvoir l'être à la nationalité ; on ne peut pas dire sérieusement que la nationalité se transmet tout comme le patrimoine. L'enfant est libre de refuser ou d'accepter le patrimoine paternel, tandis qu'il y aurait pour lui une obligation de prendre la nationalité du père, obligation à laquelle il lui serait impossible de se soustraire.

Pour moi, ce premier système est bon, parce que si le père a eu avant de mourir un ou plusieurs enfants, il est très désirable que l'unité de nationalité existe entre tous les enfants sans exception. S'il en est autrement, de nombreuses difficultés pourront être soulevées. — Le système est encore juste, parce que la mort du père n'est qu'une pure circonstance accidentelle qui ne doit pas empêcher l'unité de nationalité de se réaliser dans la famille (3).

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 43.

2. Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 36.

3. L'Institut de droit international à la Session de Venise (*Ann. de l'Inst. de dr. int.*, 1896, septembre, p. 233) a adopté ce système sur les observations de MM. Olivi et Alb. Rolin et l'a appliqué dans l'article 1<sup>er</sup> des réso-

2<sup>e</sup> *Système*. — A défaut d'une disposition précise établissant le premier système, le deuxième qui attribue à l'enfant la nationalité que possède la mère au moment de la naissance est très logique, dès l'instant qu'on admet que la nationalité de l'enfant se fixe à l'époque de la naissance, et non à celle de la conception (1).

En effet, lorsque l'enfant posthume vient au monde, il n'a plus qu'une filiation, celle qui le rattache à la mère survivante. Tant que le père a vécu, on a attribué aux enfants la nationalité de ce père qui était le chef de famille, qui avait la garde et la gestion du patrimoine des enfants. Lorsqu'il est mort, les enfants sont exclusivement soumis à la puissance de la mère qui a pris la place de chef de famille ; il paraît dès lors naturel que la nationalité maternelle soit celle de l'enfant qui naît lorsque le père n'existe plus (2).

Quel est le système existant dans notre législation ? On ne le sait pas d'une façon certaine. Il paraît vraisemblable en l'absence de texte, que c'est le deuxième : il est probable, comme on le verra plus loin, que, pour notre législateur la nationalité de l'enfant se détermine au moment de la naissance ; s'il en est ainsi, il est logique de donner à l'enfant posthume la nationalité de sa mère ; la nationalité du père a disparu en même temps que lui ; il n'y a plus de choix à faire entre elle et celle de la mère.

Je pense donc, en l'état de notre législation, que l'enfant posthume est français si sa mère a été française au moment de

lutions qu'il a prises comme modèles à proposer à tout législateur en matière de nationalité. L'article est ainsi conçu : « L'enfant légitime suit la nationalité dont le père était revêtu au jour de la naissance ou *au jour où le père est mort* ».

1. V. *infra*, examen de la question.

2. En ce sens : Weiss, 1<sup>re</sup> édit., p. 26.

sa naissance, bien que son père ait été étranger au jour de son décès; il est étranger dans le cas contraire (1).

On a cherché des arguments dans notre loi en faveur du deuxième système et on a pensé les avoir trouvés dans les art. 12 al. 3<sup>e</sup> et 18 C. civ. En vertu de l'art. 12, al. 3<sup>e</sup>, les enfants mineurs d'une femme naturalisée française après la mort de son mari deviennent français de plein droit; il en est de même des enfants mineurs d'une femme qui ayant perdu sa qualité de Française pour une cause autre que son mariage avec un étranger (elle s'est fait naturaliser à l'étranger avec son mari), obtient sa réintégration dans la nationalité française après le décès de son mari. L'enfant posthume de cette femme naturalisée française ou réintégrée n'a pas à devenir français; il l'est à sa naissance: les enfants mineurs qui sont nés avant le décès du père acquièrent la nationalité de leur mère, à plus forte raison l'enfant qui naît après le décès du père.

Pour moi, les dispositions des art. 12 et 18 C. civ. ne sont pas des arguments, mais elles favorisent tout simplement l'adoption du deuxième système; en effet si les enfants mineurs d'une femme veuve acquièrent la nationalité française en même temps que leur mère, il n'y a pas grand inconvénient à conférer cette nationalité à l'enfant posthume, il y a même avantage, car l'unité de nationalité sera assurée dans la famille.

Il faut remarquer que le raisonnement tiré de l'art. 18 n'est bon que pour l'enfant posthume d'une mère réintégrée après avoir perdu la qualité de Française pour une cause autre que son mariage avec un étranger. Si la femme a recouvré, après

1. Ce n'est point l'opinion à laquelle s'est ralliée l'administration. D'après la chancellerie du ministère de la justice, l'enfant posthume suit la nationalité du père au moment du décès. V. *Application pratique de la nouvelle loi sur la nationalité par l'administration*, Stemler; *J. Cl.*, 1890, p. 388.

le décès de son mari étranger, la nationalité française qu'elle avait perdue par suite de son mariage, et ce sera le cas le plus fréquent, on doit se reporter à l'art. 19 C. civ. qui règle les effets de cette réintégration.

Du moment qu'on s'occupe de la nationalité de l'enfant posthume né d'une mère réintégrée, on doit se référer aux deux articles qui visent la réintégration. Or, d'après l'art. 19 C. civ. les enfants mineurs ne deviennent pas français de plein droit; ils peuvent seulement le devenir sur la demande de leur mère ou sur celle de leur tuteur, approuvée par le Conseil de famille. Dans l'hypothèse de cet article, on ne peut pas dire que l'enfant posthume doit naître français parce que les enfants mineurs nés pendant le mariage deviennent Français de plein droit.

Il faut également observer que les mineurs des art. 12 al. 3<sup>e</sup> et 18, ont le droit de décliner la nationalité française dans l'année qui suit leur majorité. Du moment que l'argumentation repose sur l'assimilation de l'enfant posthume à ces enfants mineurs, on pourrait se demander si cet enfant posthume n'aurait pas, lui aussi, le droit de réclamer la nationalité paternelle dans les hypothèses prévues par les art. 12 et 18. On voit donc que si on cherche dans la loi la preuve d'un système d'attribution de nationalité à l'enfant posthume, on se trouve en présence de règles dont la diversité s'oppose à ce qu'on en tire une théorie.

Si notre législateur avait statué, ce qu'il aurait dû faire, sur le cas de l'enfant posthume, peut-être aurait-il pu se rallier à un système mixte, dérivant de l'assimilation à établir entre cet enfant et ceux qui sont nés avant la mort du père. Dans ce système, l'enfant aurait en principe la nationalité de son père (avec la faculté de réclamer à tout âge la nationalité française de mère, si cette mère était restée française malgré son mariage avec un étranger). Il aurait eu par exception, la nationalité de sa mère c'est-à-dire la nationalité française, si cette

mère s'était fait naturaliser française ou réintégrer (1) avant sa naissance, mais avec la faculté de réclamer à sa majorité la nationalité étrangère de son père. Dans les deux cas, l'unité de la nationalité entre les enfants durant leur minorité, aurait été sauvegardée.

5. — L'enfant né d'un Français à l'étranger est Français. Notre législation considère que la nationalité française doit se transmettre à l'infini, tant qu'elle n'a pas été perdue pour une des causes énumérées limitativement dans l'art. 17 C. civ. (2).

Si donc un enfant est né de parents français dans un pays étranger dont la nationalité lui a été attribuée de plein droit *jure soli*, il aura deux nationalités ; il aura au regard de la loi française et des tribunaux français la qualité de Français *jure sanguinis*, alors qu'un autre Etat le réclamera, le cas échéant, comme un de ses nationaux, en vertu du *jus soli*.

Deux hypothèses sont à envisager :

1° La loi étrangère accorde à l'individu né de parents étrangers la faculté de réclamer la nationalité de ses parents (Italie, art. 8 C. civ. ; Portugal, art. 18 C. civ. ; Luxembourg, loi du 27 janvier 1878 ; Mexique, loi du 28 mai 1886, art. 2 II, Costa-Rica, San-Salvador) (3).

1. Dans ce système, la réintégration de la mère aurait dû toujours entraîner la qualité de Français aussi bien pour l'enfant posthume né après cette réintégration que pour l'enfant né auparavant, sans distinguer la cause pour laquelle la mère aurait perdu autrefois la nationalité française.

2. Il est vraiment peu rationnel d'appliquer, comme nous le faisons, le *jus soli* aux étrangers nés en France et de n'en tenir aucun compte pour les Français nés à l'étranger (Audinet, la loi de 1889, *J. Clunet*, 1889, p. 197).

3. Aux États-Unis, la règle suivie en pratique paraît être que les personnes nées de parents français aux États-Unis sont citoyens des États, tant qu'elles y restent et qu'elles perdent tout droit à la protection des



Si l'enfant né de parents français exerce cette faculté, il perdra la qualité d'étranger ; mais s'il ne l'exerce pas, il conservera toute sa vie une double nationalité, la loi française n'admettant pas que notre nationalité puisse être perdue par suite d'une option tacite en faveur d'une nationalité étrangère.

2<sup>o</sup> La loi étrangère confère à l'individu né de parents étrangers, la nationalité *jure soli*, d'une façon irrévocable (Pays-Bas, art 1 et 3, loi sur la nationalité du 29 juillet 1850 ; Brésil, art. 6 du titre II de la constitution du 25 mars 1824 ; République Argentine, loi du 1<sup>er</sup> octobre 1869 art. 1<sup>er</sup>) (1).

L'enfant né de parents français n'aura aucun moyen d'échapper aux inconvénients d'une double nationalité ; les conflits entre la loi française et la loi étrangère seront toujours à redouter.

Que l'enfant n'ait pas la faculté de décliner la nationalité étrangère ou que l'ayant il ne l'exerce pas, une chose certaine, c'est qu'il devra remplir ses obligations militaires en France et qu'il sera porté sur les listes de recrutement au cours de l'année qui suivra ses vingt ans révolus. S'il ne se rend pas à l'appel sous les drapeaux, il sera considéré comme insoumis dans notre pays et s'il a l'imprudence d'y rentrer, il aura à répondre devant la juridiction militaire du délit d'insoumission, à moins que la prescription ne soit accomplie (2). Si l'insoumis qui est

Etats, si, arrivées à l'âge de 21 ans, elles choisissent la nationalité française (V. Cogordan, *La Nationalité*, 2<sup>e</sup> éd., p. 42).

1. Dans les Etats de l'Amérique du Sud, où le *jus soli* est applicable dans toute sa rigueur, la situation des fils de Français nés dans ces pays se trouve très fâcheuse. De simples tempéraments sont apportés à la rigueur des principes : au Brésil, l'autorité locale omet volontairement les enfants de nos nationaux sur les listes de la conscription ; dans les autres pays, on évite de faire inscrire les naissances ailleurs qu'au consulat, ou on a recours à la production de certificats d'immatriculation.

2. Si un individu déclaré insoumis rentre en France à l'expiration de l'âge où il était tenu du service militaire (45 ans), il n'est pas par cette circonstance affranchi de la pénalité édictée par l'article 73 de la loi du 15 juillet 1889. — Si cet individu n'a pas encore été poursuivi, il pourra

poursuivi à son retour en France, réclame et obtient la protection du gouvernement de son pays natal, des difficultés qui pourront être graves, s'élèveront entre ce gouvernement et le gouvernement français.

Ces difficultés relatives au service militaire doivent être moins nombreuses depuis la loi militaire du 15 juillet 1889. Cette loi (art. 50) a dispensé du service militaire en temps de paix, les jeunes gens français qui se sont établis hors d'Europe avant l'âge de 19 ans et qui occupent une position régulière. — Ainsi à l'heure actuelle, des individus qui, nés de parents français soit aux Etats-Unis, soit dans les Etats de l'Amérique du Sud, y résident et qui, peut-être sous l'empire de la législation française antérieure se seraient soustraits au service militaire, n'auront, pour bénéficier de la dispense, qu'à se faire inscrire sur les contrôles tenus par nos agents consulaires, ce qu'ils ne manqueront pas de faire, s'ils veulent pouvoir venir en France sans être inquiétés.

La dispense a un grand intérêt en ce qui concerne les enfants nés de Français dans les Etats de l'Amérique du Sud, particulièrement au Brésil et dans la République Argentine où nos compatriotes sont très nombreux.

La loi du 26 juin 1889 aurait peut-être bien fait de permettre aux Français d'abdiquer expressément leur nationalité quand ils en ont une autre *jure soli*. Mais alors il faut obser-

l'être devant le conseil de guerre de la région du corps d'armée où il sera arrêté, en rentrant en France. Si, au contraire, il a été condamné, il ne pourra prescrire sa condamnation qu'à partir d'un âge relativement avancé.

En effet, le dernier paragraphe de l'article 73 de la loi dispose ainsi : « La prescription contre l'action publique résultant de l'insoumission ne commence à courir que du jour où l'insoumis a atteint l'âge de 50 ans. »

L'insoumission étant un délit, comme tel se prescrivant par 3 ou 5 ans, suivant qu'il y aura eu ou non condamnation, la prescription ne sera acquise pour le délinquant, suivant les cas, qu'à l'âge de 53 ou de 55 ans (V. J. CL., 1890, p. 101, 102).

ver que s'ils n'avaient pas renoncé à leur qualité de Français et n'avaient pas eu aux termes de la loi étrangère le droit de décliner leur nationalité *jure soli*, la dualité de nationalités aurait subsisté.

Des conventions diplomatiques seraient bien préférables à une disposition législative, car elles nous assureraient des concessions de la part des Etats étrangers et feraient disparaître toute possibilité de conflits. Ces conventions devraient reconnaître une faculté d'option aux individus, français *jure sanguinis* et étrangers *jure soli*, soit en faveur de la nationalité française, soit en faveur de la nationalité étrangère. Il est évident que cette faculté serait illusoire pour l'individu qui en serait investi, si le tirage au sort n'était pas fixé à une époque postérieure à celle où cet individu serait admis à faire connaître ses préférences.

En principe, il serait peut-être contraire à l'esprit de notre législation qui tend à faire le plus de Français possible et à en perdre le moins possible, d'admettre une renonciation à la qualité de Français, en faveur d'une nationalité étrangère conférée de plein droit. Mais en pratique, que se passerait-il ? Une chose est sûre, c'est que le Français qui s'expatrie, reste plus fidèle à sa patrie que la plupart des étrangers à la leur ; ses enfants, élevés dans l'esprit français, demeurent attachés à la nationalité française. Il y aurait donc bien des chances pour que la reconnaissance d'une faculté d'option dans le cas qui nous occupe, n'ait pas des résultats bien fâcheux pour la France : peu de fils de Français tiendraient à s'affranchir de la nationalité de leurs parents, d'autant mieux que pour un grand nombre d'entre eux (ceux nés et établis hors d'Europe) la principale raison qui les pousserait à le faire, celle de se dérober au service militaire, n'existe plus depuis la loi militaire de 1889.

Au surplus ne serait-il pas équitable d'accorder à des pre-

sonnes qui relèvent de deux nationalités et par suite sont exposées à de nombreux désagréments, un moyen d'échapper à cette situation fâcheuse à tous égards et dont elles ne peuvent être rendues responsables, puisque ce ne sont pas elles qui l'ont créée ?

## II. De l'enfant naturel.

1. — Le Code civil ne s'occupait pas spécialement de l'enfant naturel. Lorsque l'enfant n'était reconnu que par un seul parent, il n'y avait aucune difficulté : l'enfant suivait la condition de celui des auteurs qui le reconnaissait (1). Les expressions « né d'un Français » employées par le législateur de 1804 dans l'art. 10 du Code civil devaient en effet s'appliquer aussi bien à l'enfant issu d'une mère française, qu'à l'enfant reconnu par un père français.

Lorsque les deux auteurs le reconnaissaient et n'appartenaient pas à la même nationalité, la jurisprudence, en l'absence de texte, attribuait à l'enfant la nationalité du père (2).

Cependant dans un autre système, invoquant la règle du droit romain d'après laquelle l'enfant issu du concubinat devait suivre la condition de la mère « *Partus ventrem sequitur* » règle admise dans notre ancien droit, on donnait dans tous les cas à l'enfant la nationalité de la mère (3). On pouvait objecter à ce système que la législation romaine ignorait la reconnaissance d'enfant naturel, que cet enfant avait toujours une filiation certaine, reconnue légale par rapport à la mère, ce qui n'existe pas dans notre droit où le rapport de filia-

1. Trib. Evreux, 17 août 1881, *J. Cl.*, 1882, p. 194. — Weiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 27. — Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 30

2. Cass., 15 juillet 1840, S. 40. 1. 900. — 22 mai 1865, S. 65. 1. 382. — 22 décembre 1874, S. 75. 1. 423. — Weiss, *Tr. de dr. int.*, pr. I, p. 74. — Despagne, *J. Cl.*, 1888, p. 601. — Surville, *Rev. crit.*, 1888, p. 506.

3. Durantou, t. 1, n. 124. — Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 32.

tion entre le père et l'enfant naturel reconnu est analogue au rapport de filiation créé par le mariage.

Le système adopté par la jurisprudence encourait un reproche très grave, celui de créer dans certains cas une situation fâcheuse (1) à l'enfant naturel, d'autant plus fâcheuse que la reconnaissance produisait son effet par rapport à la nationalité, même après la majorité de cet enfant. Comme la reconnaissance rétroagit au jour de la naissance, il pouvait arriver qu'une reconnaissance émanât du père alors que l'enfant était déjà reconnu par la mère et vint modifier la nationalité que cette mère lui avait donnée momentanément (2). Ainsi, un enfant naturel qui, reconnu par sa mère française, avait suivi la nationalité française, se trouvait étranger bon gré mal gré, à n'importe quel moment, perdait tous ses droits de Français et le bénéfice de l'éducation française qu'il avait reçue (3).

1. Cette situation avait été signalée par beaucoup d'auteurs, notamment par MM. Bard (*Précis de droit international*, n. 107), et Weiss, p. 31, 1<sup>re</sup> éd.

2. Cass. 15 juillet 1840, S. 40. 1. 900. — Caen, 18 novembre 1852, S. 52. 2. 432. — Metz, 8 août 1855, S. 57. 2. 35. — Trib. Albertville, 15 mars 1879, *Fr. judic.*, 1879, p. 393.

3. On s'était peut-être exagéré pour les enfants naturels nés en France, qui étaient les plus nombreux, les inconvénients pratiques d'une reconnaissance survenue après la majorité. Reconnu par un étranger, l'enfant naturel était un fils d'étranger né en France. Il pouvait donc à tout âge souscrire la déclaration de l'article 9, en vertu de la loi de 1849, s'il s'était soumis au service militaire (sa situation ne méritait intérêt que dans ce cas). Quant à ses enfants, s'ils étaient nés en France, ils étaient français en vertu de la loi de 1851. La situation n'était sans remède qu'autant que l'enfant était né à l'étranger et était reconnu par un père étranger longtemps après l'avoir été par une mère française ; ce cas ne s'est peut-être jamais présenté.

Quant à l'enfant naturel né en France et reconnu au cours de sa minorité par un auteur étranger ou par un père étranger, après l'avoir été par une mère française, il pouvait réclamer la nationalité française en vertu de l'article 9, mais seulement dans l'année qui suivait sa majorité. La situation était réellement fâcheuse si l'enfant reconnu par sa mère française, et élevé en France, était ravi à la nationalité française, à un âge voisin de la majorité, à une époque où, comme le faisait remarquer M. Clément au Sénat, il pouvait être entré dans une école du Gouvernement, dans l'armée française ou dans un service public quelconque.

2. — La question de savoir quelle nationalité devait être attribuée à l'enfant naturel dont la filiation était établie par jugement ou par reconnaissance, fit l'objet, au Sénat, d'un débat intéressant entre M. Clément et le rapporteur de la loi sur la nationalité, M. Batbie (1). Le texte proposé tout d'abord par la commission du Sénat était ainsi conçu : « l'enfant naturel dont la filiation est établie pendant la minorité par reconnaissance ou par jugement suit la nationalité du père ou celle de la mère, si la filiation n'est pas établie à l'égard du père (2) ». Il prévoyait deux situations :

1° La filiation n'a été établie qu'à l'égard de la mère ; l'enfant suit la nationalité du seul auteur qui existe aux yeux de la loi.

2° La filiation a été établie à l'égard du père et de la mère qui, par hypothèse, sont de nationalité différente ; l'enfant suit dans tous les cas la nationalité de son père.

Ce texte aux termes duquel l'établissement de la filiation était sans influence sur la nationalité de l'enfant naturel majeur, consacrait la doctrine de la Cour de cassation pour l'enfant naturel mineur. Les inconvénients qu'entraînait cette doctrine avaient passé inaperçus lors de l'élaboration de la loi. M. Clément attira sur eux l'attention du Sénat et opposa au texte de la Commission sénatoriale la proposition suivante : « la nationalité de l'enfant naturel serait fixée par son acte de naissance ; s'il était reconnu par son père dans l'acte de naissance, il suivrait la nationalité du père ; s'il n'y était reconnu que par sa mère, celle-ci seule lui conférerait la nationalité. » Dans cette dernière hypothèse, M. Clément consentait à admettre que si à une époque très voisine de la naissance, l'enfant était reconnu par son père, il suivrait sa nationalité.

1. Séances des 13 novembre 1886 et 3 février 1887.

2. C'était le système proposé par le Conseil d'Etat.



A la suite des observations de M. Clément, la disposition relative aux enfants naturels fut renvoyée à la commission. Lorsqu'elle revint devant le Sénat, M. Clément proposa de voter un texte ainsi conçu : « Lorsque la filiation est établie pendant la minorité, l'enfant né hors du mariage suit la nationalité de la mère, à moins qu'il n'ait été reconnu par le père dans le moment de sa naissance ». M. Batbie fit observer qu'avec ce texte on consacrerait une sorte de nationalité provisoire ne devant durer qu'un an, que ce délai était absolument arbitraire et que l'incertitude de la nationalité allait devenir pour l'enfant la source de difficultés inévitables. Ces inconvénients devaient disparaître si l'on décidait que la nationalité serait irrévocablement conférée à l'enfant naturel par celui des deux auteurs vis-à-vis duquel la filiation aurait été d'abord établie. Le Sénat se rallia à cette manière de voir et adopta le texte proposé par M. Batbie qui est devenu l'art. 8 II 1° al. 2° du Code civil et qui est ainsi conçu :

*« L'enfant naturel dont la filiation est établie pendant la minorité par reconnaissance ou par jugement suit la nationalité de celui des parents à l'égard duquel la preuve a d'abord été faite » (1).*

3. — Cette disposition ne statue que sur la nationalité de l'enfant naturel dont la filiation est établie pendant la minorité (2). Il s'ensuit que l'enfant naturel reconnu en majorité, ne change plus de nationalité ; toute reconnaissance, tout jugement déterminant sa filiation sont inopérants, s'ils n'interviennent au

1. Il est évident que l'enfant naturel ne peut revendiquer la nationalité de l'un de ses auteurs que lorsqu'elle est définitivement établie ; et spécialement, n'invoquer un jugement à cet effet que lorsqu'il a acquis l'autorité de la chose jugée.

2. Si un enfant est né plus de 300 jours après la mort du mari de la mère et si une action en contestation de légitimité est intentée victorieusement, il sera traité pour la nationalité comme les autres enfants naturels.

profit de l'enfant que lorsqu'il a atteint sa majorité. Si l'enfant naturel est né en France et si sa filiation n'est établie qu'après sa vingt-et-unième année, vis-à-vis d'un auteur étranger, il conservera irrévocablement la nationalité française qu'il a acquise en naissant, en vertu de l'art. 8 II 2° C. civil.

L'art. 8 II 1° § 2 prévoit l'hypothèse où la preuve de la filiation résulte pour le père et la mère ( le texte emploie à tort la conjonction *ou*, aux lieu et place de la conjonction *et* ) du même acte ou du même jugement : s'ils sont de nationalité différente, l'enfant suivra la nationalité du père.

La loi de 1889 consacre en définitive le principe en vertu duquel l'enfant naturel dont la filiation est bien et dûment prouvée, suit la nationalité de son père, tout comme l'enfant légitime. Toutefois dans l'hypothèse où la filiation a été établie en premier lieu vis-à-vis de la mère, pour éviter un changement de nationalité, l'art. 8 II 1° § 2 décide que la nationalité de la mère est irrévocablement acquise à l'enfant.

4. — La loi nous dit que l'enfant prend la nationalité de son père, lorsque la preuve de la filiation résulte pour le père et la mère du même acte ou du même jugement.

Les termes de la loi sont trop restrictifs : si les parents de nationalité différente reconnaissent l'un et l'autre leur enfant, le même jour, mais dans des lieux différents et par actes différents, cet enfant suivra-t-il la nationalité paternelle ? L'affirmative paraît certaine ; si l'hypothèse ne rentre pas exactement dans les termes de l'art. 8 1° § 2, il n'en est pas moins vrai qu'il y a concomitance et non préexistence dans l'établissement de la filiation, que c'est par suite à la nationalité du père qu'il convient de s'attacher. Il en serait de même si la preuve de la filiation vis-à-vis des deux auteurs résultait de deux jugements distincts, mais ayant l'autorité de la chose jugée à la même date.

5. — Supposons que l'auteur d'une reconnaissance (auteur

dont l'enfant doit suivre la nationalité) ait changé de nationalité dans l'intervalle séparant la naissance de la reconnaissance. L'enfant prendra-t-il la nationalité qu'avait l'auteur au moment de la naissance ou celle qu'il possède à l'époque de la reconnaissance ? Cela revient à se demander si la reconnaissance est purement déclarative et si elle ne fait que confirmer chez l'enfant la nationalité qui appartenait à l'auteur de la reconnaissance au moment de la naissance de cet enfant ? (1). Il faut répondre que la reconnaissance est toujours déclarative d'un état antérieur et non attributive d'un état nouveau ; elle se borne à constater un état préexistant, elle ne le crée pas. Théoriquement la reconnaissance se rattache essentiellement à la nationalité d'origine ; on est censé être né avec la nationalité qu'elle vous attribue. Mais au point de vue pratique, comme la reconnaissance intervient à une époque souvent éloignée de la naissance, elle produit tous les effets d'un changement de nationalité, effets d'autant plus radicaux qu'ils rétroagissent.

La loi nouvelle n'a pas dérogé à ce principe (2) que la reconnaissance rétroagit au jour de la naissance ; l'enfant est Français ou étranger suivant qu'au moment de sa naissance, le parent qui le reconnaît était Français ou étranger.

Exceptionnellement, l'enfant aura la nationalité qui appartiendra à l'auteur de la reconnaissance au moment où elle interviendra, lorsque cet auteur étranger de naissance aura acquis la qualité de Français par un mode communiquant la nationalité française aux enfants mineurs. Cette exception ne porte pas atteinte en réalité à l'effet déclaratif de la reconnaissance. L'enfant naturel, reconnu au moment de sa naissance et étranger, devient Français en même temps que l'auteur de la reconnaissance

1. On verra que c'est à l'époque de la naissance qu'il faut se placer pour déterminer la nationalité de l'enfant *jure sanguinis*.

2. V. en ce sens : Trib. de Sedan, 17 décembre 1889 et C. de Nancy, 25 mars 1890, *J. Cl.*, 1891, p. 539 ; D. 1891. 2. 89. — Chausse, *Rev. crit.*, 1891, p. 210.

(art. 12 et 18 du C. civ.) (1). Reconnu postérieurement à sa naissance, lorsque l'auteur de la reconnaissance a acquis la qualité de Français, l'enfant naturel qui, d'après les principes, devrait être étranger, n'a pas le temps de l'être ; il est Français tout de suite, mais cela ne l'empêchera pas d'être traité comme un enfant qui reconnu à sa naissance par un parent étranger a été étranger, puis est devenu Français lorsque ce parent a acquis la nationalité française ; comme lui, il aura la faculté de répudier la nationalité française (art. 12 et 18) et de revendiquer la qualité d'étranger que son parent possédait à l'époque de sa naissance et qu'en principe la reconnaissance aurait dû lui conférer.

6. — Lorsque la loi étrangère ne reconnaît pas à l'enfant naturel né en France la nationalité du parent étranger dont cet enfant devrait suivre la condition aux termes de l'art. 8 II 1<sup>o</sup> § 2, il sera Français irrévocablement. Le *jus soli* doit empêcher l'enfant né en France d'être heimathlos. Le fils naturel de l'Allemand, de l'Autrichien ou du Hongrois, né en France sera dans cette situation lorsqu'il n'aura été reconnu que par son père, la nationalité du père ne pouvant être attribuée à l'enfant naturel d'après les lois d'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Né Français en vertu de l'art. 8 II 2<sup>o</sup>, l'enfant restera Français malgré la reconnaissance.

L'art. 8 1<sup>o</sup> § 2 dit pourtant, que l'enfant reconnu par son père suit la nationalité de celui-ci, à la condition de ne pas avoir été antérieurement reconnu par sa mère ; et la nationalité est une matière d'ordre public essentiellement réglée par la loi française, à l'exclusion de la loi étrangère. L'enfant re-

1. Suivant M. G. de Lapradelle (*La Nationalité d'origine*, p. 195), les articles 12, p. 3, et 18, p. 3, se limitent strictement aux enfants légitimes. — *Contra* : Weiss, *Tr. th. et prat. dr. int. pr.*, I, p. 69. — Lesueur et Dreyfus, p. 48. — Cogordan, p. 34. — Vincent, p. 104, n. 137. — Gruffy. *J. Cl.*, 1893.

connu par son père étranger doit, aux termes de l'art. 8 1<sup>o</sup> § 2, être étranger. Si la loi étrangère lui refuse la nationalité étrangère, ne devrait-il pas alors être heimathlos ? Si on déclare qu'il est Français, n'est-ce pas se ranger du côté de la loi étrangère et lui subordonner la loi française, ce qui ne doit pas être ? On n'oppose pas la loi étrangère à la loi française. On restreint simplement l'application d'un texte, l'art. 8 II 1<sup>o</sup> § 2, par un autre texte, l'art. 8 II 2<sup>o</sup>, lequel sanctionne dans une certaine mesure la loi étrangère ; s'il se trouve que le législateur français applique la loi étrangère, cette application volontaire de sa part n'est autre chose que l'application de la loi française elle-même. Il n'est pas plus exorbitant de se reporter à la loi étrangère pour savoir si les parents ont transmis leur nationalité à l'enfant que pour savoir s'ils en ont une. Du reste, il serait bizarre que l'enfant naturel, né en France et reconnu par un parent étranger dont il ne peut pas avoir la nationalité, devienne heimathlos en présence des dispositions de l'art. 8 II § 3 et 4. Lorsqu'il s'agit pour l'enfant né en France de dépouiller la qualité de Français qu'il tient soit de la naissance de ses auteurs sur le sol français, soit de son établissement sur le même sol à l'époque de sa majorité, la loi exige qu'il ait conservé la nationalité étrangère aux yeux de la loi étrangère. Est-ce que dans ce cas, elle ne sanctionne pas les dispositions de cette loi étrangère ? Dans les hypothèses précédentes, l'enfant se dépouille de la nationalité française par le fait de sa volonté, tandis que dans notre cas il s'agit de le dépouiller peut-être contre son gré de cette nationalité qui lui appartient par voie de présomption légale jusqu'à preuve contraire ; cette preuve contraire exige une nationalité étrangère déterminée, ne peut être faite que conformément à la loi étrangère.

7. — La loi de 1889 a eu le mérite de faire disparaître toute controverse sur le point de savoir quelle doit être la nationa-

lité de l'enfant naturel reconnu par ses deux auteurs qui ont des nationalités différentes ; elle a amélioré la condition de cet enfant au point de vue de la fixation de sa nationalité, mais je ne la crois pas à l'abri des critiques :

1<sup>o</sup> La loi nouvelle a exagéré l'influence de la majorité sur la nationalité ; il n'y a aucun lien logique entre ces deux notions. Pourquoi admettre qu'une reconnaissance puisse avoir une influence sur la nationalité de l'enfant naturel mineur et qu'elle n'en ait pas sur celle du majeur ?

Au cours de la minorité, il y a autant d'inconvénients à ce qu'une nationalité soit en suspens qu'après la majorité (1). L'enfant naturel, Français en vertu de l'art. 8 II 2<sup>o</sup> comme né de parents inconnus, peut pendant sa minorité se préparer à une école du gouvernement et y être admis ; il peut s'engager dans l'armée ; une reconnaissance émanée d'un auteur étranger lui fera perdre le bénéfice de son travail et compromettra son avenir.

2<sup>o</sup> En cas de reconnaissances simultanées, la loi a eu le tort de donner la prééminence à la nationalité du père. Cette solution se comprend en matière de filiation légitime, car il y a une famille et il importe de réaliser l'unité de nationalité pour assurer une bonne organisation familiale. Mais quand il s'agit de filiation naturelle, on ne peut pas parler de famille et dès lors pourquoi s'attacher à la nationalité du père ?

Si le père donne son nom à l'enfant naturel reconnu, il ne s'ensuit pas qu'il doive lui donner sa nationalité.

1. En pratique, la nationalité de l'enfant naturel n'est plus en général incertaine et se trouve fixée au moment de sa naissance. La chancellerie estime, d'après la jurisprudence de la Cour de cassation, que la reconnaissance de l'enfant par la mère résulte de la mention du nom de celle-ci sur l'acte de naissance, du moins jusqu'à preuve contraire (V. *Applic. prat. de la nouv. loi sur la nation. par l'administr.*, Stemler, *J. Cl.*, 1890, p. 388). En sens contraire : Jug. trib. de la Seine, 17 février 1897, *J. Cl.*, 1897, p. 349 ; Aix, Ch. correct., 4 juin 1896, *Lois nouv.*, 1897, 4<sup>e</sup> p., p. 126 ; Aubry et Rau, t. VI, p. 570, note 10.



3° Au cas de reconnaissances successives, la loi a donné un effet irrévocable à la première reconnaissance ; on a ainsi évité un deuxième changement de nationalité, mais il n'y a pas de raison pour que l'ordre des reconnaissances ait par lui-même une influence sur la nationalité. Cet ordre ne prouve même pas le degré d'affection des parents : il arrive souvent que l'auteur qui le premier reconnaît l'enfant, n'est justement pas celui qui l'a soigné et élevé jusqu'à l'époque de cette reconnaissance.

Je crois que la nationalité de l'enfant naturel devrait être fixée irrévocablement dès sa naissance. De la sorte, on éviterait tout changement de nationalité (1).

L'enfant né en France, serait français à moins d'être immédiatement reconnu par un parent étranger né hors de France ou par ses deux parents étrangers, tous deux nés hors de France (2). S'il était reconnu en même temps par un auteur étranger et par un auteur français, la nationalité française devrait l'emporter (3).

L'enfant né à l'étranger ne serait français que s'il était reconnu au moment de sa naissance par ses deux parents français ou par un seul parent français. S'il était reconnu par un auteur français et par un auteur étranger, il aurait la nationa-

1. Nous verrons plus loin qu'au cours de sa minorité un enfant naturel peut changer deux fois de nationalité par l'application combinée du par. 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>o</sup> et du par. 3<sup>o</sup> de l'article 8 II. Ces deux changements peuvent être suivis d'un troisième opéré au cours de la 22<sup>e</sup> année, si l'enfant naturel exerce la faculté de répudiation à lui accordée, par l'art. 8 II, 3<sup>o</sup> al. 2<sup>r</sup>.

2. Je dis hors de France, parce que si les auteurs étaient nés eux-mêmes en France, l'article 8 II 3<sup>o</sup> trouverait son application.

3. Aujourd'hui, si l'auteur d'une reconnaissance, la deuxième en date, est un étranger né lui-même en France, la nationalité française est conférée à l'enfant naturel. Si l'auteur d'une reconnaissance, également la deuxième en date, est un Français né hors de France, l'enfant naturel conserve la nationalité étrangère de l'auteur de la première reconnaissance. Dans cette hypothèse, le *jus sanguinis* n'a pas une influence égale à celle qu'a le *jus soli* dans l'hypothèse précédente.

lité française, mais il devrait pouvoir la décliner dans l'année de sa majorité conformément à l'art. 8 II 4°.

8. — En présence de la grande diversité des législations, il est presque impossible lorsqu'il s'agit de régler l'attribution d'une nationalité *jure sanguinis* à l'enfant naturel, d'éviter les conflits de nationalité ; heureusement ces conflits sont-ils peu fréquents.

Avec le système établi par l'art. 8 II 1° al. 2°, les difficultés suivantes peuvent se présenter :

Non seulement, il peut y avoir conflit occasionné par l'attribution d'une nationalité étrangère *jure soli* à un enfant naturel qui est né à l'étranger et qu'aux termes de l'art. 8 1° § 2 nous considérons comme Français, mais encore il peut y avoir conflit parce que les règles d'attribution de la nationalité *jure sanguinis* à l'enfant naturel varient suivant les pays.

Un individu que nous regardons comme Français conformément à l'art. 8 1° § 2, peut être étranger aux yeux d'une loi étrangère ; il en est ainsi d'un enfant naturel reconnu d'abord par un père français et ensuite par une mère allemande ; cet enfant sera français pour nous, allemand pour l'Allemagne.

Il faut observer que l'application de l'art. 8 1° al. 2° à l'enfant naturel né à l'étranger pourra aboutir à en faire un heimathlos. Il n'y a qu'à supposer un enfant naturel qui, né hors de France doit suivre aux yeux de la loi française la nationalité étrangère que précisément la loi étrangère ne lui confère pas. L'art. 8 1° al. 2° produira son plein et entier effet en l'absence d'un texte qui vienne le restreindre. Ainsi l'enfant naturel né à l'étranger et reconnu successivement par un père autrichien et par une mère française, sera français pour l'Autriche ; il n'en sera pas moins autrichien pour la France ; il sera donc heimathlos.

### III. Question commune à l'enfant légitime et à l'enfant naturel.

A quelle époque faut-il se placer pour déterminer la nationalité de l'enfant ?

Est-ce au moment de la conception ou à celui de la naissance ? Il est intéressant de le savoir si on suppose que le parent dont l'enfant doit avoir la nationalité, a changé de nationalité dans l'intervalle existant entre la conception et la naissance : le père est étranger au moment de la naissance mais il était français à celui de la conception ; l'enfant légitime sera-t-il français ou étranger. Le législateur de 1889 a eu le tort (1) de ne pas nous renseigner d'une façon précise à ce sujet, pas plus que ne l'avait fait du reste le législateur du Code civil. Trois systèmes sont en présence, comme sous l'empire du Code.

1<sup>er</sup> *Système* (2). — Il faut s'attacher à l'époque de la conception. On dit que dès la conception l'œuvre du père est terminée et que par suite, c'est à ce moment qu'il faut fixer la condition originaire de l'enfant issu de son sang. Sans doute, l'enfant conçu n'a pas de personnalité complète, mais comme le dit Marcadé : « le germe de sa qualité future repose en lui. » L'expression « né » employée dans le § 1 al. 1<sup>er</sup> de l'art 8 II,

1. Ce reproche a été formulé par MM. Weiss (La proposition de loi sur la nationalité au Sénat, *Revue critique*, 1887, p. 493). Cohendy, *Le Droit* du 27 octobre 1889. Vigie, *Cours de droit civil*, t. I, n. 419.

2. Marcadé, *Explication Code civil*, 5<sup>e</sup> édit., t. I, p. 95 ; Valette, *C. de Code civ.*, t. I, p. 45 ; Demante et Colmet de Santerre, *C. anal. de Code civil*, t. I, n. 48 bis. ; Arntz, *C. de dr. civ. fr.*, t. I, n. 86, p. 42. ; Ch. Brocher, *C. de dr. int. pr.*, t. I, p. 208 ; Lesueur et Dreyfus, *La Nationalité*, p. 13 ; Arrêt de la C. de cass. belge, 5 mars 1877, Pasirisie, 1877, 1, 489 ; C. cass. belge, 9 juillet 1883, *Belgique judiciaire*, 1883, p. 872.

et répétée au cours de cet article, ainsi que dans les art. 9 et 10, ne signifie pas grand'chose : il faudrait démontrer que le législateur l'a employée intentionnellement ; elle peut très bien être prise dans le sens d'issu. Ce premier système a pour lui la tradition romaine (Gaius. I. 89. — Ulpien Reg. 5. 10).

2° *Système* (3).—Il faut s'attacher à l'époque de la naissance, mais avec ce correctif qu'on appliquera la maxime « *infans conceptus pro nato habetur quoties de commodis ejus agitur* » (Gaius. I. 94) ». L'enfant n'est une personne qu'au moment de sa naissance ; il ne peut être auparavant membre d'une nation quelconque, mais on le réputera né et investi d'une nationalité déterminée dès la conception, en vertu d'une fiction établie uniquement dans son intérêt.

D'après ce système, l'enfant sera français si le père était français au moment de la conception, bien qu'il soit étranger à celui de la naissance, parce qu'on considérera qu'il est de l'intérêt de l'enfant d'appartenir à la nation française ; ou tout au moins l'enfant pourra revendiquer la qualité de français qu'avait son père à l'époque de la conception, si tel est son intérêt.

Les art. 725 et 906 C. civ. admettent la fiction « *conceptus pro nato...* » en faveur d'intérêts pécuniaires ; à plus forte raison doit-on l'admettre en faveur d'intérêts bien plus graves, tels que ceux de nationalité.

1. Demolombe, t. I, p. 162-166, n. 151 ; Aubry et Rau, 4<sup>e</sup> éd., t. I, p. 69, notes 2 et 3 ; Laurent, *Dr. civ. int.*, t. III, p. 192, et *Pr. de dr. civ.*, t. I, n. 327 ; De Folleville, *Tr. th. et prat. de la natur.*, p. 162 ; Despagnet, *Pr. de dr. int. pr.*, p. 127 ; Baudry-Lacantinerie, *Pr. de dr. civ.*, t. I, p. 61 ; Surville, Aperçu critique sur la détermination de la nationalité d'origine. *Revue critique*, 1889, p. 506 ; Arrêt C. cass. belge, 18 avril 1887, D. 1888, 2, 9 (Arrêt annoté par M. de Bœck. Cet arrêt, tout en attribuant à l'enfant la nationalité du père au jour de la naissance, laisse place à l'application du deuxième système) ; C. d'appel, Bourges, aud. solenn., 15 décembre 1896.

3<sup>e</sup> *Système* (1). — Il faut s'attacher à la naissance, exclusivement. La fiction engendrée par la maxime romaine ne doit être qu'exceptionnellement admise ; une fiction ne peut pas être étendue arbitrairement à des hypothèses pour lesquelles elle n'a pas été expressément établie.

En dehors des cas prévus aux art. 725 et 906, le législateur se réfère au principe suivant lequel l'enfant ne peut acquérir de droits qu'au moment de sa naissance.

L'application de la maxime n'a lieu qu'en matière de succession ou de donations, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit d'accorder un avantage à l'enfant. Aussi se comprenait-elle fort bien en droit romain : la cité romaine conférant la plénitude de tous les droits, il valait mieux être citoyen que pérégrin. Mais est-il possible aujourd'hui de prétendre que l'attribution d'une nationalité en vertu de la fiction, constitue pour l'enfant un avantage ? Cela est fort douteux.

L'enfant peut renoncer ou on peut renoncer pour lui à la situation que lui procure la fiction au cas de succession ou de donation : si on lui attribue une nationalité à sa naissance par application de cette fiction, il devra donc pouvoir aussi y renoncer. Dès lors, qu'on applique la fiction à l'enfant dès l'instant de sa naissance on qu'on lui reconnaisse seulement le droit de l'invoquer, on arrivera au résultat suivant qui est

1. Murlon, *Répét. écrites*, t. I. p. 35, note 1 ; Alauzet, *De la qual. de Français, de la Natur. et du St. pers. des étr.*, 2<sup>e</sup> éd., 1880, n. 9, p. 7. ; Weiss, *Tr. élém. dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., 1886, p. 24 ets., 2<sup>e</sup> éd., 1890, p. 322 ; Rougelot de Lioncourt, *Du conflit des lois pers. et étr.*, p. 76 80 ; Cogordar, *La Nationalité*, 2<sup>e</sup> éd., p. 35 ; Vincent, n. 9, p. 40 ; Arr. cass. belge, 17 février 1873, Pasierisie, 73. 1. 119 ; Arrêt de la Ch. des req., 15 janvier 1840, Sir. 1840. 1. 900 (Cet arrêt déclarait que l'état d'un enfant, notamment d'un enfant né en France d'un étranger, était régi par le Code civil si la naissance avait eu lieu sous l'empire du Code, bien que l'enfant ait été conçu antérieurement).

L'Institut de droit international a adopté ce troisième système (*Ann. de l'Inst. de dr. int.*, Sess. de Venise, 1896, art. I des résolutions).

détestable : l'individu dont le père a changé de nationalité dans l'intervalle séparant la conception de la naissance, pourra réclamer, quand bon lui semblera contre la nationalité qui lui a été conférée à sa naissance. Pendant toute sa vie, il aura un moyen de renoncer au statut personnel qu'il possédait en fait depuis sa naissance ; sa nationalité sera incertaine.

Il faut opter franchement entre les deux systèmes de la conception ou de la naissance. Ce qui milite en faveur du système de la naissance, c'est l'intérêt même de l'enfant : son intérêt est d'avoir la même nationalité que son père, c'est-à-dire celle que son père a au jour de sa naissance, car il sera appelé à vivre dans la patrie d'adoption du père sous la puissance duquel il se trouve. La nationalité de la conception sera une source d'embarras et de vexations, elle soulèvera sans aucun doute, des conflits de législation pendant la minorité de l'enfant.

Se placer au moment de la naissance pour déterminer la nationalité, c'est donc rester fidèle à l'esprit même, sinon à la lettre du droit romain, c'est statuer dans l'intérêt de l'enfant, en se conformant au principe que l'enfant n'acquiert véritablement de nationalité que lorsqu'il vient au monde et qu'il a une personnalité.

Ce qui doit encore contribuer à faire rejeter le système de la conception, c'est la difficulté soulevée par la détermination de l'époque de cette conception ; son moment précis est impossible à connaître.

Si on consent à appliquer les présomptions des art. 312, 314, 315 C. civ., non pas, bien entendu, comme présomptions légales, mais simplement comme raison écrite, il n'y aura pas de difficulté, à la condition que ce ne soit pas dans l'intervalle séparant le 300<sup>e</sup> jour du 180<sup>e</sup> que le père ait changé de nationalité. Mais si le père a changé de nationalité dans cet intervalle, quelle nationalité sera attribuée à l'enfant, celle



que le père avait le 300<sup>e</sup> jour ou bien celle qu'il avait le 180<sup>e</sup> ? Cette question est insoluble. Elle est supprimée, si on adopte le troisième système : le moment de la naissance est un fait certain, facile à déterminer.

Il faut constater que les législations étrangères peuvent encourir le même reproche que la nôtre, au sujet de leur silence. Celles qui comme la législation allemande et la législation anglaise attribuent à la naturalisation du père un caractère non individuel mais collectif, se prononcent bien sur le sort des enfants déjà nés du naturalisé, mais ne paraissent pas statuer du moins expressément sur la nationalité de l'enfant au moment de la naturalisation parternelle. Seule, la législation des Etats-Unis semble décider qu'il faut s'attacher uniquement au moment de la naissance. L'acte du Congrès, en date du 10 février 1855 s'exprime ainsi : « Tout enfant né jusqu'à ce jour ou ultérieurement, hors des limites et de la juridiction des Etats-Unis, dont le père était ou pouvait être citoyen des Etats-Unis au moment de la naissance, est déclaré citoyen des Etats-Unis ».

La solution donnée pour l'enfant légitime et qui consiste pour connaître sa nationalité, à se placer à l'époque de la naissance, est la même pour l'enfant naturel dont la filiation a été constatée. Cet enfant prendra la nationalité qu'avait au jour de la naissance, le parent dont il doit suivre la condition (1), à moins que ce parent étranger au moment de la naissance, n'ait acquis dans la suite la qualité de Français par un mode qui doit communiquer la nationalité française aux enfants mineurs.

1. Pour certains auteurs, partisans du deuxième système, la maxime *infans conceptus....* devra recevoir son application, même lorsque l'enfant naturel suit la condition de la mère : cet enfant serait français si sa mère, étrangère lors de la naissance, avait été française au moment de la conception.

#### IV. De l'enfant adultérin ou incestueux.

Le législateur ne s'est point occupé de la nationalité de trois catégories d'enfants, des enfants adultérins ou incestueux, des enfants légitimés et des enfants adoptifs. Est-ce à tort ou à raison ? Telle est la question qu'on doit se poser.

Il a eu raison de ne pas parler de la nationalité des enfants adultérins ou incestueux : la loi interdit pour eux toute constatation de filiation d'où résulterait en même temps l'établissement d'une filiation adultérine ou incestueuse (335-342 C. civ.) ; ils doivent donc en principe être considérés comme des enfants nés de parents inconnus et s'ils sont nés en France, ils tombent sous l'application de l'art 8, II, 2° ; ils sont français.

Mais la prohibition de la loi ne peut s'appliquer là où la filiation a été constatée, avant d'être déclarée adultérine ou incestueuse : il peut se faire que la preuve de la filiation ait été légalement acquise et que par suite d'un jugement cette filiation soit reconnue adultérine ou incestueuse. Un enfant né d'une femme mariée est désavoué ; il en résulte que l'enfant est adultérin, mais sa filiation maternelle n'en reste pas moins constatée ; il aura donc la nationalité de sa mère en vertu de l'art. 8, II, 1°, al. 2°, comme tout enfant naturel dont la filiation n'est établie qu'à l'égard de la mère seule. — Un enfant est né d'un mariage annulé pour cause d'inceste ou de bigamie. Il est incestueux ou adultérin, mais sa filiation est certaine à l'égard de son père et de sa mère ; alors même qu'il n'y aura pas de mariage putatif, il aura la nationalité du père, comme l'enfant naturel dont la filiation est établie simultanément à l'égard du père et de la mère (1).

1. En ce sens : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 33 ; Veiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 28 ; Despagnet, p. 129 ; Vincent, p. 42, n. 15 ; Alauzet, n. 8 ; Cass., 15 juillet 1846, Sir. 1846. 1. 721.

## V. De l'enfant légitimé.

Notre loi n'a pas imité la loi allemande (loi du 1<sup>er</sup> juin 1870 art. 2) qui par une disposition expresse a attribué à la légitimation de l'enfant naturel un effet par rapport à sa nationalité (Id. Loi hongroise des 20-24 décembre 1875, art. 2). Son silence est regrettable, car il a déterminé une controverse sur le point de savoir si même, en l'absence d'une disposition expresse, la légitimation ne peut exercer une influence sur la nationalité de l'enfant mineur ; on est d'accord pour reconnaître qu'elle est sans effet sur la nationalité de l'enfant devenu majeur, tout comme la reconnaissance.

La légitimation aboutirait, si elle avait une influence sur la nationalité, à conférer au mineur la nationalité du père, par suite à modifier l'attribution de la nationalité qui lui a été faite, en tant qu'enfant naturel, suivant les prescriptions de l'art. 8 II 1<sup>o</sup> al. 2<sup>o</sup>. L'enfant naturel, qui, en vertu de cet article, devait suivre la condition de sa mère qui l'avait reconnu, prendrait à la suite de la légitimation la nationalité de son père ; la légitimation aurait donc pour effet de ruiner le principe qui prétend assurer irrévocablement à l'enfant naturel mineur la nationalité du premier de ses auteurs qui l'a reconnu.

C'est l'observation de ce principe, la nécessité de ne pas lui porter atteinte, qui ont été invoquées pour dénier à la légitimation un effet quant à la nationalité (1). Malheureusement cette considération a été très affaiblie, parce que le législateur a porté lui-même atteinte au principe qu'il avait posé, parce qu'il a montré en édictant l'art. 8 II 3<sup>o</sup> al. 2<sup>o</sup> C. civ. (loi du 22 juillet 1893), que l'attribution de la nationalité faite aux termes

V. Weiss. *La Nationalité*, tr. th. et prat. de dr. int. pr., I, p. 74.

de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup> n'était pas définitivement fixée. L'enfant naturel reconnu par une mère étrangère née hors de France et étranger en vertu de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup>, deviendra français si le père né lui-même en France, le reconnaît après la mère.

Du moment que les effets de la reconnaissance du père né en France ne peuvent plus être tenus en échec par la reconnaissance antérieure de la mère étrangère née à l'étranger, que par suite, l'ordre des reconnaissances n'a plus d'importance au point de vue de la nationalité, on peut se demander si la prédominance du père ne peut aussi réapparaître, quand ce père légitime l'enfant, en épousant la mère.

Pour moi, il n'y a pas à tirer de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup> un argument en faveur de la légitimation. Si on attribue à la légitimation un effet sur la nationalité, elle pourra, si le père est étranger, faire un étranger de l'enfant qui était français par suite d'une reconnaissance, la première en date, émanée d'une mère française. Au contraire, l'application de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup> n'aura jamais d'autre effet que celui de donner à l'enfant naturel la nationalité française. Cet article ne porte atteinte à l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup> que dans le but unique d'attribuer à l'enfant la qualité de français ; le fait d'une double naissance sur le territoire français a une telle importance qu'il empêche l'attribution de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup> d'être définitive ; l'ordre des reconnaissances perd toute son importance en présence de ce fait qu'il y a eu double naissance en France. Mais en dehors de lui, il y a pas de raison en l'absence d'un texte, pour porter atteinte à l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup>.

La question qui peut se poser est celle de savoir si nous avons dans nos lois, à défaut de celle sur la nationalité, un

1. En sens contraire : Gruffy, *De la nat. de l'enfant légitimé*, J. Cl., 1895, p. 982.

texte qui nous permette d'attribuer à la légitimation un effet sur la nationalité (1).

1. — L'art. 333 du Code civil nous dit que les enfants légitimés par le mariage subséquent auront les mêmes droits que s'ils étaient nés de ce mariage.

Faut-il en conclure que les enfants légitimés doivent suivre la nationalité de leur père ? Oui, d'après la chancellerie du ministère de la justice. L'art. 8 nouveau C. civ. ne règle que les effets de la reconnaissance simple ; il n'a eu ni pour objet ni pour effet de restreindre la portée de l'art. 333 C. civ. aux termes duquel l'enfant légitimé par mariage subséquent a les mêmes droits que s'il était né du mariage : or l'enfant né dans le mariage suit toujours la nationalité du père sous réserve, bien entendu, de l'application des § 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> de l'art. 8 II (2).

Pour moi, ce n'est point là trancher la question. Quelle est la portée de l'art. 333 ? Va-t-elle jusqu'à imprimer à l'enfant légitimé la nationalité de son père ? C'est ce qu'il faudrait démontrer.

On dit (3) : La disposition traduit d'une manière incomplète l'idée que la naissance de l'enfant est fictivement reportée au jour de la célébration du mariage. On devra attribuer au légitimé la condition de son père au jour du mariage qui lui est fictivement désigné comme jour de sa naissance, avec

1. En Autriche, on reconnaît à la légitimation une influence sur la nationalité, en s'appuyant sur l'article 161 du Code civil, qui donne aux enfants légitimés les mêmes droits qu'aux enfants légitimes, lorsque l'article 28 C. civil, ne mentionne pas la légitimation à côté de la naissance comme source de la nationalité. V. Beauchet, *J. Cl.*, 1883, p. 364 ; G. de Lapradelle, *De la Nationalité d'origine*, p. 144.

En Suisse, la même solution a été dégagée des principes généraux du droit dans certains cantons. V. *J. Cl.*, 1892, 304 ; G. de Lapradelle, p. 120.

2. V. Lettre du 12 avril 1895 de la Chancellerie au préfet de l'Ain, *J. Cl.*, 1895, p. 689.

3. En ce sens : Gruffy, *De la Nationalité de l'enfant légitimé*, *J. Cl.*, 1895, p. 982.

cette réserve qu'il faudra tenir compte de l'art. 8, II, 3°, c'est-à-dire que l'enfant légitimé né en France d'un père étranger né hors de France, sera français si sa filiation a d'abord été constatée vis-à-vis de sa mère née elle-même en France (1) et de plus, que la légitimation ne produira un effet désinvestif de la nationalité maternelle que si elle se produit avant la majorité de l'enfant.

On dit aussi que toutes les attributions de la puissance paternelle dont ne jouit pas le père naturel ou qu'il possède restreintes lui sont acquises au jour du mariage (La formule de l'art. 333 n'est pas établie au regard du père ; mais de l'idée générale à laquelle ce texte correspond, on est conduit à déduire que la puissance paternelle s'organisera à la date du mariage, comme à l'égard des enfants légitimes). Il en est ainsi du droit de jouissance légale ; il doit en être de même de ce que le législateur de 1889 a considéré comme un attribut de la puissance paternelle : le droit de changer la nationalité de l'enfant. Le père étranger né hors de France, peut en effet priver son enfant légitime né en France d'une mère qui elle-même y est née, ou né en France et susceptible d'y être domicilié à l'époque de sa majorité, du droit de souscrire, au cours de sa 22<sup>e</sup> année la déclaration d'extranéité prévue par les § 3° et 4° de l'art. 8, II ; il peut réclamer pour son enfant mineur étranger né en France la qualité de Français en vertu de l'art. 9 C. civ. par. 10. Si on refuse au père le droit de communiquer à ses enfants légitimés sa qualité de Français, il le prendra donc, en souscrivant une déclaration de nationalité. N'est il pas raisonnable de sous-entendre cette démarche que le père aura rarement l'idée d'accomplir, persuadé que le mariage qui a légitimé les enfants, a réalisé entre tous les

1. En ce cas, il aura la faculté de décliner la nationalité française dans l'année qui suivra sa majorité (art. 8, II, 3°, al. 4<sup>er</sup>).



membres de la famille, une seule et même loi, une seule et même nationalité ?

De plus, la légitimation est plus énergique qu'une reconnaissance ; elle atteste une sollicitude plus grande, elle détermine des rapports plus étroits, donne des droits plus larges et fait disparaître l'intervention judiciaire qui peut être nécessaire, lorsque les père et mère naturels exerçant en commun la puissance paternelle, ne s'entendent point.

2. — A mon avis, l'art. 333 ne signifie rien quant à la nationalité. Les enfants légitimés par le mariage subséquent, dont parle notre article, sont des enfants légitimés français. Il s'applique aux enfants français et suppose déterminée la question de nationalité ; il ne la résout pas.

Je ne vois pas non plus qu'il établisse une fiction ; que la naissance de l'enfant soit fictivement reportée par lui au jour de la célébration du mariage. L'art. 960 C. civ. décide que les donations entre-vifs seront révoquées de plein droit par la légitimation d'un enfant par mariage subséquent, s'il est né depuis la donation. Si l'enfant était né avant la donation, la légitimation de cet enfant n'emporterait pas la révocation de cette donation ; c'est donc que la naissance n'est pas fictivement reportée au jour de la légitimation par mariage subséquent.

Lorsque l'art. 333 dit que les enfants légitimés auront les mêmes droits que s'ils étaient nés du mariage, il veut simplement dire qu'ils auront les mêmes droits que les enfants légitimes.

L'exercice de ces droits qui leur est reconnu, implique-t-il pour eux l'attribution d'une nationalité ?

Notre article concède aux enfants légitimés un rôle actif ; or, lorsqu'une nationalité est conférée à une personne, cette personne ne joue qu'un rôle passif, elle est sujette d'un droit, elle n'en est pas la maîtresse. L'attribution d'une nationalité qui s'imposerait à l'enfant légitimé, n'aurait pas sa source

dans l'exercice d'un droit qui lui appartiendrait, mais bien dans celui d'un droit appartenant à l'Etat.

Il est évident que si les enfants légitimés ont les mêmes droits que les enfants légitimes, le père des enfants légitimés doit avoir sur eux les mêmes droits que sur les enfants légitimes. Mais l'attribution de la nationalité est-elle un corollaire de la puissance paternelle, et un corollaire nécessaire ?

L'enfant doit-il avoir nécessairement la même nationalité que son père pour cette raison unique que le père exerce à lui seul la puissance paternelle ?

Je ne le pense pas : les § 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> de l'art. 8, II sont justement contraires à cette idée ; la nationalité ne dépend pas du tout des droits exercés par une personne sur un enfant, mais du droit de souveraineté de l'Etat, qui s'exerce suivant telles ou telles considérations. Lorsque l'enfant vient au monde, il s'agit de lui conférer une nationalité ; si cet enfant naît dans le mariage, il est logique qu'en principe, ce soit la nationalité du père, chef de la famille, qui lui soit attribuée et il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il en soit ainsi.

Mais dans notre hypothèse, en est-il de même ?

L'enfant légitimé n'est pas sans nationalité au moment de la légitimation, il en a déjà une ; il ne s'agirait plus de lui en conférer une, mais de changer celle qu'il possède. Parce qu'il va subir la puissance paternelle, est-ce une raison pour qu'il prenne, en l'absence d'un texte formel, la nationalité du père, pour que la légitimation aboutisse à un changement de nationalité, qui peut être le deuxième depuis sa naissance ? (1).

1. Il n'y a qu'à supposer l'enfant naturel né en France, Français jusqu'à la reconnaissance émanée d'une mère étrangère née hors de France, devenant rétroactivement étranger au moment de cette reconnaissance, puis redevenant irrévocablement Français à la suite du mariage de sa mère avec un Français et de sa légitimation par ce mariage. La reconnaissance du père, la deuxième en date, pourrait produire un semblable effet, mais seulement si le père était lui-même né en France, et l'enfant aurait alors la faculté de répudier la nationalité française dans l'année suivant sa majorité (Art. 8 II 3<sup>o</sup> al. 2.)

Les changements de nationalité, surtout dans une période de temps restreinte, sont-ils donc à favoriser? Loin de là, assurément.

Pourquoi, dit-on, ne pas admettre que la légitimation ait une influence immédiate sur la nationalité, puisque la loi reconnaît au père légitime le droit de changer la nationalité de son enfant mineur? Si l'enfant ne devient pas Français par la légitimation, son père sera à même de lui faire acquérir sur le champ la nationalité française; autant admettre que l'enfant devient français par la légitimation.

Tout d'abord, lorsque notre loi reconnaît au père légitime le droit de changer la nationalité de l'enfant, ce changement est facultatif, nécessite une déclaration et a lieu dans l'intérêt de l'enfant.

Si la légitimation avait pour effet de changer la nationalité, il n'en serait pas de même : le changement serait obligatoire et non plus facultatif, il aurait lieu de plein droit, que l'enfant y ait ou n'y ait point intérêt. Il est donc beaucoup plus grave de reconnaître à la légitimation une influence sur la nationalité que d'accorder au père le droit de changer la nationalité de son enfant. Partant, il n'y a pas d'assimilation à établir entre le changement de nationalité en vertu d'un droit concédé au père et celui qui résulterait de la légitimation.

Peut-on dire ensuite que le père ait en principe le droit de changer la nationalité de son enfant?

La loi ne reconnaît ce droit au père qu'exceptionnellement, en raison de faits particuliers (art. 9 p 10; art. 10 C. civ.) ; l'administration reconnaît également au père le droit de renoncer pour l'enfant à la faculté de décliner la nationalité française dans le cas prévu par l'art. 8 II, 3<sup>o</sup>, mais nous verrons que la légalité de cette pratique est très contestable et très contestée (1). En tout cas, il y a une chose certaine, c'est que le

1. Je considère, lorsque le père réclame pour son enfant la qualité de

droit pour le père de changer la nationalité de son enfant, n'aboutira jamais qu'à faire acquérir la nationalité française à cet enfant et dans un cas déterminé par la loi elle-même. Or dans la théorie adverse, la légitimation pourra faire acquérir à l'enfant la nationalité étrangère, si son père est étranger (sous réserve de l'application du § 3<sup>o</sup> de l'art. 8, II). Pour que son argumentation ait de la portée, il faudrait que le père puisse changer la nationalité française de son enfant pour une nationalité étrangère, ce qui est impossible (1).

Les partisans de la théorie admise par notre chancellerie, font remarquer que les motifs qui recommandent de laisser à la mère la prépondérance, quand à sa reconnaissance le père en oppose plus tard une deuxième, ne se trouvent pas quand à sa reconnaissance le père oppose une légitimation (2). La loi, disent-ils, dans son art. 8 II 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup>, a voulu soustraire un

Français en vertu de l'art. 9, 10, que la renonciation à la faculté de répudiation, prévue par l'article 8, II, p. 4<sup>o</sup>, n'est pas illégale, mais absolument inutile.

1. Il faut observer que l'enfant naturel, étranger par l'effet d'une reconnaissance émanée d'une mère étrangère, pourra, s'il est légitimé par le mariage de cette mère avec un père français, suivre la nationalité française de ce père, même né hors de France, pourvu qu'on admette que l'acquisition de la qualité de Française par la mère en vertu de l'article 12, C. civil, al. 1<sup>er</sup>, doit produire des effets s'étendant à l'enfant naturel, qu'elle a eu avant son mariage (Arg. de l'art. 12, al. 3<sup>e</sup>. En ce sens : C. de Nancy, 25 mars 1890, *J. Cl.*, 1891, p. 545). Cet enfant aurait alors comme celui d'une mère naturalisée Française, la faculté de décliner à sa majorité la nationalité française et si son père ne le privait pas de cette faculté, ainsi que l'y autorise l'article 11 du décret du 13 août 1889, il serait porté sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivrait l'époque de sa majorité.

Si l'enfant, légitimé par un Français, devenait Français, par la seule force de la légitimation, il le deviendrait *ipso facto*, sans droit d'option ultérieure et serait soumis au droit commun au point de vue de la loi militaire, c'est-à-dire qu'il serait porté sur les listes de recensement de la classe dont la formation suivrait ses vingt ans révolus (Art. 20, loi du 15 juillet 1889). — V. Surville et Arthuys, 2<sup>e</sup> édition, p. 56.

2. V. G. de Lapradelle, *op. cit.*, p. 107-112.

jeune homme au caprice tardif de son père qui voudrait le priver de sa nationalité ; or la légitimation ne dépend pas d'un caprice ou d'un calcul puisqu'elle découle du mariage des deux auteurs de l'enfant, mariage qui suppose leur accord de volontés réfléchi, publiquement constaté.

Cette observation ne peut avoir d'utilité que pour renforcer la théorie une fois justifiée. Pour moi, elle ne peut servir qu'à favoriser l'introduction dans notre loi de la légitimation comme mode d'acquisition de la nationalité. Elle perd de sa valeur, si on reconnaît que le législateur en édictant l'art. 8, II, 1<sup>re</sup>, al. 2, a voulu non seulement soustraire un jeune homme au caprice de son père, mais encore éviter des changements successifs de nationalité que favoriserait justement la légitimation, si on lui accordait une influence sur la nationalité.

Pour en finir, le dernier argument dont je me servirai à l'encontre de la théorie de la chancellerie, est que notre loi a limitativement énuméré les causes de perte de la nationalité française ; or la légitimation ne figure pas dans cette énumération ; elle devrait s'y trouver, si elle produisait un effet à l'égard de la nationalité, puisqu'elle pourrait faire perdre à un enfant la qualité de Français pour lui faire acquérir celle d'étranger (1).

1. Dans la théorie que je combats, la perte de la nationalité française n'aurait lieu pour le cas où un étranger épouse une Française, que si, d'après la loi étrangère, l'enfant naturel était légitimé. Il faut ajouter : par le mariage subséquent, car la jurisprudence française répugne, en thèse générale, à appliquer à la légitimation une autre loi que la loi française (Surville et Arthuys, p. 323). On dénierait ainsi tout effet en France à la légitimation par rescrit du prince, ainsi qu'à la légitimation postérieure au mariage, admise par les lois espagnole et italienne (*Question discutée*, Duguil, *J. CL.*, 1886, p. 520 ; Despagnet, *J. CL.*, 1888, p. 595). Il pourra y avoir des conflits de nationalité, si la loi étrangère attribue une influence sur la nationalité à la légitimation autre que par mariage subséquent, influence non admise en France.

La loi anglaise n'admet pas la légitimation par mariage subséquent : l'enfant naturel, né d'une Française et d'un Anglais qui se marient après l'avoir reconnu tous les deux, ne deviendra donc pas Anglais. Légitimé

M. Gruffy, défenseur de la théorie soutenue au ministère de la justice, fait remarquer (*J. Cl.*, 1895, pp. 982 et suiv.) que la perte de la nationalité française par suite de la légitimation sera peu fréquente parce que les enfants naturels, français par leur mère, seront presque toujours sous l'empire de l'art. 8, II, 3° ; la légitimation par leur père étranger ne saurait les priver de la qualité de Français qui leur a été conférée en raison de ce fait qu'ils sont nés en France d'une mère qui elle-même y est née. Il y a du vrai dans cette observation ; mais si la plupart du temps, la légitimation n'entraînait pas la perte immédiate de la nationalité française, elle donnerait aux légitimés un moyen de la répudier : si on assimilait quant à la nationalité, l'enfant légitimé à l'enfant légitime, si on supposait, comme le fait M. Gruffy, que la naissance est reportée fictivement au jour de la légitimation, l'enfant né en France d'une mère qui elle-même y est née, devrait avoir la faculté de répudier la nationalité française dans l'année qui suivrait sa majorité, par application de l'art. 8, II, 3°, al. 1<sup>er</sup>.

Si l'enfant légitimé n'est pas assimilé à l'enfant légitime, si on le considère toujours relativement à sa nationalité comme un enfant naturel, il sera Français irrévocablement, sans faculté de répudiation, dès qu'il sera né en France d'une mère qui elle-même y est née et vis-à-vis de laquelle la filiation de l'enfant a été constatée avant de l'être vis-à-vis du père et avant la légitimation (art. 8, II, 3° al. 2).

J'estime que rien dans nos lois ne nous autorise à traiter la légitimation comme un mode d'acquisition de la nationalité française (1).

par ce mariage aux yeux de la loi française (Cass., 23 novembre 1857, D. 1857, I, 423 ; Bourges, 26 mai 1858, D. 1858, II, 178 ; Rouen, 5 janvier 1857, *J. Cl.*, 1887, p. 483 ; Paris, 23 mars 1888, *J. Cl.*, 1889, p. 638), il devrait perdre la nationalité française, mais il ne la perdra pas, parce qu'alors il serait heimathlos, ce à quoi s'opposent les principes de droit international privé.

1. En ce sens : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 36 ; Lesueur et Dreyfus, p. 19.



Si je crois qu'il faut lui refuser une influence sur la nationalité en l'absence d'une disposition expresse, je ne serais nullement opposé à ce que le législateur lui en accordât une ; l'enfant légitimé devant prendre sa place dans la famille au même rang que les enfants légitimes, il serait à souhaiter qu'il ne soit pas un obstacle à l'unité de la nationalité dans la famille et qu'il soit soumis aux mêmes lois que ses frères et sœurs nés dans le mariage.

Mais je mettrais une condition : c'est qu'il n'y ait pour l'enfant naturel qu'un seul changement de nationalité permis au cours de sa minorité, celui résultant de la légitimation et justifié par le désir de réaliser dans la famille l'unité de nationalité (1).

## VI. De l'enfant adoptif.

Il est facile de comprendre que le législateur de la nationalité ait laissé de côté les enfants adoptifs, puisque l'adoption ne détruit en rien les liens qui existent entre l'adopté et sa famille légitime, entre l'adopté et ses père et mère naturels.

1. Le changement de nationalité qu'opérerait la légitimation en la personne de l'enfant, aurait lieu sans rétroactivité aucune, comme il doit en être, selon moi, de tout changement de nationalité. C'est en vertu d'une exception, mais qui n'est pas véritablement une exception, puisqu'elle est la conséquence d'un principe général de droit civil qui attribue à la reconnaissance un effet déclaratif, que cette reconnaissance entraîne un changement de nationalité agissant rétroactivement. En ce sens : Gruffy, *J. Cl.*, 1893.

Si on admet que la légitimation a une influence sur la nationalité, il y a une difficulté à résoudre. Lorsque les descendants de l'enfant naturel sont légitimés, conformément à l'article 332 C. civil, on est amené à se demander si, pour modifier la nationalité, cette légitimation doit se produire avant leur propre majorité, ou avant l'époque qui eût été le 21<sup>e</sup> anniversaire de leur auteur décédé. Cette dernière opinion semble plus juridique à M. Gruffy ; d'ailleurs la question n'est pas susceptible de se présenter couramment.

En vertu de quel droit l'adoptant pourrait-il changer la nationalité de l'adopté ? Tout le monde admet que l'adoption est sans influence par rapport à la nationalité de l'adopté (1). Mais pour refuser une influence à l'adoption, on suppose que l'adopté a déjà une nationalité au moment de l'adoption.

S'il n'a pas de nationalité, pourquoi l'adoption ne lui conférerait-elle pas la nationalité de l'adoptant ? Il ne s'agirait point alors de rompre une relation de droit public préexistante ; aucun lien antérieur ne s'opposerait à l'acquisition de la nationalité (2).

Quoi qu'il en soit, on ne saurait faire un reproche à notre législateur de ne pas avoir rangé l'adoption parmi les modes d'acquisition de la qualité de français, en envisageant l'hypothèse où l'adopté serait heimathlos. Toutes les lois étrangères gardent le silence à ce sujet. De plus, en France, les adoptions sont très peu nombreuses. La jurisprudence les a rendues encore plus rares, en en faisant une institution de droit civil pur : l'étranger qui n'a pas la jouissance de tous les droits civils, c'est-à-dire celui qui n'a pas été admis à domicile, ne peut ni adopter en France, ni être adopté par un Français.

1. V. Cass., 22 mai 1825, 7 juin 1826 ; *J. Cl.*, 1882, p. 292 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 37.

2. V. Lehr, Des moyens de constituer un état de cité ou une nationalité à un enfant qui en est dépourvu, *J. Cl.*, 1891, p. 105.

---

## CHAPITRE II

### ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE AU MOMENT DE LA NAISSANCE

#### JURE SOLI

##### **I. Enfants nés en France de parents inconnus ou dont la nationalité est inconnue.**

Le Code civil était muet quant à cette catégorie de personnes. Antérieurement à la loi de 1889, la doctrine suivie par la jurisprudence admettait généralement que les enfants nés en France de parents inconnus étaient Français (1). On s'accordait à dire que l'enfant devait être Français dans le doute qui planait sur sa nationalité, parce qu'il était présumé né de parents français, c'est-à-dire en vertu du *jus sanguinis* (2). Cette solution était bien un peu arbitraire. Elle avait trouvé des contradicteurs (3), surtout en Belgique, et dans la personne de M. Laurent qui voulait assimiler l'enfant né de parents inconnus à un enfant d'étranger, sauf à lui accorder le droit de réclamer la nationalité française ou belge aux termes de l'art. 9 C. civ. ancien (Laurent, Princ. de droit civil t. I n° 328 et

1. Cass. Req., 14 juin 1887, *Le Droit*, 26 juin 1887, D. 6. 88 4 64 ; Demolombe, t. I, p. 167 ; Aubry et Rau, t. I, p. 232, note 6 ; De Folleville, p. 113 ; Beudant, *Revue critique*, 1836, t. IX, p. 37 ; Weiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 68 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 102.

2. Dans cet esprit, un décret du 19 janvier 1811 avait soumis les enfants trouvés au service militaire.

3. Brocher, *Dr. intern.*, t. I, p. 213.

droit civil intern. t., III, p. 189). La jurisprudence belge (1) s'était divisée, si bien qu'une loi belge dut être votée le 15 août 1881 (2) pour donner expressément la qualité de Belge aux enfants nés en Belgique de parents légalement inconnus (3).

Du moment que la nationalité française était attribuée à l'enfant né de parents inconnus en vertu du *jus sanguinis*, par voie de simple présomption, cette présomption pouvait être combattue, dès que les parents étaient connus, en prouvant seulement que ces parents étaient nés à l'étranger et n'avaient pas la qualité de Français à l'époque de la naissance, c'est-à-dire en faisant une preuve négative. De plus, antérieurement à 1889, l'enfant né de parents connus n'était pas considéré comme français, s'il était certain que ces parents ne l'étaient pas ; il se trouvait sans nationalité, si ces mêmes parents n'appartenaient pas à une nationalité déterminée, alors même qu'il était né en France (4). Cette situation ne pouvait subsister dans la loi nouvelle puisque le législateur devait s'efforcer de diminuer le nombre des heimathlosen (5). On ne peut que féliciter ce législateur de l'avoir fait disparaître.

D'après l'art. 8, II, 2° nouveau « *l'enfant né en France de parents inconnus ou dont la nationalité est inconnue* » est français.

1. V. Cass. belge, 11 juin 1877, Pasierisie, 1877, 2, 251, 17 mai et 24 juin 1880, S. 81. 4. 17, avec note de Laurent ; Liège, 2 juin 1880, S. 81. 4. 18 ; Liège, 12 février 1881, S. 81. 4. 21.

2. Une loi belge du 3 juin 1870, art. 7, avait astreint au service militaire les individus de nationalité incertaine et prévenait ainsi un des inconvénients de l'heimathlosat. Une disposition analogue se rencontre dans la loi roumaine du 5 mars 1886 sur le recrutement, art. 2, § 2 : « Quiconque, à l'époque de la conscription, ne pourra pas prouver qu'il appartient à une nationalité étrangère, sera soumis aux obligations de la présente loi ».

3. *Id.*, Code civil italien, 1865, art. 7.

4. V. Trib. de la Seine, 28 février 1883, *Le Droit* du 2 mars 1883 ; Cass., 24 mars 1886, Sir., 1889, 1, 251.

5. M. Batbie avait introduit dans sa proposition de loi sur la naturali-

L'enfant né de parents inconnus (1) n'est pas français d'une façon irrévocable. Si au cours de sa minorité, il vient à être reconnu par un étranger né hors de France, il perdra avec effet rétroactif sa qualité de français ; si au cours de son existence ses parents légitimes se font connaître et ont une nationalité déterminée, sa nationalité sera fixée d'après les règles de la filiation légitime.

Si les parents de l'enfant sont connus, mais ne peuvent justifier d'aucune nationalité, cet enfant ne sera plus, comme auparavant, sans patrie : il sera français du moment qu'il est né en France ; il cessera de l'être, si ses parents arrivent à établir d'une façon précise leur nationalité.

Il n'est pas douteux qu'en parlant de parents dont la nationalité est inconnue, le législateur a compris aussi bien les parents qui sont sans patrie (2) que ceux qui sont dans l'impossibilité d'établir s'ils sont français ou non. Il aurait peut-être dû compléter sa pensée en disant : « soit de parents inconnus, soit de parents qui n'ont pas de nationalité ou dont la nationalité est incertaine ».

Ce qu'il importe de remarquer dans la loi nouvelle, c'est que ce n'est plus en vertu du *jus sanguinis*, par l'effet de la présomption que nous connaissons, que la nationalité française est conférée à l'enfant. C'est en vertu du *jus soli*, de la naissance sur le sol (3) ; la preuve, c'est que la nationalité française lui sert de disposition afin de conférer la nationalité française à l'enfant né en France de parents inconnus.

1. Ces parents inconnus sont évidemment les parents inconnus légalement. Le § 2<sup>o</sup> de l'article 8, II, doit s'appliquer à l'enfant naturel dont la filiation n'a pas été constatée pour n'importe quel motif.

2. L'article 8, II, 2<sup>o</sup>, aura une très grande portée dans nos départements de l'Est où les Allemands sont nombreux et perdent leur nationalité par dix ans de séjour ininterrompu à l'étranger, s'ils n'ont pas de passeport ou de certificat de domicile, ou bien s'ils ne sont pas inscrits sur le registre-matricule d'un consulat allemand (Art. 21, loi allemande du 1<sup>er</sup> juin 1870).

3. En sens contraire : Cohendy, *Le Droit*, 27 octobre 1889 ; Lesueur et Dreyfus, p. 20. — En mon sens : Vincent, p. 44, n. 17.

est attribuée, même lorsqu'il est acquis que les parents ne sont pas français, dès l'instant qu'ils n'appartiennent pas à une nationalité déterminée. Il ne suffit plus pour faire perdre à l'enfant la qualité de français que ses parents se fassent connaître et qu'ils ne soient pas français ; il faut encore qu'ils aient une nationalité déterminée : la preuve négative admise avant 1889 est remplacée par une preuve positive qui ne peut résulter que de l'attribution à l'enfant au moment de sa naissance d'une nationalité étrangère précise.

Pour que l'art. 8, II, 2<sup>o</sup> soit écarté, il faudra prouver que l'enfant se rattache à une nationalité étrangère déterminée, qu'une loi étrangère le revendique comme sien.

## II. Enfants légitimes nés en France d'un parent étranger qui lui-même y est né.

L'art. 8, II, 3<sup>o</sup> modifié par la loi du 22 juillet 1893 dit : « *Est Français, tout individu né en France de parents étrangers, dont l'un y est lui-même né ; sauf la faculté pour lui si c'est la mère qui est née en France, de décliner dans l'année qui suivra sa majorité, la qualité de Français en se conformant aux dispositions du paragraphe 4 ci-après.* »

Ainsi d'après ce paragr. 3<sup>o</sup> de l'art. 8 II, l'enfant né en France d'un parent étranger qui lui-même y est né, que ce soit le père ou la mère, est Français. Mais si c'est le père qui est né en France, l'enfant sera Français irrévocablement ; si c'est la mère, il pourra décliner la nationalité française à sa majorité.

### I. — *Enfant né en France d'un père qui lui-même y est né.*

L'art. 8, II, 3<sup>o</sup> résultant de la loi de 1889 déclarait Français « tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né ». La loi du 22 juillet 1893 n'a apporté aucun changement



à la situation de cet individu ; elle n'a fait que modifier la rédaction du texte qui doit lui être appliqué.

1. — L'origine de la disposition de notre loi est connue ; c'est la loi du 7 février 1851 à laquelle celle du 16 décembre 1874 avait fait subir une modification sensible.

L'individu que la loi de 1851 déclarait Français avait le droit de répudier la nationalité française, mais à la condition de démontrer depuis la loi de 1874, qu'il avait conservé sa nationalité d'origine. Sous l'empire de la législation actuelle, cet individu né en France d'un père qui lui-même y est né, ne peut plus dépouiller notre nationalité par d'autres moyens que ceux reconnus au Français d'origine.

L'idée dominante de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> est que la qualité de Français attribuée à l'enfant *jure soli* résulte de ce fait, que deux générations sont nées successivement sur le territoire français. Ces deux naissances rendent vraisemblable la permanence d'une famille dans notre pays ; et la présomption d'établissement durable sur le sol français justifie l'attribution de notre nationalité à l'enfant. « N'est-il pas évident, disait M. Ant. Dubost dans son rapport à la Chambre des députés du 7 novembre 1887 (1), que l'individu qui est né en France d'un étranger qui lui-même y est né, est français au point de vue de l'esprit, des tendances, des habitudes, des mœurs et qu'on a le droit de lui supposer un véritable attachement pour le pays où son père et lui-même sont nés, où il a été élevé, où il a ses intérêts, ses relations, ses amitiés ? »

Cette présomption d'établissement durable en France, constituée par une double naissance sur le sol français est irréfragable ; elle n'admet pas la preuve contraire (2). C'est pour

1. V. *J. offc.* 7 décembre 1887, annexes, p. 231, n. 2083.

2. M. Lehr trouve la solution française équitable, mais à la condition essentielle que la naissance du père et celle du fils dans notre pays soient considérées comme une présomption d'établissement permanent de la fa-

qu'il en soit ainsi, que notre loi a écarté toute condition de résidence, de domicile, soit de la part de l'auteur de l'enfant, soit de la part de l'enfant lui-même. Il peut se faire que le père et le fils (ou l'un d'eux seulement) soient nés en France accidentellement ; la loi n'en recevra pas moins son application parce qu'elle est conçue en termes absolus. En présence de ce résultat, on est venu dire avec raison que dans le cas où l'enfant ou son auteur serait né accidentellement en France, on ne pouvait se dissimuler que les motifs qui ont fait édicter la loi paraissaient ne plus exister ; qu'il n'était guère possible que l'enfant eût de l'affection pour un pays où il était né, mais dont il n'avait pu garder le moindre souvenir puisqu'il l'avait quitté aussitôt après sa naissance ; qu'on ne pouvait pas dire que l'auteur de l'enfant était Français par les mœurs et par les habitudes, puisqu'il n'avait jamais résidé en France (1).

Il aurait peut-être fallu pour répondre aux intentions du législateur, ajouter aux deux naissances du père et de l'enfant une certaine preuve de l'établissement de la famille en France (2). On a proposé dans cet ordre d'idées de décider que l'enfant devait être domicilié dans notre pays à sa majorité (3). On aurait alors, si l'enfant remplissait cette condition, presque la certitude qu'il aurait été élevé dans notre pays, mais par contre, on laisserait la nationalité française de cet enfant en sus-

mille. A la présomption invincible *juris et de jure*, posée par la loi française, M. Lehr substitue la présomption *juris tantum*. Avec ce système, il y aurait de grandes difficultés pour savoir s'il y a ou s'il n'y a pas établissement permanent (V. *Ann. de l'Inst. de dr. intern.*, 1896, p. 125).

1. Baudry-Lacantinerie, t. I, suppl., p. 4 ; Vincent, *La Nat.*, p. 45, n. 23.

2. Audinet, *J. Cl.*, 1889, p. 197.

3. La loi luxembourgeoise du 27 janvier 1878 décide que le fait de la naissance du fils et du père sur le sol luxembourgeois entraîne la nationalité luxembourgeoise, si le fils y a son domicile et si le père y a résidé jusqu'à la naissance de l'enfant. (Le fils a un droit d'option dans l'année qui suivra la majorité, telle qu'elle est fixée par la loi luxembourgeoise).

pens jusqu'à sa majorité. On a proposé également d'exiger que les parents aient leur établissement en France dans l'intervalle séparant les deux naissances ou bien seulement pendant une période de temps (10 ou 20 ans) antérieure à la naissance de l'enfant (1), sans qu'il y ait dans ce dernier cas à s'occuper de la naissance de l'auteur (2). Ces propositions devaient à mon avis être repoussées, en raison de la difficulté qu'il y aurait pour déterminer ce qui doit constituer un établissement permanent. Si on se contentait d'un établissement ayant existé pendant un certain temps, non seulement il ne serait pas facile d'en préciser le caractère, mais il serait arbitraire d'en fixer la durée.

Pour moi, le système qui serait préférable aux précédents, serait celui qui fut proposé à l'Assemblée nationale en 1851, en vertu duquel, serait Français tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y serait né et y résiderait ou serait décédé y résidant (3). Le fait de la résidence de l'auteur au moment de la naissance serait assez aisé à établir. La naissance de l'enfant ne serait jamais accidentelle et la présomption d'un établissement permanent de la famille sur le territoire français acquerrait plus de force. Si le père né lui-même dans notre pays y résidait au moment de la naissance de l'enfant,

1. Code civil italien, art. 8 : Si les parents étrangers demeurent plus de dix ans dans le royaume, au moment de la naissance, l'enfant naît italien (Il peut opter dans l'année qui suit sa majorité pour la nationalité de ses parents). Aux Pays Bas, les enfants de regnicoles, c'est-à-dire d'individus résidant depuis 3 ans dans le royaume ou y demeurant depuis 18 mois et ayant déclaré à la municipalité du lieu de leur résidence l'intention de continuer d'y demeurer, sont néerlandais de plein droit, dès leur naissance (Art. 1 et 3, loi sur la nationalité du 27 juillet 1850).

2. V. Surville, *Revue critique*, 1888, p. 506 (*Aperçu critique sur la détermination de la nationalité d'origine*), et *J. Cl.*, 1893, p. 673 (*Nationalité des enfants nés sur le sol français de parents étrangers*).

3. Dans le projet de la loi de 1851, la faculté de décliner la nationalité française n'était pas admise; ce fut sur les observations du ministre des affaires étrangères, qu'elle fut introduite dans la loi.

on serait autorisé à présumer mieux encore que dans le système adopté par notre loi, qu'il est attaché à la France et qu'il y élèvera son enfant.

Il faut constater que les hypothèses à l'occasion desquelles des critiques se sont élevées, ne se réaliseront pas fréquemment en pratique ; la plupart du temps si le père et l'enfant sont nés tous les deux en France, c'est que la famille y est fixée d'une façon permanente. Si on laisse de côté le reproche fait au législateur d'avoir établi une présomption irréfragable, reproche peu grave dans le fond, on doit féliciter ce législateur de la disposition contenue dans l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>. On ne peut pas lui faire un grief sérieux d'avoir attribué la nationalité française à l'enfant né en France d'un père qui lui-même y est né, puisque cette double naissance concordera d'ordinaire avec l'établissement permanent de la famille dans notre pays et qu'on a jugé absolument nécessaire que les membres d'une famille fixée en France ne se soustraient pas indéfiniment à la souveraineté de l'Etat. Exiger que la deuxième génération soit Française, n'est point trop abusif. La loi de 1874 avait été jugée insuffisante pour arrêter l'envahissement progressif d'une population qui, française de mœurs, s'obstinait à demeurer étrangère, afin uniquement d'échapper aux charges qu'impose la nationalité française : l'étranger dont la famille habitait depuis longtemps la France avait un moyen facile d'échapper à la nationalité française et de se soustraire en continuant à résider en France au service militaire dans son pays d'origine. Peut-être eût-il suffi, les répudiations de la nationalité française en vertu des lois de 1851 et de 1874 étant après tout peu nombreuses (1), d'exiger de l'individu qui voulait décliner la qualité de Français non seulement la preuve qu'il avait conservé sa nationalité d'origine, mais encore celle

1. V. en ce sens : Rapport adressé par M. Bard, directeur des affaires civiles et du sceau, au ministre de la justice, sur l'application de la loi du 26 juin 1889 (*J. off.* 15 mars 1890).

qu'il avait répondu à l'appel sous les drapeaux conformément à la loi militaire de son pays, en accordant au mineur la faculté de renoncer, lorsqu'il le voudrait, au droit de répudier à sa majorité la nationalité française. La Chambre des députés a pensé qu'il fallait retirer à l'individu visé par les lois de 1851 et de 1874 la faculté d'option que lui laissait encore le projet du Sénat, et cela dans un but patriotique.

2. — Il peut paraître certainement illogique que la loi nouvelle dans la disposition de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, comme du reste dans celles de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> et de l'art. 9 consacre le principe du *jus soli* lorsqu'autre part elle consacre le principe du *jus sanguinis*. Elle a pour ainsi dire deux poids et deux mesures et se range tour à tour au principe du *jus sanguinis* et à celui du *jus soli*, suivant qu'il s'agit d'enfants issus d'un père français ou d'un père étranger. Sans doute, si l'on ne considère que le point de vue purement théorique, il eût mieux valu adopter l'un ou l'autre des principes qui régissent la nationalité d'origine et de préférence, le *jus sanguinis*. Mais l'adoption d'un seul principe, spécialement du *jus sanguinis*, à l'exclusion de l'autre est-elle vraiment possible ? Il faut croire que non, puisque la majorité des législations étrangères se rallie à un système mixte et puisque les jurisconsultes eux-mêmes de l'Institut de droit international, partisans déterminés du *jus sanguinis*, ont été obligés d'admettre dans leur législation type, l'introduction du *jus soli*.

Si notre législateur a donné au *jus soli* une extension assez considérable, plus considérable que dans la plupart des législations qui ont un système mixte, c'est parce qu'il s'est trouvé en présence de circonstances tout à fait spéciales « Les lois, comme l'a dit M. Cohendy (1), ne sont pas faites seulement pour satisfaire l'idéal plus ou moins élevé qu'on porte en soi

1. J. Le Droit, 27 octobre 1889.

mais aussi pour répondre aux besoins du pays. Notre législateur avait le droit de sacrifier la logique pure pour conjurer les périls qui pouvaient résulter de la faible natalité de la population française et de l'accroissement inquiétant du nombre des étrangers. »

3. — L'application de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, pourra certes amener la destruction de l'unité de nationalité dans la famille ; l'enfant mineur aura une nationalité différente de celle de ses parents, ce qui sera un inconvénient (1) ; mais il ne faut pas oublier que le législateur a statué en vue de l'intérêt du pays qui doit primer tous les autres. Au reste, l'inconvénient signalé n'existera pas toujours : le père sera dans le cas de ne pas avoir de nationalité ; ou bien, s'il a eu l'enfant, étant mineur, il sera très probablement domicilié en France à sa majorité et se verra appliquer l'art 8, II, 4<sup>o</sup> : il aura la nationalité française, c'est-à-dire celle de son enfant, à moins toutefois qu'il ne la répudie. Il faut remarquer que la disposition de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, diminuera certainement dans l'avenir le champ d'application de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> ; si le père et l'enfant sont nés en France, il y a bien des chances pour que le père ait eu sa résidence en France à l'époque de sa majorité et qu'il soit devenu français ; l'enfant issu de lui sera français non pas en vertu de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, mais en vertu de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>.

4. — Il ne faut pas méconnaître que la disposition absolue de l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, est de nature à faire naître des conflits de nationalité (2). Elle aura pour effet d'attribuer la nationalité

1. Le dualisme obligatoire aura un inconvénient signalé par M. Hubert (La National. et le droit d'expulsion, *J. Cl.*, 1896). Au cours de la minorité des enfants, les parents pourront être expulsés comme étrangers ; la qualité de Français des enfants s'opposera à ce qu'on les remette aux autorités étrangères.

2. Toute disposition, aussi bien celle qui consacre le *jus sanguinis* que celle qui consacre le *jus soli*, est de nature à faire naître des conflits de législation dès qu'elle est absolue. Les législations qui appliquent un de ces



française à des individus qui dans leur patrie d'origine n'auront pas perdu la nationalité de leurs auteurs.

Des difficultés s'élèveront certainement, si les pays dont l'allégeance n'est pas rompue, veulent faire prévaloir leur loi contre la nôtre. A première vue, les conflits paraissent devoir être très nombreux parce que, pour la majorité des législations étrangères, l'enfant doit prendre à sa naissance la nationalité de ses parents. « S'il est fâcheux, dit M. Cogordan (1), d'édicter des règles qui ont pour conséquence nécessaire de créer des conflits de nationalité, il n'est pas douteux que le gouvernement français a pleinement le droit de statuer en toute liberté sur les conditions dont il entend faire dépendre la nationalité française, le droit des gens n'apportant point à cet égard de restrictions à la liberté du législateur. » On doit certainement éviter autant que possible de faire naître des conflits de nationalité ; mais il faut bien se pénétrer de ce fait que le législateur se trouvait en face d'un danger qui réclamait l'emploi de mesures rigoureuses ; ce qu'il a cru être l'intérêt de notre patrie, a primé à ses yeux toute espèce de considérations. Au reste dans la pratique, les conflits seront-ils aussi nombreux qu'on peut le supposer ? Je ne le crois pas. Tout d'abord, il arrivera fréquemment que l'individu visé par notre art. 8, II, 3<sup>o</sup>, sera dans une situation irrégulière et indéterminée au point de vue de la nationalité. Puis les lois de certains Etats, comme celle de l'empire d'Allemagne, prévoient la dénationalisation pour cause d'émigration et fourniront dans bien des cas un moyen d'entente : l'individu né en France d'un individu étranger qui lui-même y est né, sera souvent dénationalisé par le fait même de l'établissement de sa famille en France. D'autre part la jurisprudence anglaise appliquant cette idée consacrée par

principes par une disposition absolue se heurtent à celles qui appliquent l'autre par une disposition de même caractère.

1. *La Nationalité*, 2<sup>e</sup> éd., p. 109.

l'art. 4 de l'acte du 12 mai 1870, qu'un pays ne doit pas refuser de reconnaître les effets d'une loi étrangère identique à la sienne, ne protège pas ses nationaux à l'encontre de l'Etat étranger dont ils possèdent la nationalité *jure soli* (1). Enfin si les conflits entre la loi française et des lois étrangères sont inévitables, il y a un moyen de les résoudre, c'est de recourir aux conventions diplomatiques (2).

1. V. Déclaration du sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères à la Chambre des Communes anglaise, relativement à l'application aux sujets britanniques de la loi française du 26 juin 1889 sur la nationalité. « Le gouvernement de la Reine, a dit Sir J. Ferguson, a été amené à reconnaître qu'il n'y a pas de motifs suffisants à invoquer, pour protester contre la nouvelle loi française. » (*Hansard Parliamentary Debates*, sess. 1890 Ve vol., t. 343, p. 157 et 158) La convention maritime du 28 février 1882 entre l'Angleterre et la France, qui déclare exempts du service militaire les ressortissants de chacun de ces Etats sur le territoire de l'autre, s'est nécessairement référée aux lois en vigueur dans chacun de ces deux Etats pour déterminer quels sont les ressortissants de l'autre (Trib. civil, Bordeaux, 11 juillet 1892; *J. Cl.*, 1892, p. 997).

2. M. Cogordan (*Nat.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 100) trouve un remède aux conflits de nationalité, dans la faculté qui appartient au Gouvernement d'accorder des permis de naturalisation (Dans le même sens : Lesueur et Dreyfus, p. 23). Le Français ne peut pas se faire naturaliser à l'étranger, tant qu'il est soumis aux obligations du service militaire dans l'armée active, sans avoir obtenu une autorisation du Gouvernement français (Art. 17, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup>, C. civ.). En donnant cette autorisation aux individus pour lesquels le Gouvernement jugerait qu'il n'y a pas de bonnes raisons d'appliquer l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, on reconnaîtrait ainsi leur extranéité et on satisferait aux réclamations qui pourraient être fondées. Pour ma part, je ne pense pas que le Gouvernement puisse se servir dans ce but du permis de naturalisation. Aux termes de la loi, l'autorisation est accordée au Français qui veut acquérir une naturalisation étrangère en la demandant ; or, dans notre hypothèse, le Français n'aurait pas à demander la nationalité étrangère (celle de son pays d'origine), puisqu'il la posséderait. Le permis de naturalisation lui donnerait un droit autre que celui prévu par la loi : le droit de renoncer à la nationalité française en faveur d'un autre. Ce serait non seulement sortir des termes de l'article 17, mais encore introduire dans l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, une faculté d'option qui serait concédée suivant le bon plaisir du Gouvernement. Du reste, le permis de naturalisation ne pourrait supprimer les conflits s'élevant au cours de la minorité, puisqu'il ne peut être accordé qu'à des individus majeurs.

Nous sommes entrés dans cette voie en concluant avec la Belgique la convention du 30 juillet 1891.

S'il est contesté que cette convention supprime tout conflit entre notre art. 8, II, 3<sup>o</sup> et la loi belge qui en vertu du *jus sanguinis* confère la nationalité belge à tout enfant né à l'étranger de parents belges, il est certain qu'elle fait disparaître la source la plus importante des difficultés, en réglant l'application des lois sur le recrutement.

En effet l'art. 4 de la convention déclare d'une façon précise que les jeunes gens nés en France de parents belges qui eux-mêmes y sont nés, ne seront pas appelés au service militaire en Belgique. Il n'y aura donc plus de contestation possible entre la France et la Belgique au sujet du service militaire réclamé par la France des individus, français en vertu de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>. L'individu, français pour nous, belge pour la Belgique, se trouvait auparavant dans une situation très embarrassante et d'autant plus fâcheuse qu'il en souffrait sans l'avoir provoquée : obéissant à la loi d'un pays, il devait fatalement désobéir à l'autre. Remplissant ses obligations militaires en France, il était exposé à se voir traiter en Belgique comme insoumis.

La Belgique, en acceptant l'art 4. de la convention, a fait certainement un sacrifice, puisqu'elle a consenti à ne pas appeler au service militaire des jeunes gens qu'elle tenait pour Belges, sans qu'il y ait eu réciprocité de la part de la France où les jeunes gens, nés en Belgique de parents français qui eux-mêmes y sont nés, seront appelés sous les drapeaux quand ils

1. Promulgation de la convention par décret du 31 décembre 1891 (*J. off.*, 1<sup>er</sup> janvier 1892). V. texte de la convention avec exposé des motifs et rapports soumis aux Parlements belge et français dans les *Archives diplomatiques*, 1892, I. 5.

Etude par M. Weiss, dans une note sous le texte de la convention rapporté dans l'*Ann. de la lég. fr.*, 1891, Historique et étude de la convention, par M. Lainé, *Bull. de la Soc. de lég. comp.*, 1891-92, p. 229-275 : Roche, *J. Cl.*, 1888, p. 731.

n'auront pas réclamé la nationalité belge. Ce sacrifice, elle l'a fait, parce qu'elle s'est rendu un compte exact de l'état de choses qui a nécessité chez nous l'adoption de l'art. 8, II-3<sup>o</sup>, parce qu'elle a reconnu, en définitive, le bien fondé de notre disposition.

« Fallait-il continuer à imposer des obligations de milice dans le royaume, à des jeunes gens devant fatalement servir dans un pays voisin, auquel leur famille s'est rattachée par une résidence parfois d'une durée d'un siècle ? » disait l'exposé des motifs du gouvernement belges, au sujet de l'art. 4 de la convention. Et dans le même ordre d'idées : « Qui ne sait que jusqu'à la loi du 26 juin 1889, la plupart des jeunes gens qui se trouvent dans le cas de l'art. 4. de la convention, excipaient de leur qualité de Belges pour ne point servir la France, mais se gardaient bien de passer la frontière et de remplir leur devoirs militaires ? » disait le rapporteur de la Commission chargée d'étudier la convention, à la Chambre des représentants.

Mais si la Belgique a consenti à ne pas imposer de service militaire aux individus français, en vertu de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, reconnaît-elle que ces individus ne sont plus Belges ? A-t-elle entendu ne faire cesser les inconvénients d'un cumul de nationalités qu'au point de vue du service militaire ? Sans s'attacher au titre même de la convention *« relative à l'application des lois qui règlent le service militaire entre les deux pays »* il faut, comme l'a fait M. Lainé, chercher la réponse dans les travaux préparatoires belges.

Le rapporteur de la Commission à la Chambre des représentants, M. Anspach, a déclaré à propos des jeunes gens nés en France de parents belges nés eux-mêmes en France, que la Commission consentait à les exempter du service militaire en Belgique, mais en ajoutant : « Il faut noter d'ailleurs qu'en s'interdisant d'appeler ces jeunes gens au service militaire, le

gouvernement belge ne reconnaît point leur qualité de Français ; la convention n'a pas ce but. » La commission a dit également, en parlant d'eux « Ces jeunes gens sont belges. » Ainsi il est hors de doute que la convention, au moins dans son article 4, est demeurée étrangère au droit civil belge. » Mais, comme le fait remarque M. Lainé, c'est plutôt une protestation théorique que l'affirmation d'un principe destiné à produire des conséquences pratiques. Il sera difficile aux juges belges de statuer sur des questions de droit civil, d'attribuer aux personnes dont il s'agit, la qualité de Belges surtout après qu'elles auront servi dans les armées françaises, alors qu'elles occuperont peut-être en France des fonctions publiques importantes. On peut prévoir une atténuation possible des conséquences de la double nationalité au moyen de la règle concernant la perte de la qualité de Belge par l'établissement en pays étranger, sans esprit de retour. Ce traité franco-belge démontre, en tout cas, qu'il n'est pas impossible de diminuer les conséquences fâcheuses de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, au point de vue international.

5. — On pourrait se demander si l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> doit s'appliquer lorsque l'enfant est né en France d'un père ex-Français qui y est lui-même né.

L'affirmative est incontestable. On verra en effet que l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> tel que l'avait donné la loi de 1889, a été modifié par la loi de 1893, surtout pour permettre à l'enfant né en France d'une ex-Française qui elle-même y est née, de décliner la nationalité française.

Si le législateur de 1889 avait été plus explicite, peut-être l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> n'eût-il pas été retouché. Je doute que sa pensée ait été positivement d'appliquer cet article aux enfants d'un ex-Français. Je crois plutôt que cette application était contraire à l'esprit de la loi. Ce que le législateur avait voulu atteindre, c'était la seconde génération d'étrangers née en

France, c'étaient des petits-enfants qu'il présumait ne plus appartenir soit en fait, soit en droit à une patrie. Or l'enfant né en France d'un ex-Français appartient à la première génération d'étrangers, ce n'est pas un petit-enfant ; on n'est pas encore autorisé à lui appliquer la présomption précédente (1). Au surplus, le législateur de 1889 avait réglé dans un article spécial, l'art. 10, C. civ., la situation des enfants nés en France de parents dont l'un a perdu la qualité de Français. N'avait-il eu en vue, lorsqu'il avait édicté cette disposition de l'art. 10 que l'enfant né en France d'un parent ex-Français né hors de France ? Rien ne le prouvait. Il est vrai que l'individu visé par l'art. 10 doit réclamer la nationalité française, tandis que celui visé par l'art. 8, II, 3°, est français de droit à sa naissance ; si on n'appliquait à l'enfant d'un ex-Français que l'art. 10 exclusivement, cet enfant serait par conséquent moins bien traité que celui d'un étranger d'origine ; cela serait illogique. Assurément si on estime que l'attribution de la nationalité française est un bienfait. Mais était-ce une raison pour prêter au législateur qui n'est pas à l'abri des illogismes, une intention que rien ne prouvait qu'il ait eue ? Cette différence de traitement entre l'enfant d'étranger et celui d'un ex-Français pouvait peut-être se justifier à la rigueur : l'enfant visé par l'art. 8, II, 3°, appartient à une famille que le fait d'une double naissance sur le sol français fait présumer attachée à notre pays et affranchie de toute allégeance étrangère ; il recevra très probablement une éducation française. Celui visé par l'art. 10, appartient au contraire à une famille qu'il est impossible de considérer comme attachée à la France, à qui il sera plus désagréable qu'à la famille précédente de voir conférer à un de ses membres la qualité de Français ; il y a bien des chances pour que l'enfant dont il s'agit, ne soit

1. En ce sens : Vincent, *La Nat.*, p. 46, n. 25.



pas élevé dans notre pays ; ajoutons à cela qu'il aura, à moins d'exceptions très rares, une nationalité étrangère et que si on lui attribue de plein droit la qualité de Français, il aura deux nationalités ; tandis que l'enfant né en France d'un étranger qui lui-même y est né et n'a jamais été français, très souvent n'aura pas de nationalité étrangère ; la nationalité française sera la seule qu'il possédera. Faire de l'enfant d'un ex-Français, un Français de plein droit par application de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> est donc plus grave que d'en faire un de l'enfant d'un étranger d'origine (1).

6. — Lorsque le législateur nous parle de naissance en France, on ne peut lui reprocher de n'avoir point été assez précis ; il n'avait pas besoin de l'être davantage. Il va de soi que le mot

1. Avant la loi de 1893, on s'était servi d'un argument de texte pour décider que l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, était applicable à l'enfant d'un ex-Français. L'article 8, II, 3<sup>o</sup>, étant ainsi conçu : « Est Français tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né » ; on faisait remarquer que cet article ne disait pas : « né en France d'un parent qui lui-même y est né étranger », ce qu'il aurait dû dire, s'il avait entendu exclure l'enfant d'un ex-Français et que, par conséquent, il ne distinguait pas entre le cas où le parent était déjà étranger au moment de sa naissance et celui où il l'était devenu depuis (En ce sens : Dreyfus et Lesueur, *La Nat.*, p. 29, et *J. Cl.* 1892, p. 95, De la nationalité de l'individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né).

Il aurait fallu démontrer que la rédaction de l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, avait été faite véritablement sous l'empire de cette idée. En l'absence de cette démonstration, n'était-on pas en droit de soutenir que le législateur avait entendu dire : « né en France d'un étranger qui lui-même y est né étranger », et qu'en édictant l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, il n'avait eu à la pensée que les descendants de deux générations d'étrangers fixées sur le sol français ? On s'était aussi servi d'une jurisprudence antérieure à la loi de 1889 et qui reconnaissait les lois de 1851 et 1874, applicables à l'enfant d'un ex-Français (Arr. Cass., 7 décembre 1883, *Sir.*, 85. 1. 263 ; Arr. de Rouen, 22 février 1884, *Gaz. Pal.*, 84. 1. 440 ; Jug. trib. civ. Seine, 13 août 1886, *J. Cl.* 1887, p. 619). — Mais, lorsqu'on appliquait les lois de 1851 et de 1874 aux enfants nés en France d'un ex-Français, cette application était moins grave et moins difficile à admettre que celle de l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, parce que ces enfants avaient alors le droit de répudier la nationalité française dans leur 22<sup>e</sup> année.

France signifie non seulement le territoire français, mais encore toute dépendance du territoire français. On doit considérer comme dépendances, en pleine mer et dans les eaux territoriales françaises tous les navires portant le pavillon français, et dans les eaux territoriales étrangères, les navires de guerre français (1).

Le territoire colonial de la France est un territoire français, c'est la France elle-même ; le législateur a pris le soin de s'expliquer à son sujet. Il a déclaré que la loi sur la nationalité serait applicable à l'Algérie, à la Réunion, à la Guadeloupe et à la Martinique (art. 2 de la loi de 1889) et qu'elle ne le serait aux autres colonies qu'aux conditions déterminées par un règlement d'administration publique (Art. 5).

Si un enfant est né dans un hôtel d'ambassade ou de légation étrangère, que doit-on décider ? Jusqu'en 1889, les auteurs étaient d'accord pour reconnaître que la fiction d'extraterritorialité dont jouissent les agents diplomatiques et qui n'est admise que pour assurer leur indépendance, ne pouvait aller jusqu'à faire considérer un enfant venu au monde dans l'hôtel d'une ambassade ou d'une légation comme étant né dans le pays représenté par l'agent diplomatique. Ainsi, disait-on, l'enfant né à Paris dans l'hôtel d'une légation étrangère est né sur le sol français (2).

Mais le législateur de 1889 n'a-t-il pas entendu répudier cette doctrine ? La disposition de l'art. 8, II, 3<sup>e</sup> ne comporte-t-elle pas une restriction en faveur des enfants d'agents diplomatiques et aussi de consuls (3) ? Au cours des travaux prépa-

1, Weiss, *Tr. élém. dr. int. pr.*, p. 36 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 77 ; Teissier, *Des navires dans les rapports internationaux*.

2. Weiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 36 ; Despagnet, *Pr. de dr. int. pr.*, p. 133 ; Alauzet, *De la qual. de Franc.*, p. 10, n. 12 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 77.

3. Négative : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 111 ; Lesueur et Dreyfus, p. 23-25 ; Vincent, p. 47, n. 29.

Dans la République Argentine, tous les natifs du territoire de la Répu-

ratoires, on a fait remarquer que les parents de ces enfants résidaient en France pour s'acquitter de leurs fonctions, que par ces fonctions mêmes ils affirmaient la volonté de conserver leur nationalité d'origine, qu'il ne pouvait être question dans ce cas spécial du danger auquel la loi nouvelle voulait parer, qu'il n'y avait donc aucune raison d'appliquer la disposition de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>. A plusieurs reprises, on chercha à faire introduire dans la loi une exception concernant les enfants dont il s'agit. Une note communiquée par le ministre de la justice à la commission du Sénat saisie du projet modifié par la Chambre des députés, fit observer qu'il serait désirable que la règle de notre article « reçut une exception en faveur d'une catégorie d'étrangers dont la naissance n'a eu lieu sur le territoire français que parce que leur père était obligé d'y résider pour l'exercice de fonctions publiques conférées par un gouvernement étranger, et reconnues par le gouvernement français ». Cette tentative échoua, parce que d'après M. Delsol, rapporteur au Sénat, une disposition spéciale était inutile. « Tout d'abord, disait-il dans son rapport (1), cette exception découle des principes généraux qui ne permettent pas d'assimiler à un séjour spontané et impliquant l'intention de se fixer en France, le séjour qui n'a d'autre raison d'être que l'exercice d'une fonction diplomatique conférée par un gouvernement étranger. Ensuite l'art. 8 contient lui-même une disposition ainsi conçue : « Est assimilé à la résidence le séjour en pays étranger pour l'exercice d'une fonction conférée par le gouvernement français. » La réciproque est manifestement vraie et il n'est pas douteux que le séjour en France de l'agent diplomatique étranger doit être assimilé à sa résidence dans

blique sont Argentins, sauf les fils d'agents diplomatiques et consulaires (Loi du 1<sup>er</sup> octobre 1869). — V. art. 18, 2<sup>o</sup>, C. civil portugais ; art. 6 du titre II de la Constitution brésilienne du 25 mars 1824.

1. Sénat, 1889, *J. off.*, annexe, n. 160.

le pays qu'il représente. L'enfant dont le père ou le grand-père ne résidait en France que pour l'exercice d'une fonction diplomatique, ne tombera donc pas sous l'application du § 3 de l'art. 8. » Malheureusement la doctrine de M. Delsol était basée sur deux erreurs : tout d'abord le rapporteur de la loi de 1889 oubliait que l'art. 8, II, 3° ne renferme pour son application aucune condition de résidence. Le fait d'une double naissance sur le sol français confère par lui-même et à lui seul la qualité de Français ; peu importe qu'il y ait eu simple passage ou longue résidence, qu'il y ait eu ou qu'il n'y ait pas eu intention de se fixer en France. En second lieu le rapporteur faisait découler l'exception d'un principe de réciprocité, mais il paraît impossible d'admettre l'idée d'une réciprocité autre que celle qui peut être établie par des conventions diplomatiques. Comme l'ont fait remarquer MM. Lesueur et Dreyfus (1), si le principe contraire devait être retenu, il faudrait décider que l'enfant mineur du Français naturalisé à l'étranger devient étranger comme son père, parce que l'enfant mineur de l'étranger naturalisé en France devient Français ; or une semblable solution a été écartée par le législateur. Les prétendus principes généraux d'où l'exception devait découler font défaut. Il semble peu probable que les tribunaux tiennent compte d'un passage du rapport de M. Delsol pour apporter une exception dans l'application de la loi ; il est admis sans conteste que les opinions émises au cours des travaux préparatoires même par les rapporteurs ne sont que des idées personnelles qui peuvent être adoptées si elles sont fondées en raison, mais que l'on peut rejeter si elles ne sont pas exactes.

Certainement les cas d'application de l'art. 8, II, 3°, aux enfants des agents diplomatiques et des consuls seront très

1. *La nationalité*, p. 25.

rares ; il est regrettable néanmoins que le législateur ait omis de faire une restriction en leur faveur (1).

Il n'y a aucune difficulté pour décider que l'article s'appliquera aux enfants des consuls non envoyés et à ceux des agents consulaires. Pour ces consuls et ces agents, le fait de résider dans un pays tient à leurs propres affaires privées et les fonctions consulaires ne sont pour eux qu'un accessoire (2).

Deux questions relatives au mot France peuvent se présenter si on envisage les annexions et les démembrements de territoire. Le pays démembré doit-il être considéré comme n'ayant jamais été Français, le territoire annexé comme l'ayant toujours été ? L'art. 8 II, 3<sup>o</sup> est-il applicable à l'individu né en France d'un parent né sur un territoire démembré, l'est-il à celui né en France d'un parent qui est né sur un territoire annexé et qui n'a pas acquis par l'annexion la qualité de Français ou qui l'a perdue depuis ? Je réserve l'examen (3) des effets produits par le démembrement ou par l'annexion, disant seulement pour l'instant que l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> sera applicable dans le premier cas, parce que le parent est bien né en France, et qu'il ne le sera pas dans le second parce que le parent est bien né à l'étranger : les traités d'annexion ou de démembrement ne peuvent effacer le passé.

1. L'omission a été réparée dans la convention franco-belge du 30 juillet 1891, art. 5. « Les enfants d'agents diplomatiques ou de consuls envoyés conservent la nationalité de leurs parents, à moins qu'ils ne réclament le bénéfice des lois du pays où ils sont nés. » D'après M. Weiss (*Ann. de la lig. fr.*, 1891), c'est l'interprétation qui convient même en dehors de tout accord diplomatique de donner au nouvel article 8, II, 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup>, C. civil. — V. art. 3 des résolutions votées par l'Institut de droit international (*Ann. de l'Inst.*, sess. de Venise, 1896). La règle qui confère la nationalité en vertu du *jus soli* « ne s'applique pas, dit cet article, aux enfants d'agents diplomatiques ou de consuls envoyés régulièrement, accrédités dans le pays où ils sont nés ; ces enfants sont réputés nés dans la patrie de leur père ».

2. En ce sens : Weiss et Desjardins (*Ann. de dr. int.*, sess. de Venise, 1896).

3. V. *infra*, à l'étude sur la disposition de l'article 10.

7. — Une critique qu'on a adressée au législateur et que je ne crois pas justifiée, c'est d'avoir négligé de trancher relativement à l'application de l'article 8, II, 3<sup>o</sup> une question des plus importantes qui pourra se poser tant que les individus nés avant la loi de 1889 n'auront pas tous dépassé leur vingt-deuxième année.

La qualité de Français n'a-t-elle été conférée par l'article dont il s'agit, qu'aux individus nés postérieurement à la promulgation de la loi de 1889 ? Faut-il, par suite, maintenir au profit des individus dont la naissance est antérieure à la loi, la faculté de décliner la nationalité française dans l'année qui suivra leur majorité, conformément aux lois de 1851 et de 1874 ? (1)

Si les individus mineurs au moment de la promulgation de la loi, et Français en vertu des lois de 1851 et de 1874, mais sous faculté de répudiation, avaient conservé l'exercice de cette faculté, l'application de la loi de 1889 (art. 8, II, 3<sup>o</sup>), aurait été ajournée jusqu'à l'expiration d'un délai de vingt-deux ans. Telle n'a pu être évidemment l'intention du législateur qui surtout par la disposition de l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, a essayé de parer aux dangers qui lui étaient signalés et qui appelaient des mesures immédiates. Cependant déclarer Français en leur enlevant toute faculté de décliner cette qualité, les individus nés avant la promulgation de la loi, n'est-ce pas faire rétroagir la loi et cela en dépit du silence qu'elle a gardé ? Certainement c'est faire rétroagir la loi, mais le silence

1. Il est hors de doute que, parmi les étrangers nés en France d'un étranger qui lui-même y est né, ne sont pas devenus irrévocablement Français ceux qui, antérieurement à la promulgation de la loi du 25 juin 1889, ont fait leur déclaration d'extranéité conformément aux lois du 7 février 1851 et 16 décembre 1874. Ces individus étaient des étrangers auxquels la loi française ne pouvait pas s'appliquer (En ce sens : Dunkerque, 3 décembre 1889, *La Loi* du 12 décembre 1889 ; Amiens, 7 février 1895, *Lois nouvelles*, 1897.



que le législateur a gardé ne peut justement dans notre hypothèse, être interprété qu'en faveur de la rétroactivité et interdit d'admettre la non-rétroactivité. Pour savoir à quoi s'en tenir, on n'a qu'à appliquer les principes généraux en matière de rétroactivité des lois ; or un de ces principes est que les lois qui règlent les questions d'État ont toujours un effet rétroactif, sauf bien entendu, à respecter les actes régulièrement accomplis conformément à la législation antérieure (1). La loi de 1889 ne contenant aucune dérogation à cette règle dans ses dispositions transitoires abrogeant du reste formellement la loi de 1874, on doit appliquer sans hésitation aux individus dont il s'agit, l'article 8, II, 3<sup>o</sup> nouveau (2) ; pour ne pas le faire, une disposition formelle, insérée dans la loi, serait nécessaire.

1. Merlin, *Répert.* v. Effet rétroactif ; Demolombe, t. I, n. 45 ; Aubry et Rau, t. I, p. 63. n. 20 et p. 67. — Les lois d'ordre public et d'intérêt général, notamment celles qui régissent la nationalité, l'état et la capacité des personnes, saisissent les intéressés au moment de leur promulgation (Cass. 12 juin 1813, motifs ; 12 mars 1816, *S. chr.* ; 7 mars 1881, *S.* 1883, 1, 197 ; Fuzier-Herman, *Code civil annoté*, à l'article 2, n. 72).

2. En ce sens : Despagne, *Le Droit* du 19 octobre 1889 ; Hue, *Comm., th. et pr. C. civ.*, t. 1<sup>er</sup>, n. 223 ; Vincent, p. 49, n. 32 ; Chausse, *Revue critique*, 1890, p. 388. Pau, 22 juin 1892, *Sir.*, 1893, 2, 121, avec note, *J. Cl.*, 1892, p. 993 ; Tribunal civil de Bordeaux, 11 juillet 1892, *J. Cl.*, 1892, p. 997 ; Trib. Vannes, 1<sup>er</sup> décembre 1892, *J. Cl.*, 1893, p. 563 ; Rennes, 28 avril 1893, *J. Cl.*, 1893, p. 1186 ; Cass., 5 juin 1893, *J. Cl.*, 1893, p. 1188. V. Stemler, *Applic. prat. de la nouv. loi sur la nat. par l'administr.* *J. Cl.*, 1890, p. 388. En sens contraire : Trib. civ. Bayonne, 23 juillet 1891, *Sir.*, 1893, 2, 121 ; X., *Gaz. des Trib.*, 2 juin 1893 ; Esperson, *De la rétroact. de la loi fr.*, du 26 juin 1889, *J. Cl.*, 1894, p. 26. Pour M. Esperson, professeur à Pavie, la nationalité est un droit acquis, inhérent à la personne de l'individu et qu'une loi postérieure ne peut modifier. Si cette nationalité n'est pas irrévocable, si elle est acquise sous condition résolutoire, la faculté de répudiation constitue elle-même un droit acquis ; elle est inhérente à l'état conditionnel et non absolu du citoyen français. De plus, la faculté de renoncer à la nationalité française donnée au Français sous condition résolutoire et lui appartenant, ne peut pas être supprimée par une loi postérieure à sa naissance, parce que le droit de souveraineté de l'État n'est pas absolu à son égard, qu'il ne peut pas s'imposer

Il est hors de doute qu'une loi nouvelle, même en matière d'État, ne peut pas porter atteinte à des droits acquis ; elle ne pourrait pas modifier la situation des individus dont la nationalité a été définitivement fixée sous l'empire d'une loi antérieure. Mais la faculté de répudiation pouvait-elle être considérée comme un droit acquis, c'est-à-dire comme un avantage qui appartenait à une personne d'une façon irrévocable ? Evidemment non ; c'était l'exercice de la faculté de répudiation qui pouvait donner un droit acquis ; mais elle n'en constituait pas un par elle-même ; tant qu'elle n'était pas exercée, tant qu'elle n'existait qu'à l'état latent, elle n'était qu'une simple expectative, qu'une pure faveur légale concédée par la loi et pouvant être retirée à son gré (1).

à des individus qui n'étaient ses sujets que pour un temps. Je crois que cette théorie est insoutenable : le droit de souveraineté de l'État est le même sur tous les Français, même sur les Français sous condition résolutoire (si on admet une condition résolutoire). Il ne change pas de caractère suivant les individus auxquels il s'applique, il reste toujours plein et entier. Mais lorsque M. Esperson fait observer qu'avec la rétroactivité de la loi, les mineurs nés avant la promulgation seront Français, peut-être malgré eux, qu'ils n'auront aucun moyen efficace pour échapper à la nationalité française, tandis que ceux qui naissent depuis la loi peuvent être soustraits à son application par leurs parents qui n'ont pour cela qu'à les faire naître à l'étranger, il n'y rien à lui répondre si on admet comme lui que la nationalité doit être librement consentie explicitement ou tacitement et qu'elle est le résultat d'un accord de volontés. M. Esperson aurait voulu, en présence de la doctrine et de la jurisprudence françaises, qu'un accord intervint entre la France et l'Italie pour établir que la loi française ne s'applique pas aux enfants nés avant sa promulgation, enfants que l'Italie considère comme Italiens (Art. 4, C. civ. italien).

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 40. Un argument qui a été invoqué en faveur de la rétroactivité ne me paraît pas avoir une grande valeur : les lois de 1854 et de 1874 ont été déclarées applicables aux individus nés avant leur promulgation (De Folleville, p. 142 ; Douai, 18 décembre 1854, Sir., 1855, 2, 263 ; Cass., 7 décembre 1883, Sir., 85, 1, 89, *Sol. impl.*) ; il a dû en être de même de la loi de 1889. Il faut observer qu'entre les lois de 1854 et de 1874 et la loi nouvelle, il y a une grande différence ; les enfants, nés antérieurement aux lois de 1854 et de 1874, avaient la faculté de décliner la nationalité étrangère, par suite ils n'éprouvaient pas de pré-

Une question, qui n'a plus maintenant beaucoup d'intérêt, est de savoir s'il fallait appliquer les mêmes principes aux individus qui, nés en France d'un étranger qui lui-même y était né, étaient au moment de la promulgation de la loi âgés de 21 ans et n'avaient pas encore décliné la qualité de Français, qu'ils se proposaient peut-être de répudier avant l'accomplissement de leur vingt-deuxième année. Ces individus avaient atteint l'âge où la faculté de répudiation aurait pu être exercée. Cette faculté n'était plus à vrai dire une expectative, mais était-elle alors un droit acquis ? Je ne le pense pas, tant qu'elle n'avait pas été exercée, elle ne pouvait produire aucun effet déterminé (1).

## II. *Enfant né en France d'une mère qui elle-même y est né.*

1.— Tout enfant né en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née, est Français sauf la faculté pour lui de décliner dans l'année qui suivra sa majorité la qualité de Français en se conformant aux dispositions du paragraphe 4 du même article (2).

Sous l'empire de la loi du 26 juin 1889, cet individu était Français d'une façon irrévocable. C'est la loi du 22 juillet 1893 qui lui a rendu la faculté de répudier la nationalité fran-

judice sérieux. On a fait remarquer aussi que l'article 8, II, 3<sup>e</sup>, dit : « sont Français », et non pas : « seront Français », et que déjà, lors du vote de la loi du 7 février 1851, l'emploi du présent au lieu du futur avait été fait à dessein pour marquer l'intention du législateur de soumettre aux règles nouvelles les individus déjà nés. Je ne pense pas que dans la loi de 1889, il faille attacher une telle importance à l'emploi des mots.

1. En ce sens : Chausse, *Revue critique*, 1881, p. 210 ; Lesueur et Dreyfus, p. 40 ; Douai, 6 décembre 1890. *Gas. Pal.*, 20 février 1891. *Contrà* : Trib. de Cambrai, 29 mars 1890, *J. Cl.*, p. 1892, p. 933 ; Trib. Lille, 1<sup>er</sup> mai 1890, *J. Cl.*, 1892, p. 709.

2. Nous examinerons ces dispositions en étudiant le parag. 4 de l'article 8.

caise, revenant ainsi au système des lois de 1851 et de 1874 (1).

1. L'article 8, II, 3<sup>o</sup> de la loi de 1889 s'exprimant ainsi : tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né », on pouvait se demander s'il devait s'appliquer à l'enfant d'une étrangère. Avant la loi de 1889, les commentateurs les plus autorisés (Aubry et Rau, t. I, p. 70, texte et note 36, texte et note 17 ; Weiss, *Tr. élém. de dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., p. 58, note 1), enseignaient que la disposition de la loi du 7 février 1851 qui déclarait Français « tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né », s'appliquait aussi à l'enfant dont la mère était née sur notre sol. Cette interprétation n'avait pas soulevé de controverses en théorie, mais elle n'avait jamais été mise en discussion devant les tribunaux. Elle était favorable à ceux qui voulaient avoir notre nationalité, et elle ne pouvait nuire à ceux qui auraient voulu s'en affranchir, puisque l'article 1<sup>er</sup> de la loi de 1851 réservait à ces derniers le droit de réclamer la qualité d'étranger dans l'année de leur majorité. Dans la pratique, la loi de 1851, complétée par celle de 1874, n'avait jamais été appliquée à l'individu né en France d'une mère qui elle-même y était née ; cet individu était considéré comme étranger, sans avoir à décliner la qualité de Français, dans sa 22<sup>e</sup> année. Lorsque la loi de 1889 entra en exécution, le ministère de la justice crut prudent de restreindre la disposition de l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, à l'individu né en France d'un père étranger qui lui-même y était né ; il considéra comme étranger l'individu né en France d'un père étranger né hors de France, quel que fût le lieu de naissance de la mère et l'admit à réclamer la qualité de Français en vertu de l'article 9. Les ministres de la guerre et de l'intérieur suivirent la même ligne de conduite lorsqu'en 1891, un arrêt de la Cour de Paris du 2 juin 1891 (*J. Cl.*, 1891, p. 1230), confirmant un jugement du tribunal de la Seine du 7 février 1891, vint reconnaître la qualité de Français à l'enfant né en France d'une mère étrangère qui y était née (Dans l'espèce, cette étrangère était une ex-Française). Un pourvoi formé contre cet arrêt par le ministre de la guerre fut rejeté par la Cour de cassation, Chambre des requêtes, le 7 décembre 1891 (*J. Cl.*, 1892, p. 78 et s. Observations de MM. Lesueur et Dreyfus ; *Sir.*, 92, 1, 81, avec note de M. Pillet). L'arrêt de la Cour de cassation avait été rendu à l'occasion d'un litige né sous l'empire de la loi de 1851. Mais, à raison de la conformité parfaite des deux textes, il conservait sous le régime de la loi nouvelle toute son autorité. Cette jurisprudence fut, du reste, adoptée immédiatement par les tribunaux (Vannes, 1<sup>er</sup> décembre 1892, et Nice, 6 janvier 1893, *J. Cl.*, 1893, p. 371 ; Rennes, 18 avril 1893, *Le Droit* du 30 avril 1893). L'interprétation donnée à l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, était d'accord avec la doctrine, et je crois qu'elle était à l'abri de toute critique. En effet, l'enfant doit suivre la nationalité de son père, mais dans le cas seul où on applique les règles du *jus sanguinis* ; dès qu'il s'agit d'appliquer le *jus soli*, il n'y a pas à accorder à la nationalité étran-

Comment expliquer et justifier ce retour si prompt en arrière ? On peut dire que c'est un motif tout de circonstance et

gère du père une influence supérieure à celle produite par la naissance de la mère sur le sol ; il n'y a qu'à envisager un fait matériel ; on était autorisé à appliquer la loi romaine, *genus masculinum complectitur et femininum* (En ce sens : Audinet, *J. Cl.*, 1889, p. 199 ; Baudry-Lacantinerie, t. I, supp., p. 4 ; Lesueur et Dreyfus, p. 29 ; Weiss, *Pandectes françaises*, 92, 1, 129 ; Pillet, *Sir.*, 1892, t. 81, 81 ; Robillard, p. 161 ; Stemler, *J. Cl.*, 1890, p. 388 ; Vincent, p. 46 n. 24. En sens contraire : G. de Lapradelle, *La Nationalité d'origine*, p. 248-257). On tirait aussi de l'article 10 un argument en faveur de l'interprétation. L'enfant de l'ex-Française, comme l'enfant de l'ex-Français, a expressément la faculté de réclamer l'application de l'article 10, alors que des auteurs la lui refusaient autrefois, parce que l'ancien article 10 ne parlait que de l'enfant de l'ex-Français. N'est-on pas en droit de prétendre, disait-on, qu'une solution analogue s'impose pour l'article 8, II, 3<sup>o</sup> ? L'idée qui a prévalu dans la rédaction de l'article 10 ne doit-elle point prévaloir dans l'interprétation de l'article 8, II, 3<sup>o</sup> ? Si le législateur a parlé de la mère dans l'article 10, c'est qu'il a voulu mettre fin à la discussion qui s'était élevée avant la loi de 1889 ; s'il n'en a pas parlé dans l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, c'est qu'il a jugé que cela était inutile, en présence de l'accord existant en faveur de l'interprétation extensive (En ce sens : Weiss, p. 58, note 1 ; Baudry-Lacantinerie, t. I, supp. p. 4). Cette argumentation pouvait évidemment être bonne, mais était-elle péremptoire ? Les adversaires de l'interprétation pouvaient répondre que le législateur a favorisé l'enfant d'une ex-Française aussi bien que celui d'un ex-Français, en considération de ce fait que tous les deux ont du sang français dans les veines, tandis que l'enfant dont il s'agit dans l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, n'a jamais de sang français et qu'alors la raison d'accorder à la mère une influence égale à celle du père, n'existait pas ; qu'en outre l'article 10 accordait une faveur dont l'enfant pouvait ne pas profiter, ce qui n'existait pas pour l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, en vertu duquel la nationalité était imposée à l'enfant.

La révolution juridique, issue de l'arrêt de la Cour de cassation, fut suivie par les ministres de la guerre, de l'intérieur et de la justice. Elle souleva alors de nombreuses réclamations de la part des puissances étrangères qui déjà, pendant l'élaboration de la loi de 1889, avaient protesté mais inutilement contre la suppression de la faculté d'option en faveur de la nationalité d'origine. Ces puissances firent ressortir, à diverses reprises, les résultats très rigoureux de la législation nouvelle qui déclarait Français d'une manière définitive et sans retour possible l'enfant né en France d'un étranger qui lui-même y est né et insistèrent pour l'abandon d'une interprétation dont les conséquences étaient plus rigoureuses encore.

Les protestations étaient d'autant plus vives alors qu'elles émanaient surtout de personnes qui avaient cru à bon droit, en présence de la jurisprudence et de la pratique administrative antérieures, n'être pas Français.



de fait qui a guidé le législateur de 1893. Il était arrivé que les réclamations reçues de l'étranger par le gouvernement

ses et qui se voyaient tout à coup déçues de leur croyance ; elles se seraient peut-être apaisées à la longue, comme s'étaient apaisées celles qui s'étaient élevées non seulement à l'époque de la promulgation de la loi de 1889, mais encore à celle de la promulgation de la loi de 1851 (Le gouvernement anglais avait prétendu que l'on ne pouvait pas faire l'application de la jurisprudence nouvelle aux enfants d'un père anglais né hors de France ; pour cela il avait insisté sur ce fait que les formules des certificats de nationalité anglaise — ces certificats doivent être produits en France par l'individu qui, se prétendant anglais, veut se faire rayer des listes de recrutement français où il a été inscrit — avaient été arrêtées d'accord avec le gouvernement français et qu'à raison de leur silence sur le lieu de naissance de la mère, elles supposaient implicitement que les individus nés en France d'un père anglais né hors de France n'étaient pas Français, alors même que leur mère était née en France. Il fut répondu très justement à ces observations que le choix de formules n'avait pu avoir pour objet de modifier les dispositions de la loi française sur la nationalité (V. *J. Off.*, 1892, p. 1243).

L'administration supérieure ne pouvant pas répudier une théorie consacrée par les tribunaux, juges souverains en matière de nationalité, le gouvernement crut utile de proposer au Parlement une modification de la loi de 1889 ; admettant la thèse soutenue par les gouvernements étrangers, à savoir qu'il était peu logique d'accorder à la mère une influence quelconque, quant à la nationalité de ses enfants, dans une législation comme la nôtre où la personnalité de la femme est si effacée, il demanda dans son projet de loi déposé à la Chambre des députés le 12 novembre 1892 (*J. offic.* du 13, Déb. parl., p. 1521), de restreindre au père seul l'influence que le naissance en France peut exercer sur des enfants nés en France. V. exposé des motifs (*J. offic.*, doc. parl. de mars 1893, p. 2272). Il était incontestable que la proportion de ceux qui acceptaient volontairement la nationalité française devait être considérée comme la plus forte (Rapport de M. Thézard au Sénat, *J. off.* doc. parl. déc. 1893, p. 502).

Depuis le dépôt du projet de loi, jusqu'à celui du rapport de M. Mir à la Chambre des députés le 28 mars 1893, il n'y eut d'après une statistique du ministère de la Justice que 37 personnes seulement qui protestèrent contre l'application qui leur était faite de la loi (Rapp. de M. Mir à la Ch. des dép. *J. off.* doc. parl. juin 1893, p. 446). Si l'arrêt du 7 décembre 1891 était contraire à un petit nombre d'individus qui auraient voulu rester étrangers, et devaient subir malgré eux la qualité de Français, il était favorable au plus grand nombre qu'il dispensait des formalités d'une réclamation. Aussi la Commission de la Chambre des députés tout en acceptant le principe d'une modification de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, ne consentit pas à enlever toute influence à la naissance de la mère sur le sol français.



français au sujet de l'application de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> s'étaient rapportées toutes à des personnes nées en France et dont la mère y était née. Il ne s'en était point produit au contraire de la part des personnes dont le père était né en France (1).

J'estime que la modification apportée à l'art. 8 II 3<sup>o</sup> par la loi de 1893 n'a pas été heureuse : elle aurait dû être complète ou ne pas être. Elle a le caractère d'une mesure législative prise uniquement pour satisfaire les besoins du jour. M. Thézard, rapporteur du Sénat, a déclaré que le texte actuel « suffit aux nécessités de l'heure présente ». N'est-ce pas laisser entendre qu'au fond, on considère la réforme de 1893 comme insuffisante et qu'à la première occasion on n'hésitera pas à modifier une deuxième fois la disposition de notre article ? Ces modifications incessantes, se succédant à courte échéance, devraient pourtant être évitées ; elles nuisent à l'autorité qui doit appartenir au législateur (2).

La réforme n'a pas été faite logiquement :

Les réclamations formulées contre l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, surtout celles émanant des légations et des ambassades étrangères s'étaient appuyées sur cette idée que dans une législation comme

Elle admit la distinction qui figure aujourd'hui dans l'article ; le principe de l'attribution de la nationalité en raison du seul fait d'une double naissance en France était bien affaibli, mais moins qu'il l'aurait été si le projet du gouvernement avait été adopté en son entier.

Dans l'année 1897, il y a eu 181 répudiations de la nationalité française prévues par l'article 8, 3<sup>o</sup>. (V. *J. offic.*, 5 mars 1898, p. 1335).

1. V. Exposé des motifs, *J. offic. doc. parl.*, mars 1893, p. 2272.

2. A l'élaboration de la loi de 1893, n'ont pris part que des hommes nouveaux. Les auteurs de la loi de 1889 se sont à peu près désintéressés des modifications qu'il était question d'y apporter. A la Chambre aucun des membres de la Commission de 1889 n'a fait partie de celle de 1893. Au Sénat depuis la loi de 1889 les deux tiers des membres étaient renouvelés. Par suite, aucune continuité dans les idées. La loi de 1893 a détruit une certaine unité qui existait dans notre législation sur la nationalité et provenait de ce que le législateur de 1889 avait eu une unité de vue et de volonté et ne s'était pas laissé influencer par les préoccupations qui ont guidé celui de 1893.

la nôtre où la personnalité du père est si exclusivement dominante, il n'était pas conforme aux vrais principes de donner à la mère une telle influence sur la nationalité des enfants.

Eh bien ! cette idée était incompatible avec le principe qui dominait tout l'art. 8, II, 3°. Ce principe, c'est l'attribution de la nationalité pour une seule raison : une double naissance sur le sol français ; c'est à ce fait matériel d'après lequel se présume une longue résidence en France et par suite, des mœurs, des habitudes françaises, que le législateur a attaché exclusivement la vertu de conférer la nationalité française. En présence de cet unique élément attributif (la naissance sur le territoire français), il n'y avait plus lieu de prendre en considération ni la nationalité, ni la personne des parents. L'idée de nationalité, par suite d'une prééminence quelconque du père sur la mère devait être complètement écartée ; la naissance de la mère sur le sol français devait logiquement avoir une influence égale à celle du père. Du reste pouvait-on dire, lorsque c'était la mère qui était née à l'exclusion du père sur le territoire français, que la présomption de la loi fut moins autorisée, parce que la francisation était moindre, parce que les mœurs, les habitudes de la famille étaient moins françaises ?

Dès l'instant qu'on voulait donner satisfaction aux réclamations qui s'étaient élevées contre l'attribution de la nationalité par l'effet d'une double naissance sur le sol français, il fallait procéder logiquement : atténuer la rigueur de la loi non seulement en ce qui concernait la mère, mais encore en ce qui concernait le père, en un mot revenir franchement au système des lois de 1851 et de 1874. De la sorte, on aurait conservé une influence égale (quoiqu'atténuée) à la naissance du père et à celle de la mère ; on serait resté dans l'esprit de l'art. 8, II, 3°.

Pour obtenir la modification apportée par la loi de 1893, on

a fait valoir deux sortes de considérations : 1° La double naissance en France peut être le résultat de relations accidentelles et superficielles d'une famille avec la France, alors que des relations solides et profondes retiennent son affection, ses intérêts dans son pays d'origine. « Les cas de ce genre sont en nombre restreint, mais en nombre appréciable, assez élevé pour que des réclamations fréquentes aient déjà été formulées soit par des particuliers, soit par des gouvernements étrangers. L'expérience a démontré que la raison de fait invoquée en 1889, si elle est vraie le plus souvent, ne l'est pas toujours ; que la supposition sur laquelle elle se fonde, est en contradiction avec la réalité » (1). Si on a obéi à cette considération pour modifier la loi de 1889, pourquoi ne lui a-t-on pas obéi complètement ? Pourquoi a-t-on limité la réforme à la mère seule ? Si la naissance de la mère en France peut être un fait accidentel, il peut en être de même de la naissance du père (2). Si le père est né en France accidentellement, l'enfant sera Français irrévocablement ; si c'est la mère, il aura la faculté de décliner la nationalité française. Comment justifier cette différence ? Cela me semble impossible ; la distinction est bien irrationnelle (3). Il aurait été plus compréhensible que l'enfant puisse détruire l'influence d'une naissance accidentelle de son père sur le sol français, puisque c'est justement la nationalité de ce père et non celle de sa mère, que l'enfant légitime doit suivre. Pour être logique, je le répète, il aurait fallu traiter l'enfant d'un père né en France, d'une façon identique à celui d'une mère née en France ; rester fidèle au principe de l'influence unique du fait matériel, de la naissance sur le sol, tout en atténuant la rigueur de cette in-

1. Rapport Thézard (*J. off.* 30 juin 93, *Déb. parl.*, p. 985).

2. M. Thézard cite dans son rapport des faits assez suggestifs à cet égard.

3. En ce sens : Tissier, la loi du 22 juillet 1893 *sur la nat.*, p. 24.

fluence ; ou bien encore il aurait fallu garder l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> de la loi de 1889, mais en y introduisant une condition de résidence qui aurait détruit bien des objections et fortifié la présomption en vertu de laquelle la double naissance est attributive de nationalité.

2<sup>o</sup> Dans l'état actuel de la législation, une femme française, en contractant mariage avec un étranger, suit la nationalité de son mari, sauf l'exception très rare prévue par l'art. 19 C. civ., et cependant le fait seul de la naissance de cette ex-Française sur notre territoire avait pour effet de conférer irrévocablement à ses enfants nés en France sa nationalité d'origine qu'elle avait perdue, à l'exclusion de la nationalité de leur père (1).

On peut dire que c'est cette situation qui a été la cause principale de la modification apportée à l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>. C'est à propos d'une mère ex-Française née en France, que fut rendu l'arrêt de la Chambre des requêtes du 7 décembre 1891 rejetant le pourvoi formé par le ministre de la guerre contre l'arrêt de la cour de Paris du 2 juin 1891 qui déclarait Français de plein droit l'individu né en France d'une étrangère (ex-Française en l'espèce) qui elle-même y était née. L'art. 8, II, 3 objet de réclamations pour les cas où il devait s'appliquer au fils d'une étrangère, le fut encore davantage pour le cas où il devait s'appliquer au fils d'une ex-Française. Des protestations s'élevèrent dans la doctrine au sujet de l'extension de l'article à l'enfant d'une ex-Française ; on trouva peu raisonnable et avec juste raison, d'attribuer la nationalité française à l'enfant d'une femme qui s'était volontairement détachée de la France en épousant un étranger, de la mettre sur la même ligne que celui né en France d'une étrangère d'origine qui elle-même y est née, et dans la famille duquel les faits

1. V. Exposé des motifs.

révèlent presque sûrement l'intention de se rattacher à la France (1).

Certes, l'enfant d'une ex-Française a du sang français dans les veines ; bien que la mère ait abdiqué notre nationalité par son mariage, on peut supposer qu'elle a conservé et qu'elle a transmis à son enfant des sympathies pour la France ; il y avait dès lors une bonne raison pour appliquer à cet enfant l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> (2). Mais il y en avait une meilleure pour ne pas le lui appliquer, c'est que l'idée dominante du législateur de 1889 avait été, comme je l'ai dit précédemment, d'atteindre la deuxième génération des étrangers née sur notre sol ; or, l'enfant d'une ex-Française ne fait pas partie de cette génération ; n'était-il pas contraire à l'esprit de la loi de lui appliquer notre article ? La jurisprudence ne l'avait pas pensé, dès lors, l'administration ne pouvait certainement pas méconnaître une théorie consacrée par les tribunaux, juges souverains en matière de nationalité ; il était nécessaire d'avoir recours au pouvoir législatif, si on désirait soustraire à l'application de la

1. V. *Bullet. de la soc. de législ. comparée*, 1891-1892 : observations de M. Renault à la séance de la Soc. de lég. comp. du 10 févr. 1892 (M. Renault se refusait à appliquer aux enfants nés en France d'une femme française elle-même de naissance et née en France, mais devenue étrangère par son mariage, l'art. 8 II 3<sup>o</sup>) p. 271.

2. C'est ce que faisait remarquer M. Thézard qui vraiment peu logique avec lui-même, étant donné le but qu'il proposait, en tirait cette conclusion : « On peut dire que la raison est plus forte pour attribuer la nationalité française à l'enfant quand c'est la mère qui est née en France, car il s'agit presque toujours d'une mère née française et qui a perdu cette qualité par son mariage ; . . . . quand, au contraire, le père seul est né en France, ce père est nécessairement un étranger au sens absolu et qui a entendu rester tel ; il ne reste en faveur de la nationalité française que le fait matériel de la double naissance en France. » On peut en déduire ceci : c'est que pour M. Thézard, le fait matériel seul suffit pour conférer à l'enfant la nationalité française d'une façon irrévocable lorsque le père est né en France. Ce fait matériel ne suffit plus pour la lui conférer de la même façon, lorsque c'est la mère qui est née en France, bien qu'alors, il y ait la plupart du temps plus de raisons pour la lui conférer, que lorsque c'est le père qui est né en France.

loi, les enfants d'une ex-Française. Mais il n'y avait pas besoin, pour atteindre ce seul résultat, de modifier l'art. 8, II, 3°, comme on l'a fait ; il suffisait d'en changer simplement la rédaction et de rendre impossible l'interprétation qui en avait été donnée ; on aurait ainsi mis fin au plus grand nombre des réclamations. Bien entendu, sous peine d'être illogique, on aurait dû rendre l'article inapplicable non seulement aux enfants d'une ex-Française, mais encore à ceux d'un ex-Français ; il n'y a pas de raisons pour traiter ces enfants de façon différente.

2. — L'enfant né en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née, est Français sauf la faculté de décliner dans l'année qui suivra sa majorité la qualité de Français en se conformant aux dispositions du § 4 de l'art. 8.

Il y a donc un certain rapprochement établi par la loi de 1893 entre le § 3 et le § 4 du même article. Les deux paragraphes visent le cas d'un individu qui Français, a le droit de décliner la nationalité française dans l'année qui suit sa majorité. Il est certain, comme on le verra plus loin, que l'individu auquel s'applique le § 4, n'est Français qu'à sa majorité (pour être français, il faut qu'il soit domicilié en France à l'époque de cette majorité) ; il est étranger jusqu'à cette époque. On peut se demander si le rapprochement établi par la loi de 1893, entre les deux paragraphes de l'article 8, est tel qu'il faille reconnaître à l'individu visé par le § 3, la même situation qu'à celui visé par le § 4. En d'autres termes, l'enfant né en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née, est-il étranger jusqu'à sa majorité, n'acquiert-il qu'à 21 ans la qualité de Français ? On pourrait être tenté de dire que l'enfant est étranger au cours de sa minorité, si on admettait que le concours de sa naissance en France avec celle de sa mère dont il ne suit pas la condition, équivaut dans une conception d'ordre purement législatif, au concours de la nais-



sance et du domicile en France à la majorité (1). Cette argumentation doit être rejetée parce que l'idée d'une équivalence n'a pas existé dans la pensée du législateur.

Si on se place sur le terrain du § 4 de l'art. 8, on constate que la naissance seule d'un individu sur le sol français, n'a pas assez d'influence pour être attributive de la nationalité française.

Cet individu ne deviendra Français que si dans la suite, et à une certaine époque, l'établissement d'un domicile en France vient se joindre au fait de la naissance ; la nationalité française n'est conférée que si l'influence de la naissance est renforcée par celle du domicile à un moment donné ; on est obligé d'attendre ce moment qui est l'époque de la majorité, pour savoir si au fait de la naissance se joindra celui d'une résidence (2).

Si on se place sur le terrain du § 3 de l'art. 8, on remarque qu'il ne s'agit plus d'une seule naissance, mais de deux ; c'est uniquement en vertu d'un double fait, d'une double naissance que la qualité de Français est attribuée à l'enfant ; et ce double fait est connu au moment même de la naissance de l'enfant ; il n'y a donc aucune raison de retarder jusqu'à la majorité l'attribution de la nationalité française (3).

1. V. G. de Lapradelle, *la Nat. d'orig.*, p. 257.

2. Si on ne considère que l'individu majeur, il peut sembler bizarre que la double naissance de cet individu et de sa mère sur le sol français, à laquelle se joint un établissement de domicile n'ait pas une influence plus grande sur la nationalité que celle d'une seule naissance en France à laquelle se joint un établissement de domicile.

3. En ce sens : Gruffy, *J. Cl.* 1894 p. 765 : appl. prat. des lois fr. sur la nation. par l'administrat. V. circul. du 28 août 1893 adressée par le Ministre de la justice aux procureurs génér. et concernant l'applic. de la loi du 22 juillet 1893.

En sens contraire on a fait valoir cette considération : puisque les revendications des puissances étrangères ont soustrait cet enfant à l'irrévocabilité de la nationalité française, est-il adroit de le considérer pendant sa minorité comme Français et de rendre, par conséquent, impossibles

L'enfant né en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née, est Français dès sa naissance et si dans l'année qui suit sa majorité, il ne répudie pas la qualité de Français, il continue à être investi de la nationalité française (1). Ce système a en sa faveur d'avoir été déjà adopté sous l'empire de la législation antérieure à 1889. L'individu qui n'est pas irrévocablement Français dans l'hypothèse de l'art. 8, II, 3<sup>e</sup> est dans une situation exactement pareille à celle de l'individu qui était visé par les lois de 1851 et de 1874 ; sous l'empire de ces lois, on lui reconnaissait la qualité de Français au cours de sa minorité.

Cette assimilation, on ne peut hésiter à la faire, parce qu'elle était bien dans la pensée du législateur de 1893. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se reporter aux rapports de MM. Thézard et Mir, dans lesquels il est question à chaque page, d'un retour aux lois de 1851 et de 1874.

3. — Si une femme française de naissance, parce qu'elle est née en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née, se marie étant mineure avec un étranger, elle perd la qualité de Française, si le mariage lui confère la nationalité étrangère ; dans ce cas, la faculté de répudiation ne lui sera plus d'aucune utilité ; du reste, elle disparaîtra complètement, puisqu'elle n'est accordée qu'à des Français et puisqu'à l'époque où la femme pourrait l'exercer, elle ne sera plus Française.

Si la femme épouse un Français, j'estime que son mariage

contre lui des mesures d'expulsion ? Cette considération ne peut pas avoir d'influence, parce que ce n'est pas un argument juridique.

1. On verra plus loin à propos de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup>, à quelles conditions et à quelles formalités la loi de 1893 a soumis la faculté de décliner la nationalité française. On verra également que le délai d'option qui court de la majorité à l'expiration de la 22<sup>e</sup> année, est réduit par la loi sur le recrutement ; enfin que le changement de nationalité produit par l'exercice de la faculté de répudiation, ne produit, selon moi, aucun effet rétroactif.

emporte confirmation de sa qualité de Française et renonciation à sa faculté de répudiation (1).

Si elle épouse un étranger, mais si son mariage ne lui confère pas par hasard la nationalité de son mari, elle restera Française et alors elle conservera la faculté de décliner sa qualité de Française dans sa 22<sup>e</sup> année, mais pour l'exercer, il lui faudra l'autorisation de son mari ou de la justice.

### III. Enfants naturels reconnus, nés en France et dont l'un des parents y est lui-même né.

La loi de 1893 a introduit dans l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, un alinéa deuxième, relatif à l'enfant naturel : « *L'enfant naturel pourra aux mêmes conditions que l'enfant légitime décliner la qualité de Français quand le parent qui est né en France, n'est pas celui dont il devrait aux termes du paragraphe premier, deuxième alinéa, suivre la nationalité* ».

1. — Elle a fait ainsi cesser une controverse qui s'était élevée depuis la loi de 1889, au sujet de savoir si l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, devait s'appliquer à l'enfant naturel, s'il était conciliable avec l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup>, qui règle l'attribution de la nationalité à l'enfant naturel.

Une mère étrangère née hors de France ou en France (peu importait jusqu'à l'arrêt de la Chambre des requêtes du 7 décembre 1891, qu'elle fût née en France), ayant reconnu un enfant né en France, une reconnaissance postérieure émanée du père étranger né lui-même en France, était-elle susceptible d'altérer la nationalité étrangère de cet enfant ? Telle était la première question qui se posait avant l'arrêt de 1891.

1. On pourrait se demander si, le mari mourant avant l'expiration de la 22<sup>e</sup> année de sa femme, celle-ci recouvre la faculté de décliner la nationalité française.

Un père étranger né hors de France ayant reconnu avant la mère ou en même temps qu'elle, un enfant né en France, une reconnaissance postérieure ou simultanée, émanée de cette mère étrangère née en France, était-elle susceptible d'altérer la nationalité étrangère de cet enfant ? Telle était la deuxième question qui se posait depuis l'arrêt du 7 décembre 1891.

Certains auteurs répondaient avec quelque raison, que le législateur, en édictant des règles pour la nationalité des enfants naturels dans le § 1<sup>er</sup> al. 2<sup>e</sup> de l'art. 8, avait voulu éviter des modifications successives de la nationalité ; qu'il paraissait donc plus conforme à l'esprit de la loi de n'attacher aucun effet à la deuxième reconnaissance, bien qu'émanée d'un auteur étranger né sur le sol français et de la déclarer inopérante sans exceptions (1). Mais quand la reconnaissance du père et celle de la mère étaient concomitantes, cet argument tombait ; dans cette hypothèse, il n'y avait plus de changement de nationalité à redouter et par suite la raison donnée pour refuser à l'enfant la qualité de Français, si l'un de ses auteurs étrangers (dont il ne devait pas suivre la condition aux termes de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup>) était né sur le territoire français, n'existait plus.

Aujourd'hui, en présence de la loi de 1893, il n'y a plus de doute possible : la naissance sur le sol français a une influence supérieure à celle de la nationalité des parents attribuée en vertu de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup>, mais cette influence ne s'exerce pas dans tous les cas d'une manière irrévocable, comme elle se serait exercée d'après la loi de 1889.

1<sup>o</sup> Quand l'enfant sera reconnu d'abord par celui de ses parents qui sera né en France, que ce soit le père ou que ce soit la mère, il sera français d'une manière ferme, sans qu'il puisse

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus *J. Cl.* 1892, p. 72. 103. *De la nation de l'indiv. né en Fr. d'une étr. qui elle-même y est née.*

répudier la nationalité française ; il en sera de même quand les parents reconnaîtront l'enfant simultanément et que le père sera né en France.

2° Quand l'auteur de la deuxième reconnaissance sera né en France, l'auteur de la première étant né hors de France, ou quand la mère, au cas de reconnaissances simultanées sera née en France, le père étant né hors de France, l'enfant sera français, mais pourra répudier la nationalité française dans sa 22<sup>e</sup> année.

Il peut paraître étonnant qu'on permette à l'enfant de décliner la nationalité française, si c'est celui de ses parents l'ayant reconnu le dernier qui est né en France, alors qu'on ne le lui permet pas, si c'est le parent qui le premier, l'a reconnu.

En effet, il n'y a pas de raisons sérieuses pour que le fait d'une double naissance n'ait pas toujours le même résultat.

Il aurait fallu lui reconnaître, dans tous les cas, une influence irrévocable ou accorder dans tous les cas, à l'enfant naturel la faculté de répudiation. On ne voit pas pourquoi la naissance en France du parent dont l'enfant naturel devrait suivre la condition aux termes de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup> a une influence supérieure à celle de l'autre parent (1). La prééminence reconnue à un parent sur l'autre ne s'explique que lorsqu'il s'agit de conférer à l'enfant la nationalité de l'un de ses parents ; il faut nécessairement faire un choix entre deux nationalités, si les parents ont des nationalités différentes et donner à un parent la prééminence sur l'autre. Mais lorsqu'on veut appliquer le *jus soli* à un enfant, l'idée d'une prééminence quelconque ne se conçoit pas ; il n'y a plus de choix à faire entre deux nationalités (celles des parents) puisqu'il s'agit d'attribuer à l'enfant une nationalité différente.

1. En ce sens Tissier, p. 21.

Cette critique faite, il faut reconnaître que les diverses solutions tirées de la loi de 1893 concordent absolument avec la modification apportée à l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> en ce qui concerne l'enfant légitime. Le législateur de 1893 est parti de cette idée nullement rationnelle, que la naissance d'un parent sur le sol français, ne doit avoir d'effet irrévocable sur la nationalité de l'enfant que dans le cas où l'enfant suivrait, si on appliquait le *jus sanguinis*, la nationalité de ce parent. Aussi n'a-t-il reconnu d'influence définitive sur la nationalité de l'enfant légitime qu'à la naissance du père sur le territoire français et sur celle de l'enfant naturel, qu'à la naissance de l'auteur de la première reconnaissance au cas de reconnaissances successives et qu'à celle du père au cas de reconnaissances simultanées (1).

L'extension de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> de la loi de 1889 à l'enfant naturel ruinait certainement le principe contenu dans l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup>, à savoir qu'on doit éviter des changements de nationalité successifs et par suite qu'une reconnaissance, la deuxième en date n'est pas susceptible d'altérer la nationalité résultant d'une précédente reconnaissance (2). Le législateur de 1893 s'est-il pénétré de ce principe ? Il est permis de le nier, puisqu'il n'y a jamais fait allusion dans les travaux préparatoires ; s'il s'en était rendu compte, il l'aurait peut-être sauvegardé ; au lieu de cela, il l'a fait disparaître à peu près complètement, rendant ainsi très instable la condition juridi-

1. Il faut remarquer que lorsqu'il s'agit de l'enfant naturel, la naissance sur le sol français de la mère a autant d'influence qu'en a celle du père dans un cas, celui où l'auteur de la seconde reconnaissance est né en France. Remarquez aussi que la naissance de la mère naturelle sur le sol français peut avoir une influence irrévocable sur la nationalité de l'enfant dans le cas où elle est l'auteur de la première reconnaissance ; la naissance de la mère légitime en France n'a jamais une influence de cette nature.

2. Il est probable que le législateur de 1889 n'avait pas prévu l'extension de l'art. 8, II 3<sup>o</sup>, à l'enfant naturel. M. Batbie, auteur de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup> n'y avait certainement pas songé.



que de l'enfant naturel : un enfant français de naissance en vertu de l'art. 8, II, 2<sup>o</sup>, redevenu rétroactivement étranger par suite d'une reconnaissance émanée d'un parent étranger né hors de France, redevenu français par suite d'une deuxième reconnaissance émanée d'un parent lui-même né en France, verra sa nationalité modifiée par deux fois au cours de sa minorité ; et si au cours de sa 22<sup>e</sup> année il décline la nationalité française, en l'espace de 22 ans, il aura changé trois fois de nationalité. Ce qu'il y a de consolant, c'est que la modification relative à la nationalité qui surviendra au cours de la minorité et après la première reconnaissance, aura toujours lieu dans le but de conférer à l'enfant la qualité de Français (il est vrai que l'attribution de la nationalité française pourra bien ne pas être définitive).

Il faut remarquer qu'à la différence de ce qui se passait sous l'empire de la loi de 1889, l'attribution de la nationalité suivant les règles fixées par l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup>, ne recevra pas d'atteinte irrévocable. Si l'enfant naturel, né en France, objet d'une reconnaissance, la deuxième en date, émanée d'un parent né en France, décline la nationalité française, ce sont les règles édictées par l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup> qui triompheront en dernier lieu. Il y a donc une concession faite par le législateur au § 1<sup>er</sup>, al. 2<sup>e</sup> de l'art. 8, II, mais ce qu'il y a de curieux, faite à la lettre de cet article et non à son esprit qui répudie justement les changements successifs de nationalité (1).

1. Il importe de faire ressortir une différence qui existe entre l'attribution à l'enfant naturel d'une nationalité en vertu de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup>, et celle en vertu de l'art. 8 II 3<sup>o</sup> (attributions postérieures à la naissance), quant à leurs effets. L'attribution de la nationalité dans le 1<sup>er</sup> cas, a un effet rétroactif, parce qu'elle est déterminée par la reconnaissance qui agit rétroactivement. Celle de la nationalité, dans le 2<sup>e</sup> cas, n'a pas d'effet rétroactif selon moi ; il y a un changement de nationalité tout simplement et il n'y a alors aucune raison d'admettre la rétroactivité ; il ne s'agit plus pour l'enfant de suivre la nationalité du parent qui le reconnaît ; ce n'est plus la reconnaissance qui est attributive de nationalité, mais bien le fait

2. — L'enfant naturel qui voudra décliner la nationalité française, devra se conformer aux dispositions du § 4 de l'art. 8 et aux formalités fixées par la loi de 1893, comme l'enfant légitime. J'examinerai plus loin ces dispositions. Il faut constater dès maintenant que pour être autorisé à répudier la qualité de Français, l'enfant naturel devra prouver qu'il a conservé la nationalité étrangère par une attestation en due forme de son gouvernement; cette nationalité étrangère qu'il pourra réclamer, ce sera évidemment celle du parent dont il devait suivre la condition aux termes de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>o</sup>. Si la loi étrangère, en désaccord avec la loi française, ne confère pas à l'enfant naturel la nationalité de ce parent, la qualité de Français ne pourra pas être répudiée; l'enfant conservera donc la nationalité française, et il aura en même temps une nationalité étrangère, si la loi étrangère du parent né en France, dont il n'aurait pas suivi la condition aux termes de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>o</sup> attribue à l'enfant naturel la nationalité de ce même parent; par suite, un conflit insoluble s'élèvera entre la loi étrangère et la loi française. Un conflit

d'une double naissance, inconnu jusqu'au jour où il est révélé par la reconnaissance.

En faveur de la théorie qui soutient que l'individu auquel l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> accorde une faculté de répudiation, est étranger au cours de sa minorité, on a invoqué l'argument suivant: si un enfant naturel né en France d'un étranger qui n'y est pas né et qui seul le reconnaît, est reconnu ensuite par son deuxième auteur né lui-même en France, et si on admet que cet enfant devienne Français, on se met en contradiction avec ce principe qui semble résulter de l'art. 8, II, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup>, qu'une reconnaissance est insusceptible d'altérer la nationalité qu'une précédente accorde. Si l'on reconnaît qu'il a été étranger, la même contradiction ne se rencontre plus: l'individu ne devient Français qu'à sa majorité par une naturalisation où sa volonté joue un rôle et qui n'a pas d'effet rétroactif (au moins si on admet que les changements de nationalité n'ont pas d'effet rétroactif). Cet argument serait bon, si la considération sur laquelle il repose avait été présentée au Parlement. On sait, au contraire, que le législateur a laissé complètement dans le silence le principe sur lequel reposait l'art. 8, II, 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup> (En ce sens Gruffy. *J. Cl.*, 1894).

de la même nature existera encore si l'enfant né en France, irrévocablement Français parce que l'auteur de la première reconnaissance ou le père au cas de reconnaissances simultanées est un étranger né en France, doit avoir aux yeux de la loi étrangère la nationalité étrangère de cet auteur ou de ce père.

3. — L'art 8, II, 3<sup>o</sup>, ne parlant que de parents étrangers dont l'un est lui-même né en France, on peut se demander ce qu'il faut décider : 1<sup>o</sup> en cas de reconnaissances successives, si l'auteur de la première reconnaissance est étranger né hors de France et l'auteur de la deuxième Français né en France ; 2<sup>o</sup> en cas de reconnaissances simultanées, si le père est étranger né hors de France et la mère Française née en France. — Faut-il s'en tenir à la lettre de notre article et refuser à l'enfant le qualité de Français ? Je ne le pense pas. Il serait absolument extraordinaire que le législateur ait refusé à l'enfant d'un parent français né en France, ce qu'il accorde à l'enfant d'un parent étranger né en France (1).

#### Disposition transitoire de la loi de 1893

La question de la rétroactivité de la loi de 1893 n'a plus aujourd'hui d'intérêt pratique, mais elle a soulevé une discussion relative à l'interprétation de la loi.

1. L'enfant légitime de parents français est français *jure sanguinis*. Il n'y a pas à se demander si l'art. 8 II 3<sup>o</sup> lui est applicable lorsqu'il est né en France d'un père qui lui-même y est né. Néanmoins, il y a intérêt à le déclarer applicable au point de vue de la preuve de la nationalité ; les Français *jure sanguinis* ne peuvent pas quant à cette preuve, être dans une situation inférieure à celle des Français *jure soli* et être privés de la faculté que possèdent ces derniers d'établir leur nationalité, par le rapprochement de deux actes de naissance, ce qui est un mode de preuve excellent (En ce sens Gruffy, *J. Cl.* 48<sup>95</sup>, *De la nat. de l'enf. légitime*, p. 982. Campistron, p. 33).

Une disposition transitoire (art. 2, loi de 1893) déclarait que les individus auxquels l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> modifié réserve la faculté de réclamer la qualité d'étrangers et qui avaient atteint leur majorité à l'époque de la promulgation de la présente loi, pouvaient réclamer cette qualité en remplissant les conditions prescrites (c'est-à-dire en prouvant qu'ils avaient conservé la nationalité de leurs parents et qu'ils avaient satisfait à la loi militaire de leur pays V. Rapp. Mir), dans le délai d'un an à partir de cette promulgation.

A quels individus s'appliquait cette disposition ? Ne concernait-elle que ceux qui avaient été en réalité privés du droit d'option réservé par les lois de 1851 et de 1874, c'est-à-dire qui avaient été mineurs de 22 ans lors de la promulgation de la loi ? Fallait-il exclure du bénéfice de la disposition transitoire les jeunes gens qui régis exclusivement par les lois de 1851 et de 1874 avaient eu 22 ans accomplis le 26 juin 1889 et qui alors étaient Français irrévocablement, puisqu'ils n'avaient pas décliné dans leur 22<sup>e</sup> année, la nationalité française, conformément à ces lois de 1851 et de 1874 ? Au point de vue juridique, la réponse paraissait devoir être affirmative, puisque ces jeunes gens antérieurement à la loi de 1889 avaient eu en droit à leur disposition une faculté d'option dont ils n'avaient pas usé. Mais était-elle équitable, conforme au désir du législateur, qui aurait dû s'expliquer un peu mieux ?

Il était certain que sous l'empire des lois de 1851 et de 1874, la pratique administrative avait toujours considéré comme étrangers, en dehors de toute option, les individus nés en France d'une mère qui elle même y était née : on ne recevait pas leur déclaration d'extranéité. Il eût donc été rigoureux d'invoquer contre eux un silence qu'ils avaient été obligés de garder, de ne pas leur permettre de se soustraire à une attribution de nationalité qu'ils n'avaient pu éviter et dont ils avaient été informés à une époque où ils n'avaient pu faire l'option que

l'administration leur avait jadis déconseillée. C'étaient les conséquences de la jurisprudence qui s'était formée, que le législateur désirait corriger; or cette jurisprudence avait eu comme point de départ l'interprétation des lois de 1831 et de 1874. M. Mir rapporteur à la Chambre des députés disait à propos de la disposition transitoire du projet de loi : « le projet accorde à bon droit aux individus nés en France d'une mère qui elle-même y est née et auxquels la jurisprudence de la Cour de cassation a appliqué la nationalité française, un délai d'un an à partir de la promulgation de la loi pour réclamer la qualité d'étrangers ». C'était bien laisser entendre que la disposition devait s'appliquer à tous les individus nés en France d'une mère qui elle-même y était née et ayant atteint leur majorité à l'époque de la promulgation de la loi (1). Le ministre de la justice l'a compris ainsi, lorsque dans sa circulaire du 28 août 1893, il a admis « tous les individus qui ayant atteint lors de la promulgation de la loi leur 22<sup>e</sup> année, se trouveraient exclus du droit de répudiation concédé par l'art. 8, 3<sup>e</sup> nouveau, à réclamer, quel que fût leur âge, la qualité d'étranger pendant un délai d'un an, du 22 juillet 1893 au 22 juillet 1894 inclusivement » (2).

1. Les individus nés en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née, et ayant atteint l'âge de 22 ans accomplis au moment de la promulgation de la loi de 1889 sans avoir décliné la qualité de Français, conformément aux lois de 1831 et de 1874, sont Français irrévocablement, s'ils n'ont pas répudié la nationalité française dans le délai qui leur a été accordé par la loi de 1893. En ce sens : Trib. correct. Seine, 16 mars 1897. Lois nouv. 4<sup>e</sup> p., 122. 1897.

2. Dans l'année 1894, il n'y a eu que 283 déclarations faites en vertu de la disposition transitoire introduite dans l'art. 2 de la loi de 1893 (V. Rapp. de M. la Borde, directeur des aff. civ. et du sceau au ministre de la justice pour l'année 1894. *J. Cl.* 1896, p. 929). Depuis 1889, il n'avait été reçu par le ministère de la justice de la part de personnes placées dans la situation prévue par la disposition transitoire, que 51 déclarations de répudiations, dont 7 postérieures à l'arrêt de 1891 (Rapp. Thézard). Ces déclarations avaient naturellement été rejetées comme illégales.

La disposition transitoire de la loi de 1893 a actuellement ceci d'intéressant, c'est qu'elle détruit toute controverse sur le point de savoir si la loi de 1889 a eu ou n'a pas eu un effet rétroactif. Il est incontestable que cette loi a agi rétroactivement : qu'elle s'est appliquée aux individus mineurs nés en France avant sa promulgation, puisque la loi de 1893 a restitué à titre de faveur pendant la durée d'un an à ces mêmes individus majeurs au moment de sa promulgation, la faculté de répudiation dont ils avaient été privés en droit, faculté qui existait au moment de leur naissance, en vertu des lois de 1851 et de 1874.

Il faudrait bien se garder de dire, comme l'a fait le gouvernement suisse (1), que la disposition transitoire de la loi de 1893 contenait un principe de rétroactivité, parce qu'elle n'a pas considéré purement et simplement comme étrangers les individus nés en France d'une mère qui seule y était née et majeurs avant sa promulgation ; qu'elle les a au contraire déclarés Français, en leur accordant une faculté de répudiation. Ces individus sous l'empire des lois antérieures de 1851 et de 1874, de 1889 étaient bien des Français. On ne les considérait comme étrangers que parce que le texte de ces lois était mal interprété par l'administration. La loi de 1893 n'a contenu aucun principe de rétroactivité ; elle a confirmé l'interprétation donnée par la jurisprudence et n'a fait que la modifier pour en atténuer les conséquences.

1. V. Instruction du pouvoir fédéral aux Etats confédérés. Circul. du 28 juillet 1893, *J. CL.* 1893, p. 1006. « On a ajouté dans la loi, dit la circulaire, un principe de rétroactivité fort grave en ce sens que toutes les personnes nées en France d'une mère née elle-même en France, quel que soit aujourd'hui l'âge de ces personnes ou leur lieu de résidence, sont irrévocablement de nationalité française, à moins qu'elles ne répudient cette nationalité dans le délai d'un an à partir de la promulgation de la loi. »



## DEUXIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE POSTÉRIEURE A LA NAISSANCE

##### JURE SOLI

La Commission de la Chambre des députés, après avoir supprimé la faculté d'option que les lois de 1831 et de 1874 accordaient à l'individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né et que le projet du Sénat lui avait conservée, fut amenée à se demander si l'on ne pouvait pas transporter à la première génération la règle que la loi de 1831 avait posée pour la seconde. Deux systèmes s'offraient à son choix : dans le premier, la naissance sur le sol français était attributive de la nationalité française ; dans le deuxième, elle n'était, comme sous l'ancien art. 9 C. civ., qu'un titre à l'acquisition de la qualité de Français. Ce deuxième système fut jugé insuffisant. Le premier parut trop rigoureux, parce que la nationalité française pouvait être conférée à des étrangers nés accidentellement en France, sans lien avec notre pays, autre que le fait matériel d'une naissance. Quand deux générations sont nées sur le territoire français, il est possible de fonder sur cette double circonstance la présomption d'un établissement permanent en France et de conférer la nationalité française en raison de cette présomption ; mais quand une seule généra-

tion est née dans notre pays, cela n'est guère possible. On fut conduit à se ranger à un système mixte qui est le suivant :

La naissance accompagnée d'un établissement de domicile qui autorise à penser qu'elle n'a pas eu lieu accidentellement et que l'enfant a été élevé en France, est attributive de la nationalité française (art. 8, II, 4<sup>o</sup>).

La naissance seule ne confère pas la qualité de Français (1) ; elle donne la faculté de l'acquérir sous certaines conditions (art. 9).

### **I. Etrangers nés et domiciliés en France à l'époque de leur majorité.**

Est Français, aux termes de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> : « *tout individu (2) né en France d'un étranger (3) et qui, à l'époque de sa majorité, est domicilié (4) en France, à moins que dans l'an-*

1. La majorité des auteurs et la jurisprudence sont en ce sens.

2. Il est incontestable que l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> vise aussi bien l'enfant légitime que l'enfant naturel né en France, d'un père étranger ou d'une mère étrangère.

3. L'étranger pourra être un ex-Français.

4. Je crois que le législateur eût mieux fait d'envisager le domicile des parents et de dire que l'enfant né en France serait Français de naissance, si ses parents résidaient en France, au moment où il viendrait au monde. Ce système eût été plus simple que celui de l'art. 8 II 4<sup>o</sup> et tout aussi rationnel. L'enfant né en France de parents qui y habitent et par suite doivent avoir un certain attachement pour notre pays, recevra très probablement une éducation française. Si on lui conférait dès l'instant où il vient au monde, la qualité de Français, en raison du fait de sa naissance et de l'établissement de sa famille en France, il n'en souffrirait pas beaucoup, puisqu'il pourrait décliner cette qualité au cours de sa 22<sup>e</sup> année.

Nous verrons que dans l'hypothèse de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, il faut attendre la majorité pour savoir si l'enfant est Français ; ce n'est qu'à cette époque et s'il est domicilié, qu'il deviendra Français et peut-être pour un temps très court. Je ne vois aucune relation nécessaire entre la majorité et l'attribution de nationalité d'une part, entre la majorité et le domicile d'autre part. Pourquoi la naissance et le domicile auront-ils plus d'influence sur la nationalité à cette époque qu'auparavant ? Lorsqu'il s'agit de déterminer l'âge auquel un

*née qui suit sa majorité, telle qu'elle est réglée par la loi française, il n'ait décliné la qualité de Français et prouvé qu'il a conservé la nationalité de ses parents par une attestation en due forme de son gouvernement, laquelle demeurera annexée à la déclaration et qu'il n'ait en outre produit, s'il y a lieu, un certificat constatant qu'il a répondu à l'appel sous les drapeaux, conformément à la loi militaire de son pays, sauf les exceptions prévues aux traités. »*

4. — La lecture de ce texte indique d'une façon certaine que la naissance en France n'est pas suffisante pour conférer à un individu majeur la nationalité française ; pour que cet indi-

vidu pourra opter entre deux nationalités, je comprends qu'on s'occupe de la majorité, mais je ne le comprends pas, quand il s'agit de conférer une nationalité à une personne, sans que cette personne ait besoin de la solliciter.

La commission de la Chambre des députés avait songé au domicile des parents ; mais ce domicile n'aurait produit d'effet que postérieurement à la naissance de l'enfant ; elle avait posé comme principe que l'individu né en France d'un étranger est Français, si au moment de son appel sous les drapeaux ou dans l'année qui suit sa majorité, son père est établi depuis 20 ans en France (V. J. *Le Droit*, du 27 sept. 1888). L'application de ce principe aurait certainement soulevé des graves complications ; l'âge auquel la nationalité française aurait été attribuée n'aurait jamais été fixe ; il y aurait eu de plus des contestations au sujet de la durée de l'établissement, exigée par la loi.

La disposition de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> est imparfaite, mais elle constitue à mon avis, l'innovation la plus importante de la loi du 26 juin 1889. Elle fait des Français avec la première génération d'étrangers née sur notre sol.

Il serait intéressant de connaître le nombre des individus qui chaque année deviennent Français en vertu de cette disposition et n'usent pas de la faculté de répudiation qui leur est accordée.

Malheureusement les statistiques du ministère de la justice ne nous fournissent à cet égard aucun renseignement. Nous connaissons par elles le chiffre des déclarations d'extranéité (En 1896, 166, art. 8, § 3<sup>o</sup> ; 290, art. 8, § 4<sup>o</sup>. J. *Off.*, 4 juin 1897. En 1897, 181, art. 8 3<sup>o</sup> ; 223, art. 8 4<sup>o</sup>. J. *Off.*, 5 mars 1898), mais nous ignorons celui des individus nés et domiciliés en France à l'époque de leur majorité, francisés définitivement, comme du reste celui des individus nés en France d'un parent qui lui-même y est né. La lacune pourrait être comblée grâce à une entente de la Chancellerie avec le service du recrutement et le service de l'état civil, ainsi qu'au moyen d'interrogations posées dans le questionnaire des recensements quinquennaux.

vidu soit Français il faut qu'au fait de la naissance se joigne celui d'un établissement de domicile dans notre pays; si le concours de ces deux faits existe, il aura la qualité de Français de plein droit, en vertu de la loi; mais non pas irrévocablement, puisqu'il possédera la faculté de la répudier, pendant tout le cours de sa vingt-deuxième année.

2. — Que faut-il entendre par l'expression « domicilié » ?

La loi a le tort de ne pas donner de définition.

Il est absolument sûr que dans l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, il ne s'agit pas du domicile autorisé de l'article 13 C. civ.; en effet, réduire l'application des dispositions qui nous occupent aux seuls étrangers autorisés, ce serait en faire lettre morte, encore faudrait-il admettre, ce qui est contesté, qu'un étranger mineur puisse être autorisé (1).

D'une part, il résulte très nettement des travaux préparatoires que l'expression *domicilié* ne doit pas être prise au sens technique du mot, mais bien à celui de résidence, d'établissement ayant un caractère permanent (2). D'autre part, j'estime que le domicile de l'article 8, II, 4<sup>o</sup>, n'est pas en principe celui des représentants légaux, que ce n'est pas un domicile de dépendance; s'il en était autrement, ce serait faire dépendre la nationalité d'un majeur de la volonté d'autrui.

Je conclus de ce qui précède que, pour que l'article 8, II, 4<sup>o</sup> puisse s'appliquer, les jeunes gens nés en France doivent y avoir à leur majorité une résidence effective; peu importe que leurs parents aient cessé de résider dans notre pays.

1. V. Dans le sens affirmatif : Lesueur et Dreyfus, p. 58; Stemler, *J. Cl.* 1890, p. 393; Audinet, *Rev. crit.* 1891, p. 27; C. de Bordeaux, 24 mai 1876 S. 77. 2. 109; Négative : Cohendy, le *Droit*, 3 nov. 1889; Weiss, *Tr. élém. dr. intern. pr.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 129; Vincent, la *Nation*, n<sup>o</sup> 62, p. 64.

2. Il y a bien juridiquement, a dit le rapporteur à la Ch. des dép. M. Ant. Dubost, une différence entre la résidence et le domicile, mais le domicile tel qu'il est prévu à notre article 8, doit être entendu *lato sensu* (2<sup>e</sup> rapp. suppl. Ch. des dép. sess. 1889, n<sup>o</sup> 3560).

L'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, recevra-t-il aussi son application, lorsque les individus nés en France s'y trouvent accidentellement à l'époque de leur majorité et qu'ils n'y résident pas d'une manière normale ? Je ne le pense pas non plus ; on ne doit prendre en considération qu'une habitation en France, pour se servir de l'expression employée par le rapporteur à la Chambre, M. Ant. Dubost (1). Un simple séjour ne serait pas suffisant. De même, il ne suffirait pas que la résidence n'existât seulement qu'à l'époque de la majorité ; il ne suffirait pas qu'à ce moment l'individu né en France, fût présent sur le territoire français et manifestât l'intention d'y avoir sa résidence habituelle (2) ; l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, ne suppose pas, pour l'attribution de la nationalité française, une simple manifestation de volonté de la part de l'individu qu'il vise ; il repose sur une présomption d'attachement à notre patrie, présomption qui pour être sérieuse, ne peut résulter que d'un état de choses ayant eu une certaine durée entre la naissance et la majorité. Comme le disait M. Delsol au Sénat : « L'enfant qui réunit la double condition d'être né en France et d'y être domicilié à l'époque de sa majorité.., peut, à juste titre, être considéré comme lui étant attaché par des liens puissants. La France est son pays natal, il y a été élevé, il ne connaît pas d'autre patrie. »

Il ne faut pas méconnaître qu'il y aura matière à difficultés quand il s'agira de savoir, si une résidence doit être ou ne pas être considérée comme permanente (3).

1. « Il s'agit, disait M. Ant. Dubost (Ch. des dép. Sess. 1889, 2<sup>e</sup> rapp. suppl., n<sup>o</sup> 3560) de déclarer Français les individus qui nés en France, habitent « encore » notre pays à leur majorité ; la résidence permanente équivaut ici au domicile ».

2. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 167. — En sens contraire : Weiss, *Tr. th. et prat. dr. int. pr.*, t. 1 p. 104 ; Vincent, p. 51 n<sup>o</sup> 38 ; Hubert, de la nat. et du dr. d'expulsion, *J. Cl.* 1895. « Le texte de l'art 8, II, 4<sup>o</sup> dit la circulaire du garde des sceaux du 28 août 1893, vise les individus qui nés en France, habitent « encore » notre pays à leur majorité ; la résidence permanente équivaut ici au domicile ».

3. Un individu peut habiter six mois en France et six mois à l'étranger. Que décidera-t-on en ce sens ?

Ces difficultés inhérentes à toute condition de domicile insérée dans une loi, ne seront pas très fréquentes en pratique. Les étrangers nés et résidant en France se verront au cours de leur vingt-deuxième année, forcés par la loi militaire de prendre un parti au sujet de leur nationalité ; il ne pourra y avoir de questions sérieuses que pour les femmes étrangères nées en France, ou pour les individus omis sur les tableaux de recrutement.

3. — Il est certain qu'à l'époque de sa majorité, l'individu qui est né en France et y est domicilié, a la qualité de Français. Mais ne l'avait-il pas auparavant ? Le domicile à la majorité, n'a-t-il pas simplement confirmé la nationalité française que cet individu avait acquise par sa naissance et dont il a joui au cours de sa minorité ?

Le texte de la loi étant mal rédigé et péchant par un défaut de précision, on a pu prétendre que le mineur né et résidant en France était français.

1° L'enfant naît français (1).

1. — La contexture de l'art. 8 II peut faire penser que l'étranger qu'il vise, est Français depuis sa naissance. En effet, cet article donne une énumération des individus qui sont Français et met sur la même ligne que l'individu né d'un Français, l'individu né en France d'un étranger ; celui-ci serait donc Français, avec la faculté de répudier à sa majorité la nationalité française.

2. — Les travaux préparatoires sont favorables à cette manière de voir.

Le rapporteur de la Chambre des députés (2) a déclaré

1. En ce sens : C. d'app. Montpellier, 3<sup>e</sup> Ch. correct., 8 mai 1891, *J. Cl.* 1891, p. 954 (Voir lettre du garde des sceaux chargeant le procureur général près la C. de cassat., de déférer dans l'intérêt de la loi à la cour suprême l'arrêt de la Cour de Montpellier. Cass., 19 déc. 1891, *J. Cl.* 1892, p. 690). Trib. correct. de Sidi-bel-Abbès, 26 août 1891, *J. Cl.*, 1892, p. 690 ; V. Bonnet, *Moniteur judiciaire du midi* du 7 juin 1891.

2. Ch. des dép. Doc. parlem., 1887.



que l'on proposait une extension considérable de la loi de 1874. C'est donc le système que les lois de 1831 et de 1874 avaient établi pour la deuxième génération d'étrangers née en France qui doit s'appliquer dorénavant dès la première.

« L'individu touché par l'art. 8 II, 3°, a-t-il dit encore (1), serait Français de plein droit sans pouvoir en décliner la qualité sous aucun prétexte ; l'individu touché par l'art. 8 II, 4° serait Français aussi, mais avec la faculté de renoncer à cette qualité en prouvant toutefois qu'il a conservé sa nationalité d'origine..... » Et plus loin le rapporteur parle à propos de ce dernier individu de « cette qualité de Français qui lui appartient de par la naissance. »

Dans la discussion de la loi, M. Maxime Lecomte (2) a affirmé sans être contredit, que le principe du projet de loi était : que tout individu né en France est Français. C'était le principe de notre ancien droit et c'était aussi le principe du droit de la Révolution, a-t-il ajouté.

3 — Jusqu'au Code civil, l'enfant né en France d'un étranger a été Français de naissance et la même règle se rencontre dans les lois des pays restés fidèles au *jus soli*, par exemple dans la loi anglaise de 1870 dont la nôtre paraît s'être inspirée.

4. — L'article 17, C. civ., prévoit comme mode de perte de la qualité de Français la répudiation faite dans les termes de l'art. 8 II 4° ; c'est indiquer par là que cette qualité appartient à l'individu qui souscrit la déclaration de répudiation (3).

5. — Le décret du 13 août 1889 rendu pour l'application de

1. Ch. des dép. Sess. extraordin., 1887, n° 2083.

2. Ch. des dép. Séance du 16 mars 1889.

3. Solution adoptée par un jugement du trib. de Nice, le 14 octobre 1889, réformé par un arrêt de la Cour d'Aix, du 4 décembre 1886, *J. Cl.*, 1889, p. 840.

la loi de 1889 fournit dans le même sens un argument des plus sérieux. Son article 11 règle la renonciation du mineur au droit qui lui appartient par application de l'art. 8, II 4° de décliner à sa majorité la qualité de Français. Du moment qu'on admet que le mineur peut faire cette renonciation, on doit supposer qu'il est déjà Français. Assurément, un décret même rendu en Conseil d'Etat ne constitue pas une interprétation obligatoire de la loi, mais il a une valeur considérable : les rédacteurs de ce décret ont été mieux que personne à même de connaître la pensée du législateur et de déterminer le sens exact de la loi.

6. — Le texte de l'art. 9 qui dans son paragraphe 10 permet au mineur né en France d'un étranger de réclamer la qualité de Français, semble bien considérer ce mineur comme étranger; mais ce texte se concilie difficilement avec l'art. 8, II 4° et on peut presque le considérer comme un vestige d'un système abandonné.

2° L'enfant naît étranger.

Réfutation des arguments précédents :

1. — L'art. 8 déclare Français l'individu né en France et qui y est domicilié à sa majorité, comme plus loin il déclare Français l'individu naturalisé, sans que dans le premier cas pas plus que dans le second il entende faire de l'individu un Français avant que la naturalisation ait été obtenue, avant que le fait d'une résidence en France à la majorité se soit produit.

2. — Les travaux préparatoires, même dans les passages cités ne dénotent pas une volonté formelle chez le législateur de faire de l'enfant mineur né en France d'un étranger, un Français dès sa naissance. Il sera bien Français de par la naissance, à cause de sa naissance, quoiqu'il le soit seulement à une époque ultérieure (1).

1. Les passages cités s'expliquent, dans l'opinion qui admet que l'acqui-

Au reste les assertions vagues, hasardées ou même complètement inexactes ne manquent pas dans les rapports et les discours qui ont précédé le vote de la loi.

3. — Il n'y a aucun rapprochement à faire avec les diverses législations étrangères qui suivent le *jus soli*. Dans ces législations, la condition à laquelle est subordonnée la nationalité de l'enfant se trouve réalisée au jour de la naissance (1) ou bien la naissance sur le sol est à elle seule attributive de nationalité (2).

Il n'y a non plus aucune conclusion à tirer des précédents de notre loi. Dans l'ancien droit, dans le projet du Code civil, c'était sans condition que l'enfant né en France était Français. D'après la loi de 1851, l'enfant né en France n'était Français que si l'un de ses auteurs était né dans ce pays ; la condition à laquelle était subordonnée la nationalité française de l'enfant, devait être réalisée au jour de la naissance. Dans notre loi nouvelle la qualité de Français n'est pas attribuée à tout étranger né en France ; il y a quelque chose de particulier et de nouveau dans la loi de 1889, c'est que d'après son article 8 II 4°, la nationalité dépend d'un fait postérieur à la naissance : il ne suffit pas d'être né en France, il faut de plus y être domicilié, au moment de la majorité ; c'est à ce moment seulement qu'on sait si les deux conditions posées par la loi, naissance en France et domicile en France, sont réalisées ; c'est à ce moment seulement que les deux faits produiront leur effet et entraîneront l'acquisition de la nationalité française.

sition de la nationalité française à la majorité rétroagit et que l'individu né et domicilié en France à cette époque doit être réputé Français de naissance, grâce à cet effet rétroactif.

1. Code civil italien art. 8. « L'enfant né en Italie est Italien si son père était domicilié en Italie depuis plus de dix ans ».

2. Loi anglaise, art. 4, acte du 12 mai 1870 : L'enfant né en Angleterre est Anglais (sauf un droit d'option à sa majorité pour sa nationalité d'origine).

Au surplus, si l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> naît français, il faut faire dépendre la nationalité de cet individu lorsqu'il est mineur, du fait de sa résidence en France ; il est bien certain, en effet, que l'individu né d'un étranger en France et qui n'y réside pas, est étranger jusqu'à ce qu'il souscrive la déclaration prévue par l'art. 9. Si au cours de la minorité, le domicile de l'enfant né en France est transporté de France à l'étranger, sa nationalité française doit être perdue : il était Français parce qu'il résidait en France, il devient étranger parce qu'il n'y réside plus. S'il rentre en France étant encore mineur, il recouvrera la nationalité française. Or, rien dans la loi ne révèle l'existence de cette cause de perte et de recouvrement de la nationalité française, la translation du domicile (1).

S'il fallait voir dans le transfert de ce domicile hors de France une cause de perte de nationalité française, on pourrait se demander à quel moment précis la qualité de Français sera perdue ? Serait-ce dès l'instant où le mineur a quitté la France (2) ou à l'époque de sa majorité (3) ? La loi aurait dû le dire ; si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle a considéré que la qualité de Français n'est acquise qu'à la majorité.

4. — Quant à l'art. 17, il n'implique nullement la solution a prétendu en tirer. La répudiation de la nationalité française qu'on ne peut intervenir qu'à dater de la majorité ; or, à cette époque la nationalité est réellement acquise à l'étranger né en France qui s'y trouve domicilié et la répudiation lui fait perdre la qualité de Français sans qu'il soit nécessaire de dire qu'il a eu cette qualité en naissant.

5. — Quant au décret du 13 août 1889, art. 11, il n'interprète pas la loi, il la complique. Au reste, une disposition du même

1. En ce sens, Lesueur et Dreyfus, p. 462 et Audinet, *J. Cl.*, 1891.

2. La solution affirmative serait contraire à ce principe certain de notre législation, qu'un mineur Français ne peut perdre sa nationalité française.

3. Si la perte n'avait lieu qu'à la majorité, l'ex-mineur ne pourrait l'empêcher de se produire.

article, contraire certainement aux textes de la loi (celle qui reconnaît à l'enfant mineur d'un étranger naturalisé la faculté de renoncer par anticipation à décliner la nationalité française) montre bien pour moi, que les auteurs du décret en réglant l'application de la loi ne se sont pas cru tenus de la respecter scrupuleusement.

6. — Le texte de l'art. 9 a été très mal rédigé, comme on le verra plus loin. Mais on ne peut pas cependant en faire abstraction et sans le violer directement, admettre nonobstant son § 10, que l'enfant né en France d'un étranger est Français pendant sa minorité.

La disposition de l'article 9 est très nette sur ce dernier point et on ne saurait se prévaloir contre elle de l'art. 11 du décret du 13 août qui ne doit assurer que l'exécution de la loi.

A mon avis, l'enfant visé par l'art. 8, II, 4°, naît étranger. C'est du reste l'opinion professée par la majorité des auteurs et admise par la jurisprudence de la Cour de cassation. Mais alors une seconde question se pose, c'est celle de savoir si l'individu dont il s'agit, naissant étranger, est en même temps Français sous condition suspensive (2), etsi la condition réalisée produit un effet rétroactif,

La réponse affirmative est la bonne, dit-on parce qu'elle se concilie facilement avec le texte de la loi et autant qu'on peut le discerner, avec l'intention du législateur.

L'article 8, II, dit « sont Français » et son § 4 signifie que la disposition précédente s'appliquera aux individus nés en France d'un étranger, s'ils y sont domiciliés à l'époque de leur majorité.

L'existence du domicile à la majorité est en réalité une condition suspensive et cette condition accomplie doit rétroagir au jour de la naissance en vertu d'un principe général et par

1. En ce sens Audinet, précité.

2. Ou étranger sous condition résolutoire, cela revient au même.

application de l'art. 1179 C. civ. L'idée de condition appelle celle de rétroactivité (1). L'expression « sont Français » ne veut-elle pas dire que la condition accomplie, l'individu devra être considéré comme ayant toujours été Français ?

L'art 8, II emploie, il est vrai, la même expression, se sert également du présent pour les étrangers naturalisés qui ne deviennent certainement Français que pour l'avenir (art. 20 C. civ.). Mais il faut observer que notre article se divise en deux parties, l'une relative aux Français de naissance, l'autre aux Français par naturalisation. Les étrangers nés et domiciliés en France figurent dans la première catégorie. Dans le projet voté par le Sénat, l'art. 9 s'appliquait à tous les individus nés en France d'un étranger qui n'y est pas né. La Chambre, puis le Sénat établirent dans la suite une distinction entre ces individus, et parlèrent avec intention des domiciliés dans l'art. 8, II, parce qu'ils sont bien Français de naissance, du moins rétroactivement, lorsque la condition suspensive de domicile est réalisée.

L'art. 9 ne prévoit pas l'hypothèse de l'étranger né en France et domicilié à sa majorité parce que dans cette hypothèse, on a écarté précisément l'application de l'art. 20 d'après lequel au cas prévu par l'art. 9 la qualité de Français n'est acquise que pour l'avenir. En supprimant les effets rétroactifs de l'attribution de la nationalité française en vertu de l'art. 9, le législateur a par là même manifesté son intention de respecter les principes généraux sur la condition, à l'égard de ceux qui nés en France y sont domiciliés, lorsqu'ils ont atteint leur vingt-deuxième année.

Au reste les travaux préparatoires sont favorables à cette conclusion. Les passages du rapporteur à la Chambre des députés cités plus haut l'expliquent d'une façon très suffisante, dès qu'on admet que la nationalité française acquise à la ma-

1. V. en sens contraire, Surville, aperçu critique sur la détermination de la nationalité d'origine, *Revue critique*, 1888, p. 506.



majorité rétroagit et que l'individu né en France et domicilié est réputé avoir été Français de naissance.

Ainsi les individus visés par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> naîtraient étrangers, le seraient pendant leur minorité, mais seraient en même temps Français sous condition suspensive (1). A leur majorité ils seraient réputés avoir été régis pendant leur minorité par la loi française (2). Les enfants qu'ils auraient eus pendant cette minorité seraient nés en France, en vertu de l'effet rétroactif; la femme qu'ils auraient épousée étant mineurs, serait devenue Française par son mariage si elle était étrangère de naissance ou n'aurait jamais cessé de l'être si elle était Française de naissance, toujours en vertu de cet effet (3).

Cette solution est consacrée par un certain nombre d'auteurs (4) et approuvée par la chancellerie (5).

1. Les partisans de ce système en voient l'approbation dans l'art. 11 du décret du 13 août 1889 qui permet aux enfants nés en France d'étrangers de renoncer pendant leur minorité à la faculté de répudier la nationalité française. Je crois que l'art. 11 du décret paraîtrait plutôt supposer qu'ils sont Français sous condition résolutoire.

2. Pendant leur minorité, ils auront été régis par la loi étrangère; c'est un fait contre lequel la rétroactivité ne saurait prévaloir. Il faut reconnaître que les actes qui auront été valablement fait sous l'empire de la loi étrangère, resteront valables même après la majorité. Les actes accomplis pendant la minorité d'après la loi française, seraient valables en vertu de la rétroactivité, même si la loi du pays d'origine de l'individu n'avait pas été observée (Audinet, précité).

3. C'est à cause de ces résultats, disent les partisans de la condition suspensive avec effet rétroactif, (entre autres Vincent, la loi du 26 juin 1889, sur la nationalité; public. de la *Revue des lois nouvelles*, p. 52, n<sup>o</sup> 40) que le décret réglementaire du 13 août 1889, qui s'occupe des enfants et de la femme de celui qui acquiert la qualité de Français par application des art. 9 ou 10 (Art. 5 par. 2), ne dit rien lorsque le père, la mère ou le mari sont Français en vertu de l'art. 8 II 4<sup>o</sup>. On pourrait répondre que le silence du décret s'explique, parce que l'acquisition de la qualité de Français basée sur 8 II 4<sup>o</sup> ne nécessite pas de déclaration, elle a lieu de plein droit.

4. Weiss, *Tr. th. et prat. de dr. int. pr.* I p. 463 et 483; Audinet, *J. Cl.*, p. 198 et 200; Id., 1891, p. 37, 42, 43; Cohendy, *Le Droit*, du 17 oct. 1889; Vigié, *C. de dr. civ.*, p. 60; Glard, de l'acquis, de la perte de la qual. de Fr., p. 90 et 104; Vincent précité.

5. V. en ce qui concerne la Chancellerie, un cas cité par Gruffy., *J. Cl.*, 1894, p. 481, 482.

Je pense cependant que l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, devient français à sa majorité, sans que cette acquisition de la nationalité française ait un effet rétroactif (1).

Le domicile dont il est parlé dans l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> n'est pas une condition proprement dite (2) ; c'est un élément sans lequel l'acquisition de la qualité de Français ne peut avoir lieu, comme le décret dans la naturalisation ordinaire, comme la déclaration dans les cas de réclamation de la nationalité française. Lorsque cet élément se rencontre, l'attribution de la qualité de Français a lieu immédiatement pour l'étranger, à sa majorité, sans que cet étranger puisse se prétendre devenu Français rétroactivement. Il n'y a pas grande différence entre l'étranger de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> et celui de l'art. 9. Tous deux ont seulement la faculté de devenir Français à leur majorité ; l'étranger né en France, est-il domicilié dans notre pays à l'époque de sa majorité, il devient Français de plein droit, sans déclaration ; est-il domicilié hors de France à la même époque, il devient Français s'il établit son domicile en France et s'il fait une déclaration. La naissance sur le sol français est insuffisante pour conférer à l'étranger la qualité de Français, même sous condition suspensive ; si un deuxième fait, une résidence en France ou une déclaration précédée d'un établissement en France, vient à se produire dans la suite, le fait de la naissance exercera alors une influence, mais en concours

1. En ce sens, Baudry-Lacantinerie, t. I, 1894, 5<sup>e</sup> édit., p. 69 ; Huc, *comm. th. et prat. C. civ.* I, p. 297 ; Surville, de la nationalité des enfants nés sur le sol français de parents étrangers, *J. Cl.* 1893, p. 673 ; G. de Lapradelle, de la nationalité d'origine ; Stemler, application pratique de la nouvelle loi sur la nationalité par l'administration, *J. Cl.* 1890 ; Campistron, *Comment. prat. des lois sur la nation* ; Lesueur et Dreyfus, p. 163.

2. Pourquoi dire que l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> est Français sous une condition suspensive ?

Dit-on que l'enfant naturel doit être considéré comme un enfant légitime sous condition suspensive de sa légitimation ? Evidemment, non (En ce sens, Gruffy, *J. Cl.* 1894, p. 472 et suiv.).

avec le second (1) ; ce n'est pas l'un ou l'autre de ces faits qui détermine l'acquisition de la nationalité française, c'est leur concours, leur coexistence (2).

L'omission de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> dans l'énumération de l'art. 20 s'explique aisément : la disposition de ce dernier article a été rédigée à un moment où l'art. 9 contenait seul les règles relatives à l'individu né en France d'un étranger ; on a négligé de la compléter, lorsqu'une partie de ces règles a été transportée sous l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> (3).

D'ailleurs, on ne peut pas aller contre l'évidence des faits :

1. La circulaire du ministre de la justice aux Procureurs généraux, relativement aux déclarations de nationalité (23 août 1889) disait fort bien, en parlant de l'individu visé par l'art. 8 II 4<sup>o</sup> : la qualité de Français résulte pour lui de la réunion de deux circonstances : naissance sur le territoire français et domicile sur ce même territoire lors de la majorité.

2. M. G. de Lapradelle, partisan de la non-rétroactivité s'exprime ainsi : « Lorsque la naissance de l'enfant sur notre territoire se combine avec un autre élément, tel que la résidence sur ce territoire, il y a lieu de présumer son absorption par la France. Le *jus soli* résume l'influence du milieu dans lequel l'individu a grandi. La nationalité française ne prend possession de lui que par un progrès lent et insensible qui n'est définitivement réalisé que par le domicile en France à l'époque de la majorité. Déclarer que le changement de nationalité doit être rétroactif, c'est se mettre en contradiction avec l'idée d'assimilation, présomption qui l'explique (p. 204 et 304).

J'estime cette explication beaucoup plus satisfaisante que celle donnée par M. Campistron (p. 130). Pour cet auteur, le fait d'établir ou de conserver son domicile en France à l'âge de 24 ans, n'est qu'une sorte de déclaration tacite, analogue à celle qui résulte du fait de participer aux opérations du recrutement (9 p. 11, C. civ.). Il n'y a pas de motifs, dit-il, pour traiter différemment les deux modes de déclaration tacite ; or celle de l'art. 9, p. 11, a lieu sans rétroactivité. Ce raisonnement est ingénieux, mais je crois que son point de départ est faux. Pour dire qu'il y a déclaration tacite, il faudrait que l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, n'ait pas la faculté de répudier la nationalité française. C'est le fait de n'avoir pu exercer cette faculté au cours de la 22<sup>e</sup> année qui peut être considéré comme une option tacite en faveur de la qualité de Français.

3. En ce sens : M. G. de Lapradelle, p. 306 ; Lesueur et Dreyfus, p. 165 ; Stemler, précité, p. 563 (Pour M. Stemler et certains auteurs, il s'agit dans l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, d'une véritable naturalisation de faveur ; or la naturalisation n'a pas d'effet rétroactif).

l'individu dont il s'agit a été étranger pendant toute sa minorité, on ne peut pas faire qu'il ait été français.

L'art. 20 déclare que les art. 9, 10, 18, 19, qui règlent des cas d'acquisition de la nationalité française postérieure à la naissance, n'ont pas d'effet rétroactif. Or, la qualité de Français peut être assurée au mineur né en France d'un étranger, dès sa minorité, par une déclaration prévue par l'art. 9, § 10 ; il est certain qu'en ce cas et aux termes de l'art. 20, la qualité de Français ne rétroagit pas à la naissance du mineur. Si on admet que dans l'hypothèse de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, il y a effet rétroactif, on traite alors l'individu qui attend sa majorité pour devenir Français, d'une manière plus favorable que celui au nom duquel, dès sa minorité, son représentant légal a souscrit une déclaration en vue de lui assurer d'une manière définitive la nationalité française ; c'est une contradiction injuste et bizarre (1).

Le décret réglementaire du 13 août 1889 ne dit rien, il est vrai, des enfants et de la femme de l'individu qui devient Français par l'effet de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, tandis qu'il s'occupe de ceux de l'individu qui devient Français en vertu des art. 9 et 10. Est-ce parce que c'était inutile, parce que la femme et les enfants sont Français rétroactivement, lorsque le mari ou le père acquiert la nationalité française aux termes de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ? Je pense qu'il ne faut pas attacher une grande importance à ce décret ; les partisans de la condition suspensive reconnaissent eux-mêmes que les auteurs du décret ne se sont pas cru astreints à respecter la loi scrupuleusement.

1. En ce sens Stemler, précité, p. 563.

M. Audinet, partisan du système de la rétroactivité, frappé de la contradiction voudrait voir modifier les deux derniers paragraphes de l'art. 9, en ce sens que le mineur serait Français rétroactivement et de naissance, lorsque suivant les conditions prescrites par la loi, il aurait réclamé expressément cette nationalité ou lorsqu'inscrit sur les listes de recrutement, il n'aurait pas excipé de son extranéité. Cette inscription ne peut avoir lieu que par erreur, cependant il est bon de la prévoir (*J. Cl.* 1891).

Le système qui nie l'existence d'une condition suspensive et de la rétroactivité a l'avantage d'être simple en même temps que rationnel. Il évite les difficultés et les complications qu'entraîne toujours la rétroactivité de la condition accomplie. L'effet rétroactif pourrait peut-être avoir des conséquences fâcheuses pour l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ; ces conséquences pourraient être encore plus fâcheuses si l'individu devenu Français à sa majorité n'avait pas l'intention de le rester. Si on repousse l'effet rétroactif, le changement de nationalité qui s'opère pour la loi française, n'a aucune influence sur les actes antérieurement accomplis par l'individu auquel il s'applique (1).

Le *jus sanguinis* reste pour les enfants nés en France d'étrangers qui n'y sont pas nés eux-mêmes, l'unique critérium de leur nationalité d'origine. Ils ne seront pas Français de naissance ; mais s'ils sont domiciliés en France à leur majorité, le but que le législateur s'est proposé est atteint, puisqu'à partir de leur majorité, devenus Français, ils seront assujettis aux mêmes charges que les Français de naissance.

Au surplus, le système de la non-rétroactivité pour l'acquisition de la qualité de Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, peut seul concilier cet article avec le § 10 de l'article 9.

L'art. 8, II, 4<sup>o</sup> manque de précision, donne place à l'hésitation, mais cette hésitation doit disparaître en présence de la netteté de l'article 9, § 10. Ce § 10 indique d'une façon précise que l'enfant né en France d'un étranger est lui-même étranger au cours de sa minorité, puisqu'il lui donne le droit d'acquiescer pour l'avenir la nationalité française. Cela se comprend facilement si le mineur ne fait ainsi qu'anticiper l'exercice du

1. Peut-on admettre, dit M. Gruffy (Application pratique des lois françaises sur la nationalité par l'administration, *J. Cl.* 1894, p. 472 et suiv.), que la réclamation d'un fait « la résidence en France à la majorité » puisse modifier dans le passé tout le statut personnel d'un individu ?



même droit qui lui appartiendra à sa majorité (art. 9, § 1) ; cela est au contraire inexplicable s'il est déjà Français sous condition suspensive.

Comme il faut entendre la loi dans un sens raisonnable et clair plutôt que de lui prêter une véritable incohérence, l'article 9 prouve que l'individu né en France d'un étranger qui n'y est pas né, est pendant sa minorité étranger purement et simplement et que soit avant, soit après sa majorité, de plein droit ou par une déclaration, il ne devient Français que pour l'avenir (1).

4. — La majorité est celle qui est fixée par la loi française. Si l'Etat étranger dont dépend l'enfant par sa filiation est disposé en principe à voir dans l'option tacite pour la nationalité française une cause de dénationalisation, il en sera peut-être empêché si au regard de sa législation, l'enfant majeur en France, est encore incapable de changer de patrie. Aussi, il aurait peut-être été bon que l'option expresse pour la nationalité étrangère, et par suite l'option pour la nationalité française puisse se produire jusqu'à l'expiration de l'année qui suivra le moment où l'enfant sera devenu majeur par application de la loi personnelle de son auteur, dans le cas où cette loi reculera au delà de 21 ans, l'âge de la capacité juridique pour ceux qu'elle régit (2). Mais dans la pratique, ce système aurait été compliqué ; il aurait pu se faire, et c'eût

1. La jurisprudence est d'accord en général pour considérer comme étrangers et Français sous condition suspensive durant leur minorité les enfants nés en France d'un étranger, mais elle n'a pas statué sur la question de rétroactivité de la condition. V. Trib. de la Seine, 25 juillet 1889, *J. Cl.* 1890, p. 321 ; Trib. correct. de Reims, 14 décembre 1889, *J. Cl.* 1889, p. 840 ; Arr. de la C. d'Aix, 4 décembre 1889, *J. Cl.* 1889, p. 840 ; Arr. de la C. de Cass., Ch. crim., 19 décembre 1891, *J. Cl.* 1892, p. 690 et D. 93. 1. 329 avec note de M. Dupuis ; Bourges, 23 juillet 1893, *Sir* 1894, II, 203 ; Arr. de la C. d'Aix, 27 août 1897, *J. Cl.* 1898, p. 133.

2. V. en ce sens M. Weiss, *Rev. crit.* 1887, p. 493. La remarque peut être faite également en ce qui concerne l'art. 8, II, 3°.



été encore un inconvénient, que l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, qui actuellement est appelé sous les drapeaux dans l'année qui suit sa majorité telle qu'elle est fixée par la loi française, échappât à tout service dans l'armée active.

5. — L'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, devra s'appliquer aux enfants des agents diplomatiques et consuls ; l'agent diplomatique conserve bien en droit son domicile dans le pays qu'il représente(1), mais nous savons qu'il ne s'agit ici ni de domicile au sens technique du mot, ni de domicile de dépendance, mais bien d'une résidence effective de la part des enfants. L'application est moins grave que celle de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, puisque les individus visés par notre art. 8, II, 4<sup>o</sup> ont toujours la faculté de répudier la qualité de Français et restent étrangers durant leur minorité suivant l'opinion généralement admise ; elle sera aussi encore plus rare, car il est infiniment probable que les enfants d'agents diplomatiques ou de consuls, nés en France ne s'y trouveront pas à l'époque de leur majorité.

6. — Lorsque l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, est devenu Français, l'est-il sous condition résolutoire d'une option contraire, condition qui rétroagira ?

La loi a disposé que les déclarations de nationalité n'auraient pas d'effet rétroactif. Après avoir reconnu que la loi a étendu cette règle de la non-rétroactivité à l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, on peut être embarrassé sur le point de savoir si l'individu devenu Français à sa majorité est Français sous la condition résolutoire d'une option en faveur d'une nationalité étrangère et si dans le cas où il décline la qualité de Français, il doit être considéré comme rétroactivement étranger ; l'art. 20 est muet en ce qui concerne les déclarations d'extranéité, ce qui est un tort.

Si on décide qu'il y a condition résolutoire, en admettant que le mineur est Français sous condition suspensive (2)

1. En ce sens : Paris, 22 juillet 1813, D. 1813. 2. 919 ; Fœlix et Demangeat, 4<sup>e</sup> éd., t. I, p. 418.

2. Certains auteurs estiment que l'acquisition de la nationalité française

on se trouve en présence de deux modifications successives de nationalité produisant toutes les deux des effets rétroactifs ; le premier effet, celui produit par la réalisation de la condition suspensive sera bien inutile et plutôt fâcheux, puisqu'un an au plus, après qu'il se sera produit, le deuxième effet aura lieu.

Si on décide qu'il y a condition résolutoire en admettant que le mineur est étranger purement et simplement, il n'y aura qu'un changement de nationalité qui produira un effet rétroactif dans un passé très court, un an au maximum (1).

1° Il y a condition résolutoire (2). — L'individu est Français aux termes de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, « à moins qu'il n'ait décliné cette qualité... » L'emploi de cette tournure semble bien démontrer que le législateur déclare seul Français l'individu qui n'a pas répudié la nationalité française ; celui qui l'a déclinée est donc demeuré étranger et ce résultat ne peut être atteint que si un effet rétroactif est attribué à l'option effectuée.

Sous l'empire des lois de 1851 et 1874, le fils d'étranger qui,

est rétroactive, mais que la répudiation ne l'est pas (Guillot, *Acq. de la qual. de Fr.*, thèse. Lyon, 1890, p. 196 et 206. Vincent, p. 52, 57, n<sup>o</sup> 39 et 48). D'où cette conséquence relevée par M. G. de Lapradelle (p. 310) : L'optant de l'art. 9 qui déclare avoir des sentiments français, n'est pas Français de naissance, tandis que l'optant de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> qui déclare n'être pas Français de sentiments, de mœurs et d'habitudes, est censé Français depuis sa naissance, jusqu'à sa majorité.

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 152 et 165 ; Stemler, *J. Cl.* 1890, p. 563 et 579 ; G. de Lapradelle, p. 311 ; Rouard de Card, *la nationalité*, p. 163 et 171.

Auteurs qui admettent la rétroactivité d'une manière générale : Weiss, I, p. 165 et 187 ; Glard, p. 90 et 104 ; Audinot, *J. Cl.*, 1891 ; *Revue Critique*, 1891, du changement de nationalité des mineurs, p. 40 et 165.

2. En ce sens : Cass., ch. civ., 16 avril 1896 et 22 avril 1896, *J. Cl.* 1896, p. 1049 et 1897, p. 351 ; Douai, 9 juillet 1890, *J. Cl.* 1890, p. 921. Aucune décision judiciaire motivée n'a résolu la question de la rétroactivité de la condition résolutoire.

à sa majorité, répudiait la nationalité française, était censé n'avoir jamais été Français.

La solution contraire, celle de la non rétroactivité aurait des inconvénients. D'après l'opinion générale, l'individu qui est visé par notre article, demeure étranger jusqu'à sa majorité, c'est à ce moment seulement que se produit pour lui l'acquisition de la nationalité française. Dans ces conditions, si l'on n'admettait pas la rétroactivité de la déclaration d'extranéité, il ne pourrait absolument pas échapper à cette acquisition de la nationalité française ; quelque diligence qu'il fasse, il ne pourrait pas éviter que cette nationalité nouvelle ait reposé sur sa tête pendant quelque temps au moins ; de là des inconvénients, des difficultés possibles (1).

2° Il n'y a pas de condition résolutoire et partant pas d'effet rétroactif (2).

Je ne pense pas qu'il faille attacher une importance aussi considérable à l'expression « à moins que. ». A moins qu'il ne perde la qualité de Français en la déclinant, voilà tout simplement le sens qu'il importe selon moi de lui donner.

On invoque le régime des lois de 1851 et de 1874, mais à cette époque aucune règle n'existait dans notre législation au sujet de la rétroactivité en matière de nationalité.

Il y a, dit-on, des inconvénients à ne pas admettre la condition résolutoire : si la déclaration d'extranéité n'a pas d'effet

1. M. G. de Lapradelle (p. 311) reconnaît qu'il n'y a pas de rétroactivité pour les déclarations des art. 12, p. 3, 18, p. 3. Mais il admet la rétroactivité pour celle de l'art. 8, II, 4°, parce que, dit-il, le système de la non-rétroactivité est incompatible avec l'exercice de l'option par laquelle l'art. 8 réserve à l'individu né et domicilié en France le droit de reprendre la qualité d'étranger. De plus la rétroactivité s'exerce sur quelques mois seulement. Cependant, peut-on lui objecter, la loi renvoyant dans les art. 12 et 18 à l'art. 8, II, 4°, n'a-t-elle pas montré par là même qu'elle entend régir les trois déclarations de la même façon ?

2. En ce sens : Campistron, précité, p. 130 ; Gruffy, *J. Cl.* 1894, p. 472 et suiv.

rétroactif, il en résultera que si le déclarant est chef de famille, son changement de nationalité ne s'étendra pas à ses enfants mineurs qui sont Français depuis sa majorité soit parce qu'on admet que l'acquisition de la nationalité française agit rétroactivement, soit parce qu'on voit dans l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> en ce qui concerne les enfants mineurs, une naturalisation de faveur produisant les mêmes effets collectifs que la naturalisation ordinaire (art. 12 p. 3). L'unité de nationalité dans la famille ne sera donc pas maintenue. Cette considération est d'ordre législatif et ne saurait être invoquée par l'interprète. Au reste notre législateur n'a réalisé l'unité de nationalité dans la famille que lorsqu'il s'est agi des rapports entre le père et les enfants mineurs et seulement au cas d'acquisition de la nationalité française. Il faudrait prouver que le législateur de 1889 a voulu faire une exception aux règles générales qu'il a posées et qui sont : la perte de la qualité de Français est individuelle, elle est impossible pour les enfants mineurs.

S'il y a des inconvénients à ce qu'il n'y ait pas de condition résolutoire, il n'y a qu'à s'en prendre à l'auteur de la loi ; ce n'est pas une raison suffisante pour admettre la dite condition, du moment surtout qu'elle est contraire au principe.

L'individu visé par l'art 8, II, 4<sup>o</sup> qui décline la nationalité française, perd la qualité de Français (art, 17 2<sup>o</sup>) ; or, la perte de la nationalité quand elle résulte d'une naturalisation obtenue à l'étranger n'a pas d'effet rétroactif ; pourquoi n'en serait-il pas de même lorsqu'elle résulterait du droit d'option réservé par les articles du code civil ?

Je crois de plus que l'art 20 C. civ. a fait l'application d'un principe général, celui de la non-rétroactivité des changements de nationalité quels qu'ils soient (1). J'estime que le législa-

1. Pour M. Gruffy qui argumente de l'art. 2 C. civ. « la loi qu'elle modifie la situation du corps social ou celle d'un particulier ne peut disposer que pour l'avenir ».

teur de 1889 a eu l'idée très nette de n'admettre que des changements de nationalité opérant dans l'avenir et que par conséquent son esprit doit l'emporter, si le texte de la loi est incomplet (1). Il n'a pris le soin d'écarter expressément la rétroactivité, que dans les hypothèses où jusqu'alors on était assez porté à l'appliquer.

Il me paraît excessif dans tous les cas de transporter la règle de l'art. 1179 C. civ., règle écrite pour les contrats, dans une matière qui a trait à l'état et à la capacité des personnes.

Enfin, il y a pour moi autant de raisons pour repousser l'idée d'une condition suspensive pendant la minorité que pour repousser celle d'une condition résolutoire dans l'année suivant la majorité.

Si on admet l'une de ces idées, il faut pour être logique admettre l'autre ; dès l'instant qu'on se place sur le terrain de l'art. 1179 C. civ. on doit ou bien appliquer toujours cet article ou l'écarter toujours. Lorsqu'on n'admet pas la rétroactivité de la condition suspensive accomplie à l'époque de la majorité, je ne vois pas, du moment qu'on ne tient pas compte du silence gardé par l'art. 20 C. civ. quant à l'attribution de la nationalité française, pourquoi on en tiendrait compte, lorsqu'il s'agit de la déclaration d'extranéité.

7. — La déclaration par laquelle est répudiée la nationalité française doit être reçue par le juge de paix du canton dans lequel réside le déclarant ou en cas de résidence à l'étranger par un des agents diplomatiques ou consuls français (V. art. 6, 7, 8 du décret réglementaire du 13 août 1889). La déclaration ne peut être suppléée; elle peut être faite par un représentant à la condition qu'il soit muni d'une procuration spéciale et authentique. On verra plus loin, à propos de l'art. 9

1. On trouve dans les travaux préparatoires la pensée de remédier aux inconvénients de la rétroactivité. V. Rapp. Ant. Dubost, *J. Off.*, Ch. doc. parlem., décembre 1887, p. 237.

(article qui renferme les règles relatives aux déclarations de nationalité) la procédure qui doit être suivie pour la réception et la centralisation des déclarations. On verra également dans un chapitre consacré à l'enregistrement des déclarations de nationalité, que les déclarations, faites en vue de décliner la nationalité française doivent être enregistrées à peine de nullité depuis la loi du 22 juillet 1893. L'enregistrement peut être refusé, sauf recours aux tribunaux civils, si le déclarant n'est pas dans les conditions requises par la loi pour décliner la qualité de Français (§ 1, 2, 3, 6, 8, de l'art. 9).

La déclaration doit être insérée après l'enregistrement, au *Bulletin des lois*, mais l'omission de cette formalité ne peut pas préjudicier aux droits du déclarant (§ 9, de l'art. 9). C'est du jour où la déclaration a été faite qu'elle produit ses effets, sauf l'annulation qui peut résulter du refus d'enregistrement (§ 7, de l'art. 9) (1).

L'individu qui veut répudier la nationalité française doit prouver qu'il a conservé la nationalité de ses parents par une attestation en due forme de son gouvernement (2).

Au lieu de parler de la nationalité des parents, le législateur aurait mieux fait de dire que le déclarant devra justifier de la nationalité de l'auteur dont il doit suivre la condition, car les parents peuvent être de nationalités différentes (3).

1. Les règles précédentes sont les mêmes pour la déclaration de répudiation prévue par l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>.

2. V. circulaire ministérielle du 28 août 1893 et le modèle de déclaration, annexé n<sup>o</sup> 3. A l'appui de sa déclaration, l'individu doit produire : 1<sup>o</sup> son acte de naissance ; 2<sup>o</sup> les actes de naissance et de mariage de ses père et mère qui permettront de s'assurer qu'il n'est pas Français irrévocablement ; 3<sup>o</sup> une attestation en due forme du gouvernement du pays dont il se réclame et constatant qu'il est considéré comme son national ; 4<sup>o</sup> un certificat constatant qu'il a répondu dans son pays d'origine à l'appel sous les drapeaux, ou qu'il ne doit pas remplir de service militaire dans sa patrie.

3. V. *le Droit*. 26-27 sept. 1888 : la proposition de loi sur la nationalité à la Chambre des Députés.



• Le législateur de 1889, comme celui de 1874, n'a pas voulu que des individus puissent abdiquer la qualité de Français sans se rattacher à une autre patrie. Le principe est excellent ; malheureusement, si la mesure est sage en elle-même, elle est de nature à soulever des difficultés dans la pratique (1). Qu'est-ce qu'une attestation en due forme ? Quelle est l'autorité étrangère qui doit fournir cette attestation et qu'arrivera-t-il si aucune autorité étrangère n'a qualité d'après la loi ou les règlements étrangers pour la délivrer ? Ces questions restent sans solution. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que nous qui réclamons ce certificat de nationalité, nous serions hors d'état d'en produire un pour nos nationaux ; quelle serait chez nous l'autorité compétente pour délivrer une pareille attestation ? Ce ne saurait être l'administration, comme le fait remarquer M. Cogordan, (*la Nat.*, p. 92, 2<sup>e</sup> éd.) puisqu'en France, elle n'est pas juge des questions de nationalité ; ce ne saurait être non plus la justice, puisqu'elle ne peut être saisie que s'il existe une contestation.

On avait proposé d'admettre la preuve au moyen de toutes pièces, de tous documents de nature à justifier d'après la loi du pays dont se réclamerait l'intéressé, la qualité qu'il invoquerait (2). Ce procédé offrait d'aussi grands inconvénients que celui de la loi de 1874, bien qu'ils ne fussent pas les mêmes : il aurait fallu que le fonctionnaire chargé de recevoir la déclaration, connût la loi personnelle du déclarant d'une manière suffisante pour apprécier si cette loi conservait à celui-ci sa nationalité d'origine ; c'était une impossibilité.

Pour mettre fin aux difficultés signalées, il faudrait que des accords intervenissent entre la France et les puissances étrangères (3).

1. Despagne, *le Droit* du 19 octobre 1889 ; Vincent, n<sup>o</sup> 43, p. 53.

2. V. en ce sens : projet de loi sur la nationalité délibéré par le Conseil d'Etat (art. 3 du projet).

3. Antérieurement à la loi de 1889, le gouvernement de Berne avait donné

Une entente avait été établie après la loi de 1874, entre la France et l'Angleterre pour la délivrance du certificat. Le gouvernement anglais d'accord avec le gouvernement français avait adopté une formule de certificat délivré à ses nationaux par le secrétaire d'Etat à l'intérieur (1). A la suite de la promulgation de la loi de 1889, les deux gouvernements ont arrêté les termes de deux formules nouvelles ; l'arrangement vise les jeunes gens dont le grand père est né en Angleterre et le père en un pays étranger, ainsi que ceux dont le père est né en Angleterre (2).

En l'absence d'arrangements diplomatiques, M. Cogordan, (*la Nat.* 2<sup>e</sup> éd. p. 92) estime que l'attestation pourra consister en un certificat d'immatriculation au consulat du pays d'origine du déclarant (3).

Le déclarant doit produire s'il y a lieu, un certificat constatant qu'il a répondu à l'appel sous les drapeaux conformément à la loi militaire de son pays (4), sauf les exceptions prévues instructions à ses consuls en France et aux autorités cantonales pour la délivrance de l'attestation. V. de Folleville, p. 150.

1. V. circ. du garde des Sceaux du 7 janvier 1876 (*J. Cl.* 1876, p. 236) et circ. du ministre de la guerre 13 décembre 1876 et 26 décembre 1877. Cogordan, 2<sup>e</sup> édit., annexes, p. 538.

2. Dans les formules adoptées, on ne se préoccupe que du lieu de naissance du grand-père ou du père et non de celui de la mère. C'est qu'à l'époque du nouvel arrangement, l'arrêt du 7 décembre 1893 qui a reconnu que l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> était applicable à l'enfant né en France d'une mère qui elle-même y était née, n'avait pas encore été rendu.

3. V. avis de la section de législation, de justice et des affaires étrangères, du conseil d'Etat, du 13 juillet 1890, *J. Cl.* 1891, p. 135. Consulté par le ministre de la justice sur la question de savoir par qui devraient être délivrées les attestations de nationalité, le Conseil d'Etat a déclaré que les immatriculations sur les registres d'un poste diplomatique ou consulaire n'étaient pas toujours accompagnées de garanties assez complètes ; que la compétence des agents diplomatiques devait être admise de préférence à celle des agents consulaires pour la délivrance de l'attestation.

4. D'après le même avis du Conseil d'Etat, il convient de s'en remettre, quant à l'autorité compétente pour délivrer le certificat militaire à la législation du pays dont se réclame l'intéressé. Le gouvernement a le droit de s'assurer de l'authenticité et peut demander que les signatures soient certifiées conformes par les agents diplomatiques.

vues aux traités. Cette condition avait déjà fait l'objet d'une proposition de M. des Rotours en 1872, lors de la discussion de la loi militaire (1). Elle est parfaitement rationnelle ; on ne saurait admettre en effet qu'un individu répudie la nationalité française pour échapper au service militaire et qu'en même temps il profite de son séjour en France pour se soustraire aux poursuites des autorités militaires de son pays. Jusqu'à la loi de 1889, les mesures diverses qu'on avait proposées pour imposer les charges militaires aux fils d'étrangers nés en France, lorsqu'ils ne justifieraient pas les avoir subies dans leur pays d'origine, avaient paru peu à leur place dans les lois sur la nationalité. Ces scrupules ont semblé excessifs ; le sentiment de l'influence prépondérante qu'exercent les dispositions des lois militaires française ou étrangères sur la décision des intéressés, a amené le législateur à introduire dans la loi la formalité du certificat militaire sur la proposition de M. le sénateur Paris (2).

L'exigence de l'art. 8, 4<sup>o</sup> n'atteindra malheureusement pas toujours le but proposé (3). La loi se borne à dire que le déclarant doit justifier qu'il a répondu à l'appel sous les drapeaux ; cela suppose qu'au moment où il se fait délivrer son certificat, sa classe a été appelée au service par les autorités étrangères ; or il n'est pas rare que des individus atteignent leur 22<sup>e</sup> année sans avoir été appelés. De plus, après avoir répondu à l'appel de sa classe à l'étranger et avoir décliné la nationalité française, un individu peut désertier et revenir en

1. V. *J. Off.* 24 novembre 1872.

2. L'amendement Paris (S. Sén., 3 février 1887) avait visé les individus nés en France d'étrangers qui y sont eux-mêmes nés. La formalité adoptée a été transportée au cours de la discussion dans la partie de l'art. 8 qui s'occupe des étrangers nés en France et domiciliés dans notre pays à leur majorité.

3. En ce sens Weiss. *J. Cl.*, 1890, p. 5, 27 (la nouv. loi sur la nation. dans ses rapp. avec le recrut. militaire).

France sans être inquiété ; la disposition de la loi est donc encore insuffisante ; pour la compléter, il faudrait admettre l'extradition des militaires déserteurs (1). — L'obligation de fournir le certificat peut ne pas exister à l'égard de tous les individus ; il y aura donc des jeunes gens qui déclineront la qualité de Français, uniquement pour se soustraire en France au service militaire (2). Il en sera ainsi des déclarants originaires d'un pays dans lequel le service militaire n'existe pas comme en Angleterre, ou bien des déclarants qui appartiennent à une classe d'individus qui n'est pas astreinte au service militaire, comme les chrétiens de Turquie.

Les mots « s'il y a lieu » de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> réservent ces différents cas.

La circulaire du 23 août 1889 (modèle de déclaration n<sup>o</sup> 6 note 3), de même que la circulaire du 28 août 1893 (modèle de décl. n<sup>o</sup> 5 note 3) dispose que dans ces cas, un certificat constatant la situation spéciale des déclarants doit être produit aux lieu et place du certificat exigé. Les circulaires n'ont pas prévu l'hypothèse où le déclarant ne sera appelé sous les drapeaux dans son pays d'origine que postérieurement à l'âge auquel peut être souscrite la déclaration d'extranéité.

8. — Que signifient les mots qui terminent l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> « sauf les exceptions prévues aux traités » ? Elles paraissent bien se rattacher à l'obligation de fournir un certificat de service militaire. Pour moi, elles signifient que des traités pourront

1. Remarquez que l'individu visé par les art. 8, II, 3<sup>o</sup> ou 8, II, 4<sup>o</sup> qui ne décline pas la nationalité française parce qu'il n'a pas pu obtenir le certificat exigé, est un déserteur ou un insoumis dans le pays dont il relève par sa filiation. *A priori*, il peut paraître étrange que nous le revendiquions comme Français (En ce sens Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 93).

2. Remarquez aussi que des individus auront intérêt à décliner la qualité de Français, s'ils appartiennent à des pays où existe bien le tirage au sort, mais avec le système des bons numéros et le remplacement (Belgique, Hollande) ; ou bien à des pays où la durée du service militaire est très restreinte (Suisse).

apporter des modifications à cette obligation (1). C'est ce qui du reste a été fait par la convention franco-belge du 30 juillet 1891. En vertu de cette convention (art. 1<sup>er</sup>), ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire belge, les individus visés par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ. français. Si ces individus déclinent la nationalité française, ils seront dans l'impossibilité de produire un certificat de service militaire en Belgique, puisqu'ils n'y auront pas encore été appelés sous les drapeaux.

Des auteurs voient dans les expressions citées, la réserve de la possibilité d'une modification des règles mêmes de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> quant à la détermination de la nationalité des étrangers en France (2). S'il en était ainsi, il faudrait reconnaître que le texte a été bien mal rédigé.

Qu'on se rallie à l'une ou l'autre de ces interprétations il semble bien que la réserve apportée à l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> était inutile. On peut déroger à une loi par une autre loi : les traités que les Chambres autoriseront le gouvernement à ratifier, pourront parfaitement apporter des modifications à notre législation sur la nationalité.

9. — Les formalités et justifications (3) doivent être accomplies et fournies dans le cours de la 22<sup>e</sup> année.

La déclaration serait sans effet, si les justifications n'étaient produites qu'après l'accomplissement de la vingt-deuxième année. D'ailleurs les modèles de déclaration annexés aux circulaires précitées supposent que l'attestation du gouverne-

1. En ce sens : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 92.

2. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 151 ; Vincent, n<sup>o</sup> 54, p. 59.

Ces auteurs s'appuient sur une déclaration faite au Sénat par M. Paris (S. du 7 février 1887). « En statuant par une loi sur les principes, il convient donc, a dit M. Paris, de réserver les exceptions que les traités pourraient y apporter ».

3. Les justifications sont les mêmes pour la déclaration d'extranéité faite en vertu de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>.

ment étranger et le certificat militaire sont présentés en même temps qu'est faite la déclaration et sur ce point, les circulaires ne font qu'appliquer la loi qui prescrit d'annexer ces pièces à la déclaration.

On verra dans la suite que le délai d'option d'une année est réduit, la plupart du temps, par l'application de la loi sur le recrutement.

10. — Les femmes comme les hommes se voient appliquer les dispositions de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ; comme eux, elles peuvent décliner la qualité de Française, mais elles n'ont, bien entendu, qu'à produire le certificat de nationalité.

Qu'arrivera-t-il si une étrangère née en France se marie étant mineure à un étranger et se trouve domiciliée en France à sa majorité ? L'art. 8, II, 4<sup>o</sup> lui sera-t-il applicable ?

Les partisans de l'effet rétroactif de l'acquisition de la qualité de Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> trouvent la question indifférente au point de vue de la femme. Pour eux, à supposer que la femme puisse se prévaloir de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> comme elle serait réputée Française de naissance, elle se trouverait dans le cas d'une Française ayant épousé un étranger, elle serait donc étrangère sauf l'exception prévue par l'art. 19 C. civ. Il y a cependant un intérêt à ce que la question soit résolue : il apparaît, s'il s'agit de fixer la condition d'un enfant naturel que la femme a pu mettre au monde à l'étranger avant son mariage et qu'elle seule a reconnu. Si la femme acquiert la nationalité française en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> et malgré son mariage, l'enfant naturel (si on admet que l'acquisition produit effet par rapport à cet enfant) deviendra Français lors de la majorité de sa mère.

J'estime que l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> est inapplicable à la femme mariée à laquelle le mariage a conféré la nationalité de son mari. Si on admettait que la femme puisse s'en prévaloir, ce serait aller à l'encontre d'un principe admis par le législateur



et contenu dans les art. 12 et 19 C. civ., à savoir que la femme mariée doit suivre la condition de son mari.

Assurément la femme mariée peut changer de nationalité, mais cela avec l'autorisation de son mari. Dans l'hypothèse de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> le mari n'aurait pas à donner son autorisation, puisque l'acquisition de la nationalité française a lieu de plein droit (1).

Si la femme née en France d'un étranger, épouse étant mineure un Français, elle devient Française par application de l'art. 12 C. civ. Dès ce moment, elle échappe à la disposition de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ; sa nationalité est fixée par son mariage. En admettant qu'elle puisse répudier la qualité de Française qu'elle aurait en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, elle ne pourrait pas décliner celle qu'elle a acquise en vertu de l'art. 12 (2).

Si la femme se marie au cours de sa vingt-deuxième année sans avoir exercé sa faculté d'option, Française au moment de son mariage, ou bien elle confirme cette qualité en épousant un Français, ou bien elle y renonce, en épousant un étranger qui lui communique sa nationalité.

11. — Il est certain que l'article 8, II, 4<sup>o</sup>, s'appliquera à un interdit. Mais la difficulté qui se pose est de savoir si l'individu français à sa majorité en vertu de cet article, et interdit, pourra décliner (3) la nationalité française. Je crois qu'il ne le pourra pas.

1. L'article 8, II, 4<sup>o</sup> serait applicable à la femme, mariée à un étranger, mais veuve à l'époque de sa majorité.

2. Si le mariage n'a pas conféré à la femme mineure la nationalité de son mari étranger, l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> lui sera applicable ; elle pourra décliner la nationalité française avec l'autorisation de son mari ou de justice.

3. La même question se pose pour l'individu interdit, Français de naissance, mais sous faculté de répudiation en vertu de 8, II, 3<sup>o</sup>.

En France, l'interdiction peut certainement être prononcée contre un mineur émancipé ; si le mineur n'a pas été émancipé, il y a intérêt à admettre l'interdiction : la nullité des actes passés par un interdit est plus facile à obtenir que la nullité des actes passés par le mineur ; pour les actes passés

L'interdit pourra-t-il tout au moins répudier la qualité de Français dans un intervalle lucide ? Non, à mon avis (1). Notre législation concernant l'interdiction n'est pas semblable à la législation romaine où l'incapacité disparaissait à chaque intervalle lucide. Chez nous l'interdiction d'où résulte l'incapacité juridique dure tant que la mainlevée de l'interdiction n'a pas été donnée. L'art. 502 C. civ. est absolu ; l'interdit n'est pas incapable parce qu'il est en tutelle, il est en tutelle parce qu'il est incapable. Là où cesse l'intervention du tuteur, reste l'incapacité. Pour reconnaître certains droits au mineur, la loi renferme des dispositions précises qu'on ne trouve pas pour l'interdit, et elle a pris des précautions (2).

Si l'interdit ne peut, selon moi, faire de déclaration, j'estime que son tuteur devra être admis à le représenter pour répudier la nationalité française, avec l'autorisation du conseil de famille. Le tuteur peut faire, au nom de l'interdit, des actes qui touchent à la personne, mais qui ne créent pas d'obligation nouvelle pour l'interdit ; la répudiation de la nationalité française est un acte de cette nature (3).

par un interdit, la preuve de la lésion est inutile. De plus, il y a des actes que le mineur non émancipé peut faire (testament) et qui ne peuvent être accomplis par l'interdit. Si l'interdiction est prononcée pendant la minorité, il n'y a pas d'interruption dans l'incapacité ; c'est un avantage (L'art. 475 C. civ. paraît bien supposer que le mineur peut être interdit).

1. En ce sens M. Weiss, *tr. élém. droit pr.*, p. 172, 1<sup>re</sup> édit. *Contra* : Lesueur et Dreyfus, p. 117 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 179.

2. On a soutenu que les actes dont il est parlé dans l'art. 502 sont les mêmes que ceux dont il est parlé dans l'art. 450 concernant l'administration des biens du mineur par le tuteur ; ces actes sont ceux pour lesquels le tuteur représente le mineur. Pour M. Laurent, l'incapacité de l'interdit est une incapacité de protection qui doit avoir pour limite la protection même que la loi assure ; la loi ne veut protéger que les intérêts pécuniaires de l'interdit, donc cet interdit est incapable pour tous les actes portant sur le patrimoine, mais il est capable pour tous les actes n'engageant que la personne. Ce système repose sur une simple affirmation. Il semble au contraire que la loi ait voulu assurer la protection complète de l'interdit ; les actes n'engageant que la personne ont du reste un contre coup sur la fortune.

3. Lorsqu'il s'agit de protéger l'interdit contre la conséquence d'un acte

Ce système me semble bien préférable à celui qui admet l'interdit à faire la déclaration dans un intervalle lucide. La loi serait plus ou moins rigoureuse selon qu'il y aurait ou n'y aurait pas au cours de la vingt-deuxième année d'intervalle lucide. D'autre part, il me semble bien extraordinaire de profiter en quelque sorte de l'état de folie d'un individu pour lui imposer la qualité de Français.

Le législateur aurait peut-être dû édicter des mesures spéciales, relatives à l'interdit : ou bien déclarer que le tuteur autorisé par le conseil de famille serait admis à faire des déclarations de nationalité au nom de l'interdit, ou bien que l'option ne pourrait être faite que par l'interdit lui-même et aurait alors lieu dans l'année suivant celle où il aurait obtenu la mainlevée de son interdiction.

12. — Si l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> ne décline pas la nationalité française, il pourra se produire des conflits de nationalité (1) dans le cas où l'État étranger auquel ressortissent les père et mère de cet individu, refuse d'attacher un effet de dénationalisation au silence qu'il a gardé en France et dans lequel nous voyons une option tacite pour notre natio-

antérieur, l'intervention du tuteur est admise, même si c'est un acte personnel (art. 307, C. civ., séparation de corps). La jurisprudence reconnaît au tuteur le droit de demander la nullité du mariage de l'interdit, d'intenter une action en désaveu. Pour un acte nécessaire comme la donation sur les biens de l'interdit au profit des enfants, la loi reconnaît qu'un autre que l'interdit peut agir (Dans l'espèce, c'est le conseil de famille, art. 511, C. civ.).

1. Il y aura ainsi conflit entre notre art. 8, II, 4<sup>e</sup> et la loi allemande du 5 juin 1870, si le père de l'individu né en France n'a pas perdu lui-même la nationalité allemande par un séjour ininterrompu de dix ans à l'étranger sans passeport, ni immatriculation dans un consulat allemand. Ce ne sera qu'exceptionnellement que le sujet allemand, qui ne voudra pas décliner la nationalité française, pourra obtenir de 17 à 25 ans un permis d'expatriation (Entlassung auf antag).

Le Code civil espagnol du 24 juillet 1889 n'a pas prévu l'hypothèse où l'enfant né de parents espagnols dans un pays étranger, aurait conformément à la loi de ce pays opté pour la nationalité de son lieu de naissance ou l'aurait conservée en ne réclamant pas celle de ses parents.

nalité (1). En tout cas, même si on suppose que l'option tacite en faveur de la France entraîne un changement de nationalité, il est à peu près sûr, en l'absence de conventions diplomatiques, que l'enfant né en France d'étranger sera appelé avant sa majorité, au service militaire dans le pays auquel il appartient *jure sanguinis*. Cet enfant sera donc antérieurement à sa majorité, obligé de prendre un parti : il se rendra ou ne se rendra pas à l'appel sous les drapeaux suivant qu'il aura ou n'aura pas l'intention d'acquérir à sa majorité la qualité de Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ; s'il tient à pouvoir dans l'avenir aller librement dans la patrie de ses parents, il ne devra pas se rendre coupable envers elle du délit d'insoumission ; il lui faudra quitter la France avant sa majorité et se soustraire par suite à l'application de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>.

Il faudrait conclure des conventions diplomatiques afin de

1. Ce qu'il y a de curieux, c'est que nous n'admettons pas qu'une option tacite pour la nationalité étrangère puisse entraîner la perte de la qualité de Français, même avec l'autorisation prévue par l'art. 17 1<sup>o</sup>, al. 2<sup>e</sup>. Ainsi nous considérons comme Français, les individus qui nés à l'étranger de parents Français ont une nationalité étrangère *jure soli*, même s'ils n'ont pas usé de la faculté qui leur a été accordée par la loi étrangère de réclamer la nationalité française. Pour que la nationalité française soit perdue, il ne suffit pas que l'acquisition de la nationalité étrangère soit le résultat d'un acte volontaire ; la qualité de Français n'est perdue que s'il y a eu acquisition de la nationalité étrangère en vertu d'une demande ; les mots « sur la demande » ont été au cours de la discussion de l'art. 17 substitués à ceux « en vertu d'un acte volontaire » qui figuraient dans la proposition. L'option qui pourrait résulter non pas d'une demande formelle, mais d'une omission, est sans effet (En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 185 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 176 ; Vincent, n<sup>o</sup> 169, p. 123). Il y a par suite conflit, entre notre art. 8, II, 1<sup>o</sup> et les lois Italienne (art. 8, C. civ.), Luxembourgeoise (loi du 27 janvier 1878, art. 2), Anglaise (acte du 12 mai 1870, art. 4), Portugaise (art. 18, C. civ.).

Si nous admettions que l'option tacite pour une nationalité étrangère fait perdre la qualité de Français, nous devrions retarder l'appel sous les drapeaux en France, pour les Français qui ont une nationalité étrangère sous faculté de répudiation et qui actuellement sont portés sur les listes du recrutement français au cours de l'année qui suit leurs vingt ans révolus.

faire disparaître ces inconvénients. Dans ces conventions chaque partie contractante reconnaît les effets de l'option de ses ressortissants en faveur de la nationalité de l'autre et retarderait l'appel sous les drapeaux dans son pays, jusqu'au moment où l'option aurait pu être effectuée.

Dans cet esprit, la convention franco-belge du 30 juillet 1891 (1), a empêché les difficultés qu'aurait pu soulever l'application de notre article 8, II, 4<sup>o</sup> à des sujets belges. Non seulement l'inscription sur les listes du recrutement belge n'aura pas lieu avant l'âge de 22 ans pour les Belges visés par notre article (2), mais encore la Belgique reconnaît que l'option tacite en faveur de la France entraîne un changement de nationalité (3). (Par contre, nous reconnaissons les effets de l'option expresse en faveur de la nationalité belge, effectuée par les individus nés en Belgique de parents français ; nous n'inscrivons pas sur nos listes de recrutement avant l'âge de 22 ans, ni ces individus, ni ceux qui ont conservé la faculté de décliner la qualité de Français aux termes de 8, II, 4<sup>o</sup>) (4).

1. Lainé. Etude sur la conv. franco-belge, dans le *Bullet. de la Soc. de législ. comparée* 1891-92. p. 229-275 ; Weiss, note sous texte de la convent. rapportée dans l'*Ann. de législ. fr.*, de 1891.

2. Art. 1. « Ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire belge :

« 1<sup>o</sup> Les individus nés en France d'un belge et domiciliés sur le territoire français, qui tombent sous l'application de l'art 8 paragraphe 4 du Code civil français. »

3. Art. 3. « Les individus qui auront changé de nationalité, soit durant leur minorité, soit dans l'année qui suivra leur majorité, conformément aux dispositions légales visées dans les art. 1. et 2. de la présente convention, seront dégagés de tout service militaire dans le pays auquel ils appartenaient antérieurement et astreints aux obligations militaires des jeunes gens de leur âge, dans le pays auquel ils sont désormais attachés. »

4. Art. 2. « Ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire français :

« 1<sup>o</sup> Les individus nés en Belgique d'un Français qui peuvent invoquer l'art. 9 du Code civil belge.

« 3<sup>o</sup> Les individus qui peuvent décliner la nationalité française, conformément aux articles 8 § 4, 12 § 3 et 18 du Code civil français, à moins que pen-

On a pu se demander si l'option en faveur de la France avait bien pour effet de faire disparaître la nationalité belge de l'optant. Le titre même de la convention « qui a pour but de mettre fin aux difficultés résultant de l'application des lois qui règlent le service militaire » autoriserait à penser que les gouvernements belge et français n'ont entendu régler que la question de l'appel sous les drapeaux, en laissant de côté la question de statut. Mais en présence de l'art. 3 de la convention, le doute semble impossible. On s'expliquerait difficilement qu'avec un texte aussi clair et aussi affirmatif, il puisse y avoir controverse (1). Du reste de l'examen des travaux préparatoires il apparaît que si le règlement des difficultés concernant le service militaire a été l'objet direct et principal du traité, la solution des questions de droit civil soulevées par l'antinomie de la loi belge et de la loi française, y a été également prévue.

Depuis l'origine des négociations, il ressort que le gouvernement français (2) a toujours persisté à considérer l'option comme devant opérer un changement de nationalité. Cette attitude a été une des causes de la longue résistance opposée par les Chambres belges de 1879 à 1888, à la conclusion d'un arrangement (3). Lorsque le Parlement belge se décida à la suite de la retentissante affaire Carlier (4) et de la campagne énergique du sénateur belge de Brouckère, à autoriser la rati-

dant leur minorité, il y ait eu renonciation à leur droit d'option conformément à l'article 41 du règlement d'administration publique français du 13 août 1889. »

1. V. Observ. de M. Cogordan à la suite de l'étude de M. Lainé.

2. La première pensée d'un arrangement appartient à la France (4 octobre 1876) ; première convention du 3 juillet 1879, soumise à la Chambre des représentants de Belgique, le 8 juillet 1879.

3. V. Historique de la convention dans l'étude de M. Lainé.

4. Aff. Carlier, Cour de Douai, 14 décembre 1881, *J. Cl.*, 1882, p. 446 ; Examen doctrinal de la jurisprudence par M. Renault, *Rev. crit.*, 1882, p. 724 ; Herbauts. *Rev. pratique*, 1882, p. 455 ; Pétition Carlier aux Chambres en France et en Belgique, consultation de Folleville.



fication de la convention du 5 juillet 1879, ce furent bien les idées du gouvernement français qui l'emportèrent ; M. Anspach-Puissant, rapporteur à la Chambre des représentants (1), déclara : que la commission croyait savoir que le gouvernement français ne serait disposé à ratifier la convention que s'il était bien entendu entre les hautes parties contractantes que les effets s'en feront sentir tant au point de vue des droits civils et politiques que des obligations militaires. De son côté, le ministre des affaires étrangères de Belgique s'exprima de la façon suivante : « il est bien certain, comme le croit la commission, que le gouvernement français ne ratifiera, que si la convention a un effet définitif à tous les points de vue ».

La convention de 1879 fut ratifiée au commencement de Mai 1888 par la Chambre belge. Le Parlement français était alors saisi de deux projets de loi sur la nationalité et le recrutement, aussi le gouvernement belge était autorisé par un article final de la convention à en suspendre les effets, si elle n'était plus en harmonie avec les nouvelles lois françaises. Le gouvernement français préféra attendre le vote de ces lois avant de soumettre la convention à la ratification des Chambres.

Après la loi du 26 juin 1889, la convention franco-belge dut être modifiée. La seule innovation grave apportée par la loi française avait été le changement opéré dans la condition des individus nés en France de parents belges nés eux-mêmes dans notre pays. Il fallait amener le gouvernement belge à reconnaître que ces individus étaient exclusivement Français au point de vue du service militaire (2).

Quant aux individus nés en France de parents belges, ils

1. Rapp. Anspach-Puissant, déposé le 19 janvier 1888, sur le bureau de la Chambre des représentants au nom d'une commission belge.

2. On a vu précédemment quelle a été la concession faite par le gouvernement belge au sujet de ces individus.

conservaient un droit d'option soit pour la nationalité belge (art. 8, II, 4°) soit pour la nationalité française (art. 9). Du moment qu'il avait été entendu précédemment que l'option pour l'une des deux nationalités aurait un effet absolu, il n'y avait aucune raison pour ne point persévérer dans cette manière de voir. Rien du reste ne fut dit en sens contraire dans les travaux de modification de la convention de 1879 (1).

Il faut remarquer que l'individu né en France de parents belges et tombant sous le coup de l'art. 8, II, 4° n'aura pas, s'il veut répudier la nationalité française, à fournir de certificat militaire ; cet individu pourra décliner la qualité de Français, pour se soustraire à tout service militaire ; après avoir réclamé la nationalité belge, il se dérobera à ses obligations militaires en Belgique. L'art. 7 de la convention a essayé d'atténuer cet inconvénient « Les deux gouvernements, dit cet article, se communiqueront réciproquement et dans le plus bref délai possible les actes reçus par leurs autorités respectives dans les cas visés par la présente convention. Ils se signaleront, en outre, les individus qui se seront soustraits au service militaire dans l'un des deux pays, en excipant de la qualité de national de l'autre. »

13. — Au moment de la promulgation de la loi de 1889, une question transitoire d'une assez grande importance a été soulevée :

L'art. 8 II, 4° atteignait-il les individus qui ayant atteint leur majorité avant la promulgation de la loi nouvelle, n'avaient pas dépassé leur 22<sup>e</sup> année ?

C'est à la majorité que la nationalité française s'acquiert ; or à l'époque de la majorité des individus dont il s'agit, la disposition de l'art. 8, II, 4° n'existait pas encore ; ces individus avaient donc passé l'âge où ils auraient pu acquérir la

1. Il est évident que la convention franco-belge ne peut s'appliquer aux femmes nées en France d'un Belge.

qualité de Français en vertu de notre article (1). Mais pouvaient-ils au moins souscrire la déclaration de l'art. 9, s'ils se trouvaient encore dans les délais? Pourquoi ne l'auraient-ils pu? (2) Il aurait été singulier que la loi de 1889 les eût privés d'une faculté qu'ils auraient eue sous la législation antérieure; de plus, domiciliés en France, ils ne pouvaient pas être traités plus mal que les non-domiciliés. Tout étranger né en France peut devenir Français; s'il ne se trouve pas dans la catégorie de ceux visés par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, il doit rentrer dans celle visée par l'art. 9.

## II. Etrangers nés et non domiciliés en France à l'époque de leur majorité.

L'art. 9 concerne l'individu né en France d'un étranger mais qui n'y est pas domicilié à l'époque de sa majorité.

*« Tout individu né en France d'un étranger et qui n'y est pas domicilié à l'époque de sa majorité pourra jusqu'à l'âge de 22 ans accomplis, faire sa soumission de fixer en France son domicile et s'il l'y établit dans l'année à compter de l'acte de soumission, réclamer la qualité de Français par une déclaration qui sera, à peine de nullité, enregistrée au ministère de la justice, »* dit le § 1<sup>er</sup> de cet article 9.

1. — Le législateur de 1889 comme celui de 1804 a pensé que le fait de la naissance en France devait être pris en considération, que l'individu majeur né dans notre pays devait être placé dans une condition plus favorable que l'étranger ordinaire. Pourquoi cela? Cet individu a beau être né en

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 470; Trib. Alger, 22 février 1890, *J. Cl.*, 90, p. 919; Trib. civ., Lille, 6 mars 1890 et 14 juillet 1890, *J. Cl.*, 90, p. 490 et 924; Trib. civ., Cambrai, 29 mars 1890, *J. Cl.*, 90, p. 933; C. d'app. Nancy, ch. corr., 11 octobre 1890, *J. Cl.*, 90, p. 924; C. de Douai, 11 juin 1891, *J. Cl.*, 91, p. 938; C. de Paris, 2 janvier 1894, *J. Cl.*, 94, 143; C. de cass., ch. civ., 22 avril 1896, *J. Cl.* 97, p. 353.

2. Affirmative : Lesueur et Dreyfus, p. 470; *Contrà* : Chancellerie du min. de la justice.

France, est-ce là un fait de nature à l'empêcher d'être un étranger ordinaire, capable de le revêtir de qualités tout à fait particulières ? Je ne le pense pas. D'autre part, il est plus que probable que cet étranger n'a même pas reçu une éducation française, puisqu'au moment où sa minorité a pris fin, il était dans l'hypothèse de l'art. 9 § 1<sup>er</sup>, domicilié à l'étranger (1).

J'estime que malgré sa naissance en France qui du reste peut être un fait accidentel, l'individu visé par l'art. 9 § 1<sup>er</sup> n'est qu'un étranger ordinaire.

Il faut voir tout simplement dans la disposition de notre article une application atténuée du vieux principe du *jus soli* et aussi une preuve du désir qu'a eu le législateur de 1889 de faire le plus grand nombre de Français possible, en facilitant l'acquisition de notre nationalité.

L'étranger à qui sa naissance seule sur le sol français donne la faculté d'invoquer l'art. 9 se trouve dispensé de tout stage pour acquérir la qualité de Français. D'après la loi de 1889, il échappait complètement au pouvoir arbitraire du gouvernement (2) ; il avait le droit de réclamer la nationalité française sans qu'elle puisse lui être refusée. Depuis la loi du 22 juillet 1893 il n'a plus de droit véritable à devenir français ; le gouvernement n'est plus obligé de garder une attitude passive en présence de sa déclaration ; il peut s'opposer, s'il le juge indigne, à ce qu'il acquière la nationalité française (3).

1. Le bénéfice du § 1<sup>er</sup> de l'art. 9 est du reste très rarement invoqué : dans l'année 1896, il n'y a eu que deux déclarations acquisitives de la qualité de Français faite en vertu de 9 p. 1. (V. Rapport de M. de la Borde, directeur des affaires civiles et du sceau au ministre de la justice, dans *J. Offic.*, 4 juin 1897).

Il n'y en a pas eu en 1897 (V. rapp. pour l'année 1897, dans *J. Offic.*, 5 mars 1898).

2. Sauf controverse sur le point de savoir si son expulsion du territoire français était un obstacle à ce qu'il pût acquérir la qualité de Français.

3. La rédaction de l'art. 9 laisse beaucoup à désirer. Cet article aurait dû

2. — Pour avoir la faculté de réclamer la qualité de Français, il faut que l'étranger réunisse deux conditions : qu'il soit né en France (1) et qu'il n'y ait pas son domicile à l'époque de sa majorité. S'il avait son domicile dans notre pays à cette époque, il serait Français de plein droit par application de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> C. civ.

L'individu né en France peut y séjourner, sans tomber pour cela, sous le coup de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> : « Il faut qu'il soit bien compris, a dit M. Ant. Dubost (2), que l'individu né en France à l'époque de sa majorité puisse y faire la soumission prévue par l'art. 9 ». Pour que cet individu se voie appliquer l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> il faut qu'il ait eu dans notre pays une résidence ayant un caractère permanent. Aussi des difficultés pourront-elles se présenter au sujet de savoir si un individu a ou n'a pas en France une résidence fixe et si en conséquence, il doit être visé par l'art. 9 (3).

3. — La soumission de fixer en France le domicile sera faite être réservé uniquement aux individus nés en France et non domiciliés à l'époque de leur majorité. Il s'occupe non seulement de ces individus mais aussi d'une façon générale des mineurs nés en France (§ 10) ; il énonce également un cas spécial d'acquisition de la nationalité par les étrangers nés dans notre pays : la soumission aux opérations du recrutement (§ 11). Lorsqu'on examine ce cas spécial ainsi que le cas d'acquisition de la qualité de Français par les mineurs nés dans notre pays, on s'aperçoit des difficultés soulevées par la mention de ces deux cas dans l'art. 9.

Le législateur de 1893 qui a modifié l'art. 9 aurait dû en changer la rédaction défectueuse, cause de controverses s'élevant au sujet de l'application de la loi ; il n'en a rien fait ; il s'est contenté d'insérer dans l'article, produit de la loi de 1889, une disposition nouvelle qui en a augmenté considérablement la longueur, qui n'a pas trait seulement aux déclarations de nationalité faites en vertu de l'art. 9, mais à toutes les déclarations de nationalité et qui renferme des règles de procédure dont la présence dans le Code civil peut paraître anormale (on peut se demander si les détails de procédure contenus dans l'article n'eussent pas été plus logiquement laissés dans une loi spéciale. Tissier, la loi du 22 juillet 1893 sur la nation. n<sup>o</sup> 17).

1. L'individu né d'un étranger ex-Français pourrait invoquer l'art. 9 mais on verra plus loin qu'il n'y a aucun intérêt.

2. Rapp. Ant. Dubost, 28 février 1889, p. 5.

3. On peut supposer un étranger né en France habitant six mois notre pays et six mois l'étranger.

à partir de la majorité et seulement au cours de la 22<sup>e</sup> année; elle ne pourra plus être faite après l'expiration de ce délai. La majorité dont il s'agit est bien celle de la loi française; le texte est formel. Le législateur a eu raison de ne pas reproduire la formule de l'ancien art. 9 qui en autorisant la réclamation dans l'année de la majorité, avait fait naître des controverses sur la question de savoir d'après quelle loi, la loi française ou la loi étrangère, il fallait fixer l'âge de la majorité (1).

Tout en félicitant le législateur d'avoir mis fin à cette incertitude, ne peut-on pas lui reprocher de s'être attaché à la majorité française? Cette disposition « ne fait-elle pas trop bon marché des lois personnelles dont relève cet individu par sa nationalité ou son domicile? Peut-être ces lois reculent-elles à 25 ans la majorité de leurs ressortissants et refuseront-elles en conséquence de tenir pour valable un changement de patrie obtenu par eux avant cette échéance, d'où il suivra que l'individu qui aura satisfait aux prescriptions de l'art. 9, pourra se trouver en butte aux revendications simultanées de la France qui l'aura accueilli au nombre de ses enfants et de sa nation d'origine dont à raison de son âge, il n'aura pu valablement secouer l'allégeance. Le nouvel art. 9 ne tient à ce point de vue aucun compte du statut personnel de l'étranger dont la doctrine et la jurisprudence autorisent cependant l'application à son état et à sa capacité sur le sol et devant les tribunaux français (2). » En supposant qu'il s'agisse de lois étran-

1. V. Vincent et Penaud, *National*, n° 139; Cass., 20 juin 1888, Sir., 1888, I, 300.

2. Weiss, prop. de loi sur la nat. au Sénat, *Rev. crit.*, 1887, p. 514. M. Weiss « voudrait voir substituer à la limite invariable de 22 ans, une limite mobile, étendre jusqu'à la fin de l'année qui suivrait la majorité étrangère de l'intéressé, le délai pendant lequel il lui est permis de devenir Français par le bienfait de la loi, pourvu que cette majorité lui soit acquise plus tard que celle établie par la législation française. »



gères reculant l'époque de la majorité au delà de 21 ans, ne peut-on craindre de priver du bénéfice de l'art. 9 des personnes qui s'en prévaudraient volontiers à leur majorité, alors qu'elles seraient libres et capables, mais qui auparavant pourraient en être empêchées par ceux sous l'autorité desquels elles se trouvent tant que dure leur minorité (1) ?

Il est certain que, l'individu dont il s'agit étant étranger, sa capacité est régie par la loi étrangère ; dès lors, ce devrait être à cette loi et non à la loi française qu'il appartiendrait de déterminer l'âge à partir duquel cet individu est capable de changer de nationalité.

Cependant, comme l'a fort bien fait remarquer M. Cohendy (2), la règle de l'art. 9 peut se justifier tant par des considérations théoriques que par des motifs d'utilité pratique. D'une part, si en effet la capacité des étrangers est régie par leur loi nationale, on sait que ce n'est cependant pas une règle absolue et qu'elle doit fléchir toutes les fois que l'ordre public est en jeu. Or, lorsqu'il s'agit de savoir si et à quel âge un étranger peut opter pour la nationalité française, la question ne touche-t-elle pas à l'ordre public ? L'Etat français n'a-t-il pas le droit d'intervenir dans la plénitude de sa souveraineté pour déterminer à l'exclusion de toute loi étrangère, les conditions que l'étranger devra remplir pour devenir Français (3). D'autre part, la détermination d'un âge invariable pour l'option en faveur de la nationalité française présente des avantages pratiques incontestables. Avec le système contraire, on se heurterait à des difficultés incessantes : il faudrait d'abord rechercher à quel pays appartient l'étranger

1. En ce sens : Surville, la loi de 1893, national. des enfants nés sur le sol fr. de parents étr., *J. Cl.*, 1893, p. 673.

2. *Le Droit*, 27 octobre 1889.

3. V. en ce sens, Cass. Belge, 6 février 1878, D. 1880, 2, 89 ; C. cas., 20 juin 1888, D. 1889, 1, 181.

voulant opter pour la France ; il faudrait ensuite examiner la législation de ce pays et l'âge auquel elle fixe la capacité nécessaire pour changer de patrie. Avec la nouvelle disposition de l'art. 9, il n'y a plus à s'inquiéter des règles plus ou moins variables qui sont établies par les législations étrangères (1).

L'acte de soumission est reçu par un des agents diplomatiques ou consulaires de France à l'étranger, en présence de deux témoins qui attestent l'individualité du déclarant ; il est dressé en double exemplaire ; l'un est remis à l'intéressé qui doit le présenter plus tard en France au juge de paix devant lequel il fera sa déclaration ; l'autre est transmis immédiatement au ministère de la justice par la voie hiérarchique (2).

1. Pour dire sous l'ancien art. 9, qu'il fallait s'attacher à la majorité française on argumentait de l'art. 3 de la constitution du 22 frimaire an VIII, qui disait : « Un étranger devient citoyen français lorsqu'après avoir atteint l'âge de 21 ans accomplis... » ; de l'art. 1<sup>er</sup> de la loi du 29 juin 1867 sur la naturalisation qui fixait à 21 ans accomplis l'âge auquel un étranger pouvait obtenir du gouvernement français l'autorisation dont il avait besoin pour établir son domicile en France, en vue du stage requis pour la naturalisation. Il était facile d'objecter que ces dispositions étaient tout simplement des dérogations au droit commun ; qu'une dérogation au droit commun ne s'étend pas d'un cas à un autre, surtout lorsque cet autre cas diffère notablement de celui prévu par la loi. D'ailleurs, aucune des deux dispositions ne prescrivait un délai fatal, il n'y avait aucun inconvénient à s'attacher à la majorité telle qu'elle était fixée par la loi française. Au contraire, le délai de l'art. 9 étant fatal, si on le faisait courir à dater de la majorité telle qu'elle est fixée par la loi française, on mettait donc souvent les étrangers en vue desquels l'article avait été écrit, dans l'impossibilité de profiter de la faveur qu'il leur accordait.

Pour savoir quand l'étranger pouvait faire sa déclaration, il fallait d'après un certain nombre d'auteurs et la jurisprudence (Trib. Seine, 1<sup>er</sup> déc. 1883, *Le Droit*, du 2 déc.), se référer à la loi qui le régissait au moment de cette déclaration. Un tempérament avait été apporté à ce principe dans le cas où la majorité étrangère était en avance sur la majorité française ; dans ce cas, la déclaration devait être faite au moment de la majorité fixée par la loi française : l'individu aurait pu sans cela devenir français à un âge où la loi française n'admet pas qu'on puisse disposer de sa nationalité.

2. V. décret du 13 août 1839, article 9 ; Modèle d'acte de soumission n<sup>o</sup> 1 bis, annexé à la circulaire du 23 août 1839 ; Circulaire ministérielle du 28 août 1839.

L'art. 9 porte que le domicile doit être établi en France dans l'année à compter de l'acte de soumission ; la faculté de souscrire la déclaration est subordonnée à l'établissement effectif du domicile en France. L'acte de soumission peut être fait jusqu'à l'âge de 22 ans ; si l'intéressé le fait juste le dernier jour de sa 22<sup>e</sup> année, il aura encore un an pour établir son domicile en France et réclamer la nationalité française, ce qui portera à deux ans le délai total de l'option. Malgré la bizarrerie qu'il y a à allonger ainsi une période d'option, l'application de l'art. 9 en ce sens me paraît indiscutable en présence du texte (1). Elle a été cependant contestée : « Elle n'est pas conforme à la pensée du législateur, a dit M. Vincent (2) ; si on suit fidèlement les modifications subies par la rédaction de l'art. 9, on voit qu'on n'a jamais entendu porter au delà de la 22<sup>e</sup> année, le droit d'acquérir la qualité de Français pour l'individu né en France d'un étranger ; les mots « jusqu'à 22 ans », n'ont été substitués à ceux de « dans l'année de la majorité » figurant dans l'ancien article 9 (3), que pour bien marquer qu'il s'agissait de la majorité, telle qu'elle est réglée par la loi française ; quant au délai pour user du bénéfice de la loi, il n'a jamais été question de le reculer ; la proposition de loi adoptée par le Sénat en 1887, portait : « tout individu né en France de parents étrangers, pourra jusqu'à l'âge de

1. En ce sens : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 83 ; Lesueur et Dreyfus, p. 134 ; Circ. minist. du 28 août 1893.

2. La loi sur la *Nationalité*, n<sup>o</sup> 400, p. 82.

3. L'art. 9 ancien fixait à l'année de la majorité le délai dans lequel l'enfant né d'étranger en France, qu'il y fût domicilié ou non à l'époque de sa majorité, devait accomplir les formalités à l'effet de réclamer la qualité de Français. « Tout individu né en France d'un étranger pourra dans l'année qui suivra l'époque de sa majorité, réclamer la qualité de Français ; pourvu que dans le cas où il résiderait en France, il déclare que son intention est d'y fixer son domicile et que dans le cas où il résiderait en pays étranger, il fasse sa soumission de fixer en France son domicile et qu'il s'y établisse dans l'année, à compter de l'acte de soumission. »

22 ans accomplis réclamer la qualité de Français sans condition de stage, mais en faisant sa soumission, dans le cas où il résiderait à l'étranger, de fixer son domicile en France et en l'y fixant réellement dans l'année à compter de l'acte de soumission ».

Il n'était pas question, quand ce texte a été voté par le Sénat, de distinguer entre l'individu domicilié en France à l'époque de sa majorité et le non domicilié ; tout individu né en France d'un étranger devait pouvoir, majeur ou mineur, réclamer la qualité de Français en vertu de l'art. 9 ; toutes les formalités prescrites par cet article devaient être accomplies avant 22 ans révolus. Plus tard, la Commission de la Chambre des députés a fait une distinction entre les domiciliés en France à l'époque de leur majorité et les non domiciliés ; l'art. 9 ne devait plus s'appliquer qu'à ces derniers, mais la limite de 22 ans pour l'option était respectée. La première rédaction de la Commission (1) le prouve surabondamment, car l'art. 9 portait que « tout individu né en France de parents étrangers.... pourra jusqu'à l'âge de 22 ans accomplis, réclamer la qualité de Français, pourvu que..... ». Le texte ayant été de nouveau modifié par la Commission, la phrase a été en quelque sorte retournée, si bien que le passage « jusqu'à l'âge de 22 ans accomplis », paraît ne plus commander que l'obligation de faire la soumission et ne plus se rapporter à l'établissement du domicile, ni même à la déclaration pour réclamer la qualité de Français. On aurait dû s'apercevoir, qu'à l'égard des majeurs dont s'occupe le § 1<sup>er</sup> de l'art. 9, il devenait complètement inutile, puisque toutes les formalités devaient être remplies dans la 22<sup>e</sup> année, de dire que l'établissement du domicile en France devait avoir lieu dans l'année à compter de l'acte de soumission ».

1. Annexe au rapp. de M. Ant. Dubost, du 7 nov. 1887, p. 68.

La pensée primitive du législateur a pu être de fixer pour l'option la limite de 22 ans, mais qu'est-ce qui prouve qu'il ne l'a pas abandonnée ? S'il y était resté fidèle, il faudrait admettre qu'il n'a pas su s'exprimer en français. Il me semble impossible que la Commission qui a élaboré elle-même le texte du § 1<sup>er</sup> de l'art. 9, ait adopté une rédaction qui ne correspondait pas du tout avec ses idées.

Je me range donc à cette opinion consacrée par la pratique administrative que l'intéressé a un premier délai finissant avec sa 22<sup>e</sup> année pour souscrire un acte de soumission, et que cet acte est le point de départ d'un deuxième délai d'une durée d'un an pour transporter son domicile en France.

Il y a lieu de se demander si cet acte de soumission est bien nécessaire. Le seul résultat qu'il paraisse avoir est de permettre aux individus nés en France et domiciliés à l'étranger, de reculer l'époque à laquelle ils seront forcés de prendre une décision. Est-ce bien utile ? N'y aurait-il pas avantage à supprimer cet acte de soumission afin de ne pas compliquer le mécanisme de l'art. 9. N'aurait-on pas pu décider simplement que l'individu majeur visé par l'art. 9, deviendrait Français si dans un délai donné, il venait se fixer en France et réclamait la nationalité française ? C'est au reste ce qui se passe aujourd'hui pour l'individu qui avant l'accomplissement de sa 22<sup>e</sup> année, vient se fixer en France et réclame la qualité de Français (1). La formalité de l'acte de soumission se trouve en fait devenir superflue, puisque de la déclaration faite en vue de réclamer la qualité de Français, il ressort que le déclarant est venu se fixer en France, dans sa 22<sup>e</sup> année, c'est-à-dire pendant le délai accordé pour souscrire l'acte de soumission. Cet acte n'est donc actuellement nécessaire que si l'étranger qui veut bénéficier de l'art. 9, est dans l'impossibilité de ve-

1. V. en ce sens : Circul. minist. du 28 août 1893.

nir se fixer en France et d'effectuer sa déclaration avant l'expiration de sa 22<sup>e</sup> année, ou si venant s'établir en France au cours de cette 22<sup>e</sup> année, il désire se ménager la limite dernière fixée par l'art. 9 ; dans ce dernier cas, il pourra faire son acte de soumission, ce qui fera courir à son profit, pour souscrire la déclaration de nationalité, le second délai d'une année.

Si on trouvait peut-être trop rigoureux de n'autoriser les déclarations que jusqu'à l'accomplissement de la 22<sup>e</sup> année, au lieu d'introduire dans la loi la formalité de la soumission, point de départ d'un deuxième délai qui porte le délai total d'option à deux ans, il eût été plus simple d'écarter cet élément de complication et de reporter d'une manière uniforme la limite de l'option à la fin de la 23<sup>e</sup> année, à l'âge de 23 ans accomplis (1).

4. — Lorsque l'étranger a transporté son domicile en France, il peut alors se présenter devant le juge de paix du canton de sa résidence, pour souscrire la déclaration en vue d'acquérir la nationalité française. Cette déclaration doit avoir lieu, bien entendu, avant l'expiration de la 23<sup>e</sup> année. Le texte de l'art. 9 est très mal rédigé en ce sens qu'à première vue on pourrait croire que le premier délai concerne seulement la soumission, que le deuxième concerne seulement l'établissement du domicile et que le domicile une fois établi, il n'y a aucun délai pour la déclaration. Cette interprétation serait impossible : l'attribution de la nationalité française ne peut rester indéfiniment incertaine ; et à quoi serviraient les délais pour l'acte de soumission et l'établissement de domicile, partant d'une époque précise ? Si l'individu visé par l'art. 9 était admis à faire sa déclaration de nationalité à tout âge, les délais pour l'acte de soumission et l'établissement de domicile antérieurs à la déclaration pourraient partir de n'importe quelle époque.

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 133.



Les règles relatives à la déclaration de nationalité prévue par l'art. 9 sont applicables à toutes les déclarations de nationalité, aussi bien celles pour acquérir la qualité de Français que pour la répudier. Il y a toutefois une distinction à établir entre les déclarations de nationalité, au point de vue des personnes qui doivent les recevoir.

S'agit-il des déclarations en vue de répudier la nationalité française, elles peuvent-être reçues et par les juges de paix et par nos agents diplomatiques et consulaires à l'étranger. S'agit-il des déclarations acquisitives de la nationalité française, il semble bien qu'il doive en être autrement ; le dernier paragraphe de l'art. 6 du décret du 13 août 1889 a le tort de dire d'une façon générale « En cas de résidence à l'étranger, les déclarations sont reçues par les agents diplomatiques ou par les consuls » on pourrait entendre : « toutes les déclarations » ; mais l'art. 9 dispose en termes formels que l'individu né en France ne peut réclamer la qualité de Français que s'il a établi son domicile en France ; il en résulte très clairement que la déclaration de l'art. 9 devra nécessairement être faite en France. Les règles déterminées par la loi relativement à la déclaration de l'art. 9 doivent être étendues à toutes les déclarations acquisitives de la qualité de Français ; cet article est celui auquel il faut nécessairement se référer en matière de déclaration (1).

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 418 ; M. Vincent (n° 103, p. 84), arrive à la même conclusion, mais il donne la raison suivante : « le dernier paragraphe de l'article 6 du décret du 13 août 1889 prévoyant précisément le cas de résidence à l'étranger et autorisant les agents diplomatiques et les consuls à recevoir les déclarations, ne s'applique pas aux déclarants qui veulent acquérir la qualité de Français en vertu de l'art. 9, § 1<sup>er</sup>, C. civ., et qui à ce moment-là, doivent être domiciliés en France. Ils doivent comparaître devant le juge de paix. » Pour moi cette raison n'est pas bonne ; le terme « domicile » dans l'art. 9 doit toujours être entendu dans le sens large, le même qui lui a été reconnu formellement à propos de l'étranger domicilié et de l'étranger non domicilié.

C'est le décret réglementaire du 13 août 1889 qui a confié aux juges de paix le soin de recevoir les déclarations de nationalité. Antérieurement à la loi de 1889, c'était devant les maires que s'effectuaient les déclarations. Les magistrats cantonaux ont été considérés avec raison comme plus compétents en matière juridique que la majorité des maires ; de plus, le contrôle de la chancellerie s'exercera plus efficacement (1) et (2).

1. Le Code civil et les lois postérieures qui l'ont successivement modifié, n'avaient réglé ni les formes ni les moyens de conserver les déclarations de nationalité. En fait, elles avaient lieu dans les mairies qui pour la plupart n'en tenaient pas de registres et les inscrivaient sur des feuilles volantes exposées à toutes les chances de destruction et de perte. La compétence des officiers municipaux à l'égard des déclarations se rattachait aux attributions qui leur avaient été conférées par la Constitution du 22 frimaire an VIII, pour la naturalisation des étrangers. Une circulaire du ministre de l'intérieur du 24 mars 1881, avait prescrit dans les mairies, la tenue d'un registre spécial destiné à recevoir toutes les déclarations. En outre, une circulaire adressée par le garde des sceaux aux préfets, le 20 octobre 1888 avait invité les maires à transmettre à la chancellerie une copie de toutes les déclarations reçues par eux. En cherchant à assurer ainsi le contrôle et la centralisation de ces actes, on avait voulu en premier lieu, les soumettre à un examen juridique et rejeter ceux qui auraient été souscrits en dehors des cas prévus par la loi, en deuxième lieu, assurer mieux la preuve de la nationalité des déclarants et ne plus leur permettre d'invoquer leur option ou de la dissimuler suivant leur intérêt du moment. Mais ces prescriptions administratives n'avaient pas suffi pour atteindre le double but poursuivi. Cette situation fut signalée à la tribune du Sénat par le commissaire du gouvernement, M. Camille Sée (séance du 15 novembre 1887) ; le législateur se borna à déclarer dans la loi que la déclaration serait enregistrée au ministère de la justice ; il renvoya au règlement d'administration publique pour le détail des formalités (art. 5 de la loi de 1889).

Il est certain que les déclarations faites du 27 juin 1889, date de la promulgation de la loi nouvelle, au jour d'entrée en vigueur du décret du 13 août, devant l'autorité municipale comme sous l'empire de la législation antérieure, doivent être considérées comme valables.

2. Il est dérogé à la règle de la déclaration devant les juges de paix dans un cas unique, celui prévu par la convention franco-suisse du 23 juillet 1879 (Arch. dipl. 1878-79, III, 105). Les articles 1 et 2 de cette convention sont ainsi conçus :

Art. 1<sup>er</sup>. « Les individus dont les parents Français d'origine se sont fait naturaliser Suisses et qui sont mineurs au moment de cette naturalisation auront le droit de choisir dans le cours de leur vingt-deuxième année, entre

Les déclarations de nationalité peuvent être faites par procuration spéciale et authentique. Elles sont dressées en double exemplaire sur papier timbré. Le déclarant est assisté de deux témoins (1) qui certifient son identité ; il doit produire à l'appui de sa déclaration toutes les justifications nécessaires (2), en y joignant son acte de naissance et le cas échéant,

les deux nationalités française et suisse ; ils seront considérés comme Français, jusqu'au moment où ils auront opté pour la nationalité Suisse.

Art. 2. « L'option pour la nationalité Suisse résultera d'une déclaration faite par l'intéressé devant l'autorité municipale française ou suisse au lieu de sa résidence. Si l'intéressé ne réside ni sur le territoire français, ni sur le territoire suisse, il pourra faire cette déclaration devant les agents diplomatiques ou consulaires de l'un ou de l'autre Etat. Il pourra se faire représenter par un mandataire pourvu d'une procuration spéciale légalisée.

« Ceux qui n'auront pas effectué cette déclaration dans le cours de leur vingt-deuxième année seront considérés comme ayant définitivement conservé leur nationalité française. »

Les maires continuent à recevoir les déclarations d'option pour la nationalité suisse effectuées par les enfants de Français naturalisés Suisses (Circul. ministér. du 23 août 1889).

1. On peut se demander quelles doivent être les conditions de capacité de ces témoins. Ne faut-il pas leur appliquer les dispositions de l'art. 37 C. civ. relatives à la capacité des témoins produits aux actes de l'état civil ? On pourrait alléguer que les déclarations de nationalité comme la naturalisation, entraînent une modification à l'état civil du déclarant. Je pense que ces témoins étant destinés simplement à certifier l'identité du déclarant, il suffit qu'ils aient les qualités morales requises pour pouvoir rendre un témoignage digne de confiance (Aubry et Rau, t. I, p. 60, texte et note 5 p. 200). Ils pourront donc être mineurs, ils pourront dans tous les cas être étrangers.

2. Les pièces justificatives qui doivent être produites au moment de la déclaration par l'individu qui invoque le bénéfice de l'art. 9 sont au nombre de 4 :

1<sup>o</sup> Son acte de naissance.

2<sup>o</sup> L'acte de mariage de ses père et mère.

Cet acte fait ordinairement connaître d'une façon complète et exacte l'état civil des parents, c'est-à-dire leurs noms, prénoms, dates et lieux de naissance, et permet de s'assurer si le déclarant est né de père et mère nés à l'étranger. (Si l'acte de mariage n'indique pas les noms, prénoms, dates et lieux de naissance, le juge de paix doit exiger les actes de naissance des père et mère).

3<sup>o</sup> L'acte de soumission (qui peut ne pas être nécessaire).

Cet acte est visé expressément dans le texte de la déclaration. La circon-

son acte de mariage et les actes de naissance de ses enfants mineurs (1) avec la traduction de ces actes s'ils sont en langue étrangère (Décret du 13 août 1889. art. 6).

Les deux exemplaires de la déclaration et les pièces justificatives sont immédiatement adressés par le juge de paix au procureur de la République qui les transmet sans délai, au Ministre de la justice (art. 7 du décret précité).

Les déclarations de nationalité sont inscrites à la chancellerie du ministère de la justice sur un registre spécial ; l'un des exemplaires est conservé dans les archives avec les pièces justificatives et l'autre renvoyé à l'intéressé avec la mention de l'enregistrement (Art. 8 du décret).

stance que le déclarant n'était pas domicilié en France au moment de sa majorité doit être expressément énoncée dans la déclaration, car si le déclarant avait eu son domicile en France à cette époque, il ne serait plus régi par les dispositions de l'art. 9, mais bien par celles de l'art. 8, § 4 du Code civil (Circul. ministér. du 28 août 1893).

4° L'extrait du casier judiciaire.

Cette 4<sup>e</sup> pièce n'est exigée que depuis la loi du 22 juillet 1893.

La demande d'extrait du casier judiciaire doit être rédigée sur papier timbrée et adressée soit au Procureur de la République de l'arrondissement d'origine si le pétitionnaire est né en France, en Corse ou en Algérie, soit au garde des sceaux, ministre de la justice, s'il est né à l'étranger, en Alsace-Lorraine ou dans les colonies. Cette demande doit présenter le nom du pétitionnaire, ses prénoms, le lieu et la date de sa naissance, les prénoms de son père, les noms et prénoms de sa mère, son domicile, son état civil et de famille et sa profession ; elle doit être signée par lui... (Note ministérielle sur l'admission à domicile, la naturalisation et la réintégration dans la qualité de Français, 1889).

V. pour la déclaration en vue de réclamer la qualité de Français (Application de l'art. 9 § 1 du Code civil) le modèle n° 1 annexé à la circulaire du 28 août 1893. Le modèle de déclaration n° 1 qui était annexé à la circulaire du 23 août 1889 ne mentionnait pas l'acte de naissance de la mère, pour le cas où l'acte de mariage n'indiquait pas les noms, prénoms, dates et lieux de naissance des conjoints. C'est qu'à cette époque l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> était considéré comme inapplicable à l'individu né en France d'une mère étrangère qui elle-même y est née.

1. On verra dans la suite quelle est l'utilité de cet acte de mariage et de ces actes de naissance des enfants mineurs.

L'enregistrement pour toutes les déclarations de nationalité est prescrit à peine de nullité depuis la loi du 22 juillet 1893 (art. 9, § 1<sup>er</sup>). Il pourra être refusé, sauf recours aux Tribunaux, si le déclarant n'est pas dans les conditions requises par la loi (Art. 9, § 2, 3 et 6) (1).

Il pourra aussi être refusé, dans un second cas spécial aux déclarations faites en vue d'acquérir la nationalité française, comme la déclaration de l'art. 9 : le cas d'indignité du déclarant (2) (art. 9, § 4, 5 et 6).

Les formalités d'enregistrement à la chancellerie ne causeront pas de préjudice à l'intéressé auquel il n'aura pas été refusé. En effet la déclaration produira ses effets du jour où elle aura été faite (sauf, dit le § 7 de l'art. 9, l'annulation qui pourra résulter du refus de l'enregistrement).

Les déclarations de nationalité qui, jusqu'à la loi de 1893, avaient été rendues publiques par des insertions trimestrielles au *Bulletin officiel* du ministère de la justice, en vertu d'une décision rendue publiquement, sous forme de note parue à ce même *Bulletin officiel* (Année 1889, octobre-décembre), sont

1. Parmi les formalités diverses qui accompagnent les déclarations, (l'enregistrement écarté), parmi les mentions qui doivent y être faites, il faudra distinguer entre les formalités et mentions substantielles dont l'omission entraînera la nullité de la déclaration et les formalités et mentions accessoires, qui ne seront pas sanctionnées aussi rigoureusement. C'est la distinction que la doctrine et la jurisprudence fait en plusieurs matières, notamment quant à l'interprétation de l'art. 2148 C. civ. relatif aux formalités requises pour la rédaction du bordereau de l'inscription hypothécaire. (En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 120).

2. C'est à cause de ce pouvoir que possède le gouvernement de refuser l'enregistrement des déclarations acquiescives de la nationalité française, que ces déclarations doivent être accompagnées de l'extrait du casier judiciaire de l'intéressé. Chaque fois que les juges de paix estiment que le déclarant est indigne de devenir Français, ils doivent joindre aux actes transmis par eux, un rapport précis et circonstancié sur sa conduite, sa moralité et sa réputation. Ces renseignements doivent être contrôlés et transmis avec avis au ministre de la justice par le procureur de la République (Circul. minist. du 28 août 1893).



depuis la loi de 1893 (art. 9, § 9) publiées tous les mois dans le *Bulletin des Lois*, partie supplémentaire (circ. minist. du 28 août 1893). L'omission de cette formalité ne pourra pas d'ailleurs préjudicier aux droits des déclarants (art. 9, § 9). Il est certain qu'il y a intérêt à ce que les déclarations de nationalité jouissent de la publicité.

Ces déclarations ont pour effet de faire acquérir ou perdre la nationalité française d'une manière définitive sans que la période antérieure doive être considérée comme abolie, sans qu'il y ait rétroactivité (1). C'est ce que la loi décide expressément pour toutes les déclarations acquisitives de la nationalité française (art. 20, C. civ.) (2).

J'ai examiné plus haut à propos de l'art 8, II, 4<sup>o</sup> la question de savoir si cette solution devait être étendue par voie d'analogie et par identité de motifs aux déclarations qui tendent à la faire perdre et j'ai répondu par l'affirmative. Les

1. Sous l'empire de l'art. 9 ancien, il existait une controverse très vive, surtout en doctrine, sur le système de la rétroactivité appliqué à l'étranger qui né en France réclamait dans l'année de sa majorité la qualité de Français. On disait que cet individu devenait Français avec fiction de rétroactivité, qu'il devait être considéré comme ayant été Français au jour de sa naissance, la déclaration opérant dans le passé (Arr. du 19 juillet 1848. D. 1848 p. 128). On prétendait que la fiction était justifiée par l'esprit de la loi : dans l'ancien droit, disait-on, tout individu né en France était Français ; on n'a pas voulu aller aussi loin et imposer la nationalité française ; on a laissé à l'individu le droit de la réclamer, mais en fait, lorsqu'il l'a réclamée, il porte en lui cette nationalité, qui lui a été simplement confirmée. On argumentait aussi du mot réclamer employé par l'art. 9, disant qu'on ne réclame que ce qui vous appartient. Cette rétroactivité n'avait aucun avantage ; sous l'empire du Code civil, l'étranger n'était point, il est vrai, apte à recueillir une succession en France (art. 726) ; une fois l'option faite, en vertu de la rétroactivité, il pouvait réclamer la succession ouverte avant l'option. Cet intérêt a disparu depuis 1819. Dès lors, il n'y avait aucun intérêt pour admettre la rétroactivité, mais au contraire des inconvénients fort graves.

2. V. Jug. Seine, 18 juin 1896, *J. Cl.*, 1896, p. 842. « Si d'après l'art. 20, dit ce jugement, la naturalisation n'a pas d'effet rétroactif et n'est jamais accordée que sous réserve des droits acquis aux tiers, l'art. 20 ne peut s'appliquer aux lois qui comme celles relatives au mariage, intéressent l'ordre public ».



modifications de nationalité quelles qu'elles soient ne doivent pas avoir d'effet rétroactif.

4. — Il est bien certain que les femmes aussi bien que les hommes doivent pouvoir profiter des dispositions de l'art. 9.

Quant aux femmes mariées, du moment qu'on admet qu'elles peuvent se faire naturaliser en France au cours du mariage, pourquoi leur refuserait-on la faculté d'acquérir la qualité de Française par une déclaration, par un mode de naturalisation privilégiée, avec l'autorisation de leur mari ? On n'en verrait pas la raison (1).

La femme séparée de corps peut-elle faire une déclaration acquisitive de la nationalité française, en particulier réclamer la qualité de Française par application de l'art. 9, sans avoir besoin de l'autorisation maritale où à son défaut, de l'autorisation de justice ? (2).

En France, antérieurement à la loi du 6 février 1893, relative à la séparation de corps, une grave controverse s'était élevée, lors du procès Bauffremont (3), sur le point de savoir si la femme séparée de corps qui voulait se faire naturaliser, devait être pourvue de l'autorisation maritale ou de justice (4).

1. En ce sens : Weiss. *Tr. élém. dr. intern. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., p. 41, Lesueur et Dreyfus, p. 117 ; Vincent, p. 87, n° 109 ; *Contrà* : Alauzet, *De la qualité de Français*, p. 10.

L'art. 12 par. 2 C. civ. prévoit précisément pour la femme mariée à un étranger la faculté d'acquérir la nationalité française, en conséquence de la déclaration faite dans les termes et sous les conditions de l'art. 9.

L'autorisation de justice semble pouvoir suppléer à celle du mari, bien qu'il s'agisse d'une atteinte grave à la puissance maritale, en raison de la généralité du principe posé par les art. 218 et 219 C. civ.

2. La question est la même que lorsqu'il s'agit de la naturalisation ordinaire.

3. V. Cass., 18 mars 1878, Sir, 78. 1. 493 ; Renault, aff. de Bauffremont devant la justice belge, *J. Cl.*, 1880, p. 178.

4. La jurisprudence française et la grande majorité des auteurs se sont prononcées avant 1893, pour la nécessité de l'autorisation. Paris, 17 juillet

La controverse peut-elle encore subsister après la loi du 6 février 1893 ? La question paraît devoir être tranchée d'après les principes du droit civil français, puisqu'il est évident que le législateur de la nationalité a manifesté, à des reprises différentes, l'intention arrêtée de négliger les dispositions des lois étrangères.

Il faut se demander si la portée de la réforme opérée en 1893, doit se limiter aux points par rapport auxquels on avait démontré les inconvénients de l'état de choses antérieur. La séparation doit-elle laisser intacte l'autorité maritale, en tant qu'elle a pour objet la direction morale de la personne et doit on conclure de cette donnée générale notamment que l'incapacité de la femme séparée de corps doit subsister en matière d'acquisition ou de changement de nationalité, de louage de services, d'exercice d'une profession ? Ce système paraît inadmissible en présence de la généralité des termes du nouvel article 311 C. civ. al. 3<sup>e</sup> : « *La séparation de corps a pour effet de rendre à la femme le plein exercice de sa capacité civile, sans qu'elle ait besoin de recourir à l'autorisation de son mari ou de justice* ». On doit admettre que malgré la séparation de corps, subsistent les dispositions qui comme les devoir de fidélité et le caractère d'inaliénabilité des biens dotaux s'expliquent non par l'incapacité de la femme mariée, mais par l'existence du mariage (1). Le fait d'apporter ces

1876, S. 76. 2. 249 ; Cass., 18 mars 1878, Sir. 78. 1. 193 ; Labbé, *J. Cl.*, 1877, p. 5 et s. ; Féraud-Giraud, *J. Cl.*, 1885, p. 234 ; Weiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 177 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd. p. 179 ; De Folleville, *De la naturalisation en pays étranger des femmes séparées de corps en France* ; V. aussi Bruxelles. 5 août 1880 ; Cass. belg., 19 janvier 1882. En sens contraire : Bluntschli, *Rev. prat.*, t. 11, 1876, p. 303 ; De Holtzendorff, *J. Cl.*, 1876, p. 5 et s.

4. On pourrait peut être soutenir que l'impossibilité pour la femme séparée de corps de réclamer la qualité de Française sans l'autorisation de son mari ou de justice doit exister, parce que cette impossibilité provient non pas de l'incapacité de la femme mariée, mais du mariage lui-même. La femme mariée doit suivre la condition de son mari (art. 12 et 19) parce que

restrictions au texte de l'art. 311, ne peut pas avoir d'influence au point de vue dont il s'agit, puisque si avant la réforme de 1893, la femme séparée de corps qui voulait se faire naturaliser à l'étranger, devait obtenir l'autorisation de son mari, c'était à raison de l'incapacité dans laquelle elle continuait de se trouver malgré la séparation de corps prononcée. Relevée de cette incapacité par la loi de 1893, elle est devenue sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, pleinement capable (1).

5. — Les interdits ne peuvent à mon avis faire aucune déclaration acquisitive de nationalité, même pendant un intervalle lucide. Leurs tuteurs n'ont pas le droit de les représenter, car en l'absence d'une disposition spéciale, ils ne peuvent créer pour ces incapables des obligations personnelles nouvelles.

6. — L'application de l'art. 9 pourra faire naître des conflits de nationalité, si l'État étranger dont relève le réclamant ne reconnaît pas que l'option en faveur de la nationalité française entraîne un changement de nationalité, ou bien considère le déclarant comme incapable de faire une option, à l'époque où il réclame la qualité de Français. Nous ne refusons pas l'acquisition de la nationalité française si cependant cette acquisition n'entraîne pas la perte de la nationalité d'origine du réclamant ; nous n'exigeons pas de lui la preuve qu'il est ou sera délié de toute allégeance antérieure. Dans cette situation, le seul moyen à employer pour empêcher les conflits de nationalité est toujours le même : c'est la conclusion de conventions diplomatiques entre la France et

le législateur a voulu assurer l'unité de la nationalité dans la famille. Or la femme séparée de corps est toujours une femme mariée ; la famille telle qu'elle a été constituée par le mariage existe malgré la séparation de corps ; de plus la séparation de corps peut cesser facilement par la réconciliation des époux.

1. En ce sens : Voir *J. Clunet*, 1893, p. 1136, 1137.

les Etats étrangers, tout au moins ceux qui l'avoisinent. La tâche est ici facilitée, en ce sens que si nous appliquons l'art. 9 à des étrangers, nous admettons l'application d'un texte de la loi étrangère identique à des Français nés à l'étranger. Peut-être devrions-nous être toujours fidèles à ce système et ne pas refuser de reconnaître chez nous les effets d'une loi étrangère pareille à la nôtre.

L'art. 17 § 1 de notre Code civil déclare que le Français (le Français majeur) qui acquiert sur sa demande la nationalité étrangère par l'effet de la loi, perd la qualité de Français. Le principe est bon, malheureusement son application se heurte à deux sortes de difficultés :

Tout d'abord il est certain que cette option n'entraînera la perte de la nationalité française, si l'optant est soumis aux obligations du service militaire en France pour l'armée active (1), qu'à la condition d'obtenir l'autorisation du gouvernement Français (2) (condition empruntée aux lois de l'Allemagne, 1<sup>er</sup> juin 1870 et de l'Autriche-Hongrie, 21 déc. 1867 art. 4, 5 déc. 1868 et 13 mai 1870). — En second lieu, l'individu dont le texte de l'art. 17, 4<sup>e</sup> sanctionne le changement de patrie, sera le plus souvent saisi par la loi militaire française (3), lorsqu'il sera admis à faire connaître ses pré-

1. Il est certain qu'il faut entendre obligation du service militaire dans l'armée active et dans la réserve de l'armée active (Bathie, rapp., 4 nov. 1886, p. 7).

2. En ce sens : Weiss. *J. Cl.*, 1890, § à 27 ; Lainé, *Bull. de la soc. de lég. comp.*, 1891-92, p. 229-273 ; Lesueur et Dreyfus, p. 186 ; Vincent, n<sup>o</sup> 171, p. 124.

Si l'autorisation requise par l'art. 17, 4<sup>e</sup> n'a pas été demandée ou a été refusée, le Français expatrié qui aura acquis à l'étranger le droit de cité par l'effet de la loi n'en aura pas moins conservé la nationalité française et à l'expiration de la peine à laquelle il aura été condamné pour insoumission, s'il a eu l'imprudence de reparaitre sur le territoire français, à moins que la prescription du délit d'insoumission ne soit accomplie, il devra être incorporé dans l'armée pour y faire son temps.

3. Les Français nés en pays étranger sont aux termes de l'art. 10 de la

férences, puisque l'âge auquel les différentes législations placent l'ouverture du droit d'option qu'elles accordent, est presque toujours supérieur à la vingtième année et que l'autorisation de l'art. 17, 1<sup>o</sup> ne pourra lui être accordée que s'il est majeur pour la loi française.

Si l'individu se soumet à la loi militaire française, il sera privé de son droit d'option pour la nationalité étrangère ; s'il ne s'y soumet pas, afin de pouvoir exercer son droit d'option, il sera considéré en France comme insoumis. Peut-être aurait-on pu obvier dans une certaine mesure à cet inconvénient, en retardant l'époque du tirage au sort pour les Français qui ont un droit d'option en faveur de la nationalité du pays de leur naissance. Il faut reconnaître toutefois qu'une disposition générale était difficile à adopter en présence des diversités qui apparaissent en matière de nationalité entre les lois du monde civilisé. Ce que la loi militaire du 15 juillet 1889 n'a pas fait, des conventions internationales ont justement la vertu de la réaliser (1). Ces conventions seront basées sur la réciprocité ; car si le Français né à l'étranger ne peut en toute liberté opter pour la nationalité du pays de sa naissance, l'étranger majeur né en France sera la plupart du temps, même si son pays d'origine reconnaît en principe son option pour la France comme valable, dans l'impossibilité matérielle de la faire : il se trouvera sous les drapeaux dans son pays d'origine à l'époque de sa majorité ; s'il ne s'y trouve pas, ce sera un insoumis ou un déserteur.

loi sur le recrutement du 15 juillet 1889, appelés sous les drapeaux à 20 ans c'est-à-dire avant l'époque où s'ouvrent d'ordinaire leurs droits.

4. C'est ce qui résulte de la convention franco-suisse du 23 juillet 1879, pour les individus dont les parents Français d'origine se sont fait naturaliser Suisses et qui étaient mineurs au moment de cette naturalisation. Ces jeunes gens à qui est conféré un droit d'option pour la nationalité Suisse à exercer au cours de leur 22<sup>e</sup> année, ne seront pas astreints au service militaire en France, avant d'avoir accompli leur 22<sup>e</sup> année (art. 3 de la convention).

La convention franco-belge du 30 juillet 1891 a mis fin aux difficultés que pouvait soulever l'application de notre article 9 à des Belges nés en France et celle de l'art. 9 du Code civil Belge (notre art. 9 ancien) à des Français nés en Belgique. De l'art. 3 de cette convention, il ressort que les Français qui réclament la nationalité belge (9 c. civ. belge) perdent la qualité de Français (1) (c'est du reste l'application de notre art. 17 1<sup>o</sup>) et qu'en revanche les Belges qui optent pour la qualité de Français, perdent pour la Belgique la nationalité belge (2).

De plus d'après l'art. 1 de la dite convention, les individus nés en France d'un Belge qui peuvent invoquer l'art. 9 § 1, C. civ. français, ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire belge ; et d'après l'art. 2, les individus nés en Belgique d'un Français qui peuvent invoquer l'art. 9 C. civ. belge ne seront pas inscrits d'office avant le même âge sur les listes du recrutement militaire français.

*Remarque.* — Nous verrons en étudiant les rapports de la loi sur la nationalité et de la loi sur le recrutement que l'étranger majeur, né en France et non domicilié dans notre pays à l'époque de sa majorité, devient Français sans avoir à faire de déclaration, si ayant été porté par erreur sur les tableaux de recensement en France, il prend part aux opérations du recrutement sans opposer son extranéité (art. 9, II). Le tirage au sort équivaut pour lui à la réclamation de la nationalité française.

1. V. Étude de M. Lainé précitée avec observations de M. Cogordan.

Il est hors de doute que la convention a entendu déroger dans les rapports de la France et de la Belgique au dernier alinéa de l'art. 17, 1<sup>o</sup> qui subordonne à l'autorisation du gouvernement français la dénationalisation de ses ressortissants encore soumis par leur âge aux obligations du service militaire pour l'armée active (En ce sens : Weiss, note sous couv. franco-belge rapportée dans annuaire de la législ. fr., 1891).

2. J'ai examiné à propos de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, la portée de l'art. 3 de la convention, en ce qui concerne la Belgique.



## CHAPITRE II

### ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE POSTÉRIEURE A LA NAISSANCE

#### JURE SANGUINIS

#### I. Etrangers nés de parents dont l'un a perdu la qualité de Français.

*« Tout individu né en France ou à l'étranger de parents dont l'un a perdu la qualité de Français pourra réclamer cette qualité à tout âge aux conditions fixées par l'art. 9, à moins que domicilié en France et appelé sous les drapeaux lors de sa majorité, il n'ait revendiqué la qualité d'étranger »* dit l'art. 10 C. civ.

1. — L'ancien article 10 permettait à cet individu de « toujours recouvrer la qualité de Français en se conformant aux dispositions de l'art. 9 » (1).

1. L'ancien texte de notre article 10 disait : « tout enfant né en pays étranger d'un Français qui aura perdu la qualité de Français... » On avait pu prétendre que la situation de l'enfant né en France était exclusivement réglée par l'art. 9, en sorte qu'après l'expiration de sa 22<sup>e</sup> année, cet enfant devait, pour acquérir la qualité de Français, recourir aux formalités de la naturalisation par décret. Cette théorie avait été généralement repoussée, mais il était bon de la condamner expressément, si on ne voulait pas la voir se reproduire. D'autre part, sous l'empire du code civil, il avait été jugé et soutenu que l'art. 10 ne s'appliquait qu'à l'enfant d'un père ex-Français et non pas à l'enfant né d'une mère ayant perdu la nationalité française. (En ce sens : Paris, 30 juillet 1855, D. 1856. 2. 277. ; Cass. belg., 24 février 1874. D. 1875. 2. 147. En sens contraire : Trib. civ. Seine, 11 février 1855, D. 1856. 2. 276 ; Bruxelles, 20 janvier 1874, D. 1875. 2. 148 ; Douai, 16 avril 1889.

La loi de 1889 ne pouvait que lui maintenir le bénéfice d'un traitement privilégié. La faveur dont jouit l'enfant de l'ex-Français se justifie facilement.

Comme disait Boulay, lors de la rédaction du code civil, dans l'exposé des motifs : « Bien que le père de cet individu ait perdu la qualité de Français, le fils n'est pas moins formé du sang français ; la perte de cette qualité dans le père n'est qu'un accident qui lui est personnel, fruit de son inconstance ou de son inconduite. Pourquoi la naissance du fils en souffrirait-elle ? S'il ne partage pas les sentiments de son père, s'il porte ses regards sur la patrie que la nature lui destinait, s'il y est ramené par son amour, pourquoi ne l'y recevrait-elle que comme un étranger ? Elle doit le traiter comme un enfant qui vient retrouver sa famille et qui invoque la faveur de son origine » (Locré, *Législat. civ.*, t. II, p. 423) Ces paroles portant le cachet de l'époque et quelque peu emphatiques justifient très bien la disposition de notre art. 10.

2. — Il est regrettable peut-être, que cet article qui est comme la consécration du *jus sanguinis*, n'ait pas été restreint aux seuls enfants d'individus qui sont d'origine française. En présence des termes absolus « dont l'un a perdu la qua-

*Le Droit* du 9 juin 1889 ; Demolombe, t. I, p. 199 ; Aubry et Rau, t. I, p. 241 ; Cogordan, *La Nation*, 1<sup>re</sup> éd., p. 72 ; De Folleville, p. 161). Toute controverse est impossible avec le nouveau texte. Le législateur de 1889 a cru devoir substituer à l'expression « toujours » celles de « à tout âge » ; c'est peut-être afin d'accentuer la règle nouvelle en vertu de laquelle l'acquisition de la qualité de Français peut se produire même en minorité ; peut-être aussi, parce que l'expression « toujours » pouvait être prise dans le sens de : « notwithstanding tous actes », ce qui ne devait pas être. (En ce sens trib. civ. de Lille, 12 juillet 1894, *J. Cl.*, 1895, p. 441 et C. d'appel de Douai, 6 décembre 1894 adoptant le jugement de Lille. MM. Léon Renault et Waldeck-Rousseau avaient remis à la Cour un mémoire au nom de l'appelant, dans lequel ils entendaient le mot toujours dans le sens de « malgré tous actes ». *J. Cl.*, 1895, p. 1066).

L'expression de recouvrer a été remplacée et avec raison, par celle de réclamer. Le mot recouvrer était évidemment impropre, puisqu'il s'agit pour l'enfant d'acquérir une nationalité qu'il n'a jamais eue.

lité de Français », il suffit pour qu'un individu puisse invoquer notre article, que la nationalité Française ait appartenu à l'un de ses parents à un moment quelconque de son existence (1). Ainsi, l'art. 10 sera applicable aux enfants d'individus qui ont été naturalisés Français et qui ont perdu les bénéfices de leur naturalisation ; de même aux enfants d'individus qui, Français sous faculté de répudiation, se sont soustraits à la nationalité française au moyen d'une déclaration d'extranéité (2). Ces enfants ont des parents qui non seulement ont perdu la qualité de Français, mais encore n'étaient pas d'origine française et ils pourront tout aussi bien que les enfants qui ont du sang français dans les veines, réclamer la nationalité française ! Cette situation est moins grave depuis la loi du 22 juillet 1893 : les personnes visées par l'art. 10, comme celles visées par l'art. 9 n'ont plus un droit absolu, véritable, à l'acquisition de la nationalité française lorsqu'elles remplissent les conditions légales ; le gouvernement ne garde plus une attitude passive en présence de leur réclamation ; il la contrôle ; il peut la repousser, s'il juge ceux qui l'ont faite, indignes de devenir Français.

3. — Pourra invoquer le bénéfice de l'art. 10, l'enfant né d'un ex-Français et étranger de naissance (3) ; l'individu qui a perdu lui-même la qualité de Français ne peut redevenir Français qu'au moyen de la réintégration ; il est traité moins favorablement, ce qui est juste.

1. En ce sens : Vincent, p. 94, n° 119 ; Robillard, *Essai sur l'acquisition de la qualité de Fr.*, p. 168 ; Lesueur et Dreyfus, p. 141.

*Contrà* : Legal, *Code de l'étranger*, p. 14

2. Si on admet la rétroactivité de la déclaration d'extranéité, les parents n'auront jamais été Français ; les enfants ne seront pas nés d'ex-Français et ne pourront invoquer l'art. 10.

3. Ce qui a été dit, dans l'étude de l'art. 9, au sujet de la femme mariée et de l'interdit s'applique également à propos de l'art. 10. Dans l'un et l'autre de ces art., il s'agit d'une déclaration acquisitive de la nationalité française.

Notre article s'appliquera aussi bien à l'individu né d'un père ex-Français, qu'à celui qui est né d'une mère ex-Française. Du moment qu'on fait une faveur à un étranger en raison du sang français dont il est issu, il n'y a pas de motifs pour en restreindre la portée à l'hypothèse seule où il est issu d'un père qui a perdu la qualité de Français.

Qu'importe que l'enfant tienne ce sang français de sa mère ou de son père ? Que ce soit de l'un ou de l'autre de ses parents, il mérite la même faveur.

L'ex-nationalité de la mère a une influence égale à l'ex-nationalité du père et peut être préférée par l'enfant à la nationalité de son père.

Le bénéfice de l'art. 10 pourra être invoqué, en raison de ce qui précède, par l'individu né d'un mariage entre un étranger et une Française à laquelle son union a fait perdre sa nationalité d'origine. A plus forte raison, ne devrait-il pas pouvoir être invoqué par l'enfant né d'une Française qui s'est mariée à un étranger et qui n'ayant pas acquis la nationalité de son mari n'a point perdu sa qualité de Française, bien que cet enfant ne soit pas né d'une ex-Française (1) ; ne devrait-il pas également pouvoir être invoqué par l'enfant né d'une mère qui aurait perdu sa nationalité française par son mariage avec un étranger, puis se serait fait réintégrer dans sa qualité de Française avec l'autorisation de son mari, avant la naissance de cet enfant ? (2).

4. — L'art. 10 ne prévoit que l'hypothèse dans laquelle un des parents a perdu la nationalité française. Il est certain malgré cette rédaction, que l'enfant dont les deux parents sont tous deux ex-Français, pourra *a fortiori*, puisqu'il a double-

1. MM. Lesueur et Dreyfus admettent que l'art. 10 pourra être invoqué par cet enfant

2. Il faut reconnaître que les deux hypothèses posées seront excessivement rares.

ment du sang français dans les veines, bénéficié de notre article (1).

Aucun doute n'est du reste possible à cet égard, en présence de la déclaration très catégorique faite par le rapporteur de la loi devant le Sénat, M. Delsol, en réponse à M. le sénateur Lenoel qui demanda (séance Sén. 6 juin 1889) une interprétation en quelque sorte officielle du texte : « Cette application de faveur *jure sanguinis* que l'art. 10 accorde à l'enfant dont un seul des parents était Français et avait perdu cette qualité, doit à plus forte raison, a dit M. Delsol, être accordée à l'enfant dont les deux auteurs étaient Français et avaient perdu cette qualité » (2).

5. — En visant l'individu né de parents dont l'un a perdu la qualité de Français, l'article 10 marque clairement, (et on ne pourrait pas sérieusement lui reprocher un défaut de précision) que ses dispositions ne peuvent profiter qu'à l'enfant issu au premier degré d'un ex-Français ; elles ne pourraient pas être invoquées par le descendant au 2<sup>e</sup> degré. Cette solution était déjà admise sous l'empire du Code (3) ; M. le rapporteur Batbie a rappelé la portée de notre article sur ce point, au cours de la discussion devant le Sénat, en réponse à M. de Gavardie (Sén. s. du 7 février 1887).

6. — Le bénéfice de l'art. 10 s'étend-il aux enfants des individus qui ont été Français et ont cessé de l'être par suite d'un démembrement du territoire français, lorsque bien en-

1. On peut supposer qu'un Français se soit fait naturaliser en pays étranger, et se soit ensuite marié avec une femme française qui est devenue étrangère par le fait de son mariage. L'enfant né de cette union aura un père et une mère ex-Français tous les deux.

2. V. Circulaire ministérielle du 28 août 1893.

3. En ce sens Trib. de Lille, 22 mars 1888, la Loi du 7 avril 1888. Weiss *Préc. de dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., p. 438 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 72 ; Despagnet, *Dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., n. 135 ; Lesueur et Dreyfus, p. 143 ; Vincent, n<sup>o</sup> 117, p. 93.

tendu, ces enfants sont nés étrangers ? L'affirmative, en tant que règle générale, ne saurait faire de doute. Ces enfants sont bien nés d'individus qui ont été Français ; c'est un fait contre lequel rien ne peut prévaloir. On doit refuser en principe tout effet rétroactif aux changements de nationalité résultant de traités d'annexion ou de séparation (1).

La question de savoir si un changement de la souveraineté s'exerçant sur un territoire peut avoir quelque influence, lorsqu'il s'agit de qualifier la naissance d'un individu né sur ce territoire avant ce changement, a été très longtemps discutée.

On a soutenu qu'un territoire annexé à la France devait être réputé comme lui ayant toujours appartenu, de sorte que les individus nés avant l'annexion sur ce territoire, devaient être considérés comme nés en France (2).

On a longtemps admis d'autre part, que les personnes nées dans les provinces rattachées à la France, puis démembrées, devaient être considérées comme nées en pays étranger. Cette solution paraît avoir été pendant longtemps celle de l'administration à l'égard des individus nés dans les provinces belges, alors qu'elles appartenaient à la France (3). Mais cette pratique a été condamnée le 7 Décembre 1883 par la Chambre criminelle de la Cour de cassation qui a repoussé la fiction de rétroactivité (4).

1. En ce sens : Murlon, *Rev. prat.* 1858, t. 5, p. 245 et s. ; Weiss., *pr. dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., p. 137 ; Oudard. *Gaz des Trib.*, 22 août 1883 ; Vincent et Penaud. *Annexion* n° 287 et s. ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 77 ; Arr. de Rouen du 22 févr. 1884 rendu sur renvoi de la C. de cass. du 7 déc. 1883, *Le Droit* du 4 mars, *Gaz. Pal.* 84. 1. 440 ; Douai, 11 juillet 85, *J. Cl.* 1887, p. 742 ; Trib. Lille, 21 avril 87, *Le Droit*, 18 juillet 1887 ; Hazebrouck, 24 mars 88, D. 89. 3. 71 ; Cass., 25 février 90, *J. Cl.*, 1890, p. 113 ; Cass., 30 et 22 avr. 90, *J. Cl.*, 1890, p. 939 et 1891, p. 537 ; Douai, 6 décembre 1890, *J. Cl.*, 1891, p. 951 ; Cass., 8 avril 1891, *J. Cl.*, 1892, p. 463 ; Trib. Arras, 13 mai 91, *J. Cl.*, 1891, p. 947.

2. Lettre du garde des sceaux du 17 nov. 1876, *J. Cl.*, 1877, p. 401.

3. Roche, *J. Cl.*, 1887, p. 203 ; Désorbaux, *la Loi* du 7 janvier 1888 et s.

4. V. aff. Gillebert ds. *J. Cl.*, 1884, p. 628 ; Sir. 85. 1. 293 ; *Gaz. Pal.*,



On a quelque peine à concevoir les motifs qui jusqu'en 1883, ont pu retarder le triomphe de la doctrine consacrée par la Cour de cassation. L'individu né sur un territoire qui a cessé d'être français mais qui appartenait à la France au moment de sa naissance, est bien littéralement né en France. A ce fait, on a opposé un prétendu principe du droit des gens, d'après lequel les traités portant cession de territoire impliqueraient rétroactivité.

Cependant les anciens auteurs n'ont fait aucune mention du dit principe ; tout au contraire, ils ont employé des termes écartant toute idée de rétroactivité (1).

A plusieurs reprises différentes, les départements ministériels des affaires étrangères, en France comme en Belgique, ont eu l'occasion de proclamer l'existence d'un principe de rétroactivité ou de réclamer l'observation des traités de 1814 à ce point de vue et n'en ont point profité (2).

Il paraît vraiment, comme le dit M. Cogordan (*La nat.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 72), « que le principe de rétroactivité n'a jamais existé que dans l'imagination des théoriciens » (V. Cogordan, *la nation.*, 2<sup>e</sup> édit., chap. VIII, pp. 328 et suiv.).

C'est surtout à propos des démembrements dus aux traités

84. 1. 38. L'arrêt de la cour de cass. offre l'exemple de l'application des lois du 7 février 1831 et du 16 décembre 1874, à un individu né en France d'un père Belge, né lui-même avant le Code civil dans les provinces belges annexées, c'est-à-dire d'un ex-Français né en France qui antérieurement à la naissance de son fils était devenu étranger par l'effet du démembrement de 1814. V. Concl. de l'avocat général Desjardins dans *Gaz. des Trib.*, 17 et 18 déc. 1883.

1. Pothier. *Tr. des personnes*, partie I, tit. II, sect. I. : Au cas de démembrement, les habitants « de citoyens qu'ils étaient par leur naissance jusqu'au temps du démembrement de la province, deviennent étrangers ».

2. Dans deux circulaires antérieures à 1883, le ministre des affaires étrangères de Belgique et celui de France se sont gardés de faire allusion au principe de la rétroactivité. V. déclaration du ministre des affaires étrangères de Belgique, aff. Gillebert, Ch. des reprs. de Belg., séance du 3 mars 1882.

de 1814, qu'on a invoqué le principe ; on a prétendu que ces traités impliquaient la rétroactivité (1).

En ce qui concerne ces traités particuliers, il pouvait sembler qu'on s'était préoccupé d'une certaine idée de rétroactivité lors de la rédaction de la loi du 14 octobre 1814, relative à la naturalisation des habitants des départements réunis à la France depuis 1791 (2). Aux termes de la loi, les habitants des provinces incorporées depuis 1791 et démembrées par les traités de 1814, devaient remplir les conditions imposées à des étrangers ordinaires pour jouir des droits de citoyen Français (3). S'ils avaient été considérés comme ayant été Français, a-t-on dit, la loi leur aurait purement et simplement fait application de l'art. 48, C. civ., concernant la réintégration dans la qualité de Français.

Tout d'abord, si la loi de 1814 attribuait aux traités de 1814, un effet rétroactif, on pouvait dire que cet effet ne concernait que les individus qui avaient suivi le sort des territoires démembrés et non les territoires démembrés eux-mêmes et aussi, qu'il était une exception touchant uniquement les individus ayant perdu la qualité de Français à la suite des traités de 1814.

Mais cette interprétation donnée à la loi de 1814 était-elle elle-même bien exacte ? Sans doute, le législateur de 1814 avait été préoccupé d'abolir tout souvenir des périodes révolutionnaire et impériale ; mais avait-il réellement fait passer cette préoccupation dans la loi ? Il était permis d'en douter : la loi imposait bien aux habitants des provinces démembrées en 1814 et qui voulaient redevenir Français, des conditions qui n'étaient pas imposées aux ex-Français en général, mais il

1. Demangeat sur Fœlix, tr. de dr. intern. t. I, p. 214, note 12 ; Aubry et Rau, 4<sup>e</sup> éd., t. I, p. 240, note 12. Arr. de la cour de Paris du 11 juin 1883 (aff. Gillebert), annulé par l'arr. de cass. du 7 décembre.

2. Il s'agit des originaires des territoires cédés.

3. Dix ans de résidence sur le territoire français laissé à Louis XVIII, entre autres conditions.

importait de remarquer que la réalisation de ces conditions permettait aux habitants de ces provinces d'obtenir des lettres de déclaration de naturalité en vertu desquelles ils étaient censés n'avoir jamais été étrangers. On pouvait penser que le législateur avait voulu mettre à la réintégration de ces individus des conditions plus sévères qu'à celle des ex-Français en général, en raison de la faible durée du lien qui les avait rattachés à la France, mais sans entendre pour cela consacrer la doctrine de la rétroactivité.

En ce qui concernait les territoires eux-mêmes, la loi de 1814 contenait des expressions desquelles il semblait bien résulter qu'une fiction de rétroactivité n'avait pas été établie à leur égard. Son intitulé même, puis la formule contenue dans son art. 3, « à l'égard des individus nés et encore domiciliés dans les départements qui, après avoir fait partie de la France, en ont été séparés par les derniers traités », prouvaient qu'elle n'avait pas voulu traiter les provinces démembrées comme ayant toujours été étrangères.

Quant aux traités de 1814 eux-mêmes, ils se taisaient complètement au sujet du caractère rétroactif qui leur était attribué. S'ils avaient voulu consacrer une fiction de rétroactivité, ils auraient dû tout au moins s'en expliquer formellement, et s'ils l'avaient fait, la fiction aurait pu n'être après tout, qu'une exception à ce qui paraît constituer le droit commun des traités de démembrement.

L'idée de rétroactivité ne peut guère se soutenir en l'absence d'un texte formel. Jusqu'à l'arrêt de 1883, elle a constitué une sorte de tradition à laquelle on ne touchait guère, parce que les décisions qu'elle pouvait couvrir, se justifiaient d'autre façon (1) ; le jour où il est devenu nécessaire de l'examiner, on s'en est détaché.

1. Ainsi les tribunaux avaient eu à statuer jusqu'en 1883, sur la condition des individus nés en France d'un père d'origine belge et mineurs lors du

L'art. 10 est donc applicable (1) aux enfants nés étrangers d'individus qui ont été Français et ont cessé de l'être par l'effet d'un démembrement de territoire (2). Il sera aussi applicable aux enfants nés étrangers d'individus qui nés eux-mêmes étrangers sont devenus Français par suite d'une annexion à la France, puis sont redevenus étrangers avant la naissance de ces enfants, la France ayant perdu le pays qu'elle s'était annexé. Il est évident que l'art. 10 n'aura pas lieu d'être invoqué si ces enfants ont été soumis à l'application de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, c'est-à-dire s'ils sont nés en France et y ont été domiciliés à leur majorité.

Les résultats de la doctrine admise par la Cour de cassation sont très heureux non-seulement pour l'application de l'art. 10,

démembrement de 1814; ils avaient pu déclarer sans aucune fiction de rétroactivité que ces mineurs avaient cessé d'être Français en même temps que leur père; les mineurs n'avaient eu, en effet, en 1814, aucune faculté d'option particulière (V. concl. de M. l'avocat-général Desjardins dans la *Gaz. des Trib.* 17 et 18 déc. 1883).

1. Circulaire ministérielle du 28 août 1893.

2. Si pour l'Alsace-Lorraine, les provinces démembrées doivent être réputées comme ayant été terre française jusqu'au démembrement, les individus qui y sont nés avant la séparation ne peuvent pas profiter pour se dire Français des dispositions de l'art. 8, C. civ., pas plus qu'ils n'ont pu avant la loi de 1889 réclamer le bénéfice de la loi du 16 décembre 1874. Ces individus ont été soumis quant à leur nationalité aux dispositions du traité de 1871 et s'ils sont Allemands, ils ne peuvent plus invoquer que les dispositions édictées au profit des ex-Français ou de leurs enfants (V. Trib. Seine, 13 août 1886, Sir 88, 2, 241 et dissert. de M. Chavegrin).

L'art. 10 est applicable aux enfants d'ex-Français, Alsaciens-Lorrains nés postérieurement à la séparation du territoire français (Robinet de Cléry, *Rev. crit.*, t. 39, p. 320; Chavegrin, *J. Cl.*, 1883, p. 169; Alauzet, *de la qualité de Franç. de la natural. et du st. pers. des étr.*, p. 118). L'Alsacien-Lorrain né entre le 20 mai 1871, date de la ratification du traité de Francfort et le 30 septembre 1872, date à laquelle expiraient les délais d'option, et dont les parents n'ont pas opté pour la nationalité française, peut devenir Français en souscrivant la déclaration de l'art. 10. Quant aux individus nés en Alsace-Lorraine depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1872, c'est-à-dire en Allemagne de parents Alsaciens-Lorrains, Français avant l'annexion, ils peuvent également réclamer le bénéfice de l'art. 10 (note ministérielle spéciale aux Alsaciens-Lorrains, 1889; mode d'acquisition de la nationalité française).

mais encore pour celle de l'art. 8, II, 3°. En vertu de ce dernier article, on incorporera immédiatement et souvent irrévocablement à la nationalité française des individus qui sans cela retireraient tous les bénéfices de la qualité de Français, en se soustrayant aux charges que cette qualité impose. L'art. 8, II, 3° s'appliquera à l'enfant né en France d'un père ou d'une mère qui sont eux-mêmes nés sur un territoire français, mais ont perdu la nationalité française avant la naissance de cet enfant parce que la France a perdu ce territoire. Il s'appliquera également à l'enfant né sur les territoires démembrés et dont les parents sont eux-mêmes nés en France ou sur ces territoires, si du moins le traité de séparation ne lui a pas fait perdre la nationalité française (1).

L'application de l'art. 8, II, 3° pourra paraître fâcheuse lorsqu'il s'agira d'une naissance sur un territoire dont la réunion à la France a été de courte durée. Mais il faut considérer combien la solution inverse serait regrettable, lorsqu'il serait question d'une naissance sur un territoire qui pendant de longues années aurait fait partie de la France et en aurait été distrait. Si le fait d'une annexion passagère peut être considéré comme aboli rétroactivement par la séparation, il ne saurait en être de même, lorsque l'annexion a eu une certaine durée. Mais alors quel criterium adopter ? Quel temps devra avoir duré la réunion ? Sera-ce une question de fait abandonnée à l'appréciation des juges qui auront à se demander si l'assimilation à la France a été suffisante ? En présence de

1. Il faut reconnaître que l'application de la doctrine de la Cour de cass. pourra offrir quelques difficultés : la preuve de la réunion du pays où est né le père de l'individu dont la nationalité est en question, ne peut pas toujours être faite et surtout ne peut pas être administrée d'une manière uniforme. Il y aura donc des inégalités choquantes et il est à craindre que des individus n'échappent encore à la disposition de l'art. 8, II, 3°. Pour éviter ces inégalités, il y aurait lieu de faire une nomenclature officielle des lieux réunis à la France, puis démembrés (En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 37).

l'arbitraire où conduirait ce système, l'interprétation large de la doctrine de la Cour de cassation paraît devoir être préférée.

En écartant toute idée de rétroactivité ne pourrait-on pas écarter l'application de l'art. 8, II, 3° ? Ne pourrait-on pas dire que ce serait être fidèle à l'esprit de la loi, la disposition de notre article ayant entendu viser uniquement des enfants nés en France d'individus nés sur des territoires qui sont encore Français au moment où se pose la question de nationalité, parce que c'est exclusivement dans ces conditions que se présente le danger auquel elle a voulu parer. Je pense que la loi ne distinguant pas, il est plus sage de ne pas admettre de distinction.

La doctrine de la Cour de cassation a pu encore avoir de l'intérêt au point de vue de l'application de l'art. 8, II, 4° et de l'art. 9 (1). En vertu des dispositions contenues dans ces articles, des individus nés dans les pays cédés et qui n'ont pas par eux-mêmes perdu la qualité de Français (individus nés de parents étrangers dans les pays cédés) ont pu acquérir la nationalité française.

Il faut remarquer que l'utilité pratique de la disposition contenue dans l'art. 10 est limitée d'une façon très sensible par d'autres textes. Le champ d'application de notre article est singulièrement restreint. Le législateur de 1889 ne

1. La règle de la non rétroactivité est encore importante en ce qui concerne la réintégration des habitants des provinces cédées par la France (art. 18, C. civ.). Les habitants de ces provinces, ex-Français, pourront redevenir Français au moyen de la réintégration, ils n'auront point besoin de demander la naturalisation comme des étrangers ordinaires.

L'Alsacien-Lorrain né avant le 1<sup>er</sup> janvier 1851 peut recouvrer la qualité de Français en sollicitant la réintégration. Celui qui est né après le 1<sup>er</sup> janvier 1851 et avant le 20 mai 1871 peut également la solliciter, s'il est muni d'un permis d'émigration de l'autorité allemande, ou s'il peut justifier de services militaires dans l'armée française. La réintégration a pu être accordée à l'Alsacien-Lorrain mineur qui était porteur d'un permis d'émigration (Note ministér. sur la réintégration dans la qualité de Français et note ministér. spéciale aux Alsaciens-Lorrains).



s'est sans doute pas trop préoccupé de savoir s'il ne faisait pas ailleurs que dans l'art. 10, à l'enfant né en France d'un parent ex-Français une condition meilleure en certaines hypothèses et même dans la plupart des cas, que celle qui résulte pour lui de cet article 10 (1).

Il est indiscutable depuis la loi du 22 juillet 1893, que les § 3 et 4 de l'art. 8 s'appliquent à l'enfant légitime ou naturel d'une ex-Française comme à celui d'un ex-Français.

D'autre part si la disposition de l'art. 18, d'après laquelle les enfants majeurs d'un ex-Français peuvent obtenir la qualité de Français comme conséquence de la réintégration accordée à leur père, est surabondante parce que ces enfants pourront obtenir le bénéfice de l'art. 10 même après la réintégration de leur père, cet article 10 devient inutile si les enfants sont mineurs au moment de la réintégration, parce qu'alors ils deviennent Français par le fait seul de la réintégration de leur père (2), sauf faculté de répudiation.

Dès lors l'article 10 ne sera invoqué que par l'individu né à l'étranger d'un parent ex-Français ou bien par celui qui né en France d'un parent ex-Français né hors de France (3), n'y

1. V. observat. de M. Bufnoir à la suite d'une étude sur la conv. franco-belge du 30 juillet 1891 par M. Lainé dans le *Bull. de la soc. de lég. comp.* 1891-1892.

2. *Id.* de la réintégration d'une mère veuve qui avait perdu la qualité de Française pour une cause autre que son mariage avec un étranger.

*Id.* de la réintégration d'une femme dont les enfants naturels reconnus par elle doivent suivre la condition.

Il est intéressant de constater que si une femme veuve qui avait perdu la qualité de Française par son mariage avec un étranger, obtient sa réintégration, ses enfants mineurs ne deviendront pas Français de plein droit. Ils n'acquerront, aux termes de l'art. 19, al. 2<sup>e</sup>, la nationalité française que sur la demande de leur mère ou de leur tuteur approuvée par le conseil de famille. Cette disposition de l'art. 19 est incompréhensible, puisque ces enfants peuvent devenir Français en invoquant l'art. 10 au cours de leur minorité.

3. Le cas de l'ex-Française née hors de France n'est pas très rare. L'ex-Française née à l'étranger sera très souvent à cause de la non-rétroactivité des traités d'annexion, une femme née sur un territoire actuellement fran-

sera pas domicilié à l'époque de sa majorité. Dans cette dernière hypothèse, l'individu pourrait invoquer l'art. 9, mais il n'y aurait aucun intérêt ; l'art. 10 lui est plus favorable, puisqu'il lui permet de réclamer à tout âge la qualité de Français.

8. — Ce qui a été dit au sujet de la déclaration de l'art. 9, s'applique à celle de l'art. 10. Les conditions, les formalités sont identiques.

Il résulte bien des expressions « aux conditions de l'art. 9 », que la déclaration de l'art. 10 comme celle de l'art. 9, est subordonnée à l'établissement de la résidence en France (elle ne pourra pas être faite devant les agents diplomatiques ou consulaires). Mais je crois que ces expressions sont un peu absolues. En effet, l'individu qui voudra invoquer l'art. 10 n'aura pas besoin de remplir l'une des conditions de l'art. 9, à savoir celle relative à l'acte de soumission (1).

D'une part, il n'est pas certain qu'au moment où l'enfant d'un ex-Français veut faire sa déclaration, il ne réside pas en France, tandis qu'il est certain que l'individu visé par l'art. 9 réside à l'étranger le jour où s'ouvre pour lui le délai d'option en faveur de la nationalité française.

D'autre part, le seul intérêt de la soumission étant de prolonger les délais pendant lesquels la déclaration de l'art. 9 peut être reçue, cette soumission est inutile lorsqu'il s'agit de la déclaration de l'art. 10, puisqu'aucun délai n'est imparti pour la souscrire (2).

9. — Quant aux effets de la déclaration au point de vue de la qualité de Français, mais antérieurement à l'annexion et qui a perdu par son mariage avec un étranger la qualité de Française qu'elle avait acquise par l'annexion ; ce cas est très fréquent en Savoie et dans les Alpes-Maritimes (En ce sens Hubert : de la nat. et du dr. d'expulsion. *J. Cl.* 1896).

1. En ce sens Lesucur et Dreyfus, p. 145.

2. Il n'est point fait mention d'un acte de soumission ni dans la circulaire ministérielle du 23 août 1889 (modèles annexés n° 4 et 3) ni dans celle du 28 août 1893 (modèles annexés n° 3 et 4). Le décret du 13 août 1889 ne parle de l'acte de soumission que pour l'individu né en France d'un étranger et domicilié hors de France à l'époque de sa majorité.

rétroactivité, ils sont les mêmes que ceux de la déclaration de l'art. 9 ; il n'y aucune rétroactivité, le déclarant devient Français, mais pour l'avenir seulement (art. 20 C. civ.).

10. — Il est certain que l'art. 10 pourra soulever des conflits de nationalité. L'individu devenu Français par le bénéfice de cet article, aura peut-être conservé la nationalité étrangère qui lui a été conférée à sa naissance.

Les pièces justificatives à fournir par l'individu qui veut réclamer la nationalité française en vertu de l'art. 10 sont :

1<sup>o</sup> S'il est né à l'étranger d'un ex-Français (circ. ministér. du 28 août 1893, modèle n<sup>o</sup> 3, A).

1. Son acte de naissance qui prouve qu'il est bien né à l'étranger.

2. L'acte de naissance ou de mariage de son père.

3. L'acte de naissance ou de mariage de son grand-père paternel, quand son père est né après le 18 mars 1803.

Ces documents suffisent dans la plupart des cas, pour établir que le père a été en possession de la nationalité française. Dans les hypothèses assez rares où cette preuve ne ressort pas avec une entière évidence des actes, il y a lieu de produire toutes autres pièces pouvant servir à la compléter.

4. Une pièce attestant que le père a perdu la qualité de Français.

Suivant la cause qui aura produit la perte de la nationalité française, l'attestation à fournir variera, sans qu'on ait pu en déterminer d'avance la forme et la nature (Ce sera par exemple l'acte qui a conféré au père du déclarant la naturalisation en pays étranger ou qui lui a reconnu par l'effet de la loi et sur sa demande une nationalité étrangère ou bien la déclaration par laquelle le père a décliné la nationalité française).

Aucune justification de la perte de la qualité de Français n'est exigée, lorsque cette perte résulte d'un événement historique tel qu'un démembrement de territoire.

Si le déclarant est né à l'étranger d'une mère qui a perdu la nationalité française par le mariage, il doit fournir :

1. Son acte de naissance.

2. L'acte de naissance de sa mère.

3. Un extrait de naissance ou de mariage de son grand-père maternel.

4. L'acte de mariage de ses père et mère (modèle, n<sup>o</sup> 3, A. note 1).

2<sup>o</sup> S'il est né en France d'un ex-Français (modèle, n<sup>o</sup> 4, B.).

1. Son acte de naissance.

2. L'acte de mariage de son père (et si l'acte n'indique pas l'état civil des conjoints, les actes de naissance de ses père et mère).

Ces pièces permettent de s'assurer que l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> ne s'applique pas au déclarant, que ni le père ni la mère ne sont nés en France.

3. La pièce qui atteste que son père a perdu la qualité de Français.

Mais les inconvénients résultant de l'application de notre article seront, il faut le reconnaître, beaucoup moins graves que ceux qui résultent de l'application de l'art. 8 §§ 3 et 4 et de l'art. 9. En effet l'individu visé par l'art. 10 peut réclamer la nationalité Française à tout âge ; il n'est point obligé, s'il veut devenir français, de se soustraire à la loi militaire du pays dont il relève ; il peut se mettre en règle avec elle et ensuite demander la qualité de Français. Si l'attribution de la nationalité française est cause pour lui d'ennuis ou de difficultés, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même ; il subit après tout une situation qu'il s'est créée et qui ne lui était pas imposée.

11. — L'article 10 contient une restriction qui ne figurait pas dans l'ancien texte. J'en examinerai plus loin la portée, lorsque je m'occuperai des rapports existant entre la loi sur le recrutement et la loi sur la nationalité. Cette restriction est que l'enfant de l'ex-Français ne pourra pas invoquer la disposition principale de l'art. 10, si domicilié en France et appelé sous les drapeaux lors de sa majorité, il a revendiqué la qualité d'étranger.

4. Un certificat officiel dûment légalisé établissant son domicile lors de sa majorité.

Cette pièce permet de s'assurer que l'art. 8, p. 4 ne s'est pas appliqué au déclarant à l'époque de sa majorité et qu'il n'a pas revendiqué alors la nationalité étrangère (Art. 10 du décret du 13 août 1889).

Si le déclarant est né en France d'une mère qui a perdu la qualité de Française par le mariage, il doit fournir :

1<sup>o</sup> Son acte de naissance ;

2<sup>o</sup> L'acte de naissance de sa mère ;

3<sup>o</sup> L'acte de naissance ou de mariage de son grand-père maternel ;

4<sup>o</sup> L'acte de mariage de ses père et mère ;

5<sup>o</sup> Le certificat officiel établissant son domicile lors de sa majorité (modèle n<sup>o</sup> 4, B, note 1).

Le déclarant doit toujours joindre aux pièces qu'il produit un extrait du casier judiciaire français. Les pièces énumérées par la circulaire du 28 août 1893 sont les mêmes que celles énumérées par la circulaire du 23 août 1889 ; la circulaire de 1893 a seulement ajouté l'extrait du casier judiciaire qui renseigne l'administration sur la moralité du déclarant, ce qui est utile au point de vue du refus d'enregistrement.

## II. Etrangers, descendants de religionnaires Français expatriés.

D'après l'art. 4 de la loi de 1889 les descendants des familles proscrites lors de la révocation de l'édit de Nantes continuent à bénéficier des dispositions de la loi du 15 décembre 1790, mais à la condition d'un décret spécial pour chaque demandeur. Ce décret ne produira d'effet que pour l'avenir (1).

L'art. 22 de la loi de 1790 est ainsi conçu : « *Toutes personnes qui nées en pays étrangers descendent à quelque degré que ce soit d'un Français ou d'une Française expatriés pour cause de religion, sont déclarés naturels français et jouissent des droits attachés à cette qualité, si elles reviennent en France, y fixent leur domicile et prêtent le serment civique* » (2).

*Les fils de famille ne pourront user de ce droit sans le consentement de leur père, mère, aïeul ou aïeule qu'autant qu'ils seront majeurs et maîtres de leurs droits* ».

1. Antérieurement à 1889, la loi du 15 décembre 1790 avait soulevé quelques difficultés d'interprétation : on avait soutenu qu'elle n'était applicable qu'aux individus nés au moment où elle avait été promulguée (Demante, *Cours*, t. I, p. 72). V. circ. minist. du 22 déc. 1842. Cette opinion fut condamnée en jurisprudence comme en doctrine (Paris, 19 sept. 1847, D. 47. 2. 212. — Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 74. — Weiss, *Pr. dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., p. 439. — Aubry et Rau, t. I, p. 70, texte et note 32. — Demolombe, t. I, p. 200).

D'après la loi de 1790, l'acquisition de la qualité de Français dépendait d'une déclaration de volonté. Aussi le projet élaboré par le Conseil d'Etat proposait-il l'abrogation pure et simple de la loi. Cette proposition avait été tout d'abord consacrée par la commission du Sénat ; la loi figurait parmi les dispositions abrogées par l'art. 7 de la loi sur la nationalité. Mais au cours de la discussion publique devant le Sénat lui-même, M. de Pressensé demanda et obtint le maintien de « ce grand acte de réparation » (Séance du 15 nov. 1886).

Sont devenus Français par le bénéfice de l'art. 4 de la loi de 1889 : 2 individus en 1897, 1 en 1896, 3 en 1895 (*J. off.*, 5 mars 1898, p. 4335).

2. La déclaration de domicile fut substituée à la prestation de serment civique que prévoyait la loi de 1790, mais que la Constitution de 1793 abolit.

1. — La loi du 26 juin 1889 n'a pas consacré purement et simplement le maintien des dispositions de cet article de la loi de 1790. Pour en invoquer le bénéfice, il ne suffit plus aux descendants des religionnaires expatriés de rentrer en France et d'y faire une déclaration de domicile. L'acquisition de la nationalité française en vertu de la loi de 1790 n'est plus ce qu'elle était : une acquisition par le bienfait de la loi ; c'est maintenant une naturalisation (priviliée puisque l'impétrant est dispensé de toute condition de stage) ; un décret seul peut autoriser un individu à se prévaloir de la loi et il est nécessaire qu'un décret spécial intervienne pour chaque demandeur.

L'interprétation littérale de l'art. 4 de la loi de 1889 conduirait à penser que le décret rendu par le gouvernement aura simplement pour but d'autoriser les descendants des familles proscrites à bénéficier des dispositions de la loi de 1790 et de leur permettre par suite, de faire la déclaration prescrite par ce texte. Il est certain qu'en fait, le décret aura pour objet d'attribuer au demandeur la qualité de Français. Le législateur s'est du reste très bien rendu compte qu'il instituait pour la matière une procédure nouvelle (1).

La première conséquence qui découle de l'art. 4 de la loi de 1889 est que les individus qu'il vise, n'ont plus un droit absolu à l'acquisition de la qualité de Français que lorsqu'ils y ont été autorisés par décret. Or le gouvernement, quant à cette autorisation, a certainement un pouvoir discrétionnaire : il est libre de l'accorder ou de la refuser ; s'il en était autrement, on ne comprendrait pas la nécessité d'un décret, l'utilité de l'intervention gouvernementale. Il résulte bien du reste des déclarations faites au cours de la discussion au Sénat par M. le rapporteur Batbie que le gouvernement ne pourra jamais être forcé de rendre un décret conférant la nationalité française

1. Rapp. Dubost, Ch. des dép., sess. 1887, n° 2083, p. 53.



aux descendants de religionnaires expatriés, que dans tous les cas, ce pouvoir d'appréciation demeurera absolu et portera non seulement sur la preuve de la descendance du postulant, mais encore sur sa situation personnelle et sur sa moralité (1).

La loi de 1889 exige un décret spécial pour chaque demandeur ; il en résulte que l'acquisition de la nationalité française en vertu de la loi de 1790 est strictement personnelle à celui qui la réclame et qu'elle est incapable de produire un effet collectif.

2. — On peut se demander si l'art. 4 de la loi de 1889 peut être invoqué par les descendants de protestants expatriés avant la révocation de l'Edit de Nantes, ainsi que par les descendants de personnes expatriées pour cause de religion. L'article ne vise formellement que les descendants des familles proscrites lors de la révocation de l'Edit de Nantes, tandis que la loi du 15 décembre 1790 étend le bénéfice de ses dispositions à toutes les personnes descendantes de Français ou de Françaises expatriés pour cause de religion. Il semble qu'à la condition de combiner les dispositions de la loi de 1790 avec le système de l'intervention gouvernementale et du décret spécial pour chaque intéressé, on peut admettre tous les descendants de religionnaires expatriés à en bénéficier. En effet, les dispositions de cette loi n'ont pas le moins du monde été abrogées, elles ont été au contraire formellement maintenues par l'art. 4 de la loi de 89 dont la rédaction est simplement défectueuse et qui n'a statué expressément que pour la majorité des cas.

L'art. 4 de la loi de 1889 est conçu en des termes généraux ; aussi tout descendant d'un protestant émigré, d'un ex-Français comme d'une ex-Française peut revendiquer le bénéfice de la loi de 1790. Peu importe le degré du réclamatant dans la

1. Séance Sén. 7 février 1887.

descendance en ligne directe. Tandis que le Code civil ne permet qu'à l'ex-Français d'obtenir sa réintégration par un décret et qu'à l'enfant d'un ex-Français de réclamer la nationalité française, la loi de 1790 s'applique à toutes les générations qui se succèdent (Sén. S. 7 février 1887). Peu importe également que le réclamant soit né en France ou à l'étranger. Si la loi de 1790 ne parle que de l'individu né à l'étranger, c'est qu'à cette date, la naissance en France conférait *jure soli* la qualité de Français. Il a été admis que depuis le Code civil qui a proclamé le *jus sanguinis*, un argument *a fortiori* existait en faveur de ceux nés en France (1).

Le bénéfice de la loi peut-il être invoqué par les descendants de religionnaires, lorsqu'ils ont accompli un acte qui d'après le droit commun fait perdre la qualité de Français ? La négative a été soutenue avant la loi de 1889. Celui qui bénéficiait de la loi de 1790 était alors déclaré naturel Français ; il pouvait donc, disait-on, perdre cette qualité de Français par les causes prévues au Code civil. Cette opinion avait été consacrée par la Cour de Cassation (2), mais elle avait été combattue en doctrine.

L'opinion dominante considérait que quelqu'un qui en réalité n'avait pas encore eu la qualité de Français, ne pouvait pas l'avoir perdue (3). Elle paraît aujourd'hui la seule admissible, puisque les descendants de familles proscrites ne sont pas Français de plein droit, puisqu'un décret est indispensable pour leur conférer cette qualité, et que de plus l'acquisition de la qualité de Français ne produit d'effet que pour l'avenir d'après l'art. 4 de la loi de 1889.

1. En ce sens, Weiss, *Dr. int. pr.*, 1<sup>re</sup> éd., p. 139. — *Contrà* : Brocher, t. 1, p. 239.

2. Cass., 13 juin 1811, Sir. 11. 1. 200.

3. Trib. Pontoise, 11 juillet 1843, *Gaz. Trib.*, 3 sept. 1843. — Aix, 15 mars 1866, S. 66. 2, 171. — De Folleville, *Naturalis.*, n° 222, p. 168. — Weiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 140. — Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 75 et 76.

La bénéfice de la loi peut-il encore être invoqué par les descendants des familles proscrites, si un de leurs ascendants en ligne directe a renoncé à la nationalité française, après l'avoir acquise en vertu de cette loi ? Un amendement de M. Lalanne au Sénat (S. du 7 février 1887) proposait d'exclure ces individus du bénéfice de la loi pour les soumettre au droit commun. Cet amendement fut rejeté après avoir été combattu par M. Batbie qui fit observer avec juste raison que la restriction était inutile puisque les étrangers ne pourront devenir Français qu'en vertu d'un décret que le gouvernement aura toute liberté d'accorder ou de refuser.

Le descendant d'un religionnaire expatrié pourra-t-il se prévaloir des dispositions de la loi de 1790, si né en France et mis en demeure de participer aux opérations de recrutement, il a excipé de sa nationalité d'origine ou bien si né en France et domicilié dans notre pays à sa majorité, il a décliné la qualité de Français ? On a prétendu qu'il ne le pourra pas, parce qu'il devra être considéré comme frappé de déchéance (1). Je crois qu'il est absolument inutile de soutenir cette opinion, puisqu'il s'agit pour le descendant de religionnaire d'une faveur qui peut lui être accordée ou refusée (2).

3. Le postulant devra pour établir qu'il descend d'un religionnaire expatrié, produire toutes les pièces qui lui paraîtront de nature à justifier sa prétention et de plus produire son acte de naissance et l'extrait de son casier judiciaire, comme s'il s'agissait d'une demande de naturalisation. L'administration appréciera souverainement si les justifications produites sont

1. En ce sens, Vincent, p. 175, n° 87.

2. Depuis la loi de 1893, qui a donné au gouvernement le pouvoir de contrôler les déclarations acquiescives de la nationalité française, l'obligation du décret pourrait être supprimée sans inconvénients : le descendant de religionnaire, à n'importe quel degré en ligne directe, pourrait fort bien être assimilé à l'enfant d'un ex-Français et se voir appliquer l'art. 10.

complètes et décisives (1). En raison du caractère de cette naturalisation privilégiée qui est un acte de réparation, l'exonération totale des droits de sceau qui sont dus en principe comme pour les décrets de naturalisation, est accordée par la chancellerie. Comme tout décret de naturalisation ordinaire, le décret qui fera bénéficier un descendant de religionnaire des dispositions de la loi de 1790 sera publié dans le *Bulletin des Lois*. Une question se pose alors, la même qui se pose au cas de naturalisation ordinaire : le décret a-t-il pour effet de fixer la nationalité de l'intéressé du jour même de sa date ou bien du jour de son insertion dans le *Bulletin des Lois*? Cela revient à se demander si cette insertion est ou n'est pas une formalité substantielle. J'estime que la nationalité sera fixée dès la date du décret.

On peut faire observer en ce sens, qu'aucune des lois qui se sont jusque dans ces derniers temps occupées spécialement de la naturalisation des étrangers, ne prescrivent expressément l'insertion au *Bulletin des Lois* du décret de naturalisation (2). — En sens contraire, on peut se prévaloir de ce que l'ordonnance du 27 novembre 1816 a assimilé quant à la force exécutoire et quant à la promulgation, les ordonnances (aujourd'hui les décrets) aux lois proprement dites et de ce que l'ordonnance du 31 décembre 1831 réglementant l'ordre des matières du *Bulletin des Lois* a compris les actes de naturalisation dans la 2<sup>e</sup> partie de ce recueil. La réfutation de ces arguments contraires me paraît assez facile.

Tout d'abord si l'ordonnance du 27 novembre 1816 a assimilé les ordonnances aux lois en ce qui concerne l'époque à laquelle elles seront exécutoires et si le décret du 5-11 novembre 1870 a maintenu cette assimilation, il n'est pas dou-

1. V. Stemler, *Applic. prat. de la nouvelle loi sur la nat. par l'adm.*, J. Cl., 1890.

2. V. Lesueur et Dreyfus, p. 403 et suiv.

teux qu'ils n'ont entendu viser que les actes présentant un caractère général, c'est-à-dire que les actes réglementaires. Pour l'exécution des actes individuels, aucune publication n'est nécessaire, une notification suffit. Cela est si vrai que lorsque la loi a voulu subordonner les effets d'un acte individuel à une publication préalable, elle n'a pas manqué de s'en expliquer formellement ; c'est ainsi qu'au sujet des changements de nom, l'art. 6 de la loi du 11 Germinal an XI dispose expressément que le décret autorisant le changement de nom n'aura son exécution qu'après une année écoulée à partir du jour de son insertion au *Bulletin des Lois*.

La publicité donnée aux lois et décrets a pour but de provoquer des protestations qui pourront avoir comme effet de faire rapporter la loi ou le décret ; c'est notamment ce qui a lieu pour le changement de nom. Eh bien ! le décret de naturalisation une fois rendu n'est pas susceptible d'être révoqué. Dès lors à quoi peut servir la publicité donnée à l'acte de naturalisation ? Uniquement à fournir à l'intéressé un moyen de preuve aisé. Cette publicité est donc tout simplement une mesure de bonne administration et son omission ne peut pas nuire à l'intéressé qui n'est pas chargé de l'exécuter. Ensuite si l'ordonnance du 31 décembre 1831 qui a prescrit la division du *Bulletin des Lois* en deux parties, a indiqué dans un état annexe les décrets de naturalisation comme devant figurer dans la deuxième partie, je ne vois là qu'une pure mesure administrative. L'individu devenu Français aux termes de la loi par le décret rendu en sa faveur, ne peut pas perdre les bénéfices de cet acte par suite d'une simple négligence, alors que rien dans la loi n'implique ni la nécessité de cette formalité, ni surtout la sanction si grave qu'on prétend attacher à son inaccomplissement (1).

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 403 ; Gruffy, *J. Cl.*, 1894 ; C. de Paris, 12 mai 1893, *J. Cl.*, 93, p. 847.

En sens contraire : Weiss, *Tr. dr. int. priv.*, I, p. 339 (M. Weiss admet

Au surplus l'opinion que jé défends paraît être la vraie depuis la loi du 22 juillet 1893, encore mieux qu'auparavant. Le nouvel art. 9. C. civ. que cette loi a modifié et complété, semble trancher la question dans son paragraphe 9, puisqu'il ordonne l'insertion au *Bulletin des Lois* des déclarations faites, soit pour réclamer soit pour décliner la qualité de Français, en disposant expressément que l'omission de cette formalité ne pourra pas préjudicier aux droits des déclarants.

qu'un étranger naturalisé n'est Français que sous la condition suspensive de l'insertion du décret au *Bulletin des lois*. C'est, dit M. Gruffy, *J. Cl.*, 1894, qu'il part d'un renseignement devenu inexact : le décret de naturalisation porte en termes exprès qu'il sera inséré au *Bulletin des lois*. La publication au *Bulletin* a toujours lieu, mais il n'est plus fait allusion dans le décret à cette insertion).

C. d'app. Paris, 19 février 1877 (même argument que M. Weiss). *J. Cl.*, 1877, p. 44. — C. cass. Ch. civ., 16 juillet 1894, *J. Cl.*, 1894, p. 4023. — Cour d'Orléans, 30 mai 1895, *J. Cl.*, 1895, p. 4063.

---



## CHAPITRE III

### ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE PAR LES MINEURS

#### I. Mineurs nés en France d'un étranger.

*« Si l'individu qui réclame la qualité de Français est âgé de moins de vingt et un ans accomplis, la déclaration sera faite en son nom par son père ; en cas de décès, par sa mère ; en cas de décès du père et de la mère ou de leur exclusion de la tutelle ou dans les cas prévus par les articles 144, 142 et 143 du Code civil, par le tuteur autorisé par délibération du conseil de famille », dit l'art. 9, dans son paragraphe 10.*

1. L'ancien article 9 du Code civil ne permettait à l'individu né en France d'un étranger de réclamer la qualité de Français que dans l'année de sa majorité, c'est-à-dire suivant la jurisprudence consacrée par la Cour de cassation dans le cours de sa 22<sup>e</sup> année (Cass 20 juin 1888. S. 88. 1. 300). Il fermait à ceux qui avaient le droit de l'invoquer, l'engagement conditionnel d'un an, les écoles spéciales du gouvernement, les diverses carrières publiques soumises à la loi du concours et de la limite d'âge (1).

De la lettre et de l'esprit du Code civil et des diverses lois sur la naturalisation qui s'étaient succédé depuis 1790 jus

1. V. Weiss, La propos. de loi sur la nat. au Sénat, *Rev. crit.*, 1887, p. 493.

qu'en 1867, il résultait qu'en droit français un mineur était absolument incapable de changer de nationalité.

Depuis 1874 (1), trois lois successives avaient apporté certaines exceptions au principe. La loi du 26 juin 1889, est allée plus loin ; elle a reconnu aux mineurs d'une façon beaucoup plus large que par le passé, la faculté d'acquérir la nationalité française.

D'après les lois de 1874, de 1882 et de 1883, le mineur ne pouvait renoncer à sa faculté de décliner la nationalité française ou devenir Français que dans un but déterminé : l'entrée dans les écoles du gouvernement ou l'engagement dans les armées de terre ou de mer.

Parmi les individus auxquels la loi donnait le droit de réclamer la nationalité française, les uns pouvaient l'exercer pendant leur minorité, les autres en restaient incapables jusqu'à leur majorité ; il était difficile de justifier cette différence.

La loi nouvelle a distingué suivant que l'acquisition de la nationalité française a lieu ou n'a pas lieu en vertu d'une vocation légale. Tous les individus qui ont cette vocation, peuvent réclamer la qualité de Français sans attendre leur majorité : la déclaration requise est faite en leur nom par leur père

1. Antérieurement à la loi du 16 décembre 1874, dans deux cas seulement le mineur était admis à devenir Français : 1<sup>o</sup> La femme étrangère qui épousait un Français, suivait, si elle était mineure, la nationalité de son mari ; 2<sup>o</sup> Les fils de famille mineurs pouvaient user du bénéfice de la loi du 9-15 déc. 1790, avec le consentement de leurs père, mère, aïeul ou aïeule.

Les trois lois du 16 décembre 1874, du 14 février 1882 et du 28 juin 1883 attribuèrent au mineur une capacité exceptionnelle, et sans admettre que le changement de nationalité pourrait avoir lieu par l'intermédiaire de ses représentants. Son père, sa mère ou son Conseil de famille n'intervenaient que pour l'assister et l'autoriser mais non pour agir en son nom.

La loi de 1874 visait un mineur qui était Français de naissance mais voulait fixer définitivement sa qualité de Français, en renonçant à exercer dans l'année de sa majorité sa faculté de répudiation.

Les lois de 1882 et de 1883 visaient des mineurs dont l'état était régi par une loi étrangère.

ou leur tuteur (1). Ils demeurent incapables de l'obtenir par un décret de naturalisation.

2.— Ainsi l'art. 9 nouveau accorde dans son paragraphe 10, au mineur de 21 ans, né en France d'un étranger la faculté de devenir Français, quel que soit son âge du moment qu'il est né sur le territoire français. Cette faculté se justifie pour le mineur beaucoup mieux que pour le majeur. En effet, le mineur qui voudra en bénéficier sera ordinairement un enfant dont la famille habitera notre pays et y aura ses intérêts, qui recevra une éducation française. Devenu Français, il aura à l'âge d'homme nos mœurs et notre esprit (2).

Il est certain que l'application de l'art. 9, paragraphe 10, pourra faire naître des conflits de nationalité.

Le législateur n'a tenu aucun compte des lois étrangères qui règlent le statut personnel des mineurs. Il permet à ces mineurs de devenir Français lorsque le plus souvent ils seront, d'après la loi de leur pays d'origine, incapables de changer de nationalité. — Le changement de nationalité comprend la perte d'une nationalité préexistante et l'acquisition d'une nationalité nouvelle. La capacité nécessaire à ces deux points de vue devrait être déterminée par la loi du pays à laquelle l'individu a jusqu'alors appartenu. Jusqu'au moment où l'acquisition de la nationalité nouvelle est réalisée, la loi du pays qui est encore le sien, régit la capacité de l'individu. Si une personne incapable d'après la loi de sa patrie est admise par la loi d'un autre Etat à acquérir une nouvelle nationalité, elle en possède ainsi deux à la fois. Pour éviter ce cumul de nature à susciter des conflits, il faut que sa capacité dépende sous les deux rapports (perte et acquisition) d'une même loi, celle qui la régit d'une façon générale.

1. Sauf s'il s'agit de l'application de la loi de 1790.

2. Dans l'année 1896, il y a eu 694 déclarations de nationalité faites en vertu de l'art. 9 § 10 (*J. Offic.*, 4 juin 1897) ; dans l'année 1897, 689 (*J. Offic.*, 5 mars, 1898).

La plupart des lois étrangères décident comme la loi française que le mineur est incapable de changer de nationalité individuellement. Toutefois les lois de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Hongrie admettent qu'il peut s'expatrier avec les consentements requis pour les autres actes civils (1).

L'Etat français devrait reconnaître aux Etats étrangers seuls le droit de fixer la capacité nécessaire, pour que leurs sujets changent de nationalité, parce que dans l'exercice de sa souveraineté, il doit respecter la leur. Il suffit pour sauvegarder la sienne propre qu'aucun étranger ne puisse devenir Français sans remplir les conditions voulues par la loi française. Cette loi peut bien déclarer incapable d'acquérir la qualité de Français un étranger qui en serait capable suivant sa loi nationale ; elle ne devrait pas considérer comme capable une personne incapable suivant la loi de son pays (2).

Cette critique est exacte au point de vue théorique ; cependant je ne crois pas qu'il faille désapprouver notre législateur.

Je pense que la loi a été bien inspirée en permettant à tous ceux qui ont une vocation légale à la qualité de Français de la réclamer sans attendre leur majorité.

Tout d'abord le mineur qui voudra devenir Français, résidera la plupart du temps sur le territoire français et sera en fait soustrait à l'autorité de son pays d'origine. Ensuite il est du plus haut intérêt et de toute justice qu'il ait la faculté de demander la nationalité de notre pays.

S'il était obligé d'attendre sa majorité pour faire sa déclaration, bien des carrières lui seraient fermées ; il aurait donc à sa majorité moins d'intérêt qu'auparavant à acquérir la natio-

1. Dans ces pays, le mineur n'est pas nécessairement représenté, il agit lui-même avec l'assistance de son père ou de son tuteur (V. Loi prussienne, 12 juil'et 1875, *Ann. de législ. étr.*, 1876, p. 464).

2. Audinet, *Rev. crit.*, 1891, p. 27, Du changement de nationalité des mineurs. Weiss, *Rev. crit.*, 1887, p. 523.

nalité française et s'il devenait Français seulement à cette époque, il ne bénéficierait pas de tous les avantages attachés à la qualité de Français. La faculté d'option concédée aux mineurs présente de grands avantages et l'intervention de leurs familles constitue une garantie très sûre et suffisante pour la sauvegarde de leurs intérêts.

Au surplus les conflits de nationalité ne naissent pas uniquement de ce que l'individu acquiert une nationalité nouvelle au cours de sa minorité, sans en être capable d'après la loi qui le régit (1). Ces conflits naissent tout aussi bien lorsque l'acquisition n'a lieu qu'à la majorité, si la loi étrangère ne considère pas l'option pour une nationalité nouvelle comme une cause de perte de la nationalité d'origine. Pour les éviter, il faudrait que la loi française n'accordât la faculté de devenir français qu'aux seuls étrangers dont l'option pour une nationalité nouvelle est susceptible d'entraîner la perte de leur nationalité d'origine. Si cette règle était édictée pour les majeurs, elle devrait l'être également pour les mineurs ; mais elle n'existe pas dans notre législation pour les premiers ; il n'y a donc pas à s'étonner qu'elle n'existe pas pour les seconds.

3. — L'art. 9 § 10 détermine la manière dont la déclaration qu'il prévoit, doit être effectuée lorsque l'intéressé est mineur. Cette déclaration n'est pas faite par le mineur lui-même habilité à cet effet. Elle est faite en son nom par les personnes investies de l'autorité paternelle (2).

Cette manière de procéder a été très critiquée. D'après l'ar-

1. La meilleure façon d'empêcher les conflits de nationalité est d'avoir recours aux traités. V. La convention franco-belge du 30 juillet 1891 (*Archiv. diplom.*, 1892, 1, 5). La Belgique admet que des mineurs belges d'origine peuvent devenir Français en vertu de l'art. 9 de notre Code civil. Cette option pour la nationalité française est définitive et entraîne la perte de la nationalité belge (Art. 3 de la conv.).

2. D'après les lois de 1874, 1882, 1883, ces personnes n'intervenaient que pour assister et autoriser le mineur, mais non pour agir en son nom.

ticle 450, C. civ., le tuteur représente le mineur dans tous les actes civils, mais si la nature de ces actes ne s'y oppose pas. Il est certains actes qui ne peuvent pas être accomplis par l'intermédiaire d'un représentant légal ; ce sont ceux qui supposent l'appréciation libre de ceux qu'ils concernent. Le choix entre deux patries suppose une appréciation individuelle, c'est un engagement de la personne elle-même. La loi nouvelle a été conduite à assimiler la réclamation de la nationalité française aux actes ordinaires pour lesquels le père ou le tuteur représentent le mineur. Les raisons alléguées pour justifier cette innovation, sont, dit-on, peu satisfaisantes. « La naturalisation, a dit M. Batbie, n'est pas un acte irréparable et en supposant que la famille se fût trompée, l'enfant devenu majeur, s'il avait trop de regrets du choix qui a été fait pour lui, pourrait revenir à sa patrie d'origine » (1). L'enfant, comme l'a dit M. Batbie, pourra revenir à sa patrie d'origine sans aucun doute ; mais jusqu'à sa majorité, il aura été Français, il aura été appelé sous les drapeaux ; même après sa majorité, il sera toujours réputé Français, si avant l'âge de 35 ans, il a été naturalisé à l'étranger sans autorisation du gouvernement (2). Et si l'acquisition de la nationalité française n'a pas emporté la perte de la nationalité étrangère, la dualité ne pourra pas disparaître ; l'individu devenu majeur n'aura pas le moyen d'abdiquer sa qualité de Français pour conserver uniquement sa nationalité d'origine. Lorsque la qualité de Français est acquise d'une façon définitive (c'est-à-dire sans faculté de répudiation) notre loi n'admet pas qu'on puisse y renoncer purement et simplement au profit d'une nationalité étrangère : pour que la qualité de Français soit perdue, il faut aux termes

1. Rapp. Batbie, sén. 1886, *Doc. parl.*, p. 373.

2. V. Audinet, *Rev. crit.*, 1891.

En vertu de la loi du 13 juillet 1892 modifiant la loi sur le recrutement du 15 juillet 1889, la durée du service dans la réserve de l'armée active a été portée de sept à dix ans.



de l'art. 17, 1<sup>o</sup> que le Français soit naturalisé à l'étranger ou acquière sur sa demande la nationalité étrangère par l'effet de la loi. Or l'individu dont il s'agit ne pourra pas remplir ces conditions, puisqu'il n'aura jamais cessé d'avoir sa nationalité première ; il n'aura pas le moyen de perdre sa qualité de Français pour appartenir uniquement à sa patrie d'origine.

Il ne dépend donc pas de l'ex-mineur d'effacer les conséquences de l'attribution de la nationalité française que ses parents lui ont imposée. On dit que la loi se contente de l'autorisation de la famille pour des actes autrement importants, notamment pour le mariage (Rapp. Batbie précité). Mais le mariage suppose le consentement personnel du mineur. Les parents dont l'autorisation est nécessaire ne peuvent le remplacer. Ce qui est à critiquer dans la loi, c'est que le père ou le tuteur peut réclamer pour le mineur la qualité de Français même contre son gré ; or nul ne doit changer de nationalité sans son consentement, sinon c'est méconnaître la nature contractuelle du lien que la nationalité crée entre l'Etat et le citoyen (1).

Sans rentrer dans la question de savoir si l'idée d'un contrat social doit intervenir dans la matière, il me semble que les droits et la personne du mineur seront en fait aussi complètement respectés, que le mineur agisse en personne et dûment habilité ou que le représentant légal agisse en son nom. Aussi j'estime que les critiques précédentes sont exagérées (2). Quel intérêt aurait une famille à faire acquérir une nationalité à un enfant, si cet intérêt n'était pas celui de l'enfant lui-même. En admettant que la famille se soit trompée, ce qui arrivera rarement, l'enfant pourra en fait se dérober à l'allégeance de

1. En ce sens : Weiss, La propos. de loi sur la nat. au Sénat, *Rev. crit.*, 1887, p. 493. Vincent, *La Nation*, p. 85. n<sup>o</sup> 105.

2. En ce sens : Cohendy, *le Droit*, du 3 novembre 1889. Lesueur et Dreyfus, p. 413.

l'Etat français : ordinairement l'individu pour lequel aura été réclamée pendant sa minorité la qualité de Français aura deux nationalités et partant, des obligations à remplir envers deux Etats. S'il n'est pas Français de cœur, au lieu de se soustraire aux charges que lui impose sa nationalité d'origine, il s'y soumettra et ne remplira pas celles qui lui incombent par suite de la qualité de Français qu'on lui a fait acquérir. Du moment qu'on voulait que la nationalité française puisse être acquise par un mineur de n'importe quel âge, il fallait bien mettre de côté le consentement de ce mineur. Si le mineur avait dû donner son consentement, on aurait été dans la nécessité de fixer un âge de la minorité à partir duquel ce consentement aurait pu être donné et ce n'aurait été qu'à partir de cet âge que la nationalité française aurait pu être conférée à un mineur (1).

4. — Une critique assez sérieuse, c'est que la disposition du § 10 de l'art. 9 aboutira parfois à des impossibilités pratiques. Cette disposition, en effet, se place uniquement au point de vue de la loi française pour déterminer les personnes qui peuvent faire la déclaration d'option au nom et pour le compte du mineur. Elle sera faite par le père, dit le § 10 de l'art. 9, à défaut de père par la mère, à défaut de père ou de mère par le tuteur autorisé du conseil de famille, comme si la famille du mineur était une famille française ou comme si la protection des mineurs était partout réglée d'une façon identique. C'est là une erreur manifeste : la famille dont il s'agit est une famille étrangère et qui tient tous ses pouvoirs de la loi étrangère ; il est de principe en droit international que la puissance paternelle et la tutelle soient régies par la loi nationale du père ou du mineur.

1. C'est la solution qu'avait proposé le Conseil d'Etat, dans son projet de loi sur la nationalité de 1888 : l'âge de 18 ans était celui à partir duquel le mineur aurait pu lui-même réclamer la nationalité française avec les consentements requis.

Comment fera-t-on, s'il n'y a pas de conseil de famille organisé par la loi étrangère ou encore si comme cela arrive dans plusieurs pays, c'est le tribunal civil qui en tient lieu ? Comment fera-t-on également si le père et la mère sont destitués de la tutelle en vertu de leur loi nationale pour des causes qui ne sont pas reconnues par la loi française ? Comment fera-t-on enfin, si la loi étrangère ne permet pas au tuteur d'opter pour le mineur, ni au conseil de famille d'autoriser cette option, ce qui serait le cas d'un tuteur ou d'un conseil de famille Français (1) ? Si la protection du mineur n'est pas organisée dans les termes exacts prévus par l'art. 9, on sera forcé de procéder par voie d'analogie et d'admettre la déclaration faite au nom du mineur par son représentant légal dûment habilité. Il aurait donc mieux valu, dans une disposition très large, se référer au statut personnel du mineur pour déterminer les personnes qui doivent faire la déclaration au nom et pour le compte de ce mineur (2).

C'est en cas de décès du père ou de la mère, ou de leur exclusion de la tutelle, ou dans les cas prévus par les art. 141, 142 et 143, C. civ., que le tuteur autorisé par la délibération du conseil de famille fait la déclaration au nom du mineur. Si la mère n'a pas été exclue de la tutelle, mais s'est excusée, elle

1. En ce sens : X., *le Droit* du 27 sept. 1888 ; Audinet, *J. Cl.*, 1889, p. 205 et *Revue crit.*, 1891 ; Cohendy, *le Droit* du 3 nov. 1889 ; Cogordan, *la Nation*, 2<sup>e</sup> éd., p. 100 ; Vincent, *la Nation*, p. 85, n<sup>o</sup> 106.

2. Dans le projet de loi sur la nat. émané du Cons. d'Etat, les individus admis à acquérir la national. fr. au cours de leur minorité avaient besoin du concours des personnes dont le consentement est requis pour la validité de leurs actes.

Dans le projet de loi émané du Sénat (1<sup>re</sup> rédaction adoptée par le Sénat), le mineur devenait Français sur la demande de son père, de sa mère ou de son tuteur et aux conditions qui étaient exigées par son statut personnel pour le consentement au mariage du mineur (Sén. s. du 15 novembre 1886). Le renvoi à la loi étrangère a disparu au cours de la deuxième délibération sans qu'on en ait donné de motifs, probablement à cause du parti pris du législateur d'écarter tout examen des lois étrangères (Sén. s. du 3 février 1887).

conservera le droit de faire elle-même la déclaration sans avoir à obtenir d'autorisation du conseil de famille. Il peut paraître bizarre que la mère en faisant acquérir la nationalité française à son enfant, puisse tenir en échec le tuteur et le conseil de famille et soumettre son enfant, par sa seule volonté, à une tutelle différemment organisée. — La loi dispose que dans les cas prévus par les articles énumérés plus haut, c'est-à-dire quand le père a disparu sans que son absence constitue un fait acquis, la déclaration sera faite par le tuteur autorisé du conseil de famille. Puisqu'on se place sur le terrain de la loi française, il est certain que ces articles ne coïncident pas exactement avec la règle posée. L'article 141 déclare que si le père a disparu, laissant des enfants mineurs issus d'un commun mariage, la mère en aura la surveillance et qu'elle exercera tous les droits du mari quant à leur éducation et à l'administration de leurs biens ; il n'y a pas de tutelle organisée, pas de tuteur.

Dès lors, ne peut-on admettre que la mère comme au cas de décès du mari, est capable de faire seule la déclaration ? Si aux termes de l'art. 142, six mois après la disparition du père et au cas de décès de la mère lors de cette disparition ou antérieurement à la déclaration d'absence, un ascendant est chargé de la surveillance des mineurs sans avoir à proprement parler la tutelle, il devra se pourvoir de l'autorisation du conseil de famille pour faire la déclaration.

L'art. 9 n'avait pas à régler l'hypothèse de l'absence proprement dite dans laquelle la tutelle est réglée comme au cas de décès de l'un des auteurs de l'intéressé.

Le texte est muet en ce qui concerne les cas de déchéance de la puissance paternelle prévus par les art. 335 du Code pénal. D'autre part, depuis le vote de la loi sur la nationalité est intervenue la loi sur la protection de l'enfance du 24 juillet 1889, qui prive les père et mère déchus ou déclarés déchus de

tous les droits se rattachant à la puissance paternelle et qui organise la tutelle des enfants dans son chapitre II, art. 10 et suiv. L'art. 14 de cette loi déclare : « en cas de déchéance de la puissance paternelle, les droits du père et à défaut du père, les droits de la mère quant au consentement au mariage, à l'adoption, à la tutelle officieuse et à l'émancipation, sont exercés par les mêmes personnes que si le père et la mère étaient décédés, sauf le cas où il aura été décidé autrement par la présente loi ». Peut-être pourrait-on appliquer par analogie ces dispositions au droit reconnu au père ou à la mère par l'art. 9, § 10 du Code civil, et même si la déchéance était encourue en vertu du Code pénal, car il y a évidemment dans l'art. 14 de la loi du 24 juillet 1889, l'application d'une règle générale. Il est vrai que les père et mère du mineur doivent être supposés étrangers dans l'hypothèse qui nous occupe et qu'ils sont régis par leur statut personnel, mais on peut considérer comme ayant un caractère d'ordre public et par suite on peut appliquer aux étrangers comme aux Français les cas de déchéance de la puissance paternelle édictés par nos lois. D'ailleurs, le législateur, quoiqu'il s'occupe d'étrangers dans l'art. 9, paraît bien avoir voulu les placer sous l'empire des lois françaises, puisqu'il ne tient aucun compte des dispositions de leur loi personnelle en ce qui concerne la tutelle (1).

5. — Notre loi n'a point parlé du mineur émancipé et c'est bien à tort, selon moi, puisqu'elle se place au point de vue français. Ce mineur ne doit point être considéré comme ceux qui ne sont pas émancipés ; il n'a plus de tuteur. Pour l'accomplissement de certains actes, il a besoin de l'assistance d'un curateur qui ne fait que compléter sa capacité, ainsi que de certaines autorisations, mais il n'est jamais représenté, il agit lui-même. Dès lors, peut-on admettre que l'acquisition de la

1. Voir Lesueur et Dreyfus, p. 116. Vincent, *La Nation*, n° 106, p. 86.

nationalité française soit le seul acte où le mineur émancipé n'ait pas à intervenir, où le curateur le représente et cela en l'absence d'un texte formel? Je pense qu'il faut reconnaître au mineur émancipé le droit de faire sa déclaration lui-même avec l'assistance de son père ou avec celle de sa mère et à défaut de père et de mère avec l'autorisation du conseil de famille. Dans ce dernier cas, on pourrait se demander si l'assistance d'un curateur serait nécessaire (1).

S'il s'agit d'une femme mariée, mineure émancipée par le mariage, qui veut réclamer la nationalité française, elle fera elle-même sa déclaration, et il est évident que l'autorisation maritale devra être seule exigée ; on ne pourrait vraiment pas adopter une autre solution. Si le mari est également mineur, il semble difficile d'admettre que son autorisation maritale, seule soit suffisante pour habiliter sa femme à faire la déclaration puisqu'il ne peut pas la faire seul pour lui-même, à moins qu'on ne reconnaisse que le mineur émancipé par le mariage peut souscrire lui-même sa déclaration sans avoir à se faire habiliter (2).

6. — Si on prend à la lettre le texte de l'art. 9, le mineur qui pourrait réclamer la nationalité française, serait celui qui n'aurait pas son domicile en France à sa majorité. Il suffit d'énoncer cette proposition pour en apercevoir immédiatement la contradiction. En effet, il est impossible de savoir si le mineur sera domicilié en France à sa majorité. Peut-être les déclarations confuses des rapporteurs à la Chambre des députés et au Sénat (3), jointes au texte de la loi, doivent-elles s'inter-

1. Pour M. Audinet (*Rev. crit.*, 1891, p. 27), si le mineur émancipé n'a plus ni père, ni mère, il réclamera lui-même la nationalité française, avec l'assistance de son curateur ou l'autorisation du Conseil de famille. Si son père (ou sa mère) est vivant, comme la loi ne distingue pas, lui seul aura le droit de réclamer pour le mineur la qualité de Français.

2. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 117.

3. Le rapporteur de la Chambre des députés disait qu'il s'agissait dans



préter en ce sens que le mineur né en France qui pourra réclamer la nationalité française, est celui qui n'y est pas domicilié ? Mais alors le mineur domicilié en France ne pourrait pas réclamer cette nationalité et n'aurait aucun moyen de l'acquérir. Ce serait là pour lui une infériorité injustifiable que sans aucun doute, on n'a pas pu vouloir lui créer. La distinction entre le majeur domicilié en France et celui qui ne l'est pas, est rationnelle en ce sens que le premier est Français de plein droit et que le second ne l'est pas. Au contraire, il n'y a pas de raisons pour distinguer entre les mineurs domiciliés et non domiciliés, puisque les uns et les autres sont des étrangers et ont le même intérêt à devenir Français. Le droit de réclamer la nationalité française doit appartenir aux mineurs domiciliés en France comme à ceux qui ne le sont pas. C'est la seule explication qui échappe à l'absurdité et permette une application raisonnable de l'art. 9.

Au surplus le paragraphe premier de l'art. 9 exige que le majeur domicilié à l'étranger fasse sa soumission d'établir en France son domicile. En ce qui concerne le mineur, cette condition ne se rencontre plus ; la lettre même du texte ne s'oppose donc pas lorsqu'il est déjà domicilié (1) dans notre pays à ce qu'il réclame la qualité de Français. La circulaire ministérielle du 23 août 1889 a adopté cette interprétation ; la déclaration modèle n° 4 annexée à cette circulaire et intitulée : déclaration en vue de réclamer la qualité de Français, application de l'art. 9, § 2 (§ 10 nouveau), porte en sous-

l'art. 9 du mineur né en France et qui ne se trouverait pas dans les conditions prévues par l'art. 8 (2<sup>e</sup> rapp. suppl. Ant. Dubost, Ch. doc. parl., 1889. Sess. ordin., p. 576). Le rapporteur du Sénat précisait davantage. D'après lui, les deux premiers paragr. de l'art. 9 visaient l'individu né en France d'un étranger et qui n'y est pas domicilié à l'époque de la majorité (Rapp. Delsol. Sén. doc. parl., 1889. Sess. ord., p. 234).

1. C'est toujours du domicile *lato sensu* dont il s'agit, de la résidence ayant un caractère permanent.

titre : mineur né en France et actuellement domicilié en France (1). Mais alors faut-il penser d'après cette circulaire, que le mineur qui n'est pas actuellement domicilié en France n'a pas le droit de réclamer la qualité de Français ? Ce serait une erreur ; les termes de l'art. 9 sont généraux et s'appliquent certainement aux mineurs domiciliés hors de France. Le mineur domicilié hors de France devra pour réclamer la nationalité française, fixer au préalable sa résidence en France, même si son père ou son tuteur restent domiciliés à l'étranger. Lorsqu'il fera sa déclaration, il devra être domicilié en France au sens large du mot (2).

Pourront donc, selon moi, réclamer la qualité de Français, par l'intermédiaire du père ou du tuteur : 1<sup>o</sup> les mineurs nés et domiciliés en France ; 2<sup>o</sup> les mineurs nés et domiciliés à l'étranger, à la condition d'établir leur résidence en France (3).

7. — Il ne paraît pas douteux que les règles sur la nécessité de l'enregistrement édictées par la loi du 22 juillet 1893 et le droit pour le gouvernement de le refuser soient applicables à la déclaration faite (4), au nom des étrangers mineurs nés en France, par leurs représentants légaux.

1. M. Vincent (*la Nat.*, p. 87, n<sup>o</sup> 108) trouve que le sous-titre donne une indication erronée, parce qu'il laisse entendre que le mineur non domicilié ne peut réclamer la qualité de Français en vertu de l'art. 9. M. Vincent prend le mot domicile au sens technique, tandis que je le comprend *lato sensu*.

2. Aux termes de l'art. 9, les déclarations ne peuvent être souscrites que par des personnes ou au nom de personnes ayant en France leur domicile ou mieux leur résidence. Il n'y aurait aucune raison de distinguer à cet égard suivant qu'elles sont majeures ou mineures.

3. En ce sens : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 99 et 100 ; Audinet, *J. Cl.*, 1891, p. 37 et *Rev. crit.*, 1891, p. 27 ; Lesueur et Dreyfus, p. 136 ; Surville, *J. Cl.*, 1893, p. 673.

4. V. Modèle de déclaration n<sup>o</sup> 2 annexé à la circulaire minist. du 28 août 1893. Les pièces justificatives à fournir pour souscrire la déclaration, sont : 1<sup>o</sup> l'acte de mariage des père et mère et si l'acte de mariage n'indique pas les noms, dates et lieux de naissance des conjoints, leurs actes de naissance ; 2<sup>o</sup> l'acte de naissance du mineur ; 3<sup>o</sup> l'extrait de son casier judiciaire.

8. — On verra plus loin que le mineur né en France d'un étranger peut devenir Français sans déclaration, si ayant été porté par erreur sur les tableaux de recensement, il prend part aux opérations du recrutement sans opposer son extranéité (art. 9, § 11). Le tirage au sort équivaut pour lui à une réclamation de la nationalité française, ou mieux à une option en faveur de cette nationalité faite par le mineur lui-même (1).

La loi n'a pas prévu le cas d'un mineur étranger né en France qui demanderait à s'engager ou à être inscrit sur les tableaux de recensement de sa classe d'âge, c'est-à-dire dans l'année qui suivrait ses vingt ans révolus.

Pour l'engagement volontaire dans l'armée française, la réclamation préalable de la nationalité française (art. 9, § 10) est certainement nécessaire.

On peut s'étonner que le mineur né en France et étranger ne soit pas admis à contracter un engagement dans notre armée, et que le fait de cet engagement ne puisse emporter à lui seul la nationalité française, quand pour ce même mineur le fait de ne pas exciper de son extranéité lorsqu'il est appelé par erreur, sans l'avoir demandé, à prendre part aux opérations de recrutement, le dispense de faire une déclaration pour acquérir la qualité de Français.

Quant à la demande d'inscription sur les tableaux de recensement de sa classe d'âge, faite par le mineur dont il s'agit, il semble bien que régulièrement elle ne devrait être possible que si le mineur avait au préalable réclamé la nationalité française. D'une part, un étranger ne peut être incorporé dans l'armée française, d'autre part, l'art. 9, § 11 n'envisage, comme nous le verrons, que le cas d'un individu porté par erreur sur les listes de recrutement.

1. Le gouvernement n'a dans cette hypothèse aucun moyen d'écarter le mineur de la nationalité française, puisqu'il n'y a pas de déclaration et par suite pas d'enregistrement à refuser.

Cependant le ministre de la Guerre paraît avoir admis une thèse contraire. Dans sa circulaire du 29 novembre 1896 (J. cl. 1897, p. 443), il décide que « les individus visé par la convention franco-belge peuvent sans attendre le recensement de la première classe formée après leurs vingt-deux ans accomplis, se faire inscrire sur les tableaux de recensement de leur classe d'âge. A cet effet, ils déposeront à la mairie une demande écrite et signée par eux. Ils seront prévenus que le fait de concourir à la formation de leur classe d'âge, les astreint à toutes les obligations du service de cette classe, c'est-à-dire à trois ans au lieu d'un an qu'ils auraient eu à accomplir, s'ils avaient attendu les opérations de la première classe formée après leur vingt-deux ans accomplis. »

Ces individus peuvent être des mineurs qui n'ont pas réclamé la qualité de Français (art. 9, § 10), et auxquels l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, n'a pu encore s'appliquer.

La circulaire ministérielle semble les considérer comme des Français sous faculté de répudiation et faire de la demande d'inscription sur les tableaux de recensement une renonciation à cette faculté.

La pratique qu'elle consacre, si elle n'a pas de grands inconvénients, n'est peut-être pas très régulière.

**Renonciation à la faculté de répudier la nationalité française**  
(Art. 8, II, 4<sup>o</sup>).

On comprendrait que les individus auxquels la loi a conféré à leur naissance la qualité de Français sous faculté de répudiation, soient admis à fixer leur nationalité d'une manière définitive, au cours de leur minorité, en renonçant par anticipation à cette faculté de répudiation.

Mais on s'explique difficilement que des individus qui n'ont pas la qualité de Français, puissent renoncer par avance à la faculté de répudiation qu'ils ne posséderont que s'ils deviennent Français, en vertu de la loi. Cette renonciation ne leur servirait à rien, car elle ne leur ferait pas acquérir la nationalité française.

Une renonciation faite par un mineur à la faculté de répudiation de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ne signifierait absolument rien. Logiquement elle ne peut se concevoir : les enfants nés en France d'étrangers sont étrangers ; ils ne deviendront Français, sauf option pour la nationalité étrangère, que s'ils sont domiciliés en France à leur majorité ; lorsque ces enfants sont en état de minorité, on ne peut pas savoir si la condition de résidence sera remplie. Peut-être ne seront-ils pas domiciliés en France à leur majorité et ne seront-ils alors que des étrangers qui pour devenir Français devront satisfaire à l'art. 9, C. civ. (1).

On sait que tous les mineurs étrangers nés en France peuvent devenir Français en vertu de l'art. 9 § 10.

Si le mineur qui a acquis la nationalité française par application de cet article, est domicilié en France à l'époque de sa majorité, pourra-t-il décliner la qualité de Français, comme étant visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ?

Le décret du 13 août 1889 (art. 11) admet que le mineur peut renoncer à la faculté qui lui appartiendra en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> de décliner à sa majorité la qualité de Français. D'autre part, la circulaire du garde des sceaux du 23 août 1889 satisfaisant tout à la fois à la loi et au décret prévoit que le mineur par le même acte réclame la qualité de Français en vertu de l'art. 9 du C. civ. et renonce en tant que besoin par

1. V. Despagne, J. le Droit, 19 octobre 1889.

avance à la faculté que lui confère l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> de décliner la nationalité française dans l'année de sa majorité (1).

Si le mineur qui invoque le bénéfice de l'art. 9, § 10 (2), pouvait décliner la nationalité française à sa majorité, s'il était domicilié en France, il serait certainement utile de le faire renoncer à sa faculté de répudiation éventuelle. Mais alors ce serait la loi et non pas un règlement d'administration publique qui pourrait exiger cette renonciation. Les auteurs du décret de 1889 auraient organisé, en dehors de tout texte législatif, une renonciation faite pendant la minorité à une option pour la nationalité étrangère qui, aux termes de la loi n'appartient qu'au majeur.

Si le mineur devenu Français ne peut pas décliner la qualité de Français à sa majorité, il est absolument inutile de le faire renoncer à une faculté de répudiation éventuelle.

Or il est certain qu'ayant réclamé la nationalité française au cours de sa minorité, un individu ne peut plus invoquer à sa majorité l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> pour se soustraire à la nationalité française (3). La déclaration faite aux termes de l'art. 9, § 10 a fixé sur sa tête d'une manière irrévocable la qualité de Français (4). Celui qui a réclamé la nationalité Française doit

1. V. modèle de déclar., n<sup>o</sup> 4, annexé à la circulaire. V. Circulaire du garde des sceaux du 28 août 1893 et modèle de déclaration annexé n<sup>o</sup> 2.

2. La circulaire du 28 août 1893 concernant l'application de la loi du 22 juillet 1893 ne paraît pas considérer l'acquisition de la qualité de Français en vertu de l'art. 9 § 10 comme irrévocable : « Conformément à la disposition de l'art. 11 du décret du 13 août 1889, dit cette circulaire, la personne qui souscrira la déclaration, renoncera au nom des mineurs au droit qui leur appartiendrait aux termes de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> de décliner notre nationalité dans l'année de leur majorité, s'ils étaient à cette époque domiciliés en France. Il importe, en effet, au plus haut point de fixer définitivement sur leur tête la qualité de Français et rendre impossible pour l'avenir toute nouvelle modification de leur nationalité ».

3. Il serait invraisemblable que le législateur eût permis d'annihiler une déclaration organisée par lui même (de Taillandier, *Formulaire de la nationalité, de la naturalisation et de police des étrangers en France et en Algérie*, p. 22, note 2).

4. V. Lesueur et Dreyfus, p. 155 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 100.



nécessairement perdre tout droit d'option et ne peut dépouiller sa nouvelle nationalité que dans les cas de droit commun (art. 17 C. civ.).

Le modèle de déclaration n° 4 joint à la circulaire ministérielle du 23 août 1889 ne signifie après tout qu'une chose, c'est que l'option en faveur de la nationalité française faite pendant sa minorité par un individu né en France, lui enlève la faculté d'opter pour la nationalité étrangère, s'il est plus tard domicilié en France à l'époque de sa majorité.

Au reste l'art. 8, II, 4° est inapplicable à l'individu devenu français au cours de sa minorité en vertu de l'art. 9 § 10. Le domicile exigé en France à la majorité par l'art. 8, II, 4° est dans la pensée du législateur une présomption en faveur de la nationalité française, présomption qui n'a plus de raison d'être lorsque cette nationalité a déjà été acquise par une déclaration expresse. La condition du mineur est définitivement fixée par cette déclaration ; peu importe qu'au moment de sa majorité, il ait ou n'ait pas son domicile en France (1).

En ce qui concerne la renonciation à la faculté de répudiation accordée par l'art. 8, II, 4°, l'art. 11 du décret du 13 août 1889 n'est pas illégal (2) selon moi, car il ne fait après

1. V. en ce sens : Audinet, *J. Cl.*, 1891. L'art. 8 4°, dit cet auteur, prévoit le cas où l'individu né en France de parents étrangers n'est pas devenu Français pendant sa minorité par une déclaration expresse ; l'art. 9, celui où les représentants du mineur, sans attendre sa majorité, réclament pour lui la nationalité française. Il faut appliquer ces articles séparément, chacun à l'hypothèse qu'il a prévue.

2. Je le considère comme illégal en ce qui concerne la renonciation à la faculté de répudiation accordée par les articles 12 et 18 du Code civil. Aux termes de ces articles, les enfants mineurs d'individus naturalisés Français ou réintégrés dans la qualité de Français, deviennent eux-mêmes Français de plein droit, à moins que dans l'année qui suivra leur majorité, ils ne déclinent cette qualité, en se conformant aux dispositions de l'article 8 § 4. La loi ne prévoit nullement au cours de la minorité une renonciation quelconque à cette faculté de répudiation. C'est bien un acte spécial que le décret du

tout que ratifier le résultat produit par l'application de l'art. 9 § 40, mais il est superflu (1), car c'est bien la réclamation de la qualité de Français permise par la loi, qui fait disparaître la faculté d'option éventuelle pour la nationalité étrangère.

**Renonciation à la faculté de répudier la nationalité française**  
(art. 8, II, 5<sup>o</sup>).

Le mineur, Français de naissance sous faculté de répudiation dans le cas prévu par l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> peut-il renoncer à cette faculté, et confirmer sa qualité de Français ?

Légalement, il ne le peut pas, car la loi ne lui a pas donné ce droit. — Ce mineur est dans une situation identique à celle du mineur français en vertu des lois de 1851 et de 1874. Or l'art. 2 de la loi du 16 décembre 1874 avait expressément permis au mineur né en France d'un étranger né lui-même sur le territoire français de renoncer par avance à la faculté d'option pour la nation étrangère, quand il voulait concourir pour les écoles du gouvernement ou s'engager dans l'armée.

13 août 1889 a créé. Les art. 12 et 18 renvoient à l'article 8 § 4 ; cet article ne s'occupe pas des mineurs et la faculté de répudiation qu'il accorde, n'existe que pour les majeurs. L'art. 5 de la loi du 26 juin 1889 a confié au chef de l'Etat le soin de déterminer par un règlement d'administration publique les formalités à remplir et les justifications à faire relativement à la répudiation de la qualité de Français, mais ce texte dont la portée est évidemment limitative, ne lui a pas donné le droit d'organiser une renonciation à cette répudiation, en modifiant par un décret l'époque de l'option que la loi elle-même a fixée à la majorité de l'intéressé et en dépouillant ce dernier de la faculté personnelle qu'elle lui a conférée, au profit de ses représentants légaux. V. en mon sens : Despagne, *J. le Droit*, 19 octobre 1889 ; Vincent, n<sup>o</sup> 139, 140, p. 105 et 106 ; Audinet, *Rev. crit.*, 1891, p. 27 ; Weiss, *Tr. th. et prat. dr. int. pr.*, t. 1<sup>er</sup> p. 131 et 169 et s. En sens contraire : Lesueur et Dreyfus, p. 157.

1. En ce sens, Vincent, n<sup>o</sup> 51, p. 38.

La loi de 1893 qui a introduit dans l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> une faculté de répudiation, n'a pas imité la loi de 1874 ; aucune de ses dispositions n'autorise le mineur à renoncer à cette faculté. J'estime qu'il est impossible de suppléer au silence de la loi, de modifier l'époque de l'option que la loi a fixée à la majorité de l'intéressé et de priver ce dernier d'une faculté qui lui appartient personnellement, en donnant à ses représentants légaux le droit de fixer eux-mêmes définitivement sa nationalité. La lacune qu'a laissée le législateur dans la loi, est certainement regrettable, mais il n'appartient qu'à lui de la combler. Ce n'est pas l'avis de l'administration qui admet le mineur visé par l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> à renoncer à sa faculté de répudiation par l'entremise de ses représentants légaux (1). Cette pratique me semble absolument illégale. Le garde des sceaux, dans sa circulaire du 28 août 1893 concernant l'application de la loi du 22 juillet 1893, dit à propos des renonciations à la faculté de répudier la nationalité française, qu'il s'est expliqué sur l'application des règles relatives à cette renonciation, lorsqu'il s'est occupé des enfants nés en France d'un étranger et qui seront domiciliés en France au moment de leur majorité (art. 8, II, 4<sup>o</sup>). Il n'est pas douteux, ajoute-t-il, qu'elles peuvent par identité de motifs être étendues au cas nouveau de répudiation créé par la loi du 22 juillet 1893, c'est-à-dire au cas du mineur né en France d'une mère née elle-même en France.

Il faut constater qu'on ne trouve dans la circulaire aucune explication satisfaisante au sujet de la renonciation à la faculté de répudiation. On y lit simplement que ce droit de renonciation résulte implicitement de la disposition de l'art. 9, § 10 et

1. Il y a eu 939 renonciations à la faculté de répudiation (art. 8, 3<sup>o</sup>) dans l'année 1893 (*V. J. Off.*, 4 juin, 1897) et 836 dans l'année 1897 (*J. Offic.*, 5 mars 1898).

que l'art. 11 du décret du 13 août 1889 l'a expressément consacré (1).

L'éventualité d'une faculté de répudiation (art. 8, II, 4<sup>o</sup>) disparaît certainement devant la déclaration acquisitive de la nationalité française faite aux termes de l'art. 9, §. 10. Mais pourrait-elle disparaître en l'absence d'une disposition légale, si la déclaration de l'art. 9, §. 10 n'avait pas lieu ? Non, évidemment. Or dans l'hypothèse de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, d'une part une déclaration acquisitive de la qualité de Français qui emporterait renonciation à la faculté de répudiation, est impossible, d'autre part la loi n'a prévu aucun acte de renonciation.

L'acquisition de la nationalité française en vertu de l'art. 9, § 10 est définitive ; celle qui a lieu à la naissance en vertu de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> ne l'est pas. Il n'y a par suite aucun motif pour reconnaître la nécessité d'une renonciation à la faculté de répudiation dans l'hypothèse de l'art. 9, § 10. Il y en aurait un au contraire dans l'hypothèse de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> : celui de fixer définitivement et le plus tôt possible sur la tête de l'enfant la qualité de Français.

Dans un cas, la renonciation à la faculté de répudiation est superflue, mais elle n'est pas illégale ; dans l'autre elle n'est pas superflue, mais elle est illégale.

La renonciation à la faculté de répudiation de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> n'est pas un acte spécial : ce n'est que la conséquence d'un acte prévu par la loi : la déclaration acquisitive de la nationalité française.

La renonciation à la faculté de répudiation de l'art. 8, II,

1. V. Modèle de déclaration n<sup>o</sup> 7 annexé à la circulaire du 28 août 1893. Les pièces justificatives à fournir pour renoncer à se prévaloir de la qualité d'étranger (applic. de l'art. 8, II, 3<sup>o</sup> du C. civ.) sont : l'acte de naissance de l'enfant, l'extrait de son casier judiciaire, l'acte de mariage des père et mère. (Si ce document ne donne pas les noms, prénoms, dates et lieux de naissance des conjoints, les actes de naissance des père et mère sont en outre exigés).

La déclaration est enregistrée au ministère de la justice à peine de nullité.

3<sup>o</sup> est un acte spécial, isolé, qui n'est pas prévu par la loi (1).

## **II. Mineurs nés de parents dont l'un a perdu la qualité de Français.**

Il est certain que le mineur né de parents dont l'un a perdu la qualité de Français, pourra devenir Français en invoquant l'art. 10. Il ne peut s'agir que du mineur né à l'étranger.

Si le législateur a substitué l'expression « à tout âge » à l'expression « toujours » employée par l'ancien article 10, c'est bien afin d'accentuer la règle nouvelle d'après laquelle l'acquisition de la qualité de Français peut se produire en minorité.

La déclaration est faite (2) au nom du mineur résidant en France par les personnes désignées dans l'art. 9, § 10 et doit être enregistrée à peine de nullité. L'enregistrement peut être refusé pour inaccomplissement des conditions légales ou pour indignité.

## **III. Mineurs descendants de religionnaires Français expatriés.**

Les descendants de religionnaires expatriés peuvent invo-

1. Non seulement la loi aurait dû prévoir une renonciation à la faculté de répudiation pour le mineur visé par l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, mais encore décider que l'engagement dans les armées de terre ou de mer, l'entrée dans les fonctions publiques et dans les écoles du gouvernement emporteraient renonciation à la faculté de décliner la qualité de Français (V. art. 3 du projet de loi sur la nat. délibéré par le Conseil d'Etat, dans *Trait. élém.*, Weiss, 1885, p. 300).

2. V. modèle de déclaration n<sup>o</sup> 3 annexé à la circulaire du 28 août 1893.

quer la loi du 15 décembre 1790 et acquérir la qualité de Français par voie directe et principale, lorsqu'ils sont mineurs.

La disposition finale, § 2 de l'art. 22 de la loi de 1790 a été en effet maintenue aussi bien que la première partie du texte, par la loi de 1889 (1). Elle apporte donc une exception à la règle que les mineurs étrangers ne peuvent pas acquérir individuellement la nationalité française par décret.

Du moment qu'on se réfère à la loi de 1790, il faut reconnaître que les enfants mineurs qui, d'après la loi de 1889 ne sont pas admis à faire eux-mêmes les déclarations acquisitives de nationalité française, pourront dans le cas spécial qui nous occupe, demander eux-mêmes à bénéficier de la loi de 1790, avec le consentement de leurs père, mère, aïeul ou aïeule. L'autorisation du conseil de famille ne sera pas nécessaire.

Le système conservé de la loi de 1790 n'est guère en harmonie avec celui qu'a suivi le nouvel art. 9 du Code civil (2).

1. La Constitution du 3 septembre 1791, en confirmant les dispositions de l'art. 22 de la loi de 1790, n'en a pas reproduit le 2<sup>e</sup> paragraphe, mais cette Constitution s'exprime en termes généraux. D'autre part, c'est bien aux dispositions de la loi du 15 décembre 1790 que renvoie l'art. 4 de la loi du 26 juin 1889.

2. En ce sens : Audinet, *Rev. crit.*, 1891, p. 27 et suiv.



## CHAPITRE IV

### ENREGISTREMENT DES DÉCLARATIONS DE NATIONALITÉ

Les règles relatives à l'enregistrement des déclarations de nationalité sont contenues dans l'art. 9 nouveau, modifié par la loi du 22 juillet 1893 (1).

1. Avant la loi de 1893, toutes les déclarations de nationalité étaient enregistrées (art. 9 C. civ., et décret du 13 août 1889, art. 8). La loi de 1889 n'avait ordonné expressément que l'enregistrement des déclarations de l'art. 9 ; l'individu visé par cet article « pourra, disait ce même article, réclamer la qualité de Français par une déclaration enregistrée au ministère de la justice ». Mais toutes les déclarations acquiesitives de nationalité étaient calquées sur celle-là. D'autre part, pour la déclaration par laquelle on déclinaient la qualité de Français aux termes de 8, II, 4<sup>e</sup>, il ne pouvait pas y avoir de difficultés sérieuses : l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> provenait en effet de l'art. 9 auquel il avait été d'abord réuni et dont il avait été séparé lors du remaniement au cours de la rédaction de la loi, sans qu'on ait songé à répéter la prescription de l'enregistrement pour la déclaration devenue indépendante.

D'après les travaux préparatoires, cet enregistrement était un moyen de contrôle, une formalité ayant pour objet de centraliser les déclarations de nationalité éparses jusqu'alors dans les communes de France et d'écarter les déclarations mal fondées ou contraires à la loi, dont l'admission entretenait l'erreur des déclarants sur leur condition véritable (Déclar. du g. des sc. le 3 février 1887, Sénat, 3 février 1887. *Débats parlementaires*, 1887, p. 84 ; Rapp. Delsol, 3 juin 1889, Sénat, *Doc. annexes* 1889. p. 234). La loi de 1889 n'avait pas parlé de nullité de la déclaration pour défaut d'enregistrement ; on se demandait si cette formalité était une simple prescription administrative ou une condition substantielle dont l'inobservation devait rendre sans effets la déclaration elle-même. Les auteurs qui prétendaient que c'était une formalité substantielle, alléguaient le décret du 13 août 1889 qui disait que la déclaration enregistrée prenait date du jour de la réception par le juge de paix. Pourquoi, disaient-ils, faire remonter les effets de la déclaration enregistrée, si l'acquisition de la qualité de Français est parfaite avant tout enre-

La déclaration faite par l'individu qui réclame la qualité de Français en vertu de l'art. 9 « sera à peine de nullité enregistrée au ministère de la justice (§ 1<sup>o</sup>).

gistroment ? C'est que le décret considère cet enregistrement comme une condition avec effet rétroactif (V. Lesueur et Dreyfus, p. 128 ; Stemler, *J. Cl.*, 1890, p. 574 ; Weiss, tr. th. et part. *Dr. int. pr.*, t. I, p. 112). A cette argumentation, on pouvait répondre que la disposition faisait remonter les effets de la déclaration enregistrée uniquement dans le but de ne pas rendre l'intéressé victime des délais que comportaient l'envoi de la déclaration au ministère de la justice et l'enregistrement. D'après la jurisprudence de la Cour de cassation, l'effet était attribué à la déclaration non enregistrée, l'enregistrement n'étant qu'une pure formalité. Le texte du décret, disait la jurisprudence, visait les cas ordinaires, ceux où l'enregistrement ne soulevait pas de difficultés. Lorsque les tribunaux saisis par l'administration décidaient que la déclaration était irrégulière, cette décision équivalait largement à l'enregistrement et la chancellerie était forcée d'enregistrer la déclaration. De plus, lors de la deuxième délibération au Sénat, et sur l'amendement de M. Béranger, on s'était rangé au système du Code et on avait maintenu les déclarations de nationalité avec leur caractère primitif (Sénat, séance du 3 fév. 1887, *Déb. parlem.*, 1887, p. 83 et suiv.). V. C. de cass., 26 oct. 1891, *J. Cl.*, 1891, p. 1226, D., 92, 1, 41 ; C. d'appel, Douai, 9 juillet 1890, *J. Cl.*, 1890, p. 921. Il résultait de cette jurisprudence que la qualité de Français pouvait être acquise sans que la Chancellerie en fût informée, sans que les intéressés eussent un moyen de connaître ce changement de nationalité, et que le ministre de la justice n'était jamais juge du mérite de la déclaration et ne pouvait pas par son refus d'enregistrement préjudicier aux droits des déclarants. Le ministre de la justice disait dans sa circulaire du 23 août 1889 : « Dans le cas où une déclaration ne me paraîtra pas souscrite dans des conditions régulières, l'intéressé en sera avisé et il pourra, s'il le juge à propos, faire trancher la question par les tribunaux, souverains juges en matière de questions de nationalité. »

D'autre part, le gouvernement se plaignait de ce que la naturalisation acquise de plein droit aux étrangers qui réunissaient les conditions légales, avait le défaut d'être à la portée de tous ces étrangers, sans qu'on puisse opérer parmi eux, une sélection que les circonstances rendaient nécessaire. « Des individus auxquels leur moralité douteuse aurait fait certainement refuser la naturalisation ou dont la conduite avait rendu l'expulsion nécessaire ou même qui avaient porté les armes contre la France, souscrivaient des déclarations de nationalité validées par les tribunaux, et qui au cas d'expulsion, frappaient d'inefficacité la mesure prise contre eux » (V. exp. des motifs du projet de loi présenté au Sénat, le 4 avril 1892, par M. Ricard, ministre de la justice, *J. Off., doc. parl.*, octobre 1892, p. 309). Aussi pour parer à ces deux sortes d'inconvénients, résultant du système des dé-

« L'enregistrement sera refusé, s'il résulte des pièces produites que le déclarant n'est pas dans les conditions requises par la loi, sauf à lui à se pourvoir devant les tribunaux civils, dans la forme prescrite par les articles 853 et suivants du Code de procédure civile.

« La modification motivée du refus devra être faite au réclamant dans le délai de deux mois à partir de sa déclaration.

« L'enregistrement pourra en outre être refusé, pour cause d'indignité, au déclarant qui réunirait toutes les conditions légales; mais dans ce cas, il devra être statué, le déclarant dûment avisé, par décret rendu sur l'avis conforme du conseil d'Etat, dans le délai de trois mois à partir de la déclaration, ou s'il y a eu contestation, du jour où le jugement qui a admis la réclamation est devenue définitif.

« Le déclarant aura la faculté de produire devant le conseil d'Etat des pièces et des mémoires.

« A défaut des notifications ci-dessus visées dans les délais sus-indiqués, et à leur expiration, le ministre de la justice remettra au déclarant sur sa demande, une copie de sa déclaration, revêtue de la mention de l'enregistrement.

« La déclaration produira ses effets du jour où elle aura été

clarations de nationalité établies par la loi de 1887 et des décisions de la jurisprudence, le gouvernement demanda aux Chambres de modifier la loi de 1889 dans le sens suivant :

1<sup>o</sup> L'enregistrement serait une formalité substantielle dont l'inaccomplissement vicierait irrémédiablement l'acte qu'elle était appelée à solenniser. « C'était, disait l'exposé des motifs, le meilleur moyen d'assurer l'observation stricte d'une formalité » dont les avantages ne pouvaient être acquis qu'au prix d'une exactitude très grande dans l'enregistrement des déclarations (*J. Off. doc. parlem.*, d'octobre 1892, p. 309).

2<sup>o</sup> Le gouvernement serait autorisé à refuser l'enregistrement de la déclaration, le Conseil d'Etat entendu, lorsqu'en raison des antécédents connus du déclarant, la naturalisation paraîtrait devoir être préjudiciable aux intérêts français.

faite, sauf l'annulation qui pourra résulter du refus d'enregistrement.

« Les règles relatives à l'enregistrement prescrites par les § 2 et 3, du présent article sont applicables aux déclarations faites en vue de décliner la nationalité française conformément à l'article 8, § 3 et 4, et aux articles 12 et 18.

1. — On pourrait se demander en présence de cet article 9, si les règles qui y sont prescrites au point de vue de l'enregistrement, s'appliquent à l'individu qui réclame la nationalité française aux termes de l'art. 10 : d'une part, la loi de 1893 qui a exigé l'enregistrement à peine de nullité a laissé l'art. 10 intact, et d'autre part l'innovation qu'elle a réalisée, n'est pas déclarée applicable au cas prévu par ce même article. Bien plus, l'extension qui est faite dans l'art. 9 aux déclarations en vue de répudier la qualité de Français semblerait indiquer que cet art. 9 ne doit pas être étendu aux déclarations acquiescitives faites en vertu de l'art. 10.

On ne peut se dissimuler que cette solution serait tout à fait contraire aux intentions du législateur (1).

Malgré l'omission de l'article 10 au cours de l'article 9, il faut reconnaître que l'enregistrement de la déclaration de l'article 10 doit aussi être prescrit à peine de nullité et peut être refusé pour un défaut des conditions légales ou pour indignité. L'article 10 au surplus renvoie aux conditions fixées par l'article 9 (2) ; or une des conditions est la formalité de l'enregistrement. Il faut ajouter aussi que c'est surtout en vue des individus pouvant bénéficier de l'article 10 que le Gouvernement a demandé le droit de refuser la déclaration pour

1. En ce sens : Baudry-Lacantinerie, 5<sup>e</sup> éd., 1894, p. 69. Despagne, *Revue de dr. public*, 1894.

2. En ce sens : Exposé des motifs (*J. Offic. doc. parlem.*, octobre 1892 p. 309). « La disposition s'appliquera également par voie de conséquence à l'article 10 qui se réfère pour les conditions dans lesquelles doit être soumise la déclaration qu'il prévoit, aux conditions mêmes fixées par l'art. 9 ».

cause d'indignité (1). M. le sénateur Thézard avait même proposé que ce droit lui fut accordé seulement pour le cas de l'article 10 et non pour celui de l'article 9 (2).

2. — Il est certain que l'article 9 § 2, 3, 8, 9, prescrit l'enregistrement des déclarations faites pour décliner la nationalité française, mais par un défaut de précision dans la rédaction de notre article, on pourrait douter qu'il le prescrive à peine de nullité.

En effet, l'art. 9 § 8, ne vise, dans notre hypothèse, que les paragraphes 2 et 3 et ne renvoie pas au paragraphe 1, qui seul édicte la règle de l'exigence de l'enregistrement à peine de nullité. Il faut cependant reconnaître que cette interprétation serait déraisonnable et en désaccord avec l'intention connue du législateur. M. Delsol, rapporteur au Sénat a dit :

1. Les individus qui demandent à bénéficier de l'article 9, C. civ., sont ordinairement moins nombreux que ceux qui invoquent l'art. 10. En 1896, 696 déclarations (2, art. 9, § 1, 694, art. 9, § 10) et 1031 (art. 10). En 1897, 689 déclarations (art. 9, § 10) et 1089 (art. 10).

2. Séance du 10 mars 1893 (*J. Offic.*, 11 mars, déb. parlam., p. 264). V. réponse de M. Falcimaigne commissaire du gouvernement à M. Thézard (déb. parlam., Sénat, 1893, p. 270, 1<sup>re</sup> col.).

Il est indubitable que les règles sur la nécessité de l'enregistrement et le droit pour le gouvernement de le refuser sont applicables à l'hypothèse prévue par l'art. 9 dans son § 10 : celle des étrangers mineurs nés en France et dont les représentants désignés par la loi peuvent réclamer pour eux, avant leur majorité, la qualité de Français ; elles sont par suite applicables à celle des mineurs dont les représentants légaux demandent pour eux la nationalité française, en invoquant l'art. 10 ; elles doivent être également étendues à la déclaration faite au nom du mineur visé par l'art. 8, II, 3<sup>e</sup> pour renoncer à sa faculté de répudier la nationalité française.

Il est intéressant de remarquer que les règles relatives à l'enregistrement ne peuvent s'appliquer dans un cas prévu par l'article 9 dans son § 11 : les individus nés en France de parents étrangers et ayant pris part aux opérations du recrutement sans opposer leur extrémité deviennent Français, sans avoir besoin de souscrire une déclaration. Quelle que soit leur indignité, le gouvernement n'aura aucun moyen de les écarter de la nationalité française. Ainsi un individu indigne et même dangereux pourra acquérir la qualité de Français et servir dans notre armée, sans qu'on puisse s'y opposer, du moment qu'on l'aura porté, par suite d'une erreur, sur les tableaux de recrutement.



« pour compléter les dispositions de la loi de 1889, il faut donner aux déclarations faites en vue de décliner la nationalité française, la même fixité qu'à celles faites en vue de l'acquérir et dès lors les soumettre à l'enregistrement. Il y a autant d'intérêt à savoir si un Français a perdu cette qualité, qu'à savoir si un étranger l'a acquise. La nécessité de l'enregistrement est donc la même pour l'un et pour l'autre. » Il faut donc considérer que si le renvoi contenu dans l'art. 9 § 8 n'est pas complet, il y a lieu de suppléer à la lacune commise ; on peut penser qu'en renvoyant aux paragraphes 2 et 3, on a implicitement renvoyé au paragraphe 1 qui pose le principe dont les deux paragraphes suivants ne sont que des applications, Du reste, la sanction de la nullité est, comme nous le verrons, de peu d'intérêt pratique : elle n'est guère qu'apparente, puisqu'après le délai de deux mois, à partir de la déclaration, l'enregistrement devra avoir lieu de plein droit, si le refus n'a pas été notifié et qu'en attendant, la déclaration produit ses effets du jour où elle a été faite.

3. — Avant la loi de 1893, la qualité de Français pouvait être acquise ou perdue sans que la Chancellerie en fût informée et sans que les parties intéressées aient eu aucun moyen de connaître ce changement de nationalité. Pour remédier aux inconvénients certains de cet état de choses, « la nouvelle loi a consacré un moyen aussi simple qu'efficace, dit la circulaire ministérielle du 28 août 1893. Elle frappe de nullité toute déclaration qui n'aura pas été enregistrée au Ministère de la Justice, c'est-à-dire qu'elle ajoute à la formalité de l'enregistrement la sanction qui jusqu'alors lui avait fait défaut. »

A mon avis, le système de la loi de 1893 n'est pas aussi satisfaisant que le pense la circulaire ministérielle. N'est-il pas injuste d'attacher la sanction de la nullité à l'accomplissement d'une formalité qu'il ne dépend pas des intéressés de pouvoir remplir, puisque d'après l'art. 7 du décret du



13 août 1889, c'est le juge de paix qui, après avoir reçu la déclaration, la transmet au Procureur de la République, lequel l'adresse à son tour au Ministère de la Justice. Il n'était vraiment pas nécessaire d'admettre une solution aussi étrange ; il eût suffi, semble-t-il, de sanctionner la formalité de l'enregistrement par des mesures prises contre les fonctionnaires chargés de l'opération, comme cela a été fait pour bien des formalités relatives à l'état civil (1).

Cette première critique aurait de l'importance si la sanction de la nullité n'était pas ce qu'elle est en pratique, je veux dire, si elle n'était pas illusoire et purement apparente. Les règles sur l'enregistrement au Ministère de la Justice ont été bien singulièrement formulées : d'une part, l'enregistrement est exigé à peine de nullité ; mais d'autre part, après un délai de deux mois ou de trois mois suivant les cas, à partir de la déclaration, si on n'a pas notifié le refus de l'enregistrement pour inaccomplissement des conditions légales ou pour indignité, si au cas d'indignité on n'a pas fait juger la question par le Conseil d'Etat, le Ministre de la Justice remettra au déclarant sur sa demande, une copie de sa déclaration revêtue de la mention de l'enregistrement. Et enfin, la déclaration

1. En ce sens ; Tissier, la loi du 22 juillet 1893 sur la nationalité, extrait des *Lois Nouvelles*, 1894, p. 27.

M. le sénateur Thézard avait dit dans la séance du 10 mars 1893 (*J. Offic.*, 11 mars, déb. parlem., p. 15 et 264) : « Qu'est-il besoin d'imposer à l'intéressé qui n'est pour rien dans l'enregistrement, la responsabilité de n'avoir pas accompli une formalité qui s'accomplit en dehors de lui ? ... Est-il nécessaire d'introduire cette sanction que cet enregistrement dépend de vous, qui est assuré par les agents du ministère de la justice, le réclamant en sera responsable et aura à subir les conséquences de la négligence absolument exceptionnelle qui aura été commise ? Quoi qu'en dise l'exposé des motifs, il n'est pas naturel que lorsque la loi attribue à quelqu'un un droit, elle le fasse dépendre de l'accomplissement de formalités qu'il n'est pas en son pouvoir de remplir ou de ne pas remplir. L'enregistrement est une mesure d'ordre, excellente en elle-même, mais une simple mesure d'ordre, un moyen de surveillance et de contrôle pour le gouvernement ».

produira ses effets du jour où elle aura été faite, sauf l'annulation qui pourra résulter du refus d'enregistrement. On peut se demander en présence de ces règles combinées, à quoi sert et ce que devient pratiquement la sanction de la nullité. Le déclarant n'a pas à s'occuper de la formalité de l'enregistrement ; sa déclaration produit des effets du jour où elle est faite ; le ministre devra notifier son refus dans un délai très rapproché, à l'expiration duquel l'enregistrement sera de droit, au lieu d'être d'office. En quoi les choses auraient-elles été différentes si on s'était contenté de permettre au Ministre de la Justice de notifier le refus de la déclaration dans un délai de deux ou trois mois après lequel il aurait dû enregistrer d'office la déclaration. La sanction de la nullité est inutile en présence de l'obligation d'enregistrer d'office toute déclaration non suivie de notification de refus dans le délai légal, et de la règle d'après laquelle la déclaration produit des effets immédiats sauf refus ultérieur (1).

4. — On peut trouver un peu courts les délais accordés au ministre pour statuer sur les déclarations, étant donné que ces délais partent du jour de la déclaration. Il faut en cas d'inaccomplissement des conditions légales, que dans les deux mois la déclaration soit transmise, que le dossier soit examiné, que le refus soit notifié (2) à l'intéressé (art. 9, p. 3).— Il faut en

1. M. Falcimaigne, commissaire du gouvernement s'est exprimé de la sorte au Sénat : « Afin de parer à tout danger de négligence ou d'oubli, notre proposition dispose que la notification motivée du refus devra être faite au déclarant dans le délai de deux mois, à compter de sa déclaration ; à défaut de la notification susvisée, c'est-à-dire lorsque nous n'aurons pas fait connaître au déclarant que nous refusons sa déclaration, il aura le droit, à l'expiration du délai indiqué, d'exiger du ministère de la justice la délivrance d'un double de sa déclaration, revêtu de la mention d'enregistrement.

« Par conséquent, à l'expiration du délai légal, le déclarant a le droit de demander et d'obtenir la preuve que toutes les formalités utiles, notamment l'enregistrement, ont été remplies ».

2. Lorsque l'enregistrement est refusé pour inaccomplissement des conditions légales, le ministre de la justice en avise le procureur de la République

cas d'indignité, que dans les trois mois à partir de la déclaration ou s'il y a eu contestation devant les tribunaux, à partir du jour où le jugement qui a admis la réclamation est devenu définitif, la déclaration soit transmise au ministre, que l'affaire soit instruite, que le refus soit notifié (1), que les mémoires soient présentés, que le Conseil d'Etat donne son avis et que le décret soit rendu. Il ne semble pas qu'on ait ajouté à ces délais légaux, d'autres délais à raison des distances; la loi n'a pas même prévu, pour accorder des délais spéciaux, le cas de déclarations reçues à l'étranger par les agents diplomatiques français, cas où pourtant l'observation des délais de l'art. 9 sera en général impossible.

5. — En ce qui concerne les effets immédiats de la déclaration, le texte est formel. La déclaration produit des effets immédiats du jour où elle aura été faite, mais qui se produisent sous la condition résolutoire du refus de l'enregistrement; c'est le refus qui produira rétroactivement son effet. On ne peut en douter en présence de la rédaction du paragraphe 7 de l'art. 9 (2).

Il eût peut-être été plus simple de n'attribuer d'effets qu'à la déclaration enregistrée. Du moment que la formalité était considérée comme une condition avec effet rétroactif, j'aurais préféré qu'elle le fût comme une condition suspensive (3).

par une dépêche motivée qui est transmise au juge de paix compétent. Ce magistrat en remet copie au déclarant et dresse un procès-verbal de la notification qui est adressé sans retard au ministre de la justice, par l'entremise du parquet de première instance (Circ. min. du 28 août 1893).

1. Lorsque le ministre de la justice croit devoir saisir le Conseil d'Etat d'une proposition de refus d'enregistrement, il en donne avis au procureur de la République qui le fait notifier à l'intéressé par l'entremise du juge de paix et qui adresse sans retard au ministre de la justice le procès-verbal de notification dressé par ce magistrat (Circ. du 28 août 1893).

2. C'est pour dissiper toute équivoque, pour indiquer qu'il y a condition résolutoire, que sur la demande de plusieurs sénateurs, notamment de MM. Thôzard et Goblet, le texte a été rédigé tel qu'il est.

3. V. circulaire ministérielle du 28 août 1893 : Pour fournir à l'intéressé

6. — L'enregistrement de toutes les déclarations de nationalité peut être refusé si le déclarant n'est pas dans les conditions requises par la loi.

L'intérêt de cette mesure est que toutes les déclarations pourront être soumises à un examen attentif et compétent au point de vue de leur régularité juridique et il sera possible de refuser les déclarations illégales dont la réception n'avait d'autre effet que d'induire les intéressés en erreur sur leur nationalité véritable.

Si une déclaration paraît à la chancellerie avoir été faite par un individu qui ne réunit pas les conditions prévues (1) par l'article de loi qu'il invoque, elle lui notifiera son refus d'enregistrement.

Si l'intéressé n'accepte pas cette décision, il aura la faculté de soumettre le litige aux tribunaux ; le pouvoir de la chancellerie disparaît pour faire place à celui des tribunaux, souverains juges en matière de nationalité. Si la réclamation du déclarant est admise, l'enregistrement est opéré sur le vu du jugement ou de l'arrêt ; si elle est rejetée, le refus de l'enregistrement est définitif, la déclaration n'a aucun effet (2).

Le moyen de prouver la date de sa déclaration, le juge de paix doit remettre au déclarant un récépissé constatant qu'il a reçu sa déclaration.

Afin de prévenir les moyens abusifs qui pourraient être faits de ce récépissé, dit la circulaire, on énoncera expressément sur ce récépissé, qu'il est valable pour deux mois seulement et qu'à l'expiration de ce délai, il sera considéré comme nul et non avenu et que la preuve de la déclaration ne pourra résulter que de l'acte lui-même, revêtu de la mention de l'enregistrement.

V. également dans cette circulaire, le moyen employé pour procurer à la Chancellerie la preuve que le refus d'enregistrement a été signifié par elle dans le délai de la loi et les modes de surveillance pour assurer la transmission exacte et en temps utile de toutes les déclarations au ministère de la justice.

1. Un individu, par exemple, se prévaut de l'art. 40 et il n'est pas le fils d'un ex-Français, ou bien un individu souscrit une déclaration, n'étant plus dans les délais voulus pour le faire.

2. Dans le but de rendre le recours à l'autorité judiciaire plus facile et moins onéreux, l'art. 9, dispose dans son § 2 que la procédure à suivre sera

7. — Il est certain que l'enregistrement des déclarations faites en vue de répudier la nationalité française ne peut être refusé, que si le déclarant n'est pas dans les conditions légales. On ne comprendrait pas que le gouvernement puisse empêcher un individu parce qu'il est indigne, de décliner la qualité de Français. Peuvent donc seules être refusées pour cause d'indignité les déclarations acquises de la nationalité française.

C'est à ce point de vue que la loi de 1893 a une très grande importance : elle réagit contre la facilité excessive avec laquelle les articles 9 et 10 du C. civ. permettaient d'acquiescer la qualité de Français.

Le gouvernement est maintenant armé du droit d'exercer un contrôle sur les déclarations acquiescentes de la nationalité française et d'empêcher des individus qui remplissent cependant les conditions légales, de devenir Français. Les réclameurs peuvent être écartés comme indignes (1), ce qui enlève à l'acquisition de la qualité de Français dans les cas prévus par les articles 9 et 10, le caractère de bienfait de la loi et la transforme en une naturalisation véritable simplement facilitée quant aux conditions à remplir, en une concession gracieuse qui ne peut plus être réclamée comme un droit acquis (2).

celle qui est prescrite par les art. 855 et suivants du Code de procéd. civ. en matière de rectification d'actes de l'état civil. L'instance sera introduite par une requête présentée au président du tribunal et il sera statué sur le rapport d'un juge et les conclusions du ministère public. L'art. 858 sera applicable en cas d'appel du jugement.

1. C'est la Commission du Sénat qui spécifia que l'enregistrement ne pourrait être refusé que pour cause d'indignité. Le gouvernement avait demandé le droit de refuser l'enregistrement en raison de circonstances graves qu'il apprécierait. Du moment qu'on entendait n'accorder qu'un droit restreint au gouvernement, il est étonnant qu'on n'ait pas énuméré limitativement les cas d'indignité.

2. Quoi qu'en ait dit le gouvernement (Exp. des motifs, *J. Offic.*, doc.

Ce pouvoir accordé au gouvernement de refuser la déclaration d'indignité se justifie-t-il ?

M. Thézard était-il dans le vrai lorsqu'il déclarait au Sénat : « Pour écarter quelques individus indignes, est-il indispensable de modifier un système qui avait fonctionné sans donner lieu à aucune observation, depuis le commencement du siècle et que personne n'avait jamais songé à attaquer ?... Les dispositions des articles 9 et 10 du C. civ. ont subi l'épreuve du temps depuis 1804, époque où elles ont été écrites et rédigées. Jusqu'à nos jours, pas une voix que je sache, ne s'est élevée ni dans la presse, ni dans le public pour les combattre. Elles ont été universellement acceptées et approuvées (1). »

M. Thézard ne se rappelait pas la campagne qui avait été menée en 1886 par le Conseil d'État (2), le gouvernement et la commission du Sénat contre le système du bienfait de la loi ; il oubliait les attaques dirigées contre lui au Sénat par le commissaire du gouvernement, M. Camille Sée (3), et par le rapporteur, M. Bathie (4).

La loi de 1893 correspond à des besoins d'ordre supérieur

parl., octobre 1892, p. 309), du moment qu'il peut s'opposer à ce que l'acquisition de la qualité de Français s'effectue, peu importe que ce ne soit pas dans tous les cas, cette acquisition ne conserve plus le caractère qu'elle avait antérieurement. Elle n'est plus une acquisition de plein droit, résultant de la seule réalisation des conditions légales.

1. Sénat, s. du 10 mars 1893, *J. Offic.*, 11 mars, déb. parlém., p. 15 et 264. Dans le même sens, à la Chambre des députés, M. Thellier de Poncheville a dit qu'« aucune réclamation ne s'est élevée jusqu'ici » contre le bénéfice accordé à certains étrangers par l'article 9 du Code civil (*V.J. Offic.*, déb. parlém. Ch. des dép., 1893, p. 1349, 3<sup>e</sup> col.).

2. V. projet du Conseil d'État, dans rapport au Sénat de M. Bathie, 6 mars 1884, sess. 1884, n<sup>o</sup> 65, p. 20.

3. V. déclaration de M. Camille Sée, conseiller d'État et Commissaire du gouvernement, au Sénat le 13 nov. 1886 (*J. Offic.*, déb. parl. Sénat., 1886, p. 1182 et suiv.).

4. V. Discours de M. Bathie, 13 nov. 1886 (*J. Offic.*, déb. parl. Sén., 1886, p. 1197, 1<sup>re</sup> col. Rapport supplém. (*J. Offic.*, doc. parl. Sénat, 1886, p. 373 et 374 1<sup>re</sup> col.).



dont on s'était aperçu depuis longtemps (1). Il concilie la situation privilégiée que l'on a faite à des étrangers unis par certains liens à la France avec l'intérêt et les droits primordiaux de l'État.

Comme l'a dit M. Delsol, rapporteur de la commission au Sénat, dans la séance du 10 mars 1893, après avoir justifié par des exemples la demande faite par le gouvernement d'écarter les indignes, avec l'assentiment du Conseil d'Etat : « Cette formalité (de l'enregistrement) répond à un besoin d'ordre public. Le droit pour le gouvernement de la refuser dans les cas où le déclarant est indigne, répond à la nécessité de protéger la moralité et la sécurité publiques : la moralité, en écartant les gens véreux et les repris de justice ; la sécurité, en empêchant les individus pour lequel l'espionnage est un métier de venir s'asseoir à notre foyer, afin d'y mieux surveiller tous les actes de notre vie » (2).

Sans doute, nous avons intérêt à augmenter le nombre des Français, à faciliter l'acquisition de notre nationalité, mais cet intérêt ne doit pas nous commander de conférer la qualité de citoyens à des individus qui ne peuvent être qu'un danger pour nous.

Les inconvénients qui provenaient des articles 9 et 10 du C. civ., existaient au cas d'acquisition de la qualité de Français prévu par le paragraphe 4 de l'article 8, création de la loi de 1889 ; ils étaient les mêmes et peut-être plus graves :

1. La loi de 1893 est utile même si on admet que le gouvernement ait le pouvoir d'empêcher indirectement les individus bénéficiaires des articles 9 et 10 C. civ. de devenir Français en prenant contre eux des arrêtés d'expulsion en vertu de la loi du 3 décembre 1849. En effet, elle s'applique à tous les indignes sans exception, par conséquent à ceux qui, soit par suite de quelque chance heureuse, soit parce que sans être dignes de la nationalité française, ils ne semblaient pas dangereux, n'auraient pas été chassés du territoire français.

2. *J. Offic.*, déb. parl., 1893, p. 268, 1<sup>re</sup> col.

l'individu, visé par la disposition de ce paragraphe 4, devient Français de plein droit à sa majorité. Dans cette hypothèse, aujourd'hui comme avant la loi de 1893, le gouvernement ne peut pas empêcher un indigne d'acquérir notre nationalité, il est désarmé (1). Il aurait peut-être été utile de reconnaître à l'autorité le droit de s'opposer à toute acquisition de la qualité de Français postérieure à la naissance, sans distinction. Que la loi cherche à imposer à une certaine catégorie d'étrangers nés en France la qualité de Français, fort bien puisque cela a été reconnu nécessaire ; mais il ne faudrait pas qu'une mesure prise dans notre intérêt puisse tourner à notre désavantage. Il y avait un moyen pratique à rechercher pour empêcher ce résultat de se produire.

Le système de la loi de 1893 présente deux imperfections :

1<sup>o</sup> C'est que l'intéressé pourra bénéficier des négligences des bureaux qui n'auront pas fait à temps les notifications voulues par la loi.

2<sup>o</sup> C'est que la virginité du casier judiciaire que le déclarant est obligé de produire, sera quelquefois le résultat d'une erreur matérielle du greffier.

Le législateur les aurait supprimées, s'il avait déclaré l'indigne déchu de la faculté d'invoquer les articles 9 et 10, en sorte que la déclaration souscrite au mépris de la loi eût été atteinte à l'avance d'une nullité virtuelle que l'enregistrement lui-même n'eût pas couvert.

« Le refus d'enregistrement pour cause d'indignité, dit la circulaire ministérielle du 28 août 1893, est incontestablement une mesure grave, puisqu'il fait échec au droit d'acquérir la nationalité française par simple déclaration. Aussi, la loi

1. Sauf controverse sur le droit d'expulsion du gouvernement (V. *infra*, chapitre V).

a-t-elle pris le soin d'entourer de garanties spéciales le droit nouveau qu'elle confère au gouvernement. »

Le refus d'enregistrement pour indignité ne peut être prononcé que par décret du Président de la République, rendu sur avis conforme du Conseil d'Etat.

Le déclarant doit être avisé du renvoi de l'affaire à l'examen du Conseil d'Etat, car bien que la matière ne soit pas contentieuse, la loi pour sauvegarder la liberté de la défense, permet de produire des pièces et des mémoires.

A propos de ce refus d'enregistrement pour cause de nullité, la loi de 1893 contient une disposition vraiment curieuse que l'on peut considérer comme unique dans l'ensemble des lois administratives. C'est : « le refus d'admission ne peut être prononcé que sur avis conforme du Conseil d'Etat » (1).

En matière administrative ou législative, à l'heure actuelle comme autrefois, sauf en 1848 où ses décisions étaient obligatoires en matière administrative, le Conseil d'Etat n'est qu'un corps délibérant, chargé de donner des avis sur des projets de lois ou des décrets. Ces avis lui sont facultativement ou obligatoirement demandés ; dans un cas comme dans l'autre, ils ont toujours un caractère consultatif et ne lient jamais le gouvernement. La loi de 1893, a donc créé une exception à ce qui est le droit commun, exception qui se justifie difficilement.

N'est-il pas étrange que l'initiative gouvernementale puisse

1. Le gouvernement avait demandé dans le projet de loi qu'il avait déposé, que : « L'enregistrement puisse être refusé, le Conseil d'Etat entendu » (V. *J. off.* du 5 avril 1892, déb. parl., p. 380). Ce texte eût été bien préférable à celui qui a été voté. « La nécessité même de saisir cette haute Assemblée, disait l'exposé des motifs, et les observations qu'elle pourra formuler, constituent des garanties précieuses pour les intéressés. Nous vous rappellerons qu'aux termes de l'art. 3 de la loi du 3 décembre 1849, le Conseil d'Etat se trouve déjà investi d'une mission analogue ; le retrait de l'autorisation de domicile accordée à un étranger, peut être prononcé après avis du Conseil d'Etat » (*J. off.*, doc. parlam. d'octobre 1892, p. 309).

être tenue en échec par une décision d'une assemblée dont la situation est à la merci de l'arbitraire du chef de l'Etat, et dans une question qui, comme celle de la naturalisation, se rattache directement à l'action politique ?

Ne peut-on pas craindre des divergences regrettables entre le Conseil d'Etat et le Gouvernement ; redouter l'irritation de ce dernier contre ceux qui l'empêcheront de diriger à sa guise des questions de police intérieure, de rapports internationaux et de sauvegarde politique dont lui seul connaît les dessous et dont lui seul dans tous les cas est responsable devant les Chambres ? Il pourra arriver que le ministre soit interpellé sur l'attribution de la nationalité à un homme réputé dangereux ou indigne par son passé ; il se retranchera alors derrière l'autorité du Conseil d'Etat, une autorité qui lui est hiérarchiquement subordonnée et qui tiendra en échec la sanction politique que le Parlement peut exercer sur les actes des ministres (1). Cette situation ne sera-t-elle pas bizarre ?

Si le Conseil d'Etat agissait en qualité de corps judiciaire statuant au contentieux, il aurait un pouvoir propre, ses décisions seraient de par la loi au-dessus du contrôle parlementaire.

Mais il n'en est pas ainsi : d'après la loi de 1893, le Conseil d'Etat est consulté comme Conseil de gouvernement et il faut son approbation.

D'autre part, la procédure qui est organisée devant lui, est une véritable instance : elle débute par une assignation sous forme d'avertissement donné à l'intéressé ; elle comprend des débats avec une défense de part et d'autre. La défense de l'intéressé qui a lieu sur mémoires, ne s'éloigne guère de la procédure suivie devant le Conseil d'Etat dans les affaires purement contentieuses.

1. Despagnet, *Du rôle du Conseil d'Etat dans la naturalisation d'après la loi du 22 juillet 1893*, *Revue de droit public*, 1894.

On est loin de la façon de procéder dans les discussions relatives aux avis en matière administrative où il n'y a aucune espèce d'intervention de la part de ceux que ces avis peuvent intéresser.

Le Conseil d'Etat procède en notre matière comme un véritable tribunal qui juge des allégations contraires.

Malgré cette apparence, ce serait une erreur de croire qu'il remplit un rôle judiciaire. La nature même de la question soumise au Conseil d'Etat s'y oppose, puisque l'examen des arguments invoqués par le Gouvernement pour écarter un réclamant comme indigne, ne se rapporte en rien à l'appréciation de droits acquis.

Comme l'a fort bien dit M. Despagne, il ne faut voir dans la mission donnée au Conseil d'Etat par la loi de 1893, qu'un contrôle bizarre et hybride, administratif dans son objet, judiciaire dans sa procédure et dans son résultat définitif.

Le pouvoir exécutif devrait être seul compétent pour trancher les questions de naturalisation ; s'il est obligé de demander le simple avis du Conseil d'Etat, il lui sera loisible de n'en faire qu'à sa guise ; s'il est forcé d'avoir l'approbation de cette assemblée, il pourra être contraint de dévoiler des faits qu'il a souvent le devoir de tenir secrets dans l'intérêt des particuliers et de l'Etat, et chose extraordinaire ! de s'incliner devant l'opposition d'un corps qui par sa nomination est sous sa dépendance.

Quelle est en définitive l'atteinte exacte qui a été portée à la loi du 26 juin 1889 par celle du 22 juillet 1893 ?

Il est certain qu'en réalité, le système des déclarations de nationalité de la loi de 1889 a été changé en un système de naturalisation de faveur ; le gouvernement n'admet qu'à bon escient ceux qui réclament la nationalité française. Une réaction s'est produite contre les principes du Code civil (1), mais

1. Je dis « du Code civil avec intention. En effet, ce sont bien les princi-

qui a été loin d'être aussi considérable que celle tentée par le Sénat en 1886 (1).

Il y a de très grandes différences entre la naturalisation par décret dispensée de stage et la naturalisation de faveur des articles 9 et 10, C. civ., actuels :

I. Lorsqu'un étranger a souscrit une déclaration de nationalité et qu'il a rempli les conditions légales, la concession de la qualité de Français ne peut lui être refusée que pour indignité, et encore le refus ne peut-il être prononcé librement par le gouvernement ; il faut l'avis conforme du Conseil d'Etat.

Quand il s'agit de naturalisation par décret, le gouvernement est absolument le maître d'accorder ou de refuser notre nationalité à un étranger.

pes du Code civil que la loi de 1889 avait confirmés et reproduits dans les art. 9 et 10.

Les rédacteurs du Code avaient imprudemment retiré à l'Etat un attribut qui lui appartient normalement, celui de veiller sur l'entrée des étrangers dans la nation française ; c'est qu'ils avaient été influencés par la tradition. Comme l'a fait remarquer M. Batbie au Sénat dans la séance du 13 novembre 1886 (*J. off.*, déb. parlem. Sén., 1886, p. 1179, 4<sup>e</sup> col., *in fine* et s.), ils ont employé une méthode de transaction dans les questions qui, comme celle de la nationalité, n'intéressaient en aucune façon la lutte politique, la lutte sociale entre l'ancien régime et le nouveau. Ainsi, ils adoptèrent en principe le *jus sanguinis* pour la détermination de la nationalité, mais comme avant 1789 le système suivi avait été celui du *jus soli*, ils considérèrent la disposition de l'art. 9 comme une concession faite au régime ancien, à titre de transaction.

1. Formule adoptée par le Sénat pour l'art. 9, lors de la première délibération : « Tout individu né en France de parents étrangers pourra, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans accomplis, obtenir la naturalisation sans condition de stage, mais en faisant sa soumission, dans le cas où il résiderait à l'étranger, de fixer son domicile en France et en l'y fixant réellement dans l'année à compter de l'acte de soumission » (*J. off.*, déb. parlem. Sén., 1886, p. 1195, 2<sup>e</sup> col.).

Formule adoptée pour l'art. 10 : « Tout enfant né en France ou à l'étranger d'un Français qui a perdu cette qualité, pourra recouvrer cette qualité à tout âge, aux conditions fixées par l'art. 9. »



L'acquisition de la qualité de Français dépend uniquement de son bon vouloir.

II. Il y a entre les deux naturalisations une différence très caractéristique relativement au pouvoir qu'a la Chancellerie pour apprécier les conditions prévues par la loi.

1° La naturalisation ordinaire constitue un acte de souveraineté, un acte gouvernemental dont le pouvoir judiciaire ne peut contrôler la validité et qui n'a pas d'autre sanction que la responsabilité parlementaire du ministre de la Justice (1). Il en résulte que les conditions tant de forme que de fond que la loi a mises à la promulgation des décrets de naturalisation constituent des obligations dont le ministre de la Justice apprécie lui-même l'étendue sans recours possible aux tribunaux. La naturalisation une fois obtenue est irrévocable.

2° En dehors de la naturalisation ordinaire, la chancellerie n'a plus de pouvoir souverain ; le rôle de l'autorité judiciaire apparaît. La naturalisation de faveur suppose toujours l'observation rigoureuse de toutes les conditions prévues par la loi. L'enregistrement des déclarations de nationalité est une formalité substantielle, mais ce n'est qu'une formalité ; s'il a été accordé à la légère, s'il n'a pas pu être refusé parce que le court délai imaginé par l'art. 9 par. 3 du C. civ., était expiré sans qu'on ait eu le temps d'exiger les corrections nécessaires, la déclaration pourra être contestée devant les tribunaux.

L'exemplaire de la déclaration enregistrée à la chancellerie, le numéro du *Bulletin des Lois* dans lequel la déclaration est inscrite et que l'intéressé peut se procurer pour lui et ses enfants en nombre illimité ne constituent donc pas un titre irréfragable pour ceux qui les produisent, mais seulement une présomption assez sérieuse en faveur de la nationalité (2).

1. Lesueur et Dreyfus, p. 100. — Alger, 2 décembre 1893, *J. Cl.*, 1894, p. 421.

2. V. Gruffy, Appl. prat. des lois fr. sur la nat. par l'administ. *J. Cl.*, 1894, p. 472.

Bien que des déclarations aient été enregistrées, du moment qu'elles étaient irrégulières, les tribunaux pourront être appelés à renverser ou à maintenir la présomption de validité attachée à l'enregistrement.

Ainsi des déclarations faites en vertu de l'art. 10. C. civ. pourraient bien être annulées en justice ; souvent cette disposition est invoquée par des individus dont un des auteurs était soi-disant Français avant les traités de 1814 (1). On ne songe pas à la chancellerie aux émigrations qui sous la Révolution et l'Empire faisaient échapper à l'effet de l'annexion française les individus originaires des territoires cédés. La présomption peut être contraire à la réalité des faits. On peut supposer qu'un individu ait obtenu la naturalisation de l'article 10, que sa déclaration ait été enregistrée ; la personne qui prouverait que le père du déclarant quoique né sur un sol devenu français par l'effet des conquêtes de la Révolution et de l'Empire, n'a pas été Français, soit qu'il fût décédé avant l'annexion, soit qu'il ait émigré, cette personne obtiendrait devant les tribunaux l'annulation de la déclaration enregistrée du fils.

III. Une troisième différence et qui a aussi son importance, existe encore entre les deux naturalisations au point de vue des frais que l'impétrant doit supporter. La naturalisation par décret donne seule lieu à la perception de droits de sceau.

Au point de vue pratique, l'atteinte reçue par la loi de 1889 n'a rien de grave. M. Falcimaigne, commissaire du gouvernement, répondant à la Chambre des députés à M. Antonin Dubost qui affirmait qu'il fallait seulement se préoccuper d'accroître la population française, que le reste était secondaire, déclarait : « Nous vous demandons l'autorisation de rejeter

1. V. Stemler, *J. Cl.*, 1890, p. 391.

bon an mal an, peut-être dix ou douze demandes (sur 2.000 déclarations) émanant de malfaiteurs avérés qui constituent pour notre pays un danger... » (1).

Le chiffre indiqué par M. Falcimaigne en 1893 n'a guère été dépassé. Les refus d'enregistrement n'ont jamais été nombreux : il y en a eu 12 en 1896, 13 en 1897 (2). Ce dernier chiffre a été le plus élevé qu'on ait atteint.

1. Ch. des dép. S. du 6 mai 1893, *J. off.* du 7, déb. parl., p. 1349.

2. Au regard de ces refus d'enregistrement, il y a eu, en 1896, 2.813 déclarations acquiesitives enregistrées et, en 1897, 2.735 (*V. J. off.*, 5 mars 1898, p. 4335).

## CHAPITRE V

### DE L'ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE « JURE SANGUINIS » ET « JURE SOLI » ET DU DROIT D'EXPULSION.

Le gouvernement possède, en vertu de la loi du 3 décembre 1849, le droit d'expulser les étrangers qui se trouvent sur le territoire français. L'article 7 de cette loi est ainsi conçu :  
*« Le ministre de l'intérieur pourra, par mesure de police, enjoindre à tout étranger voyageant ou résidant en France, de sortir immédiatement du territoire français, et le faire conduire à la frontière. »*

*« Il aura le même droit à l'égard de l'étranger qui aura obtenu l'autorisation d'établir son domicile en France ; mais après un délai de deux mois, la mesure cessera d'avoir effet, si l'autorisation n'a pas été révoquée suivant la forme indiquée dans l'article 3 (1). »*

*« Dans les départements frontières, le préfet aura le même droit à l'égard de l'étranger non résidant, à la charge d'en référer immédiatement au ministre de l'intérieur. »*

Aux termes de l'article 8 de la même loi, la rentrée en

1. Art. 3 de la loi du 3 décembre 1849 : « Tant que la naturalisation n'aura pas été prononcée, l'autorisation accordée à l'étranger d'établir son domicile en France pourra toujours être révoquée ou modifiée par décision du gouvernement, qui devra prendre l'avis du Conseil d'Etat. »

France de l'étranger expulsé, sans autorisation du gouvernement, constitue un délit :

*« Tout étranger qui se serait soustrait à l'exécution des mesures énoncées dans l'article précédent ou dans l'article 272 du Code pénal (1), ou qui, après être sorti de France par suite de ces mesures, y serait rentré sans la permission du gouvernement, sera traduit devant les tribunaux et condamné à un emprisonnement d'un mois à six mois.*

*« Après l'expiration de sa peine, il sera conduit à la frontière. »*

Tout le monde est absolument d'accord pour reconnaître que les étrangers aptes à devenir Français soit par le bienfait de la loi (art. 8, II, 4<sup>e</sup> C. civ.) soit par la naturalisation de faveur (art. 9 et 10 C. civ.) ne sont pas en raison de leur vocation éventuelle, soustraits à l'empire de la loi de 1849 et qu'ils peuvent être expulsés tant qu'ils n'ont pas acquis la nationalité française en vertu de 8, II, 4<sup>e</sup> ou tant qu'ils n'ont pas manifesté l'intention de l'acquérir en vertu de 9 ou de 10 (2). Mais il n'en est point de même au sujet de la solution à donner à la question suivante : ces étrangers nés en France ou enfants d'ex-Français peuvent-ils après avoir été frappés d'un arrêté d'expulsion et malgré l'article 8 de la loi de 1849, rentrer en France et s'y établir, afin d'acquérir la nationalité française de plein droit (art. 8, II, 4<sup>e</sup>) ou bien afin de

1. Art. 272, C. P.: « Les individus déclarés vagabonds par jugement pourront, s'ils sont étrangers, être conduits, par les ordres du gouvernement, hors du territoire de l'Empire. »

2. V. en ce sens : art. 8, 4<sup>e</sup> (aff. Kremer, trib. correct. de Reims, 14 déc. 1889, *J. Cl.*, 1889, p. 840 ; aff. Casana, C. cass., ch. crim. 19 déc. 1891, *J. Cl.*, 1892, p. 690 ; Dal., 1893, 1, 329, avec note de M. Depuis. — Bourges, 23 juil. 1893, *Sir.* 94, 2, 203). — Art. 9 (aff. Frischnecht, trib. correct. de la Seine, 27 déc. 1883 et arrêt du 6 février 1884, *J. Cl.*, 1884, p. 500). — Art. 10 (aff. Thiry, C. de Douai, 6 déc. 1890, *J. Cl.*, 1891, p. 1223, Ch. civ., C. cass., 27 octobre 1891, *J. Cl.*, 1891, p. 1223 ; aff. Lorent, jug. de Valenciennes, 27 février 1896, *J. Cl.*, 1896, p. 388).

procéder à une déclaration acquisitive de la qualité de Français ? (1).

Cette question comprend dans sa généralité deux questions plus précises : l'une, au point de vue pénal (le retour de l'étranger expulsé, motivé par son intention d'acquérir ou de réclamer la nationalité française, constitue-t-il le délit prévu par l'article 8 de la loi de 1849 ?) ; l'autre, au point de vue civil (cet étranger peut-il faire une déclaration régulière afin de réclamer la qualité de Français ou bien peut-il acquérir de plein droit la nationalité française dans le cas prévu par 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ. ?) Mais ces deux questions ne sont que les faces diverses d'un problème unique ; elles sont étroitement liées et inséparables ; par suite, elles ne sont susceptibles que d'une seule et même solution.

En effet, il est impossible de faire une distinction entre les deux point de vue pénal et civil (2). Comme l'a fait observer M. Lainé (1), si l'on admet que l'article 8 de la loi de 1849 ait son effet, si on reconnaît un caractère délictueux au retour en

1. La même question se pose naturellement pour les enfants majeurs de parents qui se font naturaliser Français. Ces enfants peuvent, en vertu de l'art. 12, par. 2, C. civ., réclamer la nationalité française dans les termes et sous les conditions de l'art. 9.

2. Des tribunaux ont cru, en présence d'un litige se présentant au point de vue pénal, pouvoir écarter le point de vue civil pour ne s'occuper que du délit. Sic : C. de Paris, aff. Frischnecht, 6 février 1884, *J. Cl.*, 1884, p. 500. — Trib. de Mostaganem, aff. Pariente Elie confirmé par C. d'Alger, 2 décembre 1886, *J. Cl.*, 1887, p. 477.

M. Lenoble (*La Loi*, 30 nov. 1895) a soutenu que la distinction entre les deux points de vue offrait la meilleure solution du problème. « Il faut, dit-il, que la peine prononcée par l'art. 8 de la loi de 1849 soit subie lorsqu'elle a été encourue, mais d'autre part, l'individu bénéficiaire de l'art. 9 ou 10 C. civ., ne doit pas être destitué de son droit à acquérir la nationalité française. » — M. Weiss (*Pandectes franç.*, 1892, 1, p. 3) ne conteste pas que le retour d'un étranger expulsé, bénéficiaire de l'art. 9 ou 10, soit un fait délictueux, illicite, passible des peines édictées par la loi de 1849 ; mais de ce que le retour illicite n'est pas impossible, il en conclut que s'il a lieu, le vœu du Code civil se trouve rempli. C'est bien là une distinction entre le



France de l'étranger ayant une vocation éventuelle à la qualité de Français, on ne peut pas, sous peine d'illogisme, permettre à cet étranger d'acquérir la nationalité française ; il ne saurait posséder en France un domicile régulier, puisqu'il aurait commis un délit en y rentrant ; sa présence même y serait illícite et du reste le gouvernement aurait le droit, précisément en vertu de la loi de 1849, de la faire reconduire à la frontière à l'expiration de sa peine.

Il faut prendre nécessairement parti entre deux systèmes : l'un qui considère que l'arrêté d'expulsion s'impose avec sa sanction pénale et met un obstacle absolu à ce qu'un étranger expulsé puisse bénéficier des dispositions édictées par les articles 8, II, 4<sup>o</sup>, 9 et 10 C. civ. et devenir Français ; l'autre qui dénie ces deux effets à l'arrêté d'expulsion (2).

point de vue pénal et le point de vue civil aujourd'hui abandonnée ; c'est attribuer aux auteurs du Code civil un vœu étrange, à savoir que des hommes ayant désobéi à la loi française viennent ensuite l'invoquer pour réclamer et acquérir la qualité de Français.

1. *De l'expulsion des étrangers appelés à devenir Français par le bienfait de la loi. J. Cl.*, 1897, p. 457.

2. Il est évident que la controverse n'existe pas si l'arrêté d'expulsion n'a pas été mis à exécution. En ce cas, la présence de l'étranger sur le territoire français n'a certainement pas un caractère délictueux.

Il s'ensuit qu'un arrêté d'expulsion pris contre un mineur étranger né et résidant en France, mais non exécuté avant sa majorité, ne pourra pas l'empêcher de devenir Français aux termes de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ. Alors même que le mineur étranger, né et résidant dans notre pays, serait détenu dans une prison française pour subir le châtiment d'une infraction à la loi pénale, à l'expiration duquel on devrait lui faire passer la frontière, du moment qu'il s'y trouverait à l'époque de sa majorité, il acquerrait la qualité de Français de plein droit (La prison n'est pas un domicile, mais le détenu y conserve le domicile qu'il avait au moment de son arrestation. V. Décision du garde des Sceaux, *J. Cl.*, 1894, p. 481). En ce sens : C. d'appel d'Aix, aff. Pascherio, 19 déc. 1894, *J. Cl.*, 1895, p. 386. Surville, *Rev. crit.*, 1896.

La jurisprudence de la Cour d'Aix, qui me paraît devoir être approuvée, peut amener toutefois des conséquences singulières : un individu, né en France d'un père étranger né à l'étranger, et condamné en temps de minorité, aura d'autant plus de chances de devenir Français que sa culpabilité

Un auteur M. Lenoble (1) a proposé, mais sans succès, l'adoption d'un troisième système, système mixte, basé sur la différence qui existe entre le caractère de l'article 8, II, 4<sup>o</sup>, C. civ. et celui des articles 9 et 10. Dans l'article 8, II, 4<sup>o</sup> la nationalité française est moins accordée qu'imposée ; il est rationnel, logique, d'après M. Lenoble, que l'arrêté d'expulsion produise envers celui qui est destiné à devenir Français, dans l'intérêt de la France plus que dans le sien, un effet qu'il ne saurait avoir à l'encontre des individus investis d'un droit. M. Lenoble ne faisait pas attention à une chose, c'est que si les articles 9, et 8, II, 4<sup>o</sup> ne procèdent pas de la même pensée et ne tendent pas au même but, ils n'en subordonnent pas moins tous les deux l'acquisition de la qualité de Français à une même condition : le domicile en France. Le moment où l'obligation relative au domicile doit être remplie, n'est pas le même dans les deux cas, mais la question soulevée est la même. Admettre que l'arrêté d'expulsion exclut la possibilité d'un établissement de domicile au cas de l'article

sera plus grande et sa peine plus longue ; s'il est âgé de dix-sept ans, une condamnation à huit jours de prison pourra suffire pour motiver son expulsion et entraîner la déchéance de sa vocation légale ; au contraire, une condamnation à cinq ans de prison lui assurera le bénéfice de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ. ; mais s'il obtient sa grâce ou sa libération conditionnelle, et si on l'expulse au sortir de prison, la décision gracieuse de l'administration aura cet effet bizarre de lui enlever la possibilité de devenir Français que la condamnation lui avait assurée.

1. V. Loi 15, 16, 17 septembre 1895. M. Lenoble voulait concilier un arrêt de la chambre civile de la cour de cassation (27 octobre 1891, aff. Thiry) adoptant le deuxième système et un arrêt de la chambre criminelle de la même Cour, se rangeant au premier (22 décembre 1894, aff. Pomezano). Le premier arrêt avait été rendu en faveur d'un étranger expulsé qui étant rentré en France, avait fait la déclaration prévue par l'art. 10, C. civ., et auquel l'enregistrement avait été refusé pour inaccomplissement d'une condition légale ; le deuxième contre un étranger expulsé qui rentré en France, s'y trouvait au moment de sa majorité et se prétendait devenu Français en vertu de 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ.

8, II, 4° et ne pas l'admettre au cas de l'article 9 serait contradictoire ; l'arrêté d'expulsion doit produire les mêmes effets ou n'en produire aucun (1).

C'est le deuxième système qui a pour lui la majorité des auteurs (2) et qui l'a emporté en jurisprudence, avec l'arrêt des Chambres réunies de la Cour de Cassation du 9 décembre 1896 (3). Est-il réellement exact ? Pour répondre à cette in-

1. En ce sens : Accarias, *Rev. Crit.* 1896, p. 93 et suiv.

2. V. Cohendy, *Dal.* 1891, 2, 170 ; De Boeck, *Dal.* 1892, 1, 141 ; Weiss, *Pandectes franç.* 1892, 1, 1 ; Chausse, *Rev. prat. dr. intern. pr.* 1892, 1, 237 et *Rev. Crit.* 1891, p. 212 ; G. de Lapradelle, *la nation d'orig.*, 291 et suiv. ; Glard, *de l'acq. de la perte de la qual. de Fr.*, p. 237 ; Dupuis, *Dal.* 1893, 1, 329 ; Hubert, *de la nat. et du dr. d'expulsion*, *J. Cl.* 1893, p. 524 et s. ; 1896, p. 320 et suiv. ; Lenoble, *la Loi*, 15, 16, 17 sept. 1893 ; 30 nov. 1893, 9 et 10 février 1896 ; Cabouat, *D.* 1896, 1, 337.

*Contrà* : Rouard de Card, *la nat. fr.*, p. 173 ; Surville, *Rev. Crit.* 1896 et 1897 ; Accarias, *Rev. Crit.* 1896 p. 95 et suiv. ; Campistron, p. 53 ; Villey, *Sir.* 1896, 1, 537 ; *J. Pal.* 1896, 1, 537 ; Lainé, *de l'expuls. des étrangers appelés à devenir Français par le bienfait de la loi*, *J. Cl.* 1897, p. 449 et s., 701 et s., 963 et s. ; 1898, p. 37 et s.

3. V. l'arrêt et les conclusions du procureur général Manau dans les lois nouvelles 1897, 4<sup>e</sup> p., p. 90 à 119 et la Loi des 20 et 21 décembre 1896. Cet arrêt a mis fin au conflit qui existait entre la chambre civile et la chambre criminelle.

Pour la chambre criminelle, les personnes qui éventuellement pouvaient devenir Françaises, soit à raison du lieu de leur naissance, soit à raison de l'ancienne nationalité de leurs parents, se trouvaient, si elles étaient frappées d'expulsion, dans l'impossibilité de rentrer en France sans commettre de délit et de remplir une des conditions essentielles pour acquérir la nationalité française. En ce sens : motifs de l'arrêt de la C. de cass., ch., crim., 19 déc. 1891, aff. Casana, *J. Cl.*, 1892, p. 690 ; *Dal.* 1893, 1, 329 avec note de Dupuis ; Arr. cass., ch. crim., 22 déc. 1894, aff. Pomezano, *J. Cl.* 1893, p. 380 ; *D.* 95, 1, 136 avec note anonyme — 31 janvier 1896, aff. Lorent, *J. Cl.* 1896, p. 390 ; *Sir.* 1896, 1, 537 avec note de Villey. Dans le même sens : Trib. civ. Bastia, 19 décembre 1890, *J. Cl.* 1891, p. 946.

Pour la chambre civile au contraire, une mesure administrative ne devait pas pouvoir enlever à l'individu né en France de parents étrangers ou né d'anciens Français, une prérogative qu'il tenait de la loi ; il pouvait donc nonobstant l'arrêté d'expulsion, rentrer en France et devenir Français. En ce sens : C. cass., ch. civ., 27 octobre 1891, aff. Thiry, *J. Cl.*, 1891, p. 1223 ; *Dal.* 92, 1, 44 avec note de de Boeck. Dans le même sens : C. d'app. Lyon,

terrogation, il y a simplement à se demander si les étrangers

ch. correct 10 nov. 1890, aff. Beffa, *J. Cl.* 1891, p. 946 ; C. de Douai, 6 déc. 1890, aff. Thiry, *J. Cl.* 1891, p. 1223 ; Dal. 91, 2, 171, note de Cohendy — C. d'app. Nancy, 18 nov. 1891, aff. Buels, *J. Cl.* 1892, p. 707 ; C. d'app., Aix, 25 août 1893, aff. Sordello, *J. Cl.* 1897, p. 352.

C'est la thèse défendue par la chambre civile de la Cour de cass. qui a triomphé avec l'arrêt solennel du 9 décembre 1896, rendu dans l'affaire Lorent (*J. Cl.* 1897, p. 362). Il est intéressant de rappeler ici les différentes phases de cette affaire :

Lorent, belge de naissance et fils d'ex-Français avait été condamné le 23 mars 1895 par le tribunal correctionnel de Valenciennes pour infraction à un arrêté d'expulsion. Sa peine une fois subie, il souscrivit le 3 avril 1895, devant le vice-consul de France à Mons, un acte de soumission et revint en France le 24 juillet. Poursuivi à nouveau, il fut acquitté par le tribunal correctionnel de Valenciennes le 13 août 1895. « Si le fils d'un ex-Français, tant qu'il n'a pas fait sa soumission de fixer son domicile en France, reste, disait le jugement de ce tribunal, dans la classe des étrangers pouvant être expulsés du territoire français, il en est différemment, dès qu'il a fait régulièrement cet acte de soumission ; il entre dès ce jour dans la classe des étrangers qui ne peuvent rester ou être placés sous le coup d'un arrêté d'expulsion pendant les délais que leur accordent les art. 9 et 10 C. civ., pour faire statuer sur leur réclamation de la qualité de Français... ; les effets de l'arrêté d'expulsion pris contre Lorent, se sont dès ce moment trouvés suspendus et Lorent a pu, le 24 juillet 1895, c'est-à-dire moins d'un an après l'acte de soumission, rentrer en France en vue d'y fixer son domicile comme il l'allègue, sans contrevenir audit arrêté d'expulsion ». La Cour de Douai, saisie de l'appel interjeté à la requête du ministère public, confirma, le 5 novembre 1895, le jugement de Valenciennes (*J. Cl.* 1896, p. 388 et 389). Sur un pourvoi en cassation du procureur général de la Cour de Douai, fondé sur la violation des articles 7 et 8 de la loi de 1849, l'arrêt de cette cour fut déféré à la chambre criminelle de la Cour de cassation, et conformément à l'opinion de M. le rapporteur Accarias, cassé par elle le 31 janvier 1896 (Dal. 1896, 1, 337, note de M. Cabouat). Mais la Cour d'Amiens, cour de renvoi, se rallia au système du tribunal de Valenciennes et confirma l'acquiescement le 19 mars 1896 (*J. Cl.* 1896, p. 391). Un nouveau pourvoi fut formé par le procureur général près la cour d'Amiens. La chambre criminelle en vertu de l'art. 440 C. I. cr. et de l'art. 1er de la loi du 1er avril 1837 se déclara incompétente et renvoya l'affaire devant les Chambres réunies par décision du 6 juin 1896. Après un rapport de M. le conseiller Durand exposant les deux doctrines en présence et les conclusions de M. le procureur général Manau qui prit énergiquement parti pour le système de la chambre civile, des Cours de Douai et d'Amiens, les chambres réunies rejetèrent le pourvoi par arrêt du 9 décembre 1896.

Cette décision rendue sur la question de droit pénal, alors que depuis

bénéficiaires des articles 9 et 10 C. civ. (1), commettent un délit ou accomplissent un acte licite, en rentrant en France pour y fixer leur domicile et réclamer la qualité de Français, malgré l'arrêté d'expulsion dont ils ont été frappés ?

D'une part, les articles 7 et 8 de la loi de 1849 sont généraux et s'appliquent à tous les étrangers sans aucune exception, d'autre part, aucun texte ne déclare d'une façon expresse que les étrangers ayant une vocation éventuelle à la nationalité française, peuvent devenir Français en dépit d'un arrêté d'expulsion exécuté.

Un effort d'interprétation est donc nécessaire pour faire admettre que les étrangers visés par le Code civil sont soustraits à l'application de la loi de 1849, dès qu'ils prétendent acquérir la qualité de Français. C'est à ceux qui soutiennent la thèse contraire à cette loi, sans trouver de point d'appui apparent dans le Code, qu'il incombe d'en faire la preuve. Nous allons exposer successivement les arguments qui ont été apportés à l'appui de cette thèse et en examiner la valeur. S'ils sont tous réfutables et ne résistent pas à l'observation, le système admis par les chambres réunies de la Cour de cassation devra fatalement s'écrouler.

plusieurs années, la question de droit civil y était considérée comme intimement liée, motivée d'ailleurs par des considérations communes aux deux aspects du problème, préjugea le résultat que devait avoir la réclamation de la nationalité française. Lorent, le 4 novembre 1895 avait fait à Valenciennes la déclaration prévue par l'art. 10 ; l'enregistrement lui avait été refusé par le ministère de la justice ; un jugement du tribunal civil de Valenciennes du 27 février 1896 avait décidé que la déclaration avait été faite correctement et devait être enregistrée ; la Cour de Douai saisie de l'appel de ce jugement civil avait cru devoir attendre la décision des Chambres réunies. Cette décision rendue, elle confirma le jugement de Valenciennes par arrêt du 6 mars 1897 (*J. Cl.* 1897, p. 564 ; la Loi, 23 mars 1897).

I. Au cours de la discussion, nous ne parlerons que des étrangers bénéficiaires des articles 9 et 10, en laissant de côté ceux qui sont visés par l'article 8, II, 4<sup>o</sup> ; c'est uniquement dans un but de simplification.



I. Argument tiré de la loi de 1849 elle-même.

La loi de 1849 a des ménagements tout particuliers pour les étrangers ayant une vocation légale à la qualité de Français. Le droit d'expulsion du gouvernement n'est absolu qu'en ce qui concerne les étrangers que rien n'a préparés à acquérir plus tard la nationalité Française. Cela résulte des termes mêmes de l'article 7 de la loi de 1849 : « Le ministre de l'intérieur... aura le même droit (d'expulsion) à l'égard de l'étranger qui aura obtenu l'autorisation d'établir son domicile en France, mais après un délai de deux mois, la mesure cessera d'avoir effet, si l'autorisation n'a pas été révoquée suivant la forme indiquée dans l'article 3 ». En présence de cette restriction portant sur une catégorie d'étrangers qui ne tiennent leurs droits éventuels à la naturalisation que de la faveur du gouvernement, on ne saurait admettre que la loi de 1849 ait donné à celui-ci le pouvoir d'enlever aux étrangers nés en France ou nés de parents ex-Français le droit d'user du bénéfice des art. 9 et 10 C. civ. ; ce bénéfice constitue une vocation légale à la qualité de Français dont ces étrangers ne pourraient être dépouillés qu'autant que la loi s'en serait clairement expliquée (1).

*Réfutation.* — La loi de 1849 a un caractère général, elle vise tous les étrangers ; en tempérant dans une circonstance particulière l'expérience du droit d'expulsion, le législateur a par là même laissé *a contrario* sous l'empire des prescriptions générales, tous les cas qu'il n'a ni exceptés, ni réglementés

1. C'est là l'unique motif de l'arrêt de rejet du pourvoi formé contre l'arrêt de la Cour de Douai dans l'affaire Thiry (Ch. civ. cass. 27 octobre 1891, *J. Cl.*, 1891, p. 1223. Les Chambres réunies de la Cour de cassation l'ont écarté.



d'une manière spéciale (1) ; et c'est précisément par ce que la loi du 26 juin 1889 ne s'est nullement expliquée sur le point de savoir si les étrangers expulsés peuvent acquérir la nationalité française, nonobstant un arrêté d'expulsion, que le principe général posé dans l'article 7 de la loi du 3 décembre 1849 doit recevoir son application (2).

L'arrêté d'expulsion ne peut être anéanti que par la volonté du gouvernement ; on ne peut admettre sérieusement que son effet dépende de la volonté d'un individu, du parti qu'il prendra en ce qui concerne sa nationalité.

La loi de 1849 qui a établi une restriction pour les étrangers admis à domicile aurait pu en établir une autre au profit des des individus bénéficiaires des articles 9 et 10 C. civ., articles reproduits par la loi du 26 juin 1889. Si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle n'a pas entendu traiter ces individus autrement que des étrangers ordinaires. Il n'y a pas du reste à s'étonner que les étrangers admis à domicile soient traités plus favorablement que les autres étrangers, même ceux ayant une vocation éventuelle à la qualité de Français. Les premiers ont justifié de leur moralité et de leurs moyens d'existence, lorsqu'ils ont demandé l'autorisation de fixer en France leur domicile, tandis que les seconds, ceux visés par les articles 9 et 10, n'ont fourni antérieurement à leur expulsion aucune justification ; c'est le hasard de leur naissance qui a établi un lien qui leur permettra de devenir Français. On conçoit dès lors facilement qu'une restriction touchant les effets de l'expulsion, possible quand l'individu possède de bons antécédents, n'ait pas raison d'être pour ceux auxquels la faveur du Code civil permet de réclamer la qualité de Français (3).

1. *Sic.* rapport de M. le conseiller Durand dans l'affaire Lorent (*La Loi* du 18 décembre 1896, p. 4042).

2. et 3. *Sic.* : rapport de M. le conseiller Sallantin dans l'affaire Casana (*J. Cl.*, 1892, p. 690).

Les partisans de l'argument tiré de la loi de 1849 reconnaissent bien que cette loi comprend implicitement dans son article 7, les étrangers dont il s'agit comme tous les autres et même permet de les frapper d'un arrêté d'expulsion immédiat, définitif, tandis que pour les étrangers domiciliés avec autorisation, l'arrêté d'expulsion peut n'être pendant deux mois que provisoire (1), puis ils nient que l'article 8 de la loi s'applique à ces mêmes étrangers lorsqu'ils ont été expulsés, tandis qu'il est certainement applicable aux étrangers admis à domicile. Comme l'a fait observer M. Lainé (2), n'émettent-ils pas là deux propositions doublement illogiques ? « Il est contradictoire en premier lieu, de soustraire à l'article 8, des personnes comprises dans l'article 7, puisque 8 est la sanction de 7. Il est contradictoire encore, lorsque l'on compare les étrangers bénéficiaires des articles 9 et 10 C. civ., aux étrangers domiciliés avec autorisation, d'avouer que la loi formelle à cet égard les traite moins bien au point de vue de la force immédiate de l'arrêté d'expulsion et en même temps de prétendre qu'au point de vue des suites de l'arrêté d'expulsion, ils sont de par le silence de la loi dans une situation meilleure ».

## II. Arguments tirés du Code civil.

1° Si la loi de 1849 ne se prête pas à l'opinion que les étrangers bénéficiaires des articles 9 et 10 C. civ., auraient été délibérément soustraits à tout ou partie de ses rigueurs, n'est-il

1. « Tout le monde, a dit M. le procureur général Manau dans ses conclusions au sujet de l'affaire Lorent, est d'accord que l'individu qui a une vocation légale à la qualité de Français demeure exposé à être expulsé du territoire français, tant qu'il n'a manifesté aucune volonté précise de répondre à sa vocation légale ». Or M. Manau était un des partisans de l'argument tiré de la loi de 1849.

2. V. Lainé, de l'expulsion des étrangers appelés à devenir Français par le bienfait de la loi, Ch. II, *J. Cl.*, 1897, p. 701.

pas permis de fonder l'immunité réclamée pour ces personnes sur le caractère des situations en présence ?

L'étranger ne demande pas une faveur comme dans la naturalisation, il exerce un droit qu'il tient de la loi même ; le gouvernement n'a pas le pouvoir de s'opposer à la réalisation de son légitime désir ; une mesure administrative ne saurait faire échec à la loi (1).

*Réfutation.* — Admettons que l'étranger né en France ou issu de parents ex-Français, ait un droit en raison de sa naissance sur le sol français ou de l'ancienne nationalité de ses auteurs.

Pourquoi qualifier l'arrêté d'expulsion de simple mesure de police et le considérer comme un acte arbitraire ? On oublie vraiment que cet acte procède d'un droit, qu'il est autorisé par une loi, qu'il est l'accomplissement d'un devoir. N'est-ce pas la loi elle-même qui autorise l'administration à mettre un obstacle à la vocation de certains étrangers ?

Le gouvernement a un pouvoir discrétionnaire, cela est évident, mais lorsqu'il use de ce pouvoir, il ne commet pas nécessairement des actes arbitraires ; l'arrêté d'expulsion qu'il prend, est parfaitement légal (2). Lorsqu'on le traite d'acte arbitraire, non pas pour l'annuler, mais pour en paralyser les effets, on commet un abus de langage : c'est une mesure de police, mais de haute police, c'est une mesure d'ordre public au premier chef. Opposer à cet acte du gouvernement accompli au nom de la sûreté de l'Etat l'acte d'un particulier qui viendrait exercer un droit privé, pour attribuer plus d'import-

1. *Sic* : Arr. de Douai du 5 nov. 1895, aff. Lorent, arrêt cassé par la chambre criminelle, le 31 janvier 1896 (*J. CL.*, 1896, p. 390). Conclusions du procureur général Manau devant les Chambres réunies. Les Chambres réunies ont évité de s'approprier cet argument.

2. *Sic* : rapport de M. le conseiller Durand devant les Chambres réunies, aff. Lorent.

tance à celui-ci qu'à celui-là, c'est vraiment s'inspirer d'une logique singulière.

Le seul but que le gouvernement ait en vue, est de remplir sa mission de gardien de l'ordre. L'individu qu'il expulse n'est pas un candidat à la naturalisation qu'il écarte, c'est un perturbateur de la paix publique auquel il interdit le territoire français. Au surplus, n'est expulsé dans la réalité, que celui qui le mérite ; le rôle joué par la presse, la nécessité de maintenir de bons rapports internationaux, sont une garantie contre des arrêtés d'expulsion pris à la légère (1).

Certes, l'individu expulsé voit paralysée sa vocation à la qualité de Français ; mais ce n'est-là qu'une conséquence indirecte de l'arrêté d'expulsion, qui tient à ce que la loi de 1849 est appliquée et non pas à ce que les dispositions du Code civil sont dénaturées. On ne peut pas imputer cette situation au gouvernement, lorsque c'est l'étranger qui en est lui-même l'auteur ; s'il est privé d'un droit éventuel qui lui aurait permis de devenir Français, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

La loi de 1849 peut être critiquée, mais tant qu'elle existe il ne faut pas l'annuler ou en restreindre la portée.

Nous avons admis que l'étranger né en France ou issu de parents ex-Français avait un droit. Mais ce droit dont parle la doctrine adverse, ce ne peut pas être à proprement parler celui d'acquérir la nationalité française. Cette acquisition soumise au contrôle du gouvernement peut être refusée à l'étranger ; en réalité, c'est une naturalisation privilégiée (2). Il

1. *Sic* : Accarias. *Rev. crit.*, 1896, p. 109.

2. M. le procureur général Manau n'était pas dans la réalité, lorsqu'il déclarait que l'acquisition de la nationalité française (art. 9 et 10) n'était pas une faveur que le gouvernement pouvait accorder ou refuser, qu'elle était un droit absolu pour l'étranger lorsqu'il remplissait les conditions et les formalités prescrites.

ne doit donc vraiment s'agir que du droit de réclamer la nationalité française, mais ce droit (ou mieux cette faculté), l'étranger le possède-t-il uniquement en raison de sa naissance sur le sol français ? Non point, l'étranger n'en est investi que lorsqu'un fait s'accomplit : l'établissement du domicile en France ; ce n'est que lorsqu'il s'est établi en France qu'il peut réclamer la nationalité française, qu'il a le droit de faire une déclaration (1). L'arrêté d'expulsion s'oppose-t-il à l'accomplissement de la condition relative au domicile, là est toute la question.

2<sup>o</sup> Les partisans de la thèse contraire à la loi de 1849 ne sont pas embarrassés par cette question ; il décident tout simplement : « le Code civil en imposant aux étrangers nés en France ou nés d'un ex-Français l'obligation de fixer leur domicile en France afin de réclamer la nationalité française, leur en a, par là-même, donné le droit ; qu'ils manifestent l'intention d'exercer ce droit et dès lors, l'arrêté d'expulsion qui s'y oppose et qui ne saurait à juste titre s'y opposer tombe, ou du moins demeure temporairement suspendu » (2).

*Réfutation.* — Ainsi, dans la thèse adverse, l'étranger a, en vertu de la loi, le droit de réclamer la nationalité française uniquement parce qu'il est né sur le sol français ou parce qu'il

1. Cet étranger a, s'il s'établit en France, le droit de réclamer la nationalité française, tout comme l'étranger ordinaire, s'il a dix ans de résidence dans notre pays, a le droit de demander la naturalisation.

2. *Sic* : C. de Douai, 6 déc. 1890, aff. Thiry, *J. Cl.*, 1891, p. 1223 ; Trib. de Valenciennes, 13 août 1895 ; Cour de Douai, 5 nov. 1895 ; C. d'Amiens, 19 mars 1896 ; C. cass. ch. réunies, 9 décembre 1896., aff. Lorent, (*J. Cl.*, 1896 p. 388, 389, 391 ; 1897, p. 562). « Investi par la loi, dit l'arrêt des chambres réunies, du droit de devenir Français par un acte de sa volonté, le réclamant est légalement apte par cela même à accomplir les conditions auxquelles la réalisation de cette volonté est subordonnée ; il ne saurait être empêché par une mesure de police d'établir son domicile en France, ni par suite quand il a été expulsé, d'y rentrer après avoir sa soumission de s'y fixer ». Les Chambres réunies auraient mieux fait de dire comme les Cours de Douai et d'Amiens : « Investi par la loi du droit de réclamer la qualité Français... » Cela aurait été moins contraire à la vérité.

a du sang français dans les veines, et parce qu'il a ce droit, il a celui de s'établir en France malgré un arrêté d'expulsion. C'est une erreur absolue : le fait d'être né sur le territoire français ou d'avoir des parents ex-Français ne donne pas lui seul à un étranger le droit de faire une déclaration acquisitive de la qualité de Français ; par suite, on ne peut pas dire que cet étranger doit avoir le droit de s'établir en France, parce qu'il a celui de réclamer notre nationalité. Ce droit de réclamation ne prend naissance, comme je l'ai dit précédemment, que si un fait s'accomplit, celui de l'établissement de domicile ; il suit l'accomplissement de ce fait et ne le précède pas, il dépend de lui et lui n'en dépend pas. C'est parce que l'étranger se fixe en France et qu'en même temps il est né sur le sol français ou issu de parents ex-Français, qu'il possède le droit de faire la déclaration prévue par l'article 9 ou l'article 10 C. civ.

S'il est impossible à l'étranger de résider en France, il doit lui être également impossible de réclamer la nationalité française ; les articles 9 et 10 C. civ. n'ont pas édicté de règles spéciales en ce qui concerne le domicile ; ils n'ont pas déclaré que l'étranger ayant quelque attache à la France serait affranchi de tous obstacles juridiques, serait soustrait à l'application de toutes lois ; dès lors cet étranger reste comme les autres, soumis au régime déterminé par la loi du 3 décembre 1849 (1).

Plaçons-nous à un point de vue un peu différent ; admettons comme dans la doctrine adverse que les étrangers ont en raison de leur naissance sur le sol français ou de l'ancienne nationalité française de leurs parents le droit de réclamer la qualité de Français. Il est impossible de ne pas reconnaître

1. En ce sens : Arr. Ch. crim., C. cass., 31 janvier 1894, aff. Lorent (*J. Cl.*, 1896, p. 391) ; Jug. trib. civ. de Bastia, 19 décembre 1890, *J. Cl.*, 1891, p. 946.



que ce droit est conditionnel, qu'il est soumis à l'établissement du domicile en France.

Parce que ce droit sous condition existe, la condition doit-elle nécessairement se réaliser ?

Lorsque le législateur accorde un droit sous une condition il ne fait pas de l'accomplissement de cette condition un autre droit subordonné au premier, couvert et garanti par le premier. C'est le droit qui dépend de la condition et non la condition du droit ; la condition se réalisera ou ne se réalisera pas, suivant les règles qui lui seront particulières (1).

Dans la naturalisation, on peut dire que le droit pour les étrangers de la demander, est un droit soumis à une condition (résidence de dix ans en France ou de trois ans, s'il y a eu admission à domicile) (2). Vient-il à la pensée de soutenir que le gouvernement ne peut pas s'opposer à l'établissement en France parce que l'étranger a le droit de solliciter la naturalisation ? Non, assurément.

Le Code civil n'a pas garanti aux étrangers bénéficiaires des articles 9 et 10 C. civ. qu'ils pourront toujours remplir la condition qui est imposée pour être admis à réclamer la qualité de Français. Cette condition est distincte du droit qui lui est subordonné et elle aura sa destinée propre.

Bien des obstacles pourront la faire défaillir, obstacles d'ordre physique, d'ordre moral, d'ordre légal.

L'arrêté d'expulsion sera un obstacle d'ordre légal.

Faut-il donc écarter la loi de 1849, sous prétexte qu'elle neutralise le Code civil ? Nullement. Si on n'appliquait pas la loi de 1849, ce serait elle qui serait paralysée par le Code civil et cela sans aucune raison. A la vérité le Code civil et la

1. En ce sens : Lainé. *J. Cl.*, 1897, p. 718.

2. Pour moi, l'étranger ordinaire n'a pas le droit de demander la naturalisation. Le droit ne naît que lorsqu'il a dix ans de résidence en France ou trois ans, s'il y a eu admission à domicile.

loi de 1849 doivent produire tous deux leurs effets et se concilier dans leur application de façon à ce que le principe d'harmonie soit respecté. Ce résultat sera obtenu de la façon suivante : la loi sur la nationalité visera les étrangers qui seront en mesure de s'établir paisiblement en France, l'autre loi frappera les perturbateurs de la paix publique ; ils ne pourront plus exercer leur droit éventuel de réclamation, mais cela tiendra à la faute qu'ils auront commise et non pas à ce que la loi de 1889 paralyse le Code civil (1).

Au reste cette manière d'appliquer le Code civil ne répond-elle pas à son esprit ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut interpréter l'obligation relative au domicile ? N'a-t il pas été dans le pensée du législateur de n'offrir la nationalité française qu'aux étrangers qui donneront en se fixant dans notre pays, un témoignage d'affection pour la France, une preuve de leur volonté d'associer en fait leur existence à ses destinées, une promesse d'être des sujets paisibles et dévoués.

Ce n'est certainement pas un étranger animé de ces sentiments, l'individu qui, après avoir été expulsé, vient au mépris d'une prohibition légale, s'établir en France.

Cet établissement interdit déjà par la loi du 28 vendémiaire an VI (2), au moment de la confection du Code civil, plus énergiquement interdit par la loi de 1849, ne peut vraiment pas être le domicile que désire le Code civil. Non certes,

1. Il arrive tous les jours, dit M. Lainé, que la combinaison de deux lois amène pareille mésaventure. Et M. Lainé cite à l'appui de son dire, l'exemple suivant : Un citoyen a le droit de vote. Le jour des élections, il trouble l'ordre, il est arrêté avant d'avoir pu voter et retenu légalement au poste de police jusqu'à la dernière heure. Peut-il soutenir que la loi électorale a entendu non seulement l'autoriser à voter, mais lui en donner le droit absolu, le garantir contre tout empêchement légal, notamment contre toute mesure de police ? Certainement non. S'il ne peut exercer son droit d'électeur, c'est par sa faute. Son droit ne l'emporte pas sur celui que les agents ont eu de l'arrêter et de le retenir.

2. Sous la loi du 28 vendémiaire an VI, l'infraction à un arrêté d'expulsion ne constituait pas un délit, mais une contravention.

ce ne sont pas les étrangers expulsés que la loi invite à réclamer la qualité de Français ; ce n'est pas pour eux que les articles 9 et 10 ont été faits.

Mettons de côté cette dernière considération et revenons à la thèse adverse : ses partisans ne seraient-ils point dans le vrai, en nous disant : nous ne prétendons pas que l'accomplissement de la condition relative au domicile soit un droit subordonné à celui de réclamer la qualité de Français ; d'après nous, la rentrée en France de l'étranger expulsé, motivée par le désir qu'il manifeste de devenir Français ne constitue pas un délit et par suite l'établissement de domicile est possible parce que l'intention de cet étranger permet alors de ne pas attribuer à son acte un caractère délictueux ?

Cette opinion serait inexacte et facilement réfutable. En effet, le retour de l'expulsé en France est une infraction appartenant à la classe des délits non intentionnels, c'est-à-dire par eux-mêmes délictueux, sans qu'il y ait à tenir compte de l'intention de leur auteur ; c'est un acte analogue au retour en France d'un banni. Le présence sur le sol français, quels qu'en soient les motifs, est jugée dangereuse ou scandaleuse (1).

3<sup>o</sup> Des personnes autres que celles dont parlent les articles 9 et 10, C. civ. peuvent malgré un arrêté d'expulsion pris contre elles et exécuté, devenir Françaises de plein droit et par conséquent rentrer en France ; il en est ainsi de l'étrangère qui épouse un Français et des enfants mineurs d'un étranger qui obtient la naturalisation (art. 12, C. civ. § 1 et 3). Si l'arrêté d'expulsion n'est pas susceptible d'entraver l'acquisition de la nationalité française dans les deux hypothèses précédentes on ne saurait comprendre pourquoi il aurait plus d'effet dans les circonstances prévues aux articles 9 et 10 (2).

1. *Sic* : Lainé, *J. Cl.*, 1897. p. 704,

2. *Sic* : Dans les conclusions de M. le procureur général Manau.

*Réfutation.* — Cet argument est d'un ordre tout à fait secondaire ; il n'est guère embarrassant d'y répondre. Dans les deux cas prévus par l'article 12, C. civ., l'acquisition de la qualité de Français résulte du mariage lui-même ou de la naturalisation des parents, sans qu'il y ait à parler de l'établissement du domicile en France ; or la difficulté qui se présente pour l'application des articles 9 et 10, C. civ. aux étrangers expulsés réside précisément dans la question de savoir si ces étrangers peuvent établir leur domicile dans notre pays, afin de réclamer la nationalité française. Il faut aussi observer, lorsqu'il s'agit de l'enfant mineur d'un étranger qui sollicite la naturalisation, que le gouvernement a un moyen bien simple de l'empêcher de devenir Français, s'il a été expulsé ; c'est de refuser la naturalisation à son parent ; s'il n'en use pas, l'arrêt d'expulsion tombera, mais au fond des choses, il n'y aura qu'un retrait gracieux de la part de l'administration.

### III. Arguments tirés des travaux préparatoires de la loi du 26 juin 1889.

1<sup>o</sup> On sait que le Sénat s'était rangé en 1886, lors de la première délibération au sujet de la loi sur la nationalité, à un système de naturalisation par décret dispensée de stage dans les hypothèses prévues aux articles 9 et 10. Sensible aux critiques dirigées contre ce système spécialement par la presse, il adopta sans discussion lors de la deuxième délibération l'amendement de M. Bérenger en vertu duquel les articles 9 et 10 du Code civil étaient rétablis (1).

La Chambre alla plus loin que le Sénat en introduisant le § 4 de l'article 8 dans le projet de loi. — De ce qui précède, on doit tirer cette certitude que la loi de 1849 ne peut pas

1. *J. Offic.*, Deb. parl. Sén., 1887, p. 83, 85.

tenir en échec le Code civil. En effet : « Si le législateur, dit M. Weiss, (1) a cédé à la pression de l'opinion publique, s'il a affirmé sa volonté de soustraire à l'arbitraire gouvernemental ceux que leur attachement au lieu de leur naissance ou leur filiation même inclinait à devenir Français, est-il permis de croire que le droit qu'il a dénié au chef de l'Etat, il ait entendu le conférer par une voie détournée aux ministres de l'intérieur ou aux préfets des départements frontières, agissant sans responsabilité, sans contrôle ? Le droit à la nationalité n'existerait plus (2). Il suffirait à l'autorité administrative pour l'exclure, d'en prévenir la revendication par une mesure d'expulsion. »

*Réfutation.* — Je ne vois pas pourquoi la loi de 1889 même avec son esprit, ses tendances, aurait été incompatible avec celle de 1849 et par suite démontrerait le bien fondé de la thèse adverse. La loi civile et la loi de 1849 ont des objets différents, un domaine parfaitement distinct ; il dépend uniquement des individus favorisés par l'une de ne pas faire en sorte de tomber sous le coup de l'autre ; à aucune époque, pas plus en 1889 qu'en 1804 le législateur n'a entendu assurer une immunité spéciale aux étrangers bénéficiaires des articles 9 et 10 ; la loi de 1889 a laissé subsister la loi de 1849, comme le Code civil avait laissé intacte la loi du 28 Vendémiaire de l'an VI. Du reste, dans les vicissitudes subies en 1886 et en 1887 par l'article 9, C. civ., il n'a nullement été question de ses rapports avec la loi de 1849. Si on avait songé à remplacer le système du bienfait de la loi par celui d'une naturalisation, ce n'était point du tout, parce que le gouvernement s'était déclaré désarmé en face des étrangers expulsés

1. *Pandectes françaises*, 1892. 1. 3 (note sous arrêts du 27 octobre et du 19 décembre 1891).

2. Actuellement, aux cas prévus par les art. 9 et 10 C. civ., on ne pourrait plus parler de droit à la nationalité.

venant réclamer la nationalité française; c'était pour appliquer ce principe que le hasard de la naissance ne doit point créer de droit au profit de l'étranger (1), c'était parce qu'on reconnaissait au système du Code civil l'inconvénient d'ouvrir la nationalité française à des personnes qui en étaient indignes (2) et non pas spécialement à des individus expulsés.

2<sup>o</sup> M. le rapporteur Batbie, dans un de ses discours au Sénat en 1886, a dit : « L'on avait même cité le cas d'un étranger mineur né en France qui avait été l'objet d'une mesure d'expulsion et qui arrivé à la majorité, avait réclaté la qualité de Français et était rentré en France en vertu de la loi, après avoir été expulsé par mesure de sûreté publique » et dans son rapport supplémentaire déposé sur le bureau du Sénat, le 4 novembre 1886 : « Il (l'étranger né en France) y aura droit (de devenir Français), alors même qu'il en serait indigne, eût-il été condamné pour crime ou pour délit entachant l'honneur, eût-il montré les sentiments les plus hostiles à ce pays dont il demande cependant à faire sa patrie. Cet étranger, en effet, si avant sa majorité il avait été l'objet d'une mesure d'expulsion, pourrait la faire cesser en invoquant l'article 9 et rentrer en vertu de la loi, dans un pays d'où il avait été chassé par mesure de sûreté. »

Le Code civil a donc été appliqué malgré la loi de 1849 jusqu'en 1886 ; cela est si vrai qu'à cette époque, le rapporteur a proposé au Sénat de prendre pour l'avenir des mesures de précaution contre les inconvénients résultant de l'application de la loi d'expulsion dans les cas prévus par le Code

1. V. Déclaration de M. Camille Sée. 13 nov. 1886 (*J. Off.*, déb. parl., Sén. 1886, p. 1182).

2. V. pour l'art. 9: discours de M. Batbie (*J. Off.*, déb. parl. Sén. 1886, p. 1197, 1<sup>re</sup> col.) ; de M. Camille Sée (*J. Off.*, déb. parl. Sén. 1886, p. 1196 2<sup>e</sup> col.) ; Rapp. suppl. de M. Batbie (*J. Off.*, doc. parl. Sén. 1886, p. 373).

V. pour l'art. 10, rapp. suppl. de M. Batbie, (*J. Off.*, doc. parl. Sén., 1886 p. 374, 1<sup>re</sup> col.).



civil. Ces mesures de précaution n'ont pas été adoptées ; les inconvénients relatifs aux individus expulsés, qui ont été signalés au cours de la discussion et contre l'existence desquels aucune protestation ne s'est élevée, ont donc subsisté ; on a le droit de dire que sous le Code civil, comme sous la loi nouvelle, l'arrêté d'expulsion n'est pas de l'aveu même du législateur un obstacle à la naturalisation de faveur (c'est-à-dire, à l'acquisition par le bienfait de la loi, si on se place avant 1893).

Tel est le raisonnement fait par M. le procureur général Manau au cours des conclusions qu'il a prises dans l'affaire Lorent, devant les Chambres réunies de la Cour de Cassation (1).

*Réfutation.* — Dans le passage de son discours, M. Batbie a très probablement fait allusion au cas du sieur Frischnecht qui était de date récente et le seul en son genre, signalé jusqu'alors dans les recueils d'arrêts (2) ; c'est certainement le même cas qui lui a suggéré l'observation de son rapport supplémentaire.

Si M. Batbie avait connu exactement l'affaire Frischnecht, il n'y aurait attaché qu'une faible valeur et peut-être n'en aurait-il pas parlé. La Cour de Paris avait rendu à propos de cette affaire une décision isolée en la matière et de plus, fondée sur une doctrine ambiguë et contradictoire, puisqu'elle avait reconnu la validité de la réclamation faite par le sieur Frischnecht, tout en déclarant délictueux son retour en France.

C'est sur deux phrases d'une très médiocre importance à tous les points de vue, que M. Manau a fondé son argumentation ; pour lui ce sont elles qui contiennent exclusivement, les raisons pour lesquelles en 1886 on tendait à une réforme.

1. *La Loi* du 19 décembre 1896, p. 1016, 2<sup>e</sup> col. *in fine* et suiv.

2. En ce sens, Lainé, *J. Cl.*, 1897, p. 963 et suiv.

M. Manau n'a rien dit des discours de M. Camille Sée, des explications de M. Batbie ; il n'a pas vu ce qui résultait de l'ensemble des travaux préparatoires ; il ne s'est pas aperçu que le but poursuivi en 1886 n'avait pas été de remédier à la prétendue impuissance de la loi de 1849 qui n'était pas en cause (on n'y avait fait qu'une incidente et brève allusion), mais bien d'abroger les articles 9 et 10 C. civ.

En somme, M. le procureur général a présenté comme capitale une observation qui avait été secondaire (1), pour en faire la base de son raisonnement ; il a en revanche laissé de côté tout ce qui avait fait la substance même des rapports et des discours en 1886 ; n'ayant pas rendu un compte exact des travaux préparatoires de la loi de 1889, il en a tiré forcément des conclusions qui ne sont pas fondées.

#### IV. Arguments tirés de la loi du 22 juillet 1893.

Depuis la loi du 22 juillet 1893, il n'est plus possible de nier que l'étranger expulsé, né en France ou né de parents ex-Français doit être admis, nonobstant l'arrêté d'expulsion, à réclamer la nationalité française.

1. — En effet, cette loi contient une interprétation législative, partant péremptoire au sujet des rapports de la loi de 1849 avec le Code civil. Si le gouvernement a demandé au Parlement et a obtenu de lui le droit de repousser les déclarations de nationalité, c'est bien parce qu'il se trouvait désarmé en présence des réclamations de la qualité de Français faites par des étrangers expulsés ; cela résulte, d'une façon fort claire, des termes employés dans l'exposé des motifs du projet de

1. Dans la phrase du rapport supplémentaire, rapportée par M. Manau, il est facile de se rendre compte que M. Batbie ne parle de l'expulsé que d'une manière tout à fait accessoire.

loi (1), des déclarations des rapporteurs, M. Delsol au Sénat (2), M. Mir à la Chambre des députés (3), ainsi que des explications fournies au Parlement par M. Falcimaigne, commissaire du gouvernement (4). En présence de « ces documents parlementaires », comme l'a dit M. le procureur général Manau aux Chambres réunies de la Cour de cassation, « nous sommes en pleine évidence. Elle éclate comme la lumière du soleil. C'est le législateur qui a parlé .. ».

On peut dire que la raison d'être de la loi de 1893, vient de

1. « On a pu voir, était-il dit dans l'exposé des motifs du projet de loi déposé le 4 avril 1892, par M. Ricard, garde des sceaux, sur le bureau du Sénat, des individus dont la conduite avait rendu l'expulsion nécessaire, qui au cas d'expulsion frappaient d'inefficacité la mesure prise contre eux. » (*J. Off. doc. parl.*, oct. 1892, p. 309).

2. M. Delsol a cité au Sénat deux cas d'individus qui en dépit d'un arrêté d'expulsion sont devenus Français par voie de déclaration (*J. Off.*, déb. parl. Sénat, 1893, p. 267. 3<sup>e</sup> cl.).

3. « Dans beaucoup d'espèces que l'administration a fait connaître à la commission et au Sénat et qui sont indiquées dans le rapport, a dit M. Mir, le gouvernement aurait pu, s'il avait été armé de ce droit, repousser de notre nationalité et de notre territoire de précoces malfaiteurs ou des espions avérés qui ne cherchaient en faisant leur déclaration de nationalité, qu'à empêcher un arrêté d'expulsion et à s'assurer les moyens d'exercer sur notre territoire leurs criminelles entreprises. » (*J. Off.*, *doc. parl.*, Ch. des dép., juin 1893, p. 446).

4. Au Sénat, M. Falcimaigne, répondant à M. Thézard, déclarait : « Dans les dossiers mêmes que j'ai pu mettre sous les yeux de votre commission, j'ai relevé l'exemple de deux jeunes gens qui n'avaient point encore atteint leur vingt et unième année et que cependant le gouvernement avait cru devoir expulser à la suite de condamnations graves pour inconduite notoire. Ces jeunes gens comme quelques uns de ceux dont a parlé M. Delsol, ont voulu échapper aux conséquences de l'arrêté d'expulsion et dans ce but, en conformité des dispositions de l'article 9, leur père a réclamé pour eux la qualité de Français qui ne pouvait pas leur être refusée. Ainsi l'arrêté d'expulsion est devenu immédiatement lettre morte et ils ont pu rentrer sur notre territoire sans crainte surtout d'en être chassés de nouveau. » (*J. Off.*, Sén. déb. parl. 1893, p. 270. 1<sup>re</sup> cl.).

A la Chambre des députés, le commissaire du gouvernement a parlé des cas relatifs aux expulsés, déjà cités devant le Sénat par M. Delsol, mais avec quelques différences de détail (*J. Off.*, déb. parl. 1893, Ch. des dép., 1893, p. 1350, 1<sup>re</sup> col.).

ce que les mesures d'expulsion étaient, sous l'empire du Code civil et de la loi de 1889, inefficaces en face des réclamations de la nationalité française.

2<sup>o</sup> La loi de 1893, est incompatible avec la loi de 1849 ; elle ne se comprend que si dans la pensée de ses auteurs, la loi de 1849 n'avait pas lorsqu'elle se trouvait en conflit avec les articles 9 et 10 du Code civil, la portée que lui attribue l'opinion adverse. Si le législateur de 1893, n'avait pas entendu dénier à la loi de 1849 l'effet d'interdire un établissement en France licite et une déclaration de nationalité régulière, il aurait fait, en instituant le refus d'enregistrement pour cause d'indignité, une chose entièrement inutile ; du moment que le gouvernement aurait toujours pu annihiler par avance les réclamations de nationalité au moyen d'arrêtés d'expulsion, la loi de 1849 n'aurait servi à rien ; elle aurait été pratiquement abrogée.

Les Chambres réunies se sont fort bien aperçues de cette incompatibilité entre la loi de 1893 et celle de 1849, aussi ont-elles déclaré dans leur arrêt du 9 décembre 1896 :

« La disposition (de la loi de 1893) implique précisément le droit du réclamant et en est la confirmation. En donnant en effet, au gouvernement le pouvoir d'annuler après coup la déclaration par un refus d'enregistrement, elle suppose nécessairement qu'il ne peut l'empêcher ; elle eût été inutile, si l'arrêté d'expulsion, en mettant obstacle à l'établissement en France du domicile du réclamant, paralysait son droit(1) ».

1. La Cour de Douai qui a invoqué la loi de 1893, dans l'affaire Lorent, a fait le raisonnement suivant : l'enregistrement d'une déclaration de nationalité ne peut être refusé que dans deux cas : 1<sup>o</sup> absence d'une condition légale, 2<sup>o</sup> indignité ; par conséquent il ne peut pas l'être pour contravention à un arrêté d'expulsion ; autrement ce serait ajouter un troisième cas à la loi (V. arr. du 5 nov. 1895, *J. Cl.*, 1896, p. 388).

La Cour de Douai n'a pas pensé que si l'enregistrement d'une déclaration souscrite par un étranger expulsé était refusé, ce n'était point pour contra-

*Réfutation.* — 1<sup>o</sup> La loi de 1893 n'est point interprétative des rapports de la loi de 1849 avec le Code civil.

Lorsque le gouvernement demanda au Parlement le pouvoir de refuser l'enregistrement des déclarations de nationalité, ce ne fut pas du tout pour remédier à la prétendue inefficacité de la loi de 1849 ; ce fut pour parer aux inconvénients que présentait le système du bienfait de la loi et qui avaient été signalés en 1886 : « Avec ce système, la naturalisation a le défaut d'être à la portée de tous les étrangers qui remplissent les conditions légales, sans qu'on puisse opérer parmi eux une sélection que les circonstances rendraient parfois nécessaire.... n'y aurait-il pas lieu d'armer l'Etat contre l'intrusion d'individus dont les mauvais antécédents sont connus et qui ne peuvent être qu'un danger permanent pour la nation dont ils font partie » ? Voilà ce qu'on lit dans l'exposé des motifs du projet de loi ; il n'y est nullement question de la loi de 1849, ni du conflit existant entre elle et la loi civile. On y trouve mentionné le cas d'individus qui expulsés, ont frappé d'inefficacité la mesure prise contre eux, au moyen de déclarations de nationalité ; mais ce n'est qu'un exemple, à côté d'autres d'espèce différente, destiné à faire sentir la nécessité d'accorder au gouvernement le refus d'enregistrement ; il n'en résulte pas du tout que ce gouvernement s'est reconnu désarmé (1) en présence d'étrangers expulsés venant réclamer la qualité de Français ; il s'ensuit simplement que des tribunaux ont cru devoir, nonobstant un arrêté d'expulsion ouvrir le

vention à un arrêté d'expulsion, mais bien pour absence d'une condition légale : l'établissement d'un domicile, d'une résidence fixe habituelle (En ce sens, Accarias, *Rev. crit.*, 1896, p. 106).

1. Pourquoi le gouvernement se serait-il déclaré désarmé en 1893 ? Si la chambre civile de la Cour de cassation avait adopté dans son arrêt du 27 octobre 1891 le système contraire à la loi de 1849, la chambre criminelle de la même Cour s'était prononcée en faveur du système opposé dans les motifs de son arrêt du 19 décembre 1891.

territoire français à des indigènes. — Au cours des travaux préparatoires, pas un mot non plus n'a été dit au sujet de la loi de 1849. M. Falcimaigne, commissaire du gouvernement, les rapporteurs, M. Delsol et M. Mir n'en ont point parlé. Si on a gardé le silence à l'égard de la loi de 1849, c'est que vraiment on y a peu pensé. De quoi s'agissait-il en effet ? Il s'agissait de transformer le droit absolu qu'avaient certains étrangers d'acquérir la nationalité française en un droit tempéré par le contrôle du Gouvernement ; étant donné ce but, les articles 9 et 10 du Code civil furent considérés dans leurs rapports avec l'intérêt social, avec le droit primordial qui appartient à l'Etat de veiller sur l'entrée des étrangers dans la nation française, et non point dans leurs relations avec les articles 7 et 8 de la loi de 1849. — La question qui se posait devant le Parlement en 1893, était de savoir si on rendrait à l'Etat un attribut qui doit lui appartenir normalement et que les auteurs du Code civil lui avaient témérairement retiré ; elle était bien plus élevée et bien plus large que la difficulté particulière tenant à l'incompatibilité de la loi civile avec la loi de 1849, à l'égard de certains individus et dans une certaine hypothèse. Ce fut donc sur le code civil et non sur la loi de 1849 que l'attention des Chambres se concentra ; MM. Thézard au Sénat, Thellier de Poncheville et Ant. Dubost à la Chambre des députés reprochèrent à la nouvelle loi de porter atteinte au code civil et de leur côté, les orateurs favorables à la réforme s'attachèrent sur ce terrain même, à prouver que si le système appliqué dans les art. 9 et 10 C. civ. recevait le tempérament proposé, ce serait à bon droit et en vertu d'une nécessité impérieuse ; si ces orateurs ont parlé de cas où des individus expulsés avaient acquis la qualité de Français nonobstant la mesure dont ils avaient été frappés, ils l'ont fait pour renforcer leur augmentation, pour la rendre plus décisive ; ils n'ont pas du tout pris parti sur la question de



savoir si le code civil devait tenir en échec la loi de 1849 ; ils ont uniquement fait allusion à ce qui était résulté de certaines décisions judiciaires.

Comment a-t-il été possible de dire qu'en 1893, le législateur s'était préoccupé du conflit de la loi de 1849 avec le code civil et avait voulu faire à cet égard œuvre d'interprète judiciaire ? Assurément, on a été victime d'une illusion. M. le procureur général Manau, pour qui les travaux préparatoires de la loi de 1889 s'étaient déjà résumés dans l'allusion faite par M. Batbie au cas d'un étranger expulsé qui était devenu Français, n'a remarqué dans ceux de la loi de 1893 que les dires concernant les cas de ce genre. En s'y arrêtant tout à fait complaisamment, il en a été frappé au point que la loi de 1893 lui a semblé n'avoir été faite qu'en vue de ses hypothèses ; de là à s'imaginer que le législateur avait fixé son attention sur l'inefficacité de la loi de 1849, l'avait reconnue et s'était uniquement proposé d'y remédier, en demandant au gouvernement l'arme qui lui faisait défaut, il n'y avait pas loin (1).

2<sup>o</sup> Les lois de 1849 et de 1893 ne sont pas incompatibles. Il n'y a pas entre l'indignité et l'expulsion une relation nécessaire ; l'une ne suppose pas nécessairement l'autre : on peut déclarer indignes de la qualité de Français des individus qui, bien que déconsidérés et même frappés par la justice n'auraient jamais été expulsés. M. le procureur général Manau examinant cette observation, a reconnu qu'il en résultait pour le gouvernement, le droit d'invoquer l'indignité, non seulement contre les expulsés, mais encore contre ceux qui ne l'ont pas été. C'est là une vérité dont l'importance est énorme dans la discussion ; elle n'a guère embarrassé M. Manau, parce qu'il estimait qu'en fait l'indignité n'avait jamais été

1. *Sic.*, Lainé, *J. Cl.*, 1897, p. 985.

invoquée qu'à l'égard d'individus antérieurement expulsés. Cette opinion est bien téméraire, l'administration seule pourrait en apprécier l'exactitude.

Il est certain que dans tous les rapports qui ont été rédigés et dans tous les discours qui ont été prononcés en 1886 ou en 1892, soit lorsqu'il s'est agi de remplacer le système du bien-fait de la loi par celui d'une naturalisation par décret, soit lorsqu'on s'est proposé d'accorder au gouvernement un contrôle sur les déclarations de nationalité, c'est bien l'indignité en général, celle des résidents ou des expulsés peu importe, que l'on a eue en vue ; il a été dit également que les réclamations de nationalité étaient inspirées par le souci de prévenir une expulsion imminente (1), comme par celui de se soustraire à une expulsion prononcée ; à la Chambre et au Sénat, les orateurs favorables qui soutinrent le projet de 1892 n'ont pas du reste insisté uniquement sur des exemples où des citoyens indignes avaient été l'objet d'arrêtés d'expulsion.

Le but de la loi de 1893 a bien été, abstraction faite de la loi de 1849, de modifier le Code civil en subordonnant le droit de certains étrangers au droit supérieur de l'Etat et d'armer le gouvernement non seulement à l'égard des indignes expulsés, mais de tous les indignes, quels qu'ils soient. Dès lors, il n'est pas vrai de dire que si la loi de 1893 n'est pas entendue comme une loi de défense contre les étrangers expulsés, remédiant à l'inefficacité de la loi de 1849, elle est inutile ; que si elle n'a pas ce sens, elle n'en possède aucun.

Si elle n'a pas ce sens, elle a cependant une utilité : celle d'interdire la nationalité française aux indignes non expulsés, ou bien à ceux contre lesquels un arrêté d'expulsion régu-

1. M. Mir dans son rapport a parlé d'individus qui ne cherchaient, en faisant leur déclaration de nationalité, qu'à empêcher un arrêté d'expulsion.

lièrement pris ne serait pas encore exécuté à l'époque où ils réclameraient la qualité de Français (1).

Ne pourrait-on pas nous dire : soit, la loi de 1893 a eu pour objet direct et principal une modification du Code civil applicable à tous les indignes, et par conséquent, n'est pas incompatible avec une autre loi qui, plus rigoureuse pour les indignes expulsés, leur enlève même le bénéfice de la loi civile, mais il faut reconnaître que d'une manière indirecte et incidente, la loi de 1893 implique une interprétation législative de la loi de 1894 ? L'attention du Parlement a été appelée à différentes reprises et de la façon la plus pressante sur les étrangers expulsés ; on lui a dit et redit que même envers eux, le gouvernement était sans défense. Evidemment, le Parlement a dû les comprendre dans le système qu'il a organisé ; il a entendu qu'ils pourraient eux aussi se trouver soumis à l'épreuve du contrôle départemental et être repoussés de la nationalité française pour indignité ; par là même il a reconnu que malgré l'arrêté d'expulsion, leur déclaration serait régulière ; l'instance concernant l'indignité suppose nécessairement que la déclaration faite a été légale.

Cette argumentation ne serait pas fondée. Il est vrai que sans nommer la loi de 1849 on a dû y penser, car l'idée d'expulsion doit amener à l'esprit celle de la loi qui l'autorise ; mais comme nous l'avons dit précédemment, on y a pensé bien peu ou bien vaguement ; l'attention du législateur s'est concentrée tout entière sur le Code civil. Si les défenseurs du projet de 1892 avaient appris que l'administration frappait d'expulsion même les étrangers appelés à devenir Français par le bienfait de la loi, que des arrêtés d'expulsion avaient été mis à néant par des déclarations de nationalité, ils ne savaient pas que le gouvernement prétendait, mais en se heurtant à une

1. *Sic.*, Lainé, *J. Cl.*, 1878, p. 65 ; Surville, *Rev. crit.*, avril 1897.

résistance judiciaire, au droit d'empêcher les individus expulsés de revenir en France pour réclamer la qualité de Français ; ils n'en ont du moins rien dit. Déjà avaient été rendus à cette époque, les décisions du Tribunal de la Seine et de la Cour de Paris (1883-1884), celles du Tribunal et de la Cour de Lyon, du Tribunal de Bastia, du Tribunal de Lille et de la Cour de Douai (1890), celles de la Chambre civile de la Cour de cassation, du Tribunal de Céret, de la Cour de Montpellier et la Chambre criminelle de la Cour de cassation (1891). Néanmoins, aucune allusion ne fut faite à ces jugements, à ces arrêts, ni par le gouvernement et les orateurs favorables au projet, ni par les opposants, même lorsqu'on insista sur le fait que des expulsés avaient réclamé et obtenu la nationalité française ; le débat qui s'était élevé entre l'administration et une partie de la magistrature au sujet de la portée de la loi de 1849 fut passé sous silence.

Cette omission commise relativement à l'article 8 de la loi de 1849 et au conflit de cette disposition avec les articles 9 et 10 du Code civil, a une importance capitale : il en résulte que le Parlement n'a pas été informé de l'existence d'un texte de loi qui s'applique littéralement à tous les étrangers expulsés et les empêche de rentrer en France ; on ne lui a pas fait connaître que depuis quelques années (1) l'administration s'armait de ce texte, mais se heurtait à une vive résistance des tribunaux dont une partie cependant approuvait sa conduite ; on ne lui a pas demandé d'intervenir à ce sujet, de faire ces-

1. La thèse adverse trouve extraordinaire que l'administration se soit préoccupée de la loi de 1849, après avoir admis jusqu'en 1890 que le bienfait de la loi rendait inefficace une mesure d'expulsion. Cette pratique (si pratique il y a eu), antérieure à 1890, était vicieuse depuis 1849, tout simplement ; elle était moins dangereuse avant qu'après la loi de 1889, qui a augmenté le nombre des candidats à la nationalité française. C'est sans doute l'enregistrement des déclarations qui a éveillé l'attention de l'autorité : elle a dû se demander si l'existence d'un arrêté d'expulsion ne s'opposait pas à l'enregistrement.

ser la controverse par une décision souveraine (1). Dès lors, le Parlement non averti n'a pu avoir en ce qui concerne ce débat aucune opinion réfléchie ; il ne s'est même pas tacitement prononcé ; il a accordé au gouvernement l'arme que celui-ci sollicitait pour écarter les indignes de la nationalité française, sans se demander s'il n'en possédait pas déjà une dans la loi de 1849, sans examiner, sans juger cette question. Les assertions du gouvernement, des rapporteurs au sujet des expulsés, n'ont été dans la discussion que des renseignements dont les Chambres ont sans doute tenu compte, mais sans en apprécier la valeur juridique.

Avant la loi de 1893, elle était controversée en jurisprudence et en doctrine, cette question de savoir si l'article 8 de la loi de 1849 met un obstacle à la réclamation de la nationalité française prévue par les articles 9 et 10 du Code civil. Depuis 1893, la controverse en doctrine du moins, a subsisté intacte puisque le Parlement ne l'ayant pas connue, ne l'a pas résolue.

Le Parlement a sans doute donné au gouvernement qui lui disait être sans défense, l'arme qu'il lui demandait, le pouvoir d'annuler toute déclaration faite par un indigne, mais si le gouvernement possédait déjà une autre arme plus puissante à l'égard des expulsés, il ne la lui a pas enlevée (2).

Il n'est donc pas conforme à la vérité de dire : en premier

1. Si le Parlement avait été saisi de la controverse, il l'aurait résolue sans faire œuvre d'interprète, en tant que législateur et non pas par voie de prétérition ; c'est ce qu'il a fait du reste lorsque la question de savoir si l'enregistrement avait été prescrit par la loi à peine de nullité (question très discutée jusqu'en 1893) lui a été soumise. De même, lorsque la solution d'une autre difficulté, celle de savoir si le gouvernement avait un pouvoir d'appréciation souverain à l'égard de la régularité de la déclaration, lui a été demandée, il l'a donnée d'une façon formelle, directe, en conférant le pouvoir aux tribunaux.

2. Cela a du reste été l'opinion même de l'administration qui après la loi de 1893, a refusé des déclarations de nationalité faite par des expulsés, entre autres, celle de Lorent.

lieu, que si la loi de 1893 ne reconnaît pas aux étrangers expulsés le droit de s'établir en France et de réclamer la nationalité française nonobstant un arrêt d'expulsion, elle est inutile, incompatible avec la loi de 1849, dépourvue de sens ; en second lieu, qu'en ce sens elle implique au moins une interprétation de la loi de 1849.

Nous voici arrivés aux termes de la discussion ; aucun des arguments sur lesquels repose la thèse contraire à la loi de 1849, ne m'a paru irréfutable. J'estime donc que le gouvernement possède aujourd'hui comme il l'a toujours possédé, le droit de repousser les déclarations de nationalité faites par des expulsés, parce qu'elles sont illégales :

Que le refus d'enregistrement pour cause d'indignité n'était pas utile en ce qui concerne les expulsés, mais qu'il était nécessaire à l'égard des indignes non expulsés et des individus contre lesquels a été pris un arrêté d'expulsion qui n'a pas été immédiatement exécuté ;

Que l'enregistrement d'une déclaration faite par un expulsé doit lui être refusé pour inaccomplissement d'une condition légale, sans qu'il y ait besoin de le lui refuser pour indignité et que, si cet enregistrement lui est accordé par mégarde, la nationalité française pourra lui être déniée devant les tribunaux civils.

Voilà ce qui me semble être le droit. Dans la pratique, le gouvernement se trouve maintenant en présence de l'arrêt des chambres réunies de la Cour de cassation. Que va-t-il donc se passer ?

Ou bien le gouvernement estimera qu'après comme avant l'arrêt du 9 décembre 1896, la loi de 1849 a conservé toute son efficacité ; la chancellerie repoussera par une fin de non-recevoir toute déclaration de nationalité faite en vertu des art. 9 et 10 par un étranger expulsé (1) ; ce dernier se pour-

1. L'administration paraît bien ne pas vouloir se soumettre à la doctrine



voira devant un tribunal et alors si ce tribunal ne se considérant pas comme lié par l'arrêt du 9 décembre 1896, partage le sentiment de la chancellerie, si, chose improbable d'ailleurs, la Cour de cassation maintient le jugement, tout sera dit ; mais si le tribunal jugeant la déclaration régulière, écarte comme mal fondé le refus d'enregistrement, le gouvernement pourra, s'il le veut, demander au Conseil d'Etat de prononcer l'indignité, puisque les dispositions de la loi nouvelle visent tous ceux qui réclament la nationalité française sans faire de distinction.

Ou bien le gouvernement se soumettra à la doctrine de la Cour suprême ; il considérera comme supprimée la première épreuve relative à la légalité de la déclaration en ce qui concerne l'article 8 de la loi de 1849 et opposera au réclamant, s'il obtient l'adhésion du Conseil d'Etat, un refus d'enregistrement pour cause d'indignité, qui rendra vaine la déclaration.

L'arrêt du 9 décembre 1896 aura donc abouti à écarter toute discussion sur le point de savoir si l'étranger peut établir son domicile en France afin de réclamer la qualité de Français ; c'est un avantage, mais l'arrêt entraînera les inconvénients suivants : pour empêcher un étranger expulsé d'acquérir la nationalité française, l'administration devra au

de la Cour de cassation ; elle a récemment refusé la déclaration faite par un père au nom de son enfant mineur, précisément parce que cet enfant avait été frappé d'un arrêt d'expulsion. Un jugement du tribunal de Marseille du 3 juillet 1897, confirmé par un arrêt de la Cour d'Aix du 27 août 1897, a condamné le même enfant pour infraction à un arrêté d'expulsion, sans donner aucun détail sur son retour en France, sans faire la moindre allusion à la réclamation de la nationalité française qui, sans succès du reste, avait été faite pour lui par son père. Ce jugement et l'arrêt confirmatif de la Cour d'Aix n'ont tenu aucun compte de l'intention d'acquérir la qualité de Français, manifestée par le père au nom de l'enfant, et se sont ainsi trouvés en désaccord avec la doctrine que l'arrêt du 9 décembre 1896 a fait triompher (V. *J. Cl.*, 1898, p. 135).

lieu de repousser purement et simplement sa déclaration, s'engager dans une sorte de procès, observer toute la série des formalités prescrites par la loi de 1893 pour le refus d'enregistrement basé sur l'indignité du déclarant ; elle aura besoin de l'assentiment du Conseil d'Etat, en sorte que c'est de cette assemblée que dépendra en définitive la révocation ou le maintien d'un arrêt d'expulsion, c'est-à-dire d'une mesure de haute police, prise par le gouvernement dont elle relève.

Quant à l'article 8, II, 4<sup>o</sup>, C. civ. que dans la discussion nous avons laissé de côté, il ne devra pas s'appliquer à un étranger né en France qui malgré un arrêté d'expulsion sera rentré dans notre pays et s'y trouvera à l'époque de sa majorité. L'article 8 de la loi de 1849 s'oppose toujours à ce qu'un individu qui a été l'objet d'une mesure d'expulsion puisse avoir son domicile en France : si l'expulsé ne peut établir sa résidence sur le territoire français afin de réclamer la nationalité française, il ne doit pas pouvoir davantage y posséder un domicile qui lui permette de devenir Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ. Cela va de soi.

Mais si ce raisonnement est fait dans le sens affirmatif comme dans la thèse adverse, au lieu de l'être dans le sens négatif comme précédemment, il n'est pas exact.

Pour que l'acquisition de la nationalité française s'effectue en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, il ne faut pas seulement que l'étranger puisse établir son domicile en France, il faut encore que son domicile ait eu une certaine durée, une certaine permanence antérieurement à sa majorité. Ceci dit, plaçons-nous sur le terrain même de la doctrine que nous combattons ; nous savons que dans cette doctrine, l'établissement en France est possible pour l'étranger expulsé, dès qu'il a manifesté sa volonté de répondre à sa vocation légale ; du jour où cet individu révèle son intention de devenir Français,

son retour n'est plus un délit, l'arrêté d'expulsion tombe ou se trouve suspendu. Dans l'hypothèse de l'article 8, II, 4<sup>o</sup>, la manifestation de volonté n'a pas lieu de se produire par une déclaration ; elle ne peut résulter que de la coïncidence de la majorité et de la présence en France à cette époque de l'étranger qui est né sur notre sol (1). Ce ne serait donc qu'au jour même de la majorité, que le délit commis par l'expulsé n'existerait plus, que l'établissement de domicile serait possible ; mais alors jusqu'à ce jour, la présence de cet expulsé sur le sol français aurait été délictueuse ; sa résidence en France aurait été illégale, dénuée d'effets. Le domicile qu'il pourrait établir à sa majorité ne serait donc pas celui qui est exigé par l'article 8, II, 4<sup>o</sup>, c'est-à-dire le domicile ayant eu une certaine durée, une certaine permanence durant la minorité (2).

Le gouvernement n'aura pas à tenir compte de la thèse adverse lorsqu'il s'agira de l'application de l'article 8, II, 4<sup>o</sup> à des étrangers expulsés ; il dénierait la qualité de Français à ceux qui expulsés au cours de leur minorité, seront rentrés en France et s'y seront trouvés le jour de leur majorité ; il ne devra pas se laisser influencer par l'arrêt du 9 décembre 1896, rendu à propos d'un conflit existant entre la loi de 1889 et les articles 9 et 10 C. civ., et non pas entre cette même loi et l'article 8, II, 4<sup>o</sup>.

Il serait à souhaiter qu'un arrêt des Chambres réunies intervienne spécialement sur la question de savoir si la loi de 1849 tient en échec l'article 8, II, 4<sup>o</sup> ; la Cour de cassation ne

1. La thèse adverse suppose, à tort, selon nous, que dans l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>, la volonté de l'individu soit à prendre en considération, ait un rôle à jouer pour l'acquisition de la qualité de Français à la majorité (La volonté individuelle entre seulement en jeu postérieurement à l'acquisition, pour la décliner expressément, ou pour la confirmer tacitement).

2. Les partisans de la thèse adverse, entre autres M. Hubert (*J. Cl.*, 1895, p. 538), laissent cette considération absolument de côté.

## CHAPITRE VI

### EFFETS DE L'ACQUISITION DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE POSTÉRIEURE A LA NAISSANCE

#### JURE SOLI ET SANGUINIS

#### I. Condition de la famille de celui qui acquiert la nationalité française.

##### 1. — *Cas d'acquisition prévus par les articles 8, II, 4<sup>o</sup> 9 et 10 C. civ.*

L'acquisition de la nationalité française postérieure à la naissance en vertu des articles 8. II 4<sup>o</sup>, 9 et 10 est-elle individuelle et ne profite-t-elle qu'à celui qui devient Français ?

Telle est la question qui se pose en raison des effets que le législateur a fait produire expressément à la naturalisation ordinaire. Les §§ 2 et 3 de l'article 12 C. civ. sont ainsi conçus : « *La femme mariée à un étranger qui se fait naturaliser Français et les enfants majeurs de l'étranger naturalisé pourront, s'ils le demandent, obtenir la qualité de Français, sans condition de stage, soit par le décret qui confère cette qualité au mari ou au père ou à la mère, soit comme conséquence de la déclaration qu'ils feront dans les termes et sous les conditions de l'article 9.*

« *Deviennent Français les enfants mineurs d'un père ou d'une mère survivant qui se font naturaliser Français, à moins que, dans l'année qui suivra leur majorité, ils ne déclinent cette qualité en se conformant aux dispositions de l'article 8 § 4.*

On est amené à se demander si ces dispositions édictées

pour la naturalisation doivent être restreintes à ce cas d'acquisition de la nationalité française ou bien doivent aussi être appliquées aux cas d'acquisition par le bienfait de la loi (art. 8, II, 4<sup>o</sup>) et par naturalisation privilégiée (art. 9 et 10). Le législateur a eu le tort de ne pas faire suffisamment ressortir sa pensée (1) ; il eût dû présenter comme exceptionnelles les règles contenues dans l'art. 12, ou bien poser franchement ce principe général que toute acquisition de la nationalité française par un individu a une influence sur la nationalité de sa famille.

Il faut remarquer que fort heureusement la question à résoudre n'a pas une grande importance au point de vue pratique. La solution n'a guère d'intérêt que si on envisage l'hypothèse prévue par l'art. 10. En effet les individus visés par les articles 8, II, 4<sup>o</sup> et 9 sont la plupart du temps célibataires lorsqu'ils deviennent Français et si par hasard ils sont mariés, ils n'ont que des enfants en bas-âge; seuls, les individus visés par l'article 10 sont susceptibles d'avoir des enfants majeurs.

Il importe d'ajouter à cette observation que les enfants pourront fort bien à l'époque où leurs parents acquerront la nationalité française, être déjà Français de naissance par application de l'art. 8, II, 3<sup>e</sup>, s'ils sont nés en France et si un de leurs parents lui-même y est né.

Le décret réglementaire du 13 août 1889, (art. 5, § 2) a résolu la difficulté qui nous occupe, en déclarant : « Dans les cas de naturalisation de faveur prévus par les articles 9 et 10 du Code civil, la demande est jointe à la déclaration faite par le mari, le père ou la mère. » (Il s'agit de la demande de naturalisation par décret dispensée de stage, faite par la femme et les enfants majeurs de l'étranger qui souscrit la déclara-

1. Lacune de la loi signalée par la doctrine (*Le Droit*, 27 sept. 1888. — Audinet, *J. Cl.*, 1889, p. 504).

ration des art. 9 et 10. — V. circulaire ministérielle du 23 août 1889) (1). Aux termes du décret les dispositions de l'art. 12 (celles du § 2 et par suite celles du § 3) doivent donc être étendues aux cas d'acquisition prévus par les art. 9 et 10. Au sujet de l'hypothèse d'une application de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup>, le décret est muet. Quelle en est la raison ? On ne la sait pas au juste. Dans le système de la loi de 1889, l'acquisition de la qualité de Français par application de cet article est pourtant de la même nature que celles résultant des articles 9 et 10 ; elle a lieu comme elles de plein droit, une fois les conditions légales remplies (2). Peut-être faut-il induire du silence constaté, que les rédacteurs du décret ont considéré que l'acquisition de la qualité de Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> avait un effet rétroactif et que l'enfant de l'individu qui devient Français aux termes de cet article, l'est rétroactivement au jour de sa naissance comme étant né de Français.

Que faut-il penser de l'extension donnée par le décret à l'art. 12 ; doit-elle être approuvée ?

1. C'est l'art. 5 de la loi du 23 juin 1889 qui prescrivant un règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi, qualifie de naturalisation de faveur l'acquisition de la nationalité française dans les cas prévus par les art. 9 et 10 C. civ. Cette appellation n'était pas heureuse, à mon avis, parce que l'acquisition de la qualité de Français en vertu des articles précités, avait lieu de plein droit, une fois les conditions légales accomplies, et n'était nullement le résultat d'une concession de la part du gouvernement (concession à laquelle j'estime préférable de réserver le nom de naturalisation). Elle s'expliquait par les vicissitudes de la rédaction de la loi : à un certain moment, l'acquisition de la qualité de Français (art. 9 et 10) fut une naturalisation par décret, mais avec des simplifications faites à titre de faveur ; lorsque le système fut abandonné et redevint le système du bienfait de la loi, l'expression « naturalisation de faveur » subsista. Aujourd'hui, et depuis la loi du 22 juillet 1893, l'acquisition de la nationalité française dans les cas envisagés est devenue vraiment une naturalisation de faveur, puisqu'elle est soumise à l'examen du gouvernement et n'a plus lieu de plein droit.

2. En 1889, si l'acquisition de la qualité de Français par le bénéfice des art. 9 et 10 était appelée naturalisation de faveur, il fallait donner la même application à celle qui résulte de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup>. Il n'y avait pas de raison pour faire autrement. Il y a eu un moment, d'ailleurs, au cours de la ré-



Examinons quels sont les motifs pour lesquels on pourrait restreindre les dispositions des § 2 et 3 de notre article à la naturalisation ordinaire :

1° Il est dit dans le § 2 que la femme et les enfants majeurs peuvent obtenir la qualité de Français par le décret qui confère cette qualité au mari ou au père.... Ce mot décret ne signifie-t-il pas que le législateur n'a envisagé que le cas d'une naturalisation ? Le texte de l'art. 12 est trop précis, trop significatif pour qu'on puisse l'étendre à la famille de celui qui devient Français sans décret (1).

Il n'a fait qu'apporter une dérogation à cette règle, que tout changement de nationalité est individuel. Sous l'empire de l'ancienne législation, les effets de l'acquisition comme ceux de la perte de la nationalité française étaient strictement limités à la personne de celui qui devenait Français ou cessait de l'être, sans pouvoir s'étendre à sa femme ou à ses enfants (2); cependant certaines exceptions avaient été admises en faveur des enfants de l'individu naturalisé Français (Loi du 7 février 1851; loi du 14 février 1882) (3).

daction de la loi où l'art. 5 citait l'art. 8 parmi ceux qui contenaient une naturalisation de faveur qu'un décret devait réglementer; plus tard, cette mention a disparu sans doute parce que l'acquisition de la nationalité française en vertu de l'art. 8, II, 4° n'a pas paru appeler de réglementation.

1. Vincent, p. 110, n° 146.

2. La solution admise par la majorité des auteurs et par la jurisprudence avant la loi du 26 juin 1889 était en ce sens (de Folleville, *De la naturalis.*, p. 435; Demolombe, t. I, n° 175; Aubry et Rau, t. I, p. 273; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 166; Weiss, 1<sup>re</sup> éd., p. 128; Despagnet, p. 147; Cass., 19 août 1874, D. 1875, I, 151; Grenoble, 16 déc. 1828, Sir. 1829, 2, 23; Paris, 23 juin 1859, Sir. 1868, 2, 261; Lyon, 19 mars 1875, D. 1877, 2, 66; Toulouse, 26 janvier 1876, D. 1877, 2, 65; Paris, 4 févr. 1876, D. 1876, 2, 193; Bordeaux, 24 mai 1878, D. 1878, 2, 79; Rouen, 5 avril 1887, *J. Cl.*, 1888, p. 96).

3. Art. 2 de la loi du 7 février 1851. « L'art. 9 du Code civil est applicable aux enfants de l'étranger naturalisé, quoique nés en pays étranger, s'ils étaient mineurs lors de la naturalisation. — A l'égard des enfants nés en France ou à l'étranger qui étaient majeurs à cette même époque, l'art. 9 du

Actuellement, il est certain que la perte de la qualité de Français ne produit pas plus que par le passé, d'effet collectif (1); la logique demande qu'en principe il en soit de même pour l'acquisition de la nationalité française. Comme l'art. 2 de la loi de 1851 et comme la loi de 1882, l'article 12 ne constitue qu'une exception qui ne peut pas être étendue.

2° Il y a une différence de condition entre la famille du naturalisé par décret et celle de l'individu qui devient Français en invoquant les articles 9 et 10 C. civ. Lorsqu'il s'agit pour le chef de famille de naturalisation ordinaire, si les enfants mineurs sont indignes d'acquérir la qualité de Français, le gouvernement peut repousser la demande de naturalisation en considération de ces enfants; mais lorsqu'il s'agit de naturalisation de faveur, le chef de famille ne peut pas être écarté de notre nationalité du moment qu'il remplit les conditions légales et que lui-même n'est pas indigne; si on applique le § 3 de l'art. 12, ses enfants mineurs deviendront Français de plein droit et le gouvernement n'aura aucun moyen d'empêcher ce résultat de se produire (2).

Code civil leur est applicable dans l'année qui suivra celle de ladite naturalisation.

Loi du 14 février 1882 « . . . . Les enfants mineurs, même ceux nés à l'étranger avant la naturalisation des parents, peuvent soit s'engager volontairement dans les armées de terre et de mer, soit contracter l'engagement conditionnel d'un an, conformément à la loi du 27 juillet 1872, titre IV, section 3, soit entrer dans les écoles du gouvernement à l'âge fixé par les lois et règlements, en déclarant qu'ils renoncent à la qualité d'étranger et adoptent la nationalité française. — Cette déclaration ne peut être faite qu'avec le consentement exprès et spécial du père; à défaut du père, de la mère et à défaut du père et de la mère, avec l'autorisation de la famille conformément au statut personnel. Elle ne doit être reçue qu'après les examens d'admission et s'ils sont favorables. . . »

1. V. Weiss, *Tr. de dr. intern. pr.*, I, p. 463; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 249; Vincent, p. 134 et s., n<sup>os</sup> 187, 188, 189; Lesueur et Dreyfus, p. 198; Audinot, *Rev. crit.*, 1891, p. 168 et s.; Huc, t. I, n<sup>o</sup> 293; *Contrà*: Cohendy, *Le Droit*, 3 nov. 1889; Nancy, 18 nov. 1891, *J. Cl.*, 1892, p. 707.

2. Vincent, *Rec. prat. dr. intern. pr.*, n<sup>o</sup> 1, janv. 1891, 1<sup>re</sup> partie, p. 33, 36.

3<sup>o</sup> Les articles 18 et 19 C. civ. statuent sur le sort de mineurs nés de Français réintégré et édictent des dispositions analogues à celles de l'art. 12 § 3, ce qui eût été inutile, si ce dernier article avait eu en vue tous les enfants mineurs de l'étranger qui devient Français (1).

Cette argumentation est-elle péremptoire ? Je ne le pense pas.

Pour y répondre, je n'adopterai pas cette interprétation de l'article 12 en vertu de laquelle le législateur aurait, en employant le mot naturalisation, entendu parler de naturalisation au sens large, d'acquisition par déclaration (2). (Lesueur et Dreyfus, p. 105 à 112. — Audinet. *Rev. crit.* 1891. — Circulaire ministérielle du 23 août 1889). Elle ne repose sur rien de sûr :

Si certains auteurs (V. de Folleville, *Traité de la naturalis.* Introd., p. IX ; 1<sup>re</sup> étude pp. 1, 6, 103. Demolombe, *Code civ.* t. I, n. 145, 156, 161. Cogordan, *Nation.*, p. 76 et 117. — Aubry et Rau t. I, par. 71, texte et note 2, 3<sup>e</sup> édit., p. 245) et si quelques décisions de la jurisprudence (C. de Douai, 16 avril 1889 (3) confirmant jug. du Trib. de Lille du 3 janv. 1889 ; la Loi 5 mai 1889 ; *Rev. prat. dr. intern. pr.* n. 1, janv. 1891. — Paris, 21 février 1889, *Droit* du 22 février) (4) ont

1. Argument produit par un jugement du tribunal de Sedan, 17 déc. 1889, D. 1891. 2. 89.

2. Et d'acquisition sans déclaration (art. 8, II, 4<sup>o</sup>) pour ceux qui n'admettent pas la rétroactivité de cette acquisition (Lesueur et Dreyfus, p. 163).

3. Aux termes de l'art. 2 de la loi du 7 février 1851 reproduit par la loi du 14 février 1882, l'enfant majeur de l'étranger naturalisé avait le droit dans l'année qui suivait cette naturalisation, de passer la déclaration prescrite par l'art. 9 C. civ. Le bénéfice de cette disposition fut réclamé devant le tribunal de Lille par un enfant dont le père né d'un ex-Français était devenu Français en vertu de l'art. 10 C. civ. ; il soutenait que le mot naturalisation inscrit dans les lois de 1851 et de 1882 était général et devait s'appliquer à tout mode d'acquisition de la qualité de Français. Cette prétention fut admise par le tribunal de Lille et par la cour de Douai.

4. La Cour de Paris a assimilé l'acquisition d'une nationalité étrangère par

admis que le mot naturalisation devait signifier toute acquisition de nationalité (1), il ne s'ensuit pas nécessairement que le législateur de 1889 ait fait de même.

L'article 17 C. civ. relatif à la perte de la qualité de Français tendrait à prouver le contraire, puisqu'il mentionne à côté de la perte par naturalisation à l'étranger, celle résultant de l'acquisition d'une nationalité étrangère par l'effet de la loi; de même, le rapport de M. Antonin Dubost du 7 novembre 1887 qui désigne sous le nom « d'étrangers qui peuvent devenir Français, sans avoir recours à la naturalisation » les individus qui ont la faculté d'invoquer le bénéfice des art. 9 et 10 C. civ.

Dans l'article 5 de la loi de 1889, le législateur a bien, il est vrai, qualifié de naturalisation (de faveur), l'acquisition de la nationalité française, dans les cas prévus par les art. 9 et 10 C. civ. (2); mais cela ne prouve rien, en présence du texte de l'art. 12. Il faudrait prouver, ce qu'on ne fait pas, que le mot naturalisation employé dans cet article désigne et la naturalisation ordinaire et la naturalisation de faveur; or le texte paraît bien ne faire allusion qu'à la naturalisation ordinaire, par décret.

Ceci dit, il me semble que l'opinion d'après laquelle l'article 12 devrait être restreint au cas de naturalisation ordinaire, peut être combattue de la façon suivante :

l'effet de la loi à la naturalisation en pays étranger. *Contrà* : Cass., 3 août 1871, *Sir.* 71. 1. 200; 19 août 1874, *S.* 75. 1. 52; Toulouse, 26 janv. 1876, *S.* 76. 2. 177; Douai, 14 déc. 1881, *Rev. prat.*, 1882, p. 155; Weiss, 2<sup>e</sup> éd., p. 329 et 330.

1. « Cette faculté, dit la circulaire minist. du 23 août 1889, en parlant de l'acquisition par déclaration qui existait dans la législation antérieure, avait été déjà assimilée par la doctrine et par certaines décisions de la jurisprudence à un mode spécial de naturalisation. Elle a été consacrée par le législateur sous le nom de naturalisation de faveur ».

2. Nous avons dit précédemment qu'en 1889 la même qualification aurait dû logiquement être donnée à l'acquisition de la qualité de Français en vertu de 8, II, 4<sup>o</sup>.

1° Sans doute, la loi ne semble viser que la naturalisation par décret, mais il ne faut pas en conclure qu'elle a exclu les autres modes d'acquisition de la nationalité française. Au lieu de dire que l'article 12 édicte une règle exceptionnelle, n'est-on pas en droit de prétendre qu'il fournit un exemple, qu'il est l'application d'un principe général, à savoir que l'acquisition de la nationalité française produit des effets collectifs, et que le législateur a statué de *eo quod plerumque fit* ? On ne doit pas s'attacher à la lettre de la loi, mais s'inspirer de son esprit : or les idées qui ont présidé à l'élaboration de la loi du 26 juin 1889 sont différentes de celles qui avaient inspiré les rédacteurs du code civil ; les lois de 1851 et de 1882 ont été des étapes faites avant d'arriver à l'adoption d'une règle dont l'article 12 nouveau du Code civil n'est que la mise en œuvre et que le législateur de 1889 a eu le tort de ne pas préciser. D'une part il est indubitable que le Parlement français a voulu faciliter l'acquisition de la qualité de Français et augmenter le nombre de nos nationaux ; d'autre part, l'article 12 démontre qu'il s'est inspiré du désir nouveau de maintenir l'unité dans la famille au point de vue de la nationalité, allant jusqu'à identifier le sort des enfants mineurs avec celui de leurs parents, qui viennent d'acquérir notre nationalité ; qu'il a cherché à supprimer les conflits de nationalité entre les membres d'une même famille. On ne concevrait pas qu'il ait laissé en dehors de ses prévisions les familles des individus devenus Français autrement que par naturalisation ; qu'il n'ait maintenu l'unité que dans le cas où la qualité de Français est conférée par décret (1), lorsque dans tous les cas d'acquisition de la nationalité française il y a le même intérêt à empêcher que des conflits de nationalité se

1. En ce sens ; Guillot. *De l'acquis de la qualité de Français*, p. 320 ; Böeck, note sous arrêt de Nancy, Dal. 1891. 2. 89 ; Lesueur et Dreyfus, p. 138.

produisent (1) ; on ne comprendrait pas non plus, qu'il ait fait produire à la naturalisation par décret des effets plus étendus qu'à la naturalisation de faveur ou qu'à l'acquisition par le bienfait de la loi

Certes, on est amené à reconnaître que l'acquisition et la perte de la nationalité française produisent des effets différents. Ainsi les enfants mineurs d'un père étranger qui acquiert notre nationalité, vont devenir Français de plein droit ; ceux d'un père Français qui devient étranger, ne perdent pas la qualité de Français, et si la loi étrangère leur étend l'acquisition de la nationalité étrangère, ce qui arrivera le plus souvent, ils auront deux nationalités. Dans un cas, l'unité de nationalité dans la famille est sauvegardée, dans l'autre elle est rompue ; cela est illogique, incohérent (2). Sans aucun doute, mais cela est, voilà tout. Dans la rédaction définitive de la loi, le législateur n'a guère cherché à observer une exactitude doctrinale rigoureuse ou à éviter les conflits avec les législations étrangères ; le besoin d'accroître le nombre des Français en en faisant le plus possible et en en perdant le moins possible a prévalu sur toute autre considération.

2<sup>o</sup> L'argument employé pour combattre l'extension de l'article 12 et qui consiste à dire qu'il y a une différence de condition entre la famille du naturalisé par décret et celle de l'individu qui devient Français par un autre mode d'acquisition, est loin d'avoir la valeur qu'il semble posséder à première

1. En ce sens : Chausse. *Rev. crit.*, 1890, p. 386 ; Audinet. *Rev. crit.*, 1891.

2. Pour M. Cohendy (*Le Droit*, 3 nov. 1889), cette incohérence n'existe pas ; pour lui, d'après notre législation actuelle, avec notre article 12 C. civ., il est impossible de soutenir que la nationalité du père et celle de l'enfant sont indépendantes l'une de l'autre ; les enfants mineurs qui auront acquis en même temps que leur père une nationalité étrangère, devront perdre la qualité de Français, mais auront le droit de la réclamer à leur majorité. Cette opinion isolée dans la doctrine est inadmissible. M. Audinet l'a excellemment démontré (*Rev. crit.*, 1891. Changem. de nation des mineurs).



vue. Il n'a d'intérêt que s'il s'agit de l'application de l'article 10. En effet l'individu qui a en vertu de cet article la faculté de réclamer la nationalité française à tout âge, est seul dans le cas d'avoir des enfants mineurs assez âgés. A l'égard de ceux-ci, la chancellerie n'a aucune contrainte à exercer et n'en exerce pas ; cela est vrai, mais il en résulte tout simplement qu'on se trouve en présence d'une lacune, d'un défaut de la loi (1), ce qui n'a rien d'extraordinaire, Lorsqu'il s'agit de l'application des articles 9 et 8, II, 4<sup>o</sup>, l'intervention gouvernementale n'a aucune utilité pratique, les enfants de l'individu devenu Français ne pouvant alors qu'être excessivement jeunes (2).

3<sup>o</sup> Il n'y a pas identité entre les solutions des articles 18 et 19 et celle de l'article 12. Ce dernier article dans son paragraphe 3 se rapporte à des enfants mineurs de parents qui viennent d'acquérir pour la première fois la qualité de Français. Dans les articles 18 et 19 la loi détermine la condition d'un père ou d'une mère qui Français de naissance sont devenus étrangers et veulent recouvrer leur nationalité primitive. Si en dépit des différences notables entre les diverses catégories de mineurs, le législateur a estimé qu'il convenait de les soumettre à des modes de naturalisation analogues, il n'était pas inutile qu'il s'en expliquât formellement comme il l'a fait dans les articles 18 et 19 ; (3) sans cela, l'article 12 aurait très bien pu être appliqué aux divers cas d'acquisition de la nationalité française, sans l'être à celui de réintégration.

*Remarque.* — On ne peut pas songer à s'emparer d'un

1. Il est évident qu'un arrêté d'expulsion pris contre un mineur tombera dès que son père aura acquis la qualité de Français par le bénéfice de l'article 10 et que par suite, il sera lui-même devenu Français de plein droit.

2. V. note de Bœck, sous arrêt de Nancy, *Dal.* 1891. 2. 89.

3. En ce sens arr. de Nancy du 25 mars 1890, réformant jugem. du trib. de Sedan du 17 déc. 1889, *Dal.* 1891. 2. 89 ; *J. Cl.*, 1891, p. 539 ; *Rev. prat. dr. intern. pr.*, 1890-91, p. 30 ; *Rev. crit.*, 1890, p. 386.

membre de phrase du 2<sup>e</sup> paragraphe de l'article 12 pour soutenir que la loi n'a pas passé sous silence la famille de l'étranger qui devient Français par déclaration, tout au moins par celle prévue par l'article 9, C. civ. Ce paragraphe de l'article 12 prévoit l'acquisition de la qualité de Français pour la femme et les enfants « comme conséquence de la déclaration qu'ils feront dans les termes et sous les conditions de l'article 9... » Comme la phrase est assez mal construite, il semble à première vue que le pronom « ils » désigne non pas la femme ou les enfants, mais les chefs de famille, mari, père ou mère. Mais il est certain d'après les déclarations du rapporteur de la Chambre des députés (rapport 7 nov. 1887, p. 39) (1) que le législateur a voulu simplement permettre d'acquérir la nationalité française, même après que le chef de famille est devenu Français, à la condition de satisfaire aux prescriptions de l'art. 9 ; le pronom « ils » désigne la femme et les enfants majeurs qui se trouvent dans le cours de leur 22<sup>e</sup> année (2). C'est pour cela d'ailleurs que le membre de phrase qui nous occupe, a figuré dans le deuxième paragraphe de l'article 12 ; cette place a sa signification, car si le législateur avait voulu envisager la condition de la famille de l'étranger qui devient Français par simple déclaration, on ne comprendrait pas pourquoi il ne l'aurait fait que pour la femme et les enfants majeurs et pas pour les mineurs dont il n'est question que dans le troisième paragraphe de l'article 12.

Admettant que les paragraphes 2 et 3 de l'article 12 doivent s'appliquer aux cas d'acquisition prévus par les articles 8, II,

1. « Votre commission, dit le rapporteur, vous propose de rendre l'art. 9 applicable aux enfants majeurs qui seront encore dans les délais pour réclamer la qualité de Français ».

2. En ce sens : Cohendy, *Le Droit*, 3 nov. 1889 ; Audinet, *J. Cl.*, 1889, p. 403 ; Vincent, p. 111, n<sup>o</sup> 146 ; Lesueur et Dreyfus, p. 86 ; C. de Douai, 14 juin 1891, *J. Cl.*, 1891, p. 936.

4<sup>o</sup>, (1), 9 et 10, je vais maintenant examiner les dispositions qui y sont renfermées.

*Femme mariée.*— La femme, si son mari devient Français, pourra sur sa demande et avec l'autorisation maritale obtenir la naturalisation par décret sans condition de stage (2).

Cette solution se comprend à merveille ; comme le dit M. Weiss (3) : « désormais la femme aura son domicile sur la terre française puisqu'elle partage celui de son mari ; les enfants qu'elle mettra au monde seront Français comme leur

1. Les partisans de la rétroactivité de l'acquisition de la nationalité française dans le cas prévu par cet article 8, II, 4<sup>o</sup>, n'ont pas besoin d'appliquer l'art. 12.

2. Dans les cas prévus par les articles 9 et 10, la demande de la femme est jointe à la déclaration faite par le mari (Art. 5, § 2 du décret du 13 août 1889). Les rédacteurs du décret n'ont pas réglé la façon dont la femme peut obtenir la naturalisation, dans le cas où son mari est devenu Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>. V. mentions relatives à la femme du déclarant dans les modèles de déclaration annexés à la circulaire ministér. du 28 août 1893 (modèle 4, déclaration en vue de réclamer la qualité de Français, application de l'art. 10. C. civ., modèle A, individu né à l'étranger). (Modèle 5, déclaration en vue de réclamer la qualité de Français, application de l'article 10 C. civ. modèle B, individu né sur le territoire français).

Au point de vue de la pratique administrative, il est intéressant de distinguer si la demande de naturalisation de la femme est jointe à celle faite par le mari ou bien à une déclaration de nationalité émanée de lui :

Lorsqu'il s'agit de naturalisation ordinaire, la femme de l'individu qui veut se faire naturaliser, est mise en demeure, le cas échéant, par l'administration de solliciter sa naturalisation ou sa réintégration. Si elle refuse de suivre son mari dans son changement d'état, il est d'usage de rejeter la requête de celui-ci. En cas de naturalisation de faveur, le pouvoir discrétionnaire du gouvernement disparaît et les modèles de déclaration prévoient la réponse négative ou affirmative de la femme.

La distinction entre la naturalisation ordinaire et la naturalisation de faveur est encore soulignée à ce point de vue : dans le cas de naturalisation ordinaire, on ne fait pas d'enquête directe sur la femme du postulant, on ne lui réclame pas son casier judiciaire. Dans le cas de naturalisation de faveur, lorsque la déclaration souscrite par le mari a été enregistrée, la demande de la femme est envoyée au préfet du département où elle demeure, pour faire l'objet d'une instruction spéciale. Voir en ce sens : Gruffy, *J. Cl.*, 1894 p. 472.

3. *Revue critique*, 1887, p. 532.

père ; ses affections, ses intérêts, ses relations auront leur siège en France. Ne sont-ce pas là des garanties précieuses de son attachement au pays dont son mari a recherché la nationalité...?» Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la naturalisation n'a jamais lieu de plein droit ; le gouvernement peut parfaitement la refuser à la femme.

La solution a de plus l'avantage de respecter la liberté de la femme mieux que ne le faisait celle proposée par le Conseil d'Etat, qui mettait sur la même ligne la femme et les enfants mineurs. Si elle est différente de celle admise pour la femme étrangère qui épouse un Français (Art. 12, § 1<sup>er</sup> C. civ.), c'est que dans cette hypothèse, le changement de nationalité est la conséquence immédiate d'un acte qui dépend exclusivement de la volonté de la femme ; on conçoit dès lors que la nationalité française lui soit acquise de plein droit, sans qu'une manifestation de volonté spéciale soit nécessaire. Mais on ne pouvait aller jusqu'à prétendre que la femme a par le seul fait de son mariage adhéré à tous les changements d'état qui peuvent se produire ultérieurement dans la condition de son mari (1).

Les auteurs sont d'accord pour enseigner que le majeur seul peut être naturalisé par décret. Toutefois, en ce qui concerne la femme mariée encore mineure, sa minorité ne serait pas, il me semble, un obstacle à une naturalisation qui lui serait conférée en même temps et par le même décret qu'à son mari ; cette solution semble résulter de l'esprit de la loi et de la généralité des termes employés par l'article 12 du Code civil ; elle est du reste conforme à la jurisprudence du Conseil d'Etat qui admettait, sous l'empire même de la loi de 1867, la naturalisation de la femme mariée mineure en même temps que celle de son mari.

La faculté reconnue à la femme de se faire naturaliser sans

1. Lesueur et Dreyfus, p. 85 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> éd. p. 168.

condition de stage lorsque son mari acquiert la nationalité française, semble devoir être étendue sans difficulté à la femme séparée de corps. Le § 2 de l'art. 12 est conçu en termes généraux ; de plus, une réconciliation est possible dans l'avenir et il importe en présence de cette éventualité, d'assurer l'unité de nationalité dans la famille, unité qui ne pourra que contribuer à rétablir et à maintenir l'harmonie entre les époux (1). La demande sera faite par la femme séparée de corps sans autorisation maritale.

*Enfants.* — En ce qui les concerne, l'acquisition par le chef de famille de la qualité de Français aura des effets plus ou moins étendus selon qu'il s'agira d'enfants majeurs ou d'enfants mineurs.

*Enfants majeurs.* — Ces enfants peuvent devenir Français en joignant une demande de naturalisation à la déclaration faite par le père ou la mère et prévue par l'art. 10 Code civil (2).

La déclaration souscrite par la mère ne pourra bien entendu avoir d'effets par rapport aux enfants que si le père est décédé (Argum., art. 12, § 3) (3).

Les enfants majeurs auront aussi la faculté d'acquérir la nationalité française, en souscrivant une déclaration dans les termes et sous les conditions de l'article 9 (4).

1. En ce sens : Vincent, p. 101, n° 130. Lesueur et Dreyfus, p. 86.

2. Comme nous l'avons dit précédemment, les individus visés par l'article 10 sont les seuls susceptibles d'avoir des enfants majeurs, parmi ceux qui ont la faculté de devenir Français par un mode d'acquisition autre que la naturalisation par décret.

3. Les enfants majeurs ne pourront pas, du vivant de leur père, joindre une demande de naturalisation à la déclaration faite par leur mère séparée du corps, ou bien même divorcée. Cette règle s'appliquerait également au cas où ces enfants voudraient user de la faculté qui leur est reconnue par l'art. 12, § 2, de souscrire une déclaration de nationalité.

4. Cette même faculté a été reconnue, et il n'y a peut être là qu'une inadvertance de la part du législateur, à la femme de l'individu qui devient Français (V. Weiss, *Tr. dr. intern.*, pr. t. 1, De la nationalité, p. 360 ; Vincent, p. 101, n° 128 ; Lesueur et Dreyfus, p. 86, 87, 146, 147 ; Rouard de Card, p. 189 ; Campiston, n° 131). Son exercice sera, sans qu'il y ait pour cela

Bien entendu, le législateur en renvoyant purement et simplement aux conditions de l'article 9, n'a pas entendu par exclusivement des enfants nés en France. La disposition aurait été en effet complètement inutile. Elle doit s'appliquer à tous les enfants majeurs qu'ils soient nés en France ou à l'étranger, s'ils sont dans les termes de l'article 9, c'est-à-dire s'ils ont moins de 22 ans accomplis. Tel est le sens qu'il faut donner à la formule embarrassée de la loi (1).

Le rapport de M. Antonin Dubost ne laisse aucun doute au sujet de cette interprétation : « Même votre commission vous propose de rendre l'article 9 applicable aux enfants majeurs qui seraient encore dans les délais pour réclamer la qualité de Français ». (Rapp. 7 novembre 1887, p. 40).

Le législateur n'a voulu que maintenir la faveur dont jouissaient les enfants majeurs, de naturalisé sous l'empire de la législation antérieure (2) et leur permettre quel que soit le pays de leur naissance d'acquérir la nationalité française sans décret. Il a cru donner une facilité plus grande pour devenir français aux enfants majeurs qui âgés de moins de 22 ans, ayant par suite à subir la part la plus lourde des charges militaires, manifestent néanmoins le désir d'acquérir notre nationalité. Sous l'empire de la loi du 26 juin 1889, cette facilité

de bien bonnes raisons, subordonné aux mêmes restrictions que celles que nous allons voir établies relativement aux enfants majeurs. Cependant il semble que la femme mineure à laquelle ne s'appliquent pas les dispositions relatives aux enfants mineurs (art. 12, § 3), pourrait passer la déclaration dont il s'agit. L'article 9 auquel renvoie l'article 12 § 2 permet, en effet, les déclarations en minorité et bien qu'il ne vise pas expressément le cas de la femme mariée mineure, on ne voit pas de raisons pour ne pas lui étendre le bénéfice de cette disposition, si d'ailleurs elle a été autorisée à faire la déclaration (Lesueur et Dreyfus, p. 87).

1. En ce sens : Cohendy, Dr., 3 nov. 1889 ; Audinet, *J. Cl.*, 1889, p. 203 ; Lesueur et Dreyfus, p. 86 ; Vincent, p. 103, n° 135.

2. La faveur n'est pas toutefois la même. Avant la loi du 26 juin 1889, les enfants majeurs pouvaient (à tout âge) réclamer la qualité de Français dans l'année qui suivait la naturalisation de leur auteur.



existait pour les enfants majeurs de celui qui devenait Français de plein droit, au moyen de la déclaration prévue par l'article 10 ; le gouvernement n'avait aucun moyen de les écarter de la nationalité française, pas plus qu'il n'en avait pour écarter leur auteur. Elle n'était qu'illusoire pour les enfants majeurs de celui qui demandait la naturalisation par décret, car le gouvernement n'avait qu'à ajourner la demande faite par leur auteur, pour les empêcher de faire la déclaration de l'article 9. Depuis la loi du 22 juillet 1893, lorsqu'il s'agit de l'acquisition de la nationalité française au cas prévu par l'article 10, il n'y a plus grand avantage pour les enfants majeurs à faire la déclaration de l'article 9, au lieu de demander la naturalisation par décret. En effet, les déclarations de nationalité peuvent être repoussées pour cause d'indignité,

Peut-être le législateur est-il allé un peu loin en favorisant la naturalisation des enfants majeurs de l'individu qui devient Français. Il ne s'agit pas ici de personnes vivant forcément de la même vie. L'administration reste certainement maîtresse de refuser aux enfants majeurs de l'étranger le bénéfice de la naturalisation, mais les éléments d'appréciation manquent parfois. S'il s'agit par exemple d'un étranger encore fort jeune quoique majeur, ou d'un étranger qui n'habite la France que depuis peu de temps, que pourra révéler l'enquête ? L'existence d'un stage n'eût-elle pas été plus raisonnable (1) ?

Les enfants majeurs devenus Français tomberont sous le coup de l'article 12 de la loi sur le recrutement du 15 juillet 1889.

*Enfants mineurs.* — Ces enfants deviennent Français de plein droit en même temps que leur père ou leur mère. Il s'agit donc pour eux d'une acquisition de la nationalité française par le bienfait de la loi.

Le texte de l'article 12, § 3, pris à la lettre, ne paraît envi-

1. En ce sens : Vacherot, *Revue polit. et parlem.*, 10 octobre 1896.

sager que le cas où les enfants sont orphelins de père ou de mère, le survivant de leurs auteurs devenant français. Au cours de la discussion de la loi devant le Sénat, on a posé la question de savoir si les dispositions de l'article 12 n'était applicable que dans ce cas. Le rapporteur a donné des explications pour dissiper toute controverse et il en résulte que l'enfant devient Français, lorsque la nationalité française est acquise, 1<sup>o</sup> à la fois par le père et la mère, 2<sup>o</sup> par le père seul, la mère étant vivante, 3<sup>o</sup> par le père veuf ou par la mère veuve (1).

Cette disposition de l'article 12, § 3, est très heureuse au point de vue pratique : les difficultés résultant du concours de plusieurs lois seront évitées (2) ; il n'y aura plus dans une même famille, dans un même foyer des enfants de nationalité différente, soumis à des lois personnelles diverses. Cependant elle a été très vivement critiquée au point de vue théorique (3), parce qu'elle fait des enfants la propriété du père en ce qui concerne la nationalité.

Il y a là une exagération manifeste.

1<sup>o</sup> Le mineur suit le chef de famille dans sa nouvelle patrie ; il continue d'ordinaire d'y résider après sa majorité ; en fait il n'en a pas d'autre. N'est-il pas préférable qu'il en ait aussi en droit la nationalité, dans son propre intérêt et dans celui de l'Etat ?

2<sup>o</sup> Il serait bizarre que du moment que le chef de famille peut disposer de la nationalité de l'enfant mineur sans son consentement (art. 9, § 10), il n'y ait pas de motifs pour ne pas décider dans l'intérêt de l'unité de la famille que l'acqui-

1. Sénat, séance du 6 juin 1889. Réponse de M. Delsol, rapporteur à M. Clément.

2. V. Audinet, *Rev. crit.*, 1891, p. 158.

3. Weiss, *Rev. crit.*, 1887, p. 493. — Ce ne fut pas sans une vive opposition que la disposition contenue dans le § 3 de l'article 12 fut votée par le Sénat.

sition par ce chef de famille de la qualité de Français entraînera nécessairement notre nationalité pour ses enfants mineurs.

3<sup>o</sup> L'acquisition de la nationalité française ne fait pas perdre à l'enfant la nationalité étrangère qu'il a eue en naissant et qui lui appartient en propre ; si elle la lui fait perdre, c'est que la loi étrangère en décide elle-même ainsi, reconnaissant que les enfants mineurs doivent suivre la nationalité de leurs parents.

4<sup>o</sup> Si la loi étrangère ne fait pas perdre à l'enfant sa nationalité originaire, il aura la faculté aux termes de l'article 12, § 3, d'opter pour cette nationalité lorsqu'il sera majeur, en déclinant la qualité de Français (1).

On peut se demander quelle est la situation qui a été faite aux enfants d'étrangers qui étaient devenus Français avant la loi de 1889, au moyen des déclarations prévues par les articles 9 et 10 C. civil, mineurs au moment de la promulgation de cette loi. Il est certain que ces enfants n'ont pu obtenir ou n'obtiendront la nationalité française que par la naturalisation ordinaire et à partir de leur majorité. S'il en était autrement, ce serait méconnaître les règles applicables en matière de rétroactivité des lois. Ces enfants, au moment de la promulgation de la loi de 1889, étaient dans une condition bien déterminée ; ils avaient un droit acquis à posséder une nationalité

1. La proposition de loi votée par la Chambre des députés ne reconnaissait aucune faculté de répudiation au profit du mineur (de même le projet du Conseil d'Etat). Ce tempéramment a été introduit en dernier lieu par le Sénat à titre de transaction, entre le système qu'il avait adopté (celui de la demande de naturalisation faite au nom des enfants mineurs par le père ou par le tuteur avec l'approbation du Conseil de famille) et celui qu'avait consacré la Chambre des députés.

Lorsqu'on admet la rétroactivité de l'acquisition de la nationalité française en vertu de 8, II, 4<sup>o</sup>, les enfants sont censés nés de parents français et par suite ne doivent pas avoir la faculté de décliner la nationalité française à leur majorité.

étrangère, auquel la loi nouvelle ne pouvait pas porter atteinte, à moins d'une disposition expresse. Du reste, il est clair que le texte du § 3 de l'art. 12 vise seulement les enfants des étrangers auxquels la naturalisation sera accordée dans l'avenir. « Deviennent Français, dit-il, les enfants mineurs d'un père ou d'une mère qui se font naturaliser ». De même, le § 2 du même article ne s'occupe que de la femme et des enfants majeurs de l'étranger qui se fera naturaliser à l'avenir ; la naturalisation, dit-il, peut leur être accordée par « le décret qui naturalise » leur père....; les textes se commentent entre eux ; si le § 2 n'a entendu parler que des naturalisations futures, il est certain que le § 3 n'a pas dû s'occuper des naturalisations du passé (1).

On peut regretter l'absence d'une disposition transitoire qui aurait réglé la situation ; mais dans le silence de la loi, l'interprète doit s'incliner devant les principes quelques regrettables que puissent paraître les résultats de leur application.

Nous avons vu que les enfants mineurs devenus Français peuvent décliner la nationalité française dans l'année qui suit leur majorité, en se conformant aux dispositions de l'article 8, II, 4<sup>e</sup> (2).

Celui qui opte pour la nationalité étrangère n'efface rétroactivement sa qualité de Français, pas plus qu'il n'a effacé rétroactivement sa qualité d'étranger, lorsqu'il est devenu Français. Il cesse d'être citoyen de notre pays à dater du jour où son option est régulière ; il devient étranger et doit être rangé dans la catégorie des ex-Français, ce qui peut être intéressant

1. Lesueur et Dreyfus, p. 91.

2. Voir ce qui a été dit à propos de l'article 8, II, 4<sup>e</sup>, au sujet des conditions fixées par la loi pour décliner la qualité de Français, ainsi que de la question relative à la rétroactivité de l'option en faveur de la nationalité étrangère.

pour les enfants qu'il aura dans la suite et pour lui-même, s'ils veulent profiter des dispositions de faveur qui permettent d'acquérir la nationalité française (art. 10) ou de la recouvrer (art. 18) (1).

Les enfants d'étrangers devenus Français pendant leur minorité, prendront part au tirage au sort comme Français, mais seulement dans l'année qui suivra leur majorité. (Art. 11 loi du 15 juillet 1889 § 3). La participation aux opérations du recrutement réduira le délai d'option qui leur est accordé par la loi sur nationalité (2). Lorsque l'enfant de l'individu devenu Français aura pendant sa minorité deux nationalités, sa nationalité d'origine et la nationalité française, il pourra être appelé au service militaire dans son pays d'origine avant d'avoir pu exercer son droit d'option, d'où les inconvénients que nous avons déjà signalés pour les enfants nés en France d'étrangers et qui ne peuvent être supprimés que par des conventions diplomatiques (3).

1. En ce sens : Vincent, p. 105, n° 438 ; Gruffy, *J. Cl.*, 1894.

En sens contraire : Audinet, *Rev. Crit.* 1891 ; Lesueur et Dreyfus, p. 152. Dans la théorie qui admet la rétroactivité, la perte de la nationalité française qui se restreint en principe à l'individu directement atteint, a un effet plus puissant : cette perte est rétroactive ; la femme du Français qui devient étranger est censée avoir épousé un étranger ; les enfants sont censés nés étrangers, mais ils resteraient Français s'ils tombaient sous l'application de l'art. 8, II, 3° ou le reviendraient à leur majorité, s'ils tombaient sous celle de l'art. 8, II, 4°.

2. Voir plus loin, ce qui sera dit sur la question de la participation aux opérations du recrutement, pour l'individu visé par l'art. 8, II, 4°. L'art. 44 de la loi militaire ne s'occupe que d'étrangers : il vise la situation des enfants de naturalisés, telle qu'elle était régie par la loi ancienne. Mais rien dans son texte ne permet de dire que ses prescriptions soient incompatibles avec la situation nouvelle faite aux enfants de naturalisés. La dominante de l'art. 44 est une mise en demeure d'opter qui peut s'adresser indifféremment soit à un Français avec faculté de répudier, soit à un étranger avec faculté d'acquérir la nationalité française.

3. La convention franco-belge du 30 juillet 1891 déclare que ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire belge (ni sur les listes du recrutement militaire français)

L'article 11 du décret du 1<sup>er</sup> août 1889 prévoit la renonciation du mineur à la faculté qui lui appartient de répudier à sa majorité la qualité de Français. Cette renonciation sera faite en son nom par les personnes désignées dans l'art. 9, § 10, C. civ. J'ai déjà dit précédemment (1) que je considérais cette renonciation non prévue par la loi comme illégale, et contraire à la volonté du législateur (2) qui a entendu écarter pour les mineurs une acquisition définitive de la nationalité française. Permettre au père, au représentant légal du mineur de renoncer au droit d'option qui appartient à ce dernier, c'est rendre ce droit tout à fait illusoire. La disposition de l'article 9, § 10 qui s'applique aux mineurs nés en France d'étrangers permet de fixer irrévocablement sur leur tête la qualité de Français au cours même de leur minorité ; on ne concevrait pas, a-t-on dit que la situation faite aux enfants mineurs des individus qui deviennent Français, fût moins favorable en définitive que celle faite à des enfants d'étrangers. Cela se conçoit cependant : l'acquisition de la nationalité française en vertu de l'article 9, § 10 est irrévocable parce qu'elle est le résultat d'une option, d'une déclaration faite au mieux des intérêts du mineur par son représentant légal ; celle qui a lieu en vertu de l'article 12, § 3, n'est pas irrévocable parce qu'elle a lieu

les individus nés d'un Belge naturalisé Français pendant leur minorité, qui tombent sous l'application de l'art. 12, § 3, C. civ. (art. 1<sup>er</sup> de la convention, 3<sup>o</sup>). Il y a lieu de se demander si le gouvernement belge s'en tenant aux termes de la convention et n'interprétant pas le mot « naturalisé » dans un sens large, ne pourrait pas inscrire avant l'âge de vingt deux ans sur ses listes de recrutement les enfants nés hors de France de Belges devenus Français autrement qu'au moyen de la naturalisation ordinaire (Du moment que les enfants sont nés en France, ils tombent sous l'application des § 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup> de l'art. 1<sup>er</sup> de la convention).

1. A propos de la renonciation à la faculté de répudiation prévue par l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>,

2. En ce sens : Vincent, p. 103, n<sup>o</sup> 139. V. Weiss. *Tr. th. et prat. dr. intern. pr.*, t. I, p. 131 et 169 et s. En sens contr. : Lesueur et Dreyfus, p. 154 et s.



de plein droit, qu'elle est obligatoire. Dans la première hypothèse, il est infiniment probable que le représentant légal étranger n'a aucun intérêt personnel à réclamer pour le mineur la qualité de Français, tandis que dans la deuxième hypothèse, le père ou la mère Français pourront bien avoir un intérêt personnel à rendre cette qualité définitive pour leur enfant.

Certes, il est utile que la nationalité du mineur puisse être fixée d'une façon irrévocable. L'enfant de l'individu qui a acquis la nationalité française est Français, sauf faculté de répudiation. Il doit jouir de tous les droits et avantages appartenant aux citoyens Français (1); mais l'éventualité prévue par la loi de la perte de la qualité de Français à la majorité, présente certains dangers que le législateur a eu le tort de ne pas envisager. (Il n'a pas vu qu'il ouvrirait les écoles militaires à des jeunes gens qui après avoir profité de notre enseignement pourraient répudier la nationalité française à leur majorité). Il aurait dû en ce qui touche ces jeunes Français restreindre les effets de la qualité de citoyen et ne les admettre dans les écoles du gouvernement qu'après une renonciation à la faculté de décliner la qualité de Français à leur majorité. Lui seul pouvait le faire; les rédacteurs du décret du 13 août 1889 (2), sont sortis des limites qui leur avaient été assignées: le règlement d'administration publique prévu par l'article 5

1. Les auteurs qui admettent que le mineur est Français sous condition résolutoire, invoquant en faveur de leur opinion la valeur doctrinale de l'art. 44 du décret du 13 août 1889. Pour que l'enfant, disent-ils, ait intérêt à renoncer avant sa majorité à décliner la qualité de Français, il faut que sa nationalité soit, tant qu'il est mineur, affectée d'une condition (Audinet, *Rev. Crit.* 1891).

2. La circulaire du garde des sceaux du 23 août 1889 dispose que lorsqu'un mineur désirera contracter un engagement volontaire dans l'armée ou entrer dans une école du gouvernement ou fixer, bien que mineur, sa nationalité, le père ou le représentant légal fera en son nom une déclaration devant le juge de paix suivant un modèle n° 5 annexé à la circulaire et re-

de la loi du 26 juin 1889, devait en effet déterminer.... « 2° les formalités à remplir et les justifications à faire relativement à la renonciation à la qualité de Français dans les cas prévus par les articles 8, § 4, 12, 18 » et non pas à la renonciation en cours de minorité à cette faculté de renonciation.

Il faut observer qu'au point de vue pratique, le reproche adressé à l'article 11 du décret n'a pas une grande importance : très souvent, il arrivera que les mineurs sur la tête desquels le père (ou le représentant légal) a fixé irrévocablement la qualité de Français, se seraient trouvés dans l'impossibilité de remplir les formalités exigées pour effectuer leur répudiation de la nationalité française ; ils n'auraient pas pu notamment rapporter la preuve qu'ils étaient toujours considérés comme nationaux par leur pays d'origine ; cela aura lieu, si pour ce pays l'acquisition d'une nationalité étrangère entraîne un changement s'étendant aux enfants mineurs (1).

Ces enfants devenus définitivement Français grâce à l'article 11 du décret du 13 août 1889, seront comme les Français d'origine portés sur les listes de recrutement dans l'année qui suivra leurs vingt ans révolus (2).

noncra ainsi pour le mineur au droit de décliner la qualité de Français dans sa 22<sup>e</sup> année.

V. modèle de déclaration n° 6 annexé à la circulaire ministérielle du 28 août 1893 (Déclaration en vue de renoncer à se prévaloir de la qualité d'étranger, faite soit au nom du mineur par son représentant légal, soit par l'intéressé lui-même, se trouvant dans l'année de sa majorité. Application des art. 12, § 3 et 18 C. civ.).

Dans la pratique, la déclaration de renonciation à la faculté de répudiation des enfants mineurs a lieu lorsque le père (ou la mère survivante) fait une déclaration pour réclamer la qualité de Français. V. mentions pour les enfants mineurs dans modèles de déclaration n° 3 A et n° 4 B (Application de l'art. 10 C. civ.) annexés à la circulaire ministérielle du 28 août 1893.

1. Gruffy, *J. Cl.*, 1891, p. 472.

2. La convention franco-belge du 30 juillet 1891 prévoit cette hypothèse : l'individu qui peut décliner la nationalité française conformément à l'art. 12, § 3, pourra être inscrit avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire français, s'il y a eu renonciation à son droit d'option,

*Question commune aux enfants majeurs et mineurs*

On s'est demandé si l'article 12 § 2 et 3 devait s'appliquer aux enfants naturels. Certes les dispositions de cet article ont été édictées dans le désir de maintenir l'unité de nationalité dans la famille ; or quand on parle d'enfants naturels, il ne peut s'agir de famille. Néanmoins j'estime qu'il y a lieu d'appliquer les dispositions de l'article 12 § 2 et 3 (1), attendu qu'elles sont conçues en termes généraux et que de plus il y a intérêt pour l'enfant naturel à avoir la même nationalité que le parent qui l'a reconnu.

Mais que décidera-t-on dans le cas où l'enfant naturel sera reconnu par ses deux parents soit simultanément, soit successivement ? La réponse, on doit la chercher dans l'art. 8. II, 1<sup>o</sup> : seule l'acquisition de la nationalité française par le parent dont l'enfant naturel aux termes de cet article doit suivre la condition, aura un effet quant à sa nationalité.

*2. Cas d'acquisition prévu par l'article 4 de la loi du 26 juin 1889.*

On sait que cette acquisition nécessite un décret spécial pour chaque demandeur et qu'elle est strictement personnelle à celui qui la réclame.

Il paraît donc impossible que la femme du descendant de religionnaire expatrié qui invoque l'article 4 de la loi du

conformément à l'art. 44 du règlement d'administration publique français du 13 août 1889.

1. En ce sens : Cogordan, 2<sup>e</sup> éd., p. 34 ; Vincent, p. 104, n<sup>o</sup> 137 ; Lesueur et Dreyfus, p. 18 ; Weiss, *tr. th. et prat. dr. intern. pr.*, I, p. 69 ; Gruffy, *J. Cl.* 1895, de la national. de l'enfant légitimé ; C. de Nancy, 23 mars 1890, D. 1891, 2, 89 (Dans l'espèce, il s'agissait d'un enfant naturel reconnu par une mère qui avait acquis la nationalité française par son mariage avec un Français).

*Contra* : Geouffre de Lapradelle, p. 195.

26 juin 1889, puisse devenir Française en même temps que lui, au moyen d'une naturalisation par décret, si elle ne peut pas invoquer elle-même cet article (1).

Les enfants majeurs pourront devenir Français sur leur demande et par décret seulement. Ils n'auront pas besoin comme dans l'hypothèse de l'article 12 § 2 de solliciter la naturalisation en même temps que leur père. Aucun délai ne leur est fixé.

Quant aux enfants mineurs une demande spéciale sera faite en leur nom par les personnes exerçant la puissance paternelle et la qualité de Français leur sera accordée par un décret spécial. Cette règle applicable lorsque le mineur est seul à réclamer la nationalité française (disposition finale de l'art. 22 de la loi du 15 décembre 1790) l'est également et à plus forte raison, lorsque le chef de famille a lui-même formé une demande (2).

## II. Condition de l'individu qui acquiert la nationalité française.

### 1. *Jouissance des droits civils.*

Tout individu qui devient Français jouit de tous les droits civils « *Tout Français*, dit l'art 8, I, C. civ., *jouira des droits civils* », mais sans aucun effet rétroactif :

1. *Contrà* : Lesueur et Dreyfus, p. 225.

2. Cette règle était celle adoptée pour l'acquisition de la nationalité française par les enfants de naturalisé au moment où l'amendement de M. de Pressensé fut voté. On a omis de mettre les différents textes en harmonie.

Peut-être pourrait on soutenir que les principes posés par l'art. 12 C. civ., doit être appliqué en raison de sa généralité, que la femme peut être naturalisée par décret bien que n'étant pas elle-même descendante du religionnaire expatrié et que les enfants mineurs acquièrent la nationalité française de plein droit.

Art. 20. C. civ. — « *Les individus qui acquerront la qualité de Français dans les cas prévus par les articles 9, 10, 18 et 19 ne peuvent s'en prévaloir que pour les droits ouverts à leur profit depuis cette époque* » (1).

Art. 4 de la loi du 26 juin 1889. — « *. Ce décret (celui qui accorde la qualité de Français au descendant de protestant émigré) ne produira d'effet que pour l'avenir* ».

L'acquisition de la nationalité française ne touche pas aux droits acquis. Elle laisse même subsister intactes les attentes ou expectatives légales sérieuses et bien fondées, sauf bien entendu ce qui est contraire en France à l'ordre public et aux bonnes mœurs (2).

Ainsi un contrat passé en forme régulière par l'ex-étranger dans son pays d'origine, avant de devenir Français, conserve toute sa valeur et à moins qu'il n'ait un objet illicite en France, il sera invoqué utilement devant nos tribunaux. — Un testament sera toujours valable quand il aura été fait suivant la loi à laquelle obéissait le testateur au moment de la confection ; si ultérieurement le testateur devient Français et meurt comme tel, il faudra pour l'exécution s'en tenir à la loi française : en tout ce qui ne violera pas cette loi, les dispositions testamentaires devront être exécutées.

Les lois qui régissent l'état et la capacité des personnes changent l'état de l'individu qui acquiert la nationalité française, mais sans rétroactivité ; ainsi pour apprécier sa capacité relativement à des engagements contractés avant de

1. Nous avons précédemment démontré qu'il devait en être de même pour les individus qui acquièrent la qualité de Français dans le cas prévu par l'article 8 II 4<sup>o</sup>.

2. Ainsi les mariages qu'un Musulman aurait contractés avec plusieurs femmes avant de devenir Français, alors que son statut personnel était encore régi par le Coran, ne seraient pas reconnus en France.

devenir Français, il faudra s'en rapporter à la loi de son pays d'origine (1).

Quant aux délits il est évident que l'individu devenu Français reste tenu, tant que la prescription n'est pas acquise, des délits de toute nature, y compris l'insoumission et la désertion, dont il s'est rendu coupable dans son pays d'origine, aussi bien que des obligations qu'il peut y avoir contractées. Si donc il retourne dans son pays d'origine, il s'exposera à être arrêté, poursuivi et jugé sans que sa nouvelle patrie puisse intervenir en sa faveur. Mais que se passera-t-il, si un criminel qui s'est réfugié en France est devenu Français après le crime. Y aura-t-il lieu à extradition ? L'usage de ne pas livrer ses nationaux est admis chez la plupart des peuples en matière d'extradition, mais ne pourrait-on pas dire que dans notre hypothèse, il y a un droit acquis pour le gouvernement réclamant d'obtenir l'extradition de son ressortissant qui s'est mis dans un cas prévu par les conventions internationales ? L'acquisition de la nationalité française ne devrait pas plus porter atteinte aux droits acquis contre le nouveau Français qu'aux droits acquis en sa faveur (2).

*2. Jouissance des droits politiques* (Cas d'acquisition prévus par les articles 8 II 4<sup>o</sup> 9 et 10 C. civ.).

Les individus qui acquièrent la nationalité française dans les cas prévus par les articles 8 II 4<sup>o</sup>, 9 et 10 C. civ., doivent jouir comme Français de tous les droits politiques ; ils sont assimilés de tous points aux Français d'origine (3).

1. Weiss, 1<sup>re</sup> édit., p. 123 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> édit., p. 146.

2. En ce sens : Cogordan, p. 148 ; V. Gand, 28 février 1874, Pas., 74, 2, 16. — L'article 2 de la convention franco-anglaise du 14 août 1876, pour la remise réciproque des malfaiteurs prévoit que si le malfaiteur a obtenu la naturalisation dans le pays de refuge, postérieurement à la perpétuation du crime, il sera néanmoins livré.

3. L'individu né en France de parents étrangers et domicilié dans ce pays, doit être porté à l'époque de sa majorité sur les listes électorales (C. cass., ch. civ., 22 avril 1896, *J. Cl.*, 1897, p. 351).



Il peut paraître extraordinaire qu'ils ne soient pas soumis à la règle édictée par l'article 3 de la loi du 26 juin 1889, relativement à l'étranger naturalisé par décret. Cet étranger jouit de tous les droits politiques attachés à la qualité de citoyen, « néanmoins, il n'est éligible aux assemblées législatives (1), que dix ans après le décret de naturalisation, à moins qu'une loi spéciale n'abrège ce délai. Le délai pourra être réduit à une année (2). »

L'étranger né en France ou fils d'ex-Français ne présente pas plus de garanties que l'étranger qui a fait un stage en France avant de demander la naturalisation et auquel le gouvernement n'a octroyé la nationalité française qu'après enquête. Cependant en l'absence d'un texte de loi restrictif, il faut le traiter de façon plus favorable. Si du reste l'article 3 de la loi de 1889, restreint les effets de l'acquisition de la nationalité française quant à ceux qui sont naturalisés par décret, elle ne les restreint pas quant à ceux qui sont réintégrés dans la qualité de Français (Art. 3, § 2 de la loi) ; il serait donc choquant en présence de cette disposition de traiter ceux qui deviennent Français par le bienfait de la loi ou par une naturalisation de faveur moins bien que ceux qui ne recouvrent leur ancienne qualité que par un décret de réintégration (3).

Les auteurs qui soutiennent que l'article 12, C. civ., parle de naturalisation *lato sensu*, sont amenés à déclarer que l'ar-

1. Il ne s'agit que de l'éligibilité aux Assemblées législatives, c'est-à-dire au Sénat et à la Chambre des députés (Cohendy, *Dr.*, 3 nov. 1889). L'étranger naturalisé est immédiatement éligible aux conseils généraux, d'arrondissement ou municipaux et peut-être nommé à toutes les magistratures, même à celles qui comportent certaines fonctions législatives comme celles de Président de la République ou de conseiller d'Etat. Peut-être aurait-il été bon de restreindre davantage sa capacité.

2. Cette dernière phrase était absolument inutile.

3. En ce sens : Chausse, *Rev. crit.*, 1890, p. 335.

ticle 3 de la loi de 1889 fait de même et doit par suite s'appliquer sans distinction à tous ceux qui deviennent Français (1). Cependant cet article suppose qu'il est intervenu un décret, il indique donc clairement qu'il ne vise que le naturalisé ordinaire (2).

(Cas d'acquisition prévu par l'article 4 de la loi  
du 26 juin 1889).

Il s'agit d'une naturalisation sans stage mais par décret. Il semble que l'application de l'article 3, § 1, de la loi de 1889 à l'individu qui a obtenu cette naturalisation, ne puisse faire de doute. Cependant comme le législateur ne s'occupe des descendants des émigrés que dans une article postérieur (art. 4) en déclarant qu'ils continueront à bénéficier des dispositions de la loi du 15 décembre 1790, sauf la nécessité d'un décret sans rétroactivité, on pourra décider qu'il a entendu leur accorder avec la qualité de Français tous les droits qui s'y attachent, même l'éligibilité aux assemblées législatives (3). Il peut paraître bizarre, il est vrai, qu'un étranger naturalisé sans avoir accompli de stage, ait plus de droits que l'étranger naturalisé ordinaire ; pensons que l'article 3 de la loi de 1887 n'est pas une règle-générale, mais une exception apportée à ce qui doit être la règle.

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, pp. 95, 164.

2. L'ordonnance du 4 juin 1814 et la loi du 3 déc. 1849 qui distinguaient comme la nouvelle loi la grande et la petite naturalisation ne s'appliquaient certainement pas aux individus devenus Français dans les cas prévus par les articles 9 et 10 C. civ.

3. En ce sens : Vincent, p. 114, n° 152.

## APPENDICE

### APPLICATION DE LA LOI SUR LE RECRUTEMENT AUX FRANÇAIS

JURE SANGUINIS ET SOLI

Le service militaire est en quelque sorte la sanction, la mise en œuvre des lois concernant la nationalité. Le rapport entre la loi militaire et la loi sur la nationalité est évidente, puisque, pour être appelé au recrutement, il faut être investi de la nationalité française et que tout Français doit en principe le service militaire.

Il semble que l'élaboration concomitante et le vote à des dates très voisines, de ces deux lois devaient permettre de donner une rédaction parfaitement harmonieuse à des textes se référant forcément les uns aux autres. Mais, par suite des défauts du système actuel de préparation des lois, nous nous trouvons en présence d'une discordance tout à fait regrettable. La loi sur le recrutement devait, au point de vue de la nationalité des personnes dont elle estimait devoir s'occuper, se référer purement et simplement aux dispositions de la loi civile. Comme elle paraissait devoir être votée par le Parlement avant la loi sur la nationalité, il sembla nécessaire de viser au point de vue de la nationalité non pas la loi en discussion, mais les lois existantes.

C'était, en fait, une solution acceptable (1). Seulement,

1. Au Sénat, le rapporteur (Sénat, S. 21 mai 1889) estimait qu'il convenait de résoudre les questions résolues par l'article 11 de la loi militaire, en se mettant en présence de la législation en vigueur sans attendre la loi à intervenir.

par suite d'incidents parlementaires, la loi sur la nationalité prit l'avance sur la loi militaire et fut promulguée avant elle ; il eût fallu alors refondre les dispositions de la loi militaire (celles contenues dans l'art. 11) renfermant des références qui n'étaient plus exactes. Mais le temps pressait ; l'expiration des pouvoirs de la Chambre des députés était imminente et l'appareil de la procédure parlementaire à suivre pour modifier le texte de la loi militaire, aurait peut-être empêché le vote de cette loi attendue depuis si longtemps et à laquelle tant d'intérêts politiques se trouvaient attachés. On se décida à subir ce résultat étonnant d'une loi votée le 15 juillet 1889 et qui contient des références à une législation abrogée depuis le 26 juin précédent.

Le défaut de concordance entre le texte de la loi militaire et celui de la loi sur la nationalité, soulève de graves difficultés. Il s'agit de combiner ces textes discordants et de rechercher des solutions qui soient compatibles avec les termes des uns et des autres.

La loi militaire est la mise en œuvre sur un point spécial des règles posées par la loi sur la nationalité. Sans tenir compte de la date à laquelle chacune de ces lois a été votée, il faut se demander simplement dans quelle mesure les dispositions de la loi spéciale peuvent modifier les dispositions de la loi générale (1).

1. M. Cogordan (*Nationalité*, 2<sup>e</sup> éd., p. 94, n. 4 et p. 453, n. 4) attribue à une inadvertance du législateur qui, en réalité n'a pas été commise, cette contradiction des deux lois. Il voudrait qu'on tienne pour non avenues les dispositions de la loi militaire qui se réfèrent aux textes abrogés sur la nationalité. Cette solution paraît inacceptable ; ce serait admettre en définitive, l'abrogation d'une loi par une disposition légale votée antérieurement. Même si la loi sur la nationalité avait été votée postérieurement à la loi militaire, l'abrogation des dispositions de cette dernière loi n'en serait certainement pas résultée.

Le législateur s'est très bien aperçu, contrairement à l'opinion de M. Cogordan, de la contradiction entre les deux lois. V. séances des 16 au 21 mai 1889 à la Chambre, des 18 et 20 décembre 1888 au Sénat.

Pour les individus nés d'un Français, il ne peut y avoir aucune discordance entre la loi militaire et la loi sur la nationalité.

Pour les individus nés en France d'étrangers qui eux-mêmes y sont nés, la loi militaire se réfère à la législation ancienne, mais nous verrons qu'il n'en résulte pas de grandes difficultés.

Les difficultés sont très sérieuses pour les individus nés en France d'un père né à l'étranger, mais il faut observer que s'il y a contradiction en ce qui les concerne entre les deux lois, c'est dans la réalité et non dans leur esprit. La loi sur la nationalité (art. 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ.), et la loi sur le recrutement (art. 11, loi du 15 juillet 1889), s'entendent pour imposer dès la première génération le service militaire à l'étranger né en France.

*I. Individus visés par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> C. civ.*

L'individu né d'un Français (1) en France, est au cours de l'année qui suit ses vingt ans révolus porté aux tableaux de recensement du canton auquel il appartient par son domicile (art. 10 de la loi du 15 juill. 1889), et il est considéré comme l'y ayant conservé, même en cas d'émancipation, d'engagement, d'établissement au dehors, d'absence, d'expatriation pourvu que son père, sa mère ou son tuteur soient domiciliés dans l'une des communes qui en dépendent ou tout au moins que le père lui-même émigré, y ait eu autrefois son domicile : la résidence supplée d'ailleurs au domicile en Algérie, dans les colonies et encore si l'appelé ne se trouve dans aucune des situations qui viennent d'être mentionnées. (Art. 13, loi du 15 juillet 1889).

Les agents consulaires de France à l'étranger sont tenus de

1. Il faut dire aussi : l'individu né en France d'une Française qui l'a reconnu et dont il doit suivre la nationalité.

dresser chaque année un état comprenant les noms des individus nés ou établis dans leurs arrondissements respectifs qui tombent à raison de leur nationalité et de leur âge sous le coup de la loi militaire et de la transmettre avant le 1<sup>er</sup> décembre au ministre des affaires étrangères. (Circul. du 16 juin 1873). Ces individus sont inscrits sur le tableau de leur commune d'origine ou d'une commune choisie à défaut d'une commune assignée par le consul.

Il peut arriver qu'un individu considéré comme Français par la loi française et les tribunaux français, soit considéré par un Etat étranger comme un de ses nationaux (1). Cet individu ne pourra se dérober au service militaire en France, sans se rendre coupable du délit d'insoumission. L'art. 17 1<sup>o</sup> du Code civ. réserve en effet le bénéfice de la dénationalisation autorisée aux seuls enfants de Français, qui majeurs, auront acquis sur leur demande, la nationalité étrangère. Il ne dit rien de ceux auxquels une nationalité étrangère a été attribuée de plein droit, en dehors de toute manifestation expresse de leur volonté, et il leur conserve ainsi dans tous les cas avec la nationalité française tous les devoirs qui en procèdent (2).

Il peut se faire aussi qu'un Français ait la faculté de réclamer une nationalité étrangère (3). D'après la loi sur la nationalité, l'individu qui use de cette faculté après avoir obtenu

1. Ce sera le cas d'un enfant né d'un père français dans des pays étrangers où est admis le principe du *jus soli* (Angleterre, Italie, Pays-Bas, Luxembourg, Portugal, Etats-Unis, Etats de l'Amérique du Sud), ou celui de l'enfant dont le père français a obtenu à l'étranger une naturalisation produisant un effet collectif (Allemagne, Autriche-Hongrie, Angleterre, Espagne, Portugal, Etats-Unis, Italie, mais avec tempérament très notable. C. civ. italien, art. 10).

2. Il faut remarquer que les jeunes gens qui se sont établis à l'étranger, hors d'Europe, avant l'âge de 19 ans et qui y occupent une position régulière sont dispensés de service militaire en temps de paix (Art. 50 de la loi du 15 juillet 1889).

3. Ce sera le cas d'un individu né de parents français en Belgique, en Espagne, en Italie, en Russie, aux Pays-Bas, ou d'un individu né d'un



l'autorisation du gouvernement français s'il est soumis aux obligations du service militaire pour l'armée active, doit perdre la qualité de Français. Mais l'application de la loi militaire à cet individu vient modifier singulièrement la portée de l'art. 17, 1<sup>o</sup> C. civ. Le Français aura été le plus souvent saisi par la loi militaire, lorsqu'il sera admis par la loi française et par la loi étrangère à faire connaître ses préférences, puisque d'un côté l'âge auquel les différentes législations placent l'ouverture du droit d'option qu'elles lui accordent, est presque toujours supérieur à la 20<sup>e</sup> année, et que d'un autre, il ne peut obtenir l'autorisation du gouvernement français et perdre la nationalité française que lorsqu'il est majeur. De deux choses l'une, ou il se soumettra à la loi militaire française et il n'exercera pas sa faculté d'option en faveur de la nationalité étrangère, ou il ne s'y soumettra pas et alors la disposition de l'article 17, 1<sup>o</sup> restera pour lui lettre morte : il ne perdra pas la qualité de Français, car l'autorisation du gouvernement français ne lui sera pas accordée ; cette autorisation lui serait-elle accordée, qu'il se serait toujours rendu coupable du délit d'insoumission.

On ne peut guère reprocher à la loi sur le recrutement de ne pas s'être mise d'accord avec la disposition de l'art. 17, 1<sup>o</sup>, en retardant l'époque du tirage au sort pour les Français auxquels une loi étrangère accorde une faculté d'option. Cela lui était difficile en présence des diversités qui apparaissent en matière de nationalité entre les lois des pays civilisés. Mais ce que la loi militaire n'a pas fait, des conventions entre la France et les Etats étrangers peuvent le réaliser.

C'est ainsi que d'après la convention franco-suisse du 23 juillet 1879, (*Arch. dipl.*, 1878-79, III, p. 105) les jeunes gens,

Français naturalisé étranger pendant sa minorité (Belgique, art. 4, § 1<sup>er</sup>. de la loi belge du 6 août 1881 ; Suisse, Convention franco-suisse du 23 juillet 1879, art. 1<sup>er</sup>).

dont les parents Français d'origine se sont fait naturaliser Suisses et qui étaient mineurs au moment de cette naturalisation ne sont pas astreints au service militaire en France, avant d'avoir accompli leur 22<sup>e</sup> année, parce qu'ils ont le droit de choisir dans le cours de leur 22<sup>e</sup> année entre les deux nationalités française et suisse (art. 1 et 3 de la convention).

C'est ainsi également que d'après la convention franco-belge du 30 juillet 1891, (*Arch. dipl.* 1892, I, p. 5), les individus nés en Belgique d'un Français, qui peuvent invoquer l'art. 9 du Code civil belge et les individus nés d'un Français naturalisé belge pendant leur minorité qui peuvent acquérir la nationalité belge conformément à l'art. 4 § 1<sup>er</sup> de la loi belge du 6 août 1881, ne sont pas inscrits d'office avant l'âge de 22 ans accomplis sur les listes du recrutement militaire français (art. 2 de la convention, 1<sup>o</sup> et 2<sup>o</sup>) (1).

## *II. Individus visés par l'art. 8, II, 2<sup>o</sup> C. civ.*

L'enfant naturel qui n'a pas été reconnu pendant sa minorité par un parent étranger dont il aurait dû suivre, ou l'enfant né de parents dont la nationalité est demeurée soit inconnue, soit incertaine, devra être porté sans aucun doute sur le tableau de recensement de la commune de son domicile, en même temps que les jeunes gens de son âge (2).

## *III. Individus visés par l'art. 8, II, 3<sup>o</sup>, C. civ.*

La loi militaire crée aux individus nés en France d'un père

1. Il est évident que l'autorisation du gouvernement français exigée par l'article 17, 1<sup>o</sup> al. 2<sup>e</sup> est donnée d'une façon générale aux individus visés par ces deux conventions

2. L'enfant naturel pourra être reconnu et devenir étranger après sa convocation devant le conseil de révision ; il est évident qu'il aura le droit de demander sa radiation des contrôles ; s'il n'en use pas, il redeviendra Français, en vertu de l'article 9, § 11.

étranger qui lui-même y est né, une situation spéciale, mais en se référant à la législation ancienne.

« *Les individus déclarés Français en vertu de l'art. 1<sup>er</sup> de la loi du 16 décembre 1874, sont portés dans les communes où ils sont domiciliés, sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suit l'époque de leur majorité. Ils sont soumis au service militaire, s'ils n'établissent pas leur qualité d'étranger* » (Art. 11, § 1<sup>er</sup> de la loi du 15 juillet 1889) (1).

Or, la législation nouvelle a fait de ces individus des Français au même titre que les autres nationaux. Le défaut d'harmonie entre la loi sur la nationalité et la loi militaire apparaissait d'une façon éclatante.

La disposition de la loi sur le recrutement doit être considérée comme inutile (2) et les individus auxquels elle devait

1. Ce texte fut adopté lors du vote du projet de loi sur le recrutement par la Chambre des députés. Devant la Commission du Sénat, il fut modifié pour faire place à la rédaction suivante : « Les individus, nés en France de parents étrangers qui eux-mêmes, y sont nés, sont inscrits en qualité de Français sur les tableaux de recensement et soumis à toutes les obligations militaires ». Ce texte se trouvait alors d'accord avec celui de la proposition de loi sur la nationalité de la commission de la Chambre des députés et en désaccord avec celui du Sénat. La disposition adoptée par la Chambre des députés pour la loi sur le recrutement a triomphé, mais elle s'est trouvée en désaccord avec la loi sur la nationalité (V. J. *Le Droit*, 26-27 septembre 1888).

2. J'avoue ne pas comprendre l'idée émise par M. Despagne (J. *Le Droit*, 49 octobre 1889). Cet auteur trouve que l'article 11, § 1<sup>er</sup> de la loi sur le recrutement aurait eu un sens si la loi du 26 juin 1889 avait donné aux mineurs nés en France d'étrangers nés hors du territoire français et qui, d'après l'article 8, II, 4<sup>o</sup> sont Français s'ils se trouvent domiciliés dans notre patrie à l'époque de leur majorité, la faculté de renoncer par avance à leur option pour la nationalité étrangère. L'article 11, § 1<sup>er</sup> de la loi militaire, dit M. Despagne, aurait une application fort rationnelle, les mineurs qui ont fixé leur nationalité française en renonçant à opter pour la nationalité étrangère, devant être astreints au recrutement.

Je ne vois pas comment l'article 11, § 1<sup>er</sup>, de la loi militaire aurait pu s'appliquer. En effet, si les mineurs visés par l'article 8, II, 4<sup>o</sup> renoncent par avance à la faculté qu'ils ont de décliner la nationalité française à

s'appliquer, tombent purement et simplement sous le coup du droit commun (1). Autrement, il faudrait admettre ce qui ne peut l'être, qu'à moins de trois semaines de distance, le législateur s'est déjugé et a pris le voie détournée d'une loi militaire pour modifier les règles qu'après de longues discussions il avait adoptées pour la nationalité d'origine (2).

Depuis la loi du 22 juillet 1893, le § 1<sup>er</sup> de l'art. 11 trouve son application. En effet, les individus nés en France d'une mère qui elle-même y est née sont Français, mais ont le droit de décliner la nationalité française dans l'année qui suit leur majorité. Ils se trouvent dans une situation exactement pareille à celle des individus déclarés Français en vertu de l'article 1<sup>er</sup> de la loi du 16 décembre 1874 (3).

#### *IV. Individus visés par l'art. 8 II 4<sup>o</sup> C. civ.*

La seule disposition de la loi militaire (4) qui vise des indivi-

leur majorité, ils deviennent Français irrévocablement et, dès lors, ils doivent être inscrits sur les tableaux de recensement, non pas dans l'année qui suit leur majorité, mais dans l'année où ils ont eu vingt ans révolus.

1. V. C. de Rennes, 28 avril 1893, *J. Cl.*, 1893, p. 1186.

2. En ce sens : Weiss, *J. Cl.*, 1890, p. 5 à 27 ; Lesueur et Dreyfus, p. 238.

3. V. Circulaire du ministre de la guerre relative à l'application de la loi du 22 juillet 1893, *J. Cl.*, 1893, p. 1288 ; Gruffy, Application pratique des lois françaises sur la nationalité par l'administration, *J. Cl.*, 1894, p. 472 ; Tissier, *La loi sur la nationalité du 22 juillet 1893*, pr 23 ; Franceschi, *Manuel de la Nationalité française*, p. 131 et 134, *in fine*.

4. Rapprocher cette disposition de la loi du 22 mars 1849 et de l'article 9, § 11, C. civ., qui seront examinés plus loin. Jusqu'en 1889, la participation aux opérations de recrutement et l'incorporation dans l'armée d'un individu né en France d'un étranger ne tenaient pas lieu de la déclaration exigée par l'article 9, C. civ. (Grenoble, 19 novembre 1845, D, 1846. 4. 220 ; Cass., 8 juillet 1846, D, 1846. 1. 263 ; Trib. Eyreux, 27 août 1882, *J. Cl.*, 1882, p. 194). L'individu incorporé pouvait exciper de sa qualité d'étranger pour se soustraire aux peines de l'insoumission ou de la désertion, à la condition de faire juger qu'il était bien étranger (Cons. révis., Paris, 7 juillet 1885, 13 janvier 1887, 26 mai 1887, *Le Droit*, 31 juillet 1885, 4 mai 1887, 24 juin 1887).

duS nés en France d'étrangers et y résidant à l'époque de leur majorité, se trouve contenue dans l'art 11 § 2.

Elle est ainsi conçue : « *Les individus nés en France d'étrangers et résidant en France, sont portés dans les communes où ils sont domiciliés sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suit l'époque de leur majorité telle qu'elle est fixée par la loi française. Ils peuvent réclamer contre leur inscription lors de l'examen du tableau de recensement et lors de leur convocation au conseil de révision conformément à l'art. 16 ci-après. S'ils ne réclament pas, le tirage au sort équivaldra pour eux à la déclaration prévue par l'art. 9 du Code civil. S'ils se font rayer, ils seront immédiatement déchus du bénéfice dudit article.* »

A la seule lecture, on s'aperçoit que ce texte ne concorde point avec celui de l'art. 8 II 4° C. civ., qui vise les mêmes individus.

Il s'agit de rechercher la solution qui peut résulter de la combinaison de ces deux textes (1).

Si l'individu est domicilié en France, il devra, aux termes

1. On a accru la difficulté résultant du désaccord entre la loi militaire et la loi sur la nationalité, en discutant sur le sens qu'il convenait de donner au mot domicile. Cependant, il n'y a pas place pour une contestation sérieuse : les termes domicile et résidence doivent être pris pour synonymes aussi bien dans la loi sur la nationalité que dans la loi sur le recrutement (V. art. 13 de la loi du 15 juillet 1889, qui définit le domicile au point de vue du recrutement). Tous les jeunes gens que la loi militaire qualifie dans son article 11 de résidant en France sont considérés par la loi sur la nationalité comme y étant domiciliés.

M. Despagne (Le Droit, 19 octobre 1889) fait une différence entre la résidence au point de vue du recrutement et le domicile au point de vue de la nationalité : « On peut dire, dit-il, que les individus nés en France d'étrangers et qui n'y sont pas domiciliés à l'époque de leur majorité, seront, d'après l'article 11 de la loi du 15 juillet 1889, appelés au recrutement, s'ils ont leur résidence dans notre pays », et plus loin « par sa généralité même l'article 11 de la loi du 15 juillet 1889 qui vise tous les individus nés en France de parents étrangers et qui y résident, sans distinguer, conformément à la nouvelle loi sur la nationalité, ceux qui sont do-

de l'art. 11 § 2 de la loi militaire qui alors s'applique dans ses termes exacts, être porté sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivra l'époque de sa majorité (1).

miciliés dans notre pays à l'époque de leur majorité et ceux qui ne le sont, semble les comprendre tous et faire pour tous du tirage au sort sans protestation, une acceptation implicite de la nationalité française ».

1. Les individus, nés en France de parents belges et résidant en France, ne sont pas inscrits sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suit l'époque de leur majorité, c'est-à-dire dans leur 22<sup>e</sup> année. Ils sont inscrits après l'âge de 22 ans accomplis, s'ils n'ont pas décliné la nationalité française ; ils conservent donc intégralement leur délai d'option.

V. Circulaire du ministre de la guerre relative aux opérations préliminaires de la classe 1896 : Rappel des dispenses de l'article 2 de la convention franco-belge du 30 juillet 1891 (1<sup>o</sup>, 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup>) dans *J. Cl.*, 1897, p. 443.

D'après l'article 5 de la convention consulaire franco-espagnole du 7 janvier 1862 (*Archives diplomatiques*, 1863, I, 30 ; 1892, IV, 241), « les Espagnols nés en France, lesquels ayant atteint l'âge de 20 ans, y seront compris dans le contingent militaire, devront produire devant les autorités civiles ou militaires compétentes un certificat établissant qu'ils ont tiré au sort en Espagne. »

Cette disposition de la convention, peu d'accord d'ailleurs avec les textes qui ne permettent l'incorporation à l'armée française que des seuls Français, paraît, depuis la loi du 26 juin 1888, être absolument inutile. Si le jeune homme dont il s'agit est né en France d'un père espagnol qui lui-même y est né, déclaré Français par l'article 8, II, 3<sup>o</sup>, il sera porté sur les listes de recrutement comme tous les Français d'origine et d'une manière définitive ; s'il est né en France d'une mère espagnole qui elle-même y est née, Français sous faculté d'option, il sera inscrit sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivra l'époque de sa majorité ; s'il est né en France d'un Espagnol né hors de France, l'article 8, II, 4<sup>o</sup> lui sera applicable, c'est-à-dire que, résidant en France, il deviendra Français à sa majorité sous faculté d'option et sera inscrit sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivra l'époque de sa majorité. Dans cette dernière hypothèse et dans celle qui précède, il ne pourra, aux termes de la loi française, décliner la qualité de Français et se faire rayer des listes de recrutement que s'il justifie avoir satisfait à la loi militaire espagnole.

Il semble donc que la convention de 1862 doive être mise de côté comme réglant une situation qui ne peut plus se présenter, celle d'un Espagnol né et résidant en France, demeuré Espagnol bien qu'il ait négligé de satisfaire au service militaire dans son pays. La conséquence, au point de vue du recrutement, c'est que cet individu sera assimilé à tous les autres



Si le jeune homme réclame, le succès de sa réclamation sera subordonné à la production d'une déclaration d'extranéité souscrite dans les termes de l'art. 8 II 4° qui règle sa situation au point de vue de la nationalité (1).

Cette réclamation se produira aux termes de l'art. 11 de la loi sur le recrutement, soit lors de l'examen des tableaux de recensement qui est fait au chef-lieu de canton par le sous-préfet et qui précède le tirage au sort (art. 16 L. 15 juillet 1889) soit devant le conseil de révision (art. 18 et 19 même loi).

Si le réclamant ne produit pas la déclaration d'extranéité, sa réclamation ne pourra pas être accueillie. Cependant le conseil de révision sera à même de lui accorder un délai, afin qu'il produise les pièces indispensables, délai bien évidemment laissé à l'arbitraire du conseil, mais qui ne pourra pas s'étendre au delà des vingt jours qui suivent l'époque fixée pour la fin de la tournée de révision (2). Si avant l'expiration du délai fixé, le réclamant produit une déclaration d'extranéité régulièrement enregistrée, la radiation devra être opérée.

étrangers nés en France (En ce sens : Rabany, *Loi sur le recrutement*, p. 213 ; Lesueur et Dreyfus, p. 232).

Peut-être pourrait-on soutenir que l'Espagnol né et résidant en France peut être inscrit sur les tableaux de recensement en même temps que les Français de son âge, c'est-à dire dans l'année qui suit ses vingt ans révolus (En Espagne, le tirage au sort a lieu dans l'année qui suit celle où les appelés ont atteint l'âge de 19 ans).

V. Trib. Marseille, 21 mai 1890, *J. Cl.*, 1890, p. 941.

1. L'instruction du ministre de la guerre du 4 décembre 1889, n° 20, *in fine*, pour l'application de la loi sur le recrutement semble exiger qu'à la déclaration enregistrée soient joints l'attestation du gouvernement étranger et le certificat militaire dont il est parlé dans l'article 8, II, 4°. Cette exigence se comprend mal ; il s'agit de pièces qui ont dû être produites avec la déclaration d'extranéité, en vue de l'enregistrement. Cette déclaration n'aurait pas été enregistrée, si ces pièces n'avaient pas été fournies. Il semble donc excessif de les réclamer de nouveau.

2. En ce sens : Rabany, *Loi sur le recrutement*, p. 307.

La radiation des contrôles devra être effectuée si l'intéressé établit qu'au moment où il a été convoqué devant le conseil de révision, il était déjà devenu régulièrement étranger au moyen d'une déclaration valable qui n'était pas encore enregistrée; le maintien sur les listes du recrutement par le conseil de révision ne peut pas avoir pour effet de faire perdre à cet individu sa qualité d'étranger.

Après la convocation au conseil ou après l'expiration des délais par lui accordés, la déclaration d'extranéité ne peut plus être souscrite.

Si l'individu né et domicilié en France accepte son inscription sur les tableaux de recensement, il deviendra irrévocablement Français, non pas en vertu du service militaire accepté par lui, mais parce qu'étant domicilié en France à sa majorité, il n'a point exercé en temps utile la faculté de répudiation que lui reconnaissait l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>.

La loi militaire dans son article 11 § 2 règle la situation d'individus étrangers qui peuvent devenir Français au moyen d'une déclaration; l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> du Code civil nous présente des individus Français qui ont simplement une faculté de répudiation : la situation est tout à fait différente (1).

L'art. 11, § 2 de la loi militaire réduit le temps réservé à un étranger pour faire une déclaration acquisitive et fait résulter l'option de la détermination que cet étranger prend au moment des opérations de recrutement.

Si on applique cet article aux individus Français en vertu de 8, II, 4<sup>o</sup>, on réduit le délai qui leur est accordé, non pas pour faire une déclaration acquisitive, mais pour exercer une faculté de répudiation; ce délai se trouve sensiblement abrégé; il était d'une année, à compter du jour de la majorité; par suite des dispositions de la loi militaire, il est ramené à une

1. V. Cogordan, p. 94 et 97; Vincent, n. 46; Despagne, J. *Le Droit*, 19 octobre 1889; Weiss, *J. Cl.*, 1890, p. 5 à 27.

durée variable, plus ou moins longue, suivant que cette majorité se place plus ou moins près de la convocation au conseil de révision (1).

On ne peut pas dire que la soumission aux opérations de recrutement vaut pour les individus dont il s'agit, une option pour la nationalité française ; cette option, ils n'en ont pas besoin, puisque la loi les déclare Français de plein droit (2).

L'art. 11, § 2 de la loi militaire est donc bien étranger aux individus visés par l'art. 8, II, 4°. Au surplus, la loi sur la nationalité n'a pas prévu pour eux les effets de la participation au recrutement avant l'expiration de leur 22<sup>e</sup> année.

Ces observations sont exactes, mais je crois que la portée ne doit pas en être exagérée. L'art. 11, § 2 de la loi militaire parle d'un individu né en France et y résidant, sans que ses termes indiquent en aucune façon, s'il le considère comme étranger ou comme Français : il s'en réfère évidemment sur ce point à la loi qui régit la nationalité. Cet individu est visé également par l'art. 8, II, 4° C. civ., mais il ne s'ensuit pas que les deux textes soient inconciliables : l'un déclare cet individu Français, l'autre prescrit de le porter sur les tableaux de recensement : ce sont là deux ordres de dispositions tout à fait distinctes. L'un reconnaît à l'intéressé une faculté de répudiation, l'autre prévoit qu'il pourra réclamer sa radiation ; rien n'empêche de combiner ces dispositions, de subordonner par exemple la radiation des listes de recrutement à l'exercice préalable de la faculté de répudiation. Cette faculté de répu-

1. Un passage du rapport de M. Delsol au Sénat (*J. Off*, annexe, n. 160 p. 5) semble bien indiquer que la participation aux opérations de recrutement ne doit pas priver l'individu visé par l'article 8, II, 4°, du délai d'un an qu'il a pour décliner la qualité de Français à partir de ses 21 ans. « Cet individu ainsi déclaré Français, a dit M. Delsol, se trouvant porté sur les tableaux de recensement sera obligé, s'il veut échapper au service militaire, de décliner la qualité de Français dans l'année qui suivra sa majorité et de prouver qu'il a conservé la nationalité de ses parents. »

2. En ce sens : M. Weiss, *J. Cl.*, 1890.

diation peut, il est vrai, aux termes du Code civil s'exercer pendant un délai d'un an, tandis que d'après la loi militaire, la radiation doit être demandée immédiatement. Un délai imparté d'une manière générale ne peut-il pas être restreint dans une circonstance déterminée et par suite de quelque disposition particulière ? A mon avis toute la question est de savoir si l'on doit appliquer l'art. 11, § 2, de la loi militaire et déclarer l'étranger déchu de sa faculté de répudiation, faute par lui de l'avoir exercée dans les délais qui pourront lui être accordés par le conseil de révision, ou si au contraire on doit appliquer exclusivement la loi sur la nationalité ; reconnaître par suite à l'intéressé le droit de se faire ajourner à l'année suivante, de manière à conserver son délai d'option dans toute son intégrité ou celui d'exercer la faculté de répudiation jusqu'à l'expiration de sa vingt-deuxième année quoiqu'il ait pris part aux opérations du recrutement sans opposer son extranéité (1).

J'estime que sur ce point spécial, la loi militaire doit prévaloir sur la loi civile. La solution contraire aurait pour effet de rendre les dispositions de la loi militaire lettre morte, ce qui est bien difficile à admettre. De plus l'esprit de la loi sur le recrutement est certainement de contraindre l'étranger né en France, auquel la loi sur la nationalité reconnaît une faculté d'option, quelle que soit d'ailleurs cette faculté, faculté d'acquisition s'il est encore étranger, faculté de répudiation s'il est déjà Français, à l'exercer immédiatement de manière à ne pouvoir pas retarder encore d'une année l'accomplissement des obligations militaires dont la durée est déjà singulièrement abrégée à son profit. La volonté du législateur sur ce point paraît d'ailleurs résulter très nettement d'une déclaration du rapporteur de la loi du 26 juin 1889 à la tribune de la Chambre des députés, déclaration provoquée par M. des

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 244.

Rotours, à l'initiative duquel revient l'adoption de l'art. 11 de la loi militaire (1).

Il est de l'intérêt des gouvernements français et étrangers et même de l'intérêt de l'individu que la faculté de répudiation soit exercée le plus tôt possible, afin que sa nationalité ne reste pas trop longtemps en suspens (2).

Au reste, dans une situation toute voisine de celle qui nous occupe, prévue par les lois de 1851 et de 1874, le législateur a donné dans l'art. 11, § 1 (L. 15 juillet 1889), la règle qui, je le pense, résulte nécessairement de l'art. 11, § 2.

Il est certain que l'individu visé par l'art. 8, II, 4<sup>o</sup> ne peut pas éprouver de préjudices sérieux par cette mise en demeure de produire une déclaration d'extranéité, s'il veut obtenir sa radiation du tableau de recensement.

Un délai d'une durée suffisamment longue lui est laissée dans tous les cas pour prendre un parti ; si on envisage l'hypothèse la moins favorable, celle d'un individu né le 31 décembre, il a pour effectuer la répudiation un délai d'au moins quatre mois, que le conseil de révision en raison de circonstances particulières peut prolonger.

D'autre part l'individu qui est en droit d'user de la faculté de répudiation, n'éprouvera aucune difficulté pour se procurer les pièces nécessaires.

La production du certificat militaire sera pour lui chose facile, puisque l'appel sous les drapeaux se produit toujours aux environs de la vingtième année ou même plus tôt, c'est-à-dire bien avant l'époque à laquelle doit avoir lieu en France l'exercice de la faculté de répudiation (3).

1. Séance du 16 mars 1889.

2. En ce sens : Stemler, *J. Cl.*, 1890.

3. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 245.

M. Stemler (*J. Cl.*, 1890) fait très judicieusement remarquer que la difficulté de savoir si la loi du 15 juillet 1889 a pu diminuer le délai fixé par la loi sur la nationalité ne se présentera que très rarement dans la prati-

*V. Individus visés par l'art. 9, C. civ.*

L'étranger majeur né en France et domicilié à l'étranger, visé par l'art. 9 C. civ., ne doit pas être porté sur les tableaux de recensement ; il y sera inscrit seulement s'il fait la déclaration de l'art. 9 et après qu'il l'aura faite, en vertu non pas de l'art. 11, mais de l'art. 12 de la loi du 15 juillet 1889 ainsi conçu : « *Les individus devenus Français par voie de naturalisation, réintégration, ou déclaration faite conformément aux lois, sont portés sur les tableaux de recensement de la première classe formée après leur changement de nationalité. — Les individus inscrits sur les tableaux de recensement en vertu du présent article et de l'article précédent ne sont assujettis qu'aux obligations de service de la classe à laquelle ils appartiennent par leur âge* » (1).

Le § 11 de l'art. 9 renferme la disposition suivante : « *Il devient également Français si ayant été porté sur le tableau de recensement, il prend part aux opérations de recrutement sans opposer son extranéité* ». Cette disposition a quelque analogie avec celle contenue dans le § 2 de l'art. 11 de la loi sur le recrutement : « *S'ils ne réclament pas, le tirage au sort équivaut pour eux à la déclaration prévue par l'art. 9 C. civ.* » Mais en réalité, il n'existe entre elles aucune relation.

La disposition de l'art. 11, § 2, vise des majeurs domiciliés en France. Il n'y a pas à en tenir compte puisqu'elle considère comme étrangers des individus qui sont Français.

Celle de l'art. 9, § 11 du Code civil doit rester étrangère à que. En effet, dans tous les pays, on tire au sort à 20 ans ; ou l'individu qui voudra répudier, aura tiré au sort dans son pays d'origine et alors il excipera de son extranéité dès son inscription sur les listes de recensement ou s'il n'a pas satisfait à sa loi militaire nationale, il ne pourra jamais répudier la qualité de Français, puisqu'il n'aura pas rempli la condition requise.

1. Il est évident que les mineurs qui sont devenus Français par le bénéfice de l'article 9 seront, comme les Français d'origine, portés sur les tableaux de recensement au cours de l'année qui suivra leurs vingt ans révolus.



l'individu né en France et qui y est domicilié à sa majorité ; cet individu est Français de plein droit en vertu de l'art. 8, II, 4°, tandis que celui dont s'occupe le § 11 de l'art. 9 est un étranger qui devient Français (1). Le législateur a peut-être

1. V. en ce sens : Weiss. *J. Cl.*, 1890 ; Vincent, n. 114, p. 88 et 89.

En sens contraire : Lesueur et Dreyfus, p. 246.

On a dit que la soumission volontaire aux opérations de recrutement constituait pour les individus nés en France d'étrangers et domiciliés dans notre pays à l'époque de leur majorité une renonciation implicite à la faculté d'opter pour la nationalité étrangère qui leur est reconnue par l'article 8, II, 4° ; que cette solution ressortait par analogie ou plutôt à *fortiori* de l'article 9, § 11 : le fait de satisfaire à la loi du recrutement confère la nationalité française à celui qui ne l'a pas encore, à plus forte raison doit-il la rendre définitive pour celui à qui elle appartient déjà (En ce sens : Audinet, *J. Cl.*, 1891, p. 37 ; Cogordan, 2<sup>e</sup> édit., p. 97 et 98. Quest. prat. *J. Cl.*, 1890).

Cette argumentation me paraît mauvaise pour cette seule raison qu'il n'y a aucune analogie à établir entre la situation prévue par l'article 9 § 11, et celle dans laquelle se trouvent les individus visés par l'article 8, II, 4°, auxquels on applique l'article 11, § 2 de la loi militaire.

1° Ce n'est qu'exceptionnellement et par suite d'une erreur, que l'étranger de l'art. 9 est porté sur les listes de recrutement, tandis que c'est en vertu d'une mesure générale et sciemment que sont inscrits les Français de l'article 8, II, 4°.

2° Il s'agit dans l'article 9 § 11, d'une faveur pour les étrangers nés en France : ils sont dispensés de faire une déclaration pour acquérir la qualité de Français, tandis que l'application de la loi militaire aux individus visés par l'article 8, II, 4° ne leur procure aucun avantage ; elle les met au contraire dans une situation moins favorable que celle dans laquelle ils doivent se trouver pendant l'année qui suit leur majorité, aux termes de la loi sur la nationalité.

Du reste, si l'argumentation que je combats, tend à démontrer que le majeur domicilié qui s'est soumis à la loi du recrutement, perd sa faculté de répudiation, elle ne prouve pas que l'application de la loi militaire doit réduire le délai d'option.

Pour M. Despagne (*Le Droit*, 19 octobre 1883), il est peut-être téméraire de voir dans la soumission au recrutement une renonciation à la faculté de décliner notre nationalité et d'opter pour celle d'un autre pays, alors que la loi est muette à ce sujet. A son avis, la loi militaire complète si elle ne la contrarie pas, la loi sur la nationalité, en organisant par voie de soumission volontaire au recrutement militaire, pour les individus nés en France d'étrangers et domiciliés dans notre pays à l'époque de leur majorité, une renonciation à la faculté d'opter pour la nationalité étrangère que n'avait pas prévue le nouvel article 8, II, 4°, du Code civil.

eu tort de ne pas régler les conséquences de la participation aux opérations de recrutement pour les majeurs domiciliés ; il aurait dû le faire à l'art. 8, II, 4<sup>o</sup>.

A quels individus doit donc s'appliquer le § 11 de l'art. 9 ? Il y a lieu d'être embarrassé en présence de la mauvaise rédaction de l'article. Le pronom « il », placé en tête du § 11, désigne-t-il tout individu visé par l'art. 9, c'est-à-dire le majeur non domicilié et le mineur domicilié ou non domicilié ?

On a soutenu que le § 11 de notre article devait être exclusivement appliqué aux individus majeurs et domiciliés à l'étranger lors de leur majorité ; on a invoqué en ce sens une déclaration du rapporteur de la loi sur la nationalité au Sénat, M. Delsol, déclaration qui a été consacrée par une modification apportée au texte : « Ce paragraphe, lit-on dans le rapport (1), vise comme les deux premiers (§§ 1 et 10 nouveaux) l'individu né en France d'un étranger et qui n'y est pas domicilié à l'époque de sa majorité ; mais il suppose qu'au lieu de faire sa soumission de fixer en France son domicile, il prend part aux opérations de recrutement sans opposer son extranéité. Le projet décide avec raison que cette participation équivaut à un acte de soumission. La commission, pour bien marquer qu'il s'agit toujours de l'individu né en France d'un étranger et qui n'y est pas domicilié à l'époque de la majorité, vous propose de dire simplement : « il devient... ». Cette observation a été confirmée devant la Chambre des députés par M. le rapporteur Antonin Dubost (2).

On ne peut donc pas prétendre, a-t-on dit, que la modification ait été involontaire ; on a voulu précisément marquer d'une façon nette à qui s'applique le § 11 (§ 3 de la loi de 1889) de l'art. 9.

1. Rapport Delsol, 3 juin 1889 (*J. Off.*, annexe, n. 160, p. 9).

2. Rapport Ant. Dubost, 15 juin 1889 (*J. Off.*, annexe, n. 3802, p. 3 et 4).

Du reste, si le paragraphe dont il s'agit visait les mineurs, a-t-on ajouté, on arriverait au résultat suivant : des mineurs deviendraient Français sans l'autorisation, sans le concours de leur représentant légal, qui d'après le § 10 du même article a, au contraire, le droit de réclamer la qualité de Français pour le mineur et malgré lui.

Je crois que cette interprétation n'est pas exacte. L'article 9 contient, cela est certain, des dispositions qui dépassent de beaucoup la portée de son premier paragraphe. Malgré les déclarations du rapporteur M. Delsol, il est évident que le § 10 ne vise pas d'une manière exclusive l'individu né en France et domicilié à l'étranger ; il ne peut toucher, au contraire, que les mineurs résidant en France ; pourquoi attacher une plus grande importance aux travaux préparatoires, lorsqu'il s'agit d'appliquer le § 11, que lorsqu'il s'agit d'appliquer le § 10 ? Il semble que la modification apportée au texte du projet a été dictée uniquement par le souci de faire un article homogène et nullement par la volonté arrêtée de restreindre le bénéfice de la disposition finale au majeur non domicilié et d'en exclure par suite les mineurs. Au surplus, la modification n'a pas même toute la portée que paraissait vouloir lui attribuer le rapporteur ; grammaticalement, le pronom « il » se rapporte à chacun des individus désignés dans le § 1 et dans le § 10. Il semble qu'il doive y avoir encore moins de doute depuis le remaniement de l'art. 9, auquel s'est livré le législateur de 1893. Le § 2 de l'art. 9 (loi de 1889), disait : « s'il est âgé..... ». Le pronom il, par lequel débutait ce paragraphe, ainsi que le § 3 (11, de la loi de 1893), paraissait se rapporter à l'individu né en France d'un étranger et qui n'y est pas domicilié à l'époque de sa majorité. Le § 10 actuel qui a remplacé le § 2, commence ainsi : « si l'individu qui réclame la qualité de Français.... ». Le pronom « il » du § 11, a tout l'air de désigner l'individu dont parle le paragraphe

précédent, c'est-à-dire, celui qui réclame la qualité de Français. Or, le majeur non domicilié et le mineur peuvent réclamer cette qualité.

Il peut paraître anormal que le mineur, si on lui applique le § 11, effectue par lui-même une option pour la nationalité française, et que les garanties que le § 10 exige pour les déclarations acquisitives au cours de la minorité, soient mises de côté. Mais il y a plutôt une apparence qu'une réalité ; il est, en effet, impossible de concevoir un jeune homme appelé sous les drapeaux à l'insu de ses parents. Si les parents du mineur né en France ne veulent pas l'autoriser à acquérir dès ce moment la nationalité française, ils réclameront simplement sa radiation, ou son ajournement à l'année suivante. On est en définitive en présence non pas d'une acquisition de la nationalité effectuée par un mineur seul et sans l'assistance de ses protecteurs légaux, mais d'un cas où la loi a admis, par exception, le consentement tacite des parents à ce que le mineur devienne Français (1).

Pour que le § 11 de l'art. 9 trouve son application, il faut supposer nécessairement une erreur commise lors de la confection des tableaux de recensement (2). En effet, ni les étran-

1. On a dit que le § 11 de l'article 9 ne s'applique pas aux majeurs mais seulement aux mineurs inscrits sur les tableaux de la classe dont leur âge les appelle à faire partie (Cogordan, p. 98 ; Despagnet, *Le Droit*, 19 octobre 1887). C'est une affirmation inexacte. Par son texte même le § 11 concerne tous ceux dont il est question dans les deux précédents : les majeurs aussi bien que les mineurs.

2. Le législateur de 1889 a pensé que le fait pour un étranger né en France de prendre part aux opérations de recrutement, sans opposer son extranéité, indiquait sa volonté de devenir Français et devait équivaloir à une déclaration par laquelle il réclamerait la nationalité française. Il peut paraître bizarre que, grâce à une erreur commise dans les tableaux de recensement, un étranger devienne Français sans déclaration ; si cet étranger s'est soumis à la loi du recrutement, parce qu'il s'est cru Français, il acquerra la nationalité française absolument à son insu, sans que sa volonté ait joué aucun rôle dans cette acquisition.

Une loi du 22 mars 1849 avait disposé que l'individu né en France d'un

gers majeurs, nés en France et domiciliés à l'étranger, ni les étrangers mineurs nés en France ne doivent être inscrits sur les listes de recrutement.

étranger serait admis, même après l'année qui suivrait l'époque de sa majorité, à faire la déclaration prescrite par l'article 9 du Code civil, s'il se trouvait dans l'une des deux conditions suivantes : 1<sup>o</sup> s'il servait ou s'il avait servi dans les armées de terre ou de mer ; 2<sup>o</sup> s'il avait satisfait à la loi du recrutement sans exciper de son extranéité. Cette loi supposait que le fils d'un étranger avait été appelé par suite de l'ignorance où se trouvaient les autorités locales de sa nationalité, ou admis par erreur à contracter un engagement dans l'armée. Elle se bornait à proroger le délai d'option ouvert par l'article 9 en faveur de cet individu.

Je crois que la disposition de la loi de 1849 était préférable au § 11 du nouvel article 9, parce que, tout en traitant d'une façon favorable l'étranger né en France qui avait servi dans notre armée, elle exigeait que la volonté de devenir Français fût expressément manifestée (Un étranger n'était pas exposé à acquérir la nationalité française uniquement en raison d'une erreur). Il y aurait un intérêt à revenir au système de la loi de 1849, intérêt qui existe depuis la loi du 22 juillet 1893 : Si l'individu qui a participé aux opérations de recrutement était obligé de faire une déclaration pour devenir Français, l'enregistrement de cette déclaration pourrait lui être refusée pour cause d'indignité. Aujourd'hui le gouvernement a le pouvoir d'écarter de la nationalité française l'étranger né en France qui invoque le bénéfice de l'article 9, et il se trouve désarmé en face de l'étranger né également dans notre pays qui, inscrit par erreur sur les tableaux de recensement, n'a pas excipé de son extranéité. Cela n'est guère logique. Le fait de participer aux opérations de recrutement n'a plus un effet équivalent à celui de la déclaration, mais un effet supérieur, ce qui n'a pas été dans l'intention du législateur de 1889 et ce dont le législateur de 1893 ne s'est probablement pas aperçu.

La loi de 1849 a été abrogée parce qu'elle a été considérée comme « rendue inutile », par les dispositions du nouvel article 9 (Rapport Ant. Dubost, 7 novembre 1887, p. 37). Cette loi s'appliquait, a-t-on dit (Lesueur et Dreyfus, p. 247 ; Vincent, n. 411, p. 90) à tous les individus nés en France qui acceptaient le service militaire ; l'article 9, § 11, doit donc avoir la même portée, la participation aux opérations de recrutement doit imprimer invariablement à tous les étrangers nés en France la qualité de Français. Cette conclusion n'est guère exacte à mon avis : la loi de 1849 s'appliquait aux étrangers qui pouvaient réclamer la nationalité française, c'est-à-dire aux mêmes individus que ceux visés par l'article 9, et elle n'aurait pas pu s'appliquer aux individus, français sous faculté de répudiation, de l'article 8, II, 4<sup>o</sup> : elle était donc bien inutile.

*Rem.* : L'article 9 § 11 ne prévoit pas un cas dont la loi de 1849 s'était occupée, celui de l'engagement d'un étranger dans l'armée, admis par erreur.



Si un individu né en France et domicilié à l'étranger est inscrit par erreur sur les listes, il pourra réclamer, sans avoir à établir autre chose que le fait de sa résidence à l'étranger ; aucune déchéance n'en résultera pour lui, au point de vue de la possibilité d'acquérir la nationalité française ; il pourra ultérieurement souscrire la déclaration de l'article 9. Si au contraire, il a accepté le service militaire, il devient immédiatement Français : le tirage au sort équivaut pour lui à la déclaration de l'art. 9 du Code civil (1).

1. Le § 11 de l'article 9 n'indique ni à quel moment l'individu qui veut rester étranger doit exciper de son extranéité, ni à quel moment il devient Français, s'il n'oppose pas sa qualité d'étranger. C'est évidemment une lacune qui ne peut être comblée que par les dispositions de l'article 11 de la loi sur le recrutement. C'est le tirage au sort qui emportera l'acquisition de la qualité de Français pour l'avenir, s'il n'y a pas de réclamation formulée lors de l'examen du tableau de recensement ou lors de la convocation au conseil de révision. Ce tirage peut avoir lieu en l'absence de l'inscrit. Le maire, dans ce cas, à défaut des parents, a mission de tirer le numéro de l'urne (art. 16 de la loi du 15 juillet 1889) et comme l'article 11 de la loi sur le recrutement renvoie aux dispositions de l'article 16, on peut soutenir que l'individu absent ou présent est Français, du moment qu'il est tiré un numéro pour lui, sans qu'il ait excipé de son extranéité !

L'individu majeur, non-domicilié en France, qui se prévaut de sa qualité d'étranger, n'a pas autre chose à établir que le fait de sa résidence à l'étranger.

Les règles sur la nécessité de l'enregistrement et le droit pour le gouvernement de le refuser, ne paraissent pas pouvoir s'appliquer à l'individu visé par l'article 1, § 11. Quelle que soit son indignité, le gouvernement n'a aucun moyen de l'écarter de la nationalité française ; la nécessité de l'enregistrement et le droit de refus ne s'appliquent que dans le cas où il y a déclaration et, dans cette hypothèse, il n'y a pas de déclaration à faire enregistrer ni à refuser. Un individu né en France, indigne et même dangereux, pourra devenir Français et servir dans notre armée, sans qu'on puisse l'en empêcher, si on l'a porté sur le tableau de recrutement. Néanmoins, l'acquisition de la nationalité française par le tirage au sort ne constitue pas, dans le sens rigoureux du terme, un mode d'acquisition de la nationalité française par le bienfait de la loi ; le tirage au sort suppose préalablement l'inscription sur les listes de recrutement ; or l'administration exerce son contrôle sur ces listes et ne peut pas être obligée d'y porter les individus visés par l'article 9, § 11.



Si un mineur étranger né en France (1) a été porté sur les tableaux de recensement de la classe à laquelle il appartient par son âge, c'est-à-dire dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans révolus, il pourra indifféremment soit réclamer sa radiation (2), soit accepter le service militaire. Dans ce dernier cas, il deviendra Français au jour du tirage au sort.

Je crois qu'en aucun cas la déchéance contenue dans l'article 11 § 2 « *s'ils se font rayer, ils seront immédiatement déchus du bénéfice de l'art 9* » ne peut être encourue (3).

Cette déchéance doit frapper, aux termes de l'article 11, des individus majeurs appelés au service militaire, régulièrement, en vertu de la loi ; elle frapperait dans les hypothèses prévues par l'art. 9 § 11, des individus mineurs ou majeurs (4) qui sont appelés au service par erreur, ce qui serait absolument injuste : au surplus elle ne pourrait pas être encourue par les mineurs qui après avoir obtenu leur radiation, deviendrait Français en vertu de l'art. 8, II, 4<sup>e</sup> (la loi militaire leur est inapplicable, elle ne se réfère qu'à l'article 9 du Code civil ; au reste on ne saurait admettre qu'en se faisant rayer des listes du recrutement, le mineur ait décliné la nationalité française ; l'abdication ne peut avoir lieu qu'après la majorité et à de certaines conditions (5)). Si on appliquait la déchéance à des individus nés en France, sans l'ap-

1. Il s'agit de tout mineur étranger né en France. La résidence dans notre pays importe peu ; elle n'est nécessaire que lorsqu'il s'agit de faire une déclaration acquisitive de la qualité de Français.

2. Le mineur qui veut obtenir sa radiation n'a qu'à établir que ses parents sont étrangers, puisqu'il ne doit être inscrit qu'après sa majorité et que si, à cette époque, il réside en France.

3. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 242 et 243.

4. Pour M. Audinet (*J. Cl.*, 1891), le majeur non domicilié et le mineur non domicilié en France à sa majorité seront déchus du bénéfice de l'article 9, s'ils ont excipé de leur extranéité.

Pour M. Vincent (p. 91, n. 114), la déchéance est encourue seulement par le majeur non domicilié, parce qu'il s'agit dans l'article 11 de la loi militaire, d'une déchéance édictée uniquement contre le majeur.

5. En ce sens : Audinet (*J. Cl.*, 1891).

pliquer à d'autres nés également dans notre pays, on aboutirait à une inégalité choquante.

*VI. Individus visés par l'art. 10 C. civ.*

Etranger de naissance, l'individu né d'un ex-Français ne doit subir en principe aucune obligation militaire. Devenu Français par l'effet de la déclaration prévue par l'art. 10, il tombera sous le coup de l'art. 12 de la loi sur le recrutement : il sera porté sur les tableaux de recensement de la 1<sup>re</sup> classe formée après son option pour la nationalité française et ne sera assujetti qu'aux obligations de service de la classe à laquelle il appartient par son âge (1).

Cependant, s'il est né en France et si son père y est lui-même né, il est irrévocablement Français et comme tel, astreint à toutes les obligations militaires qui pèsent sur les Français. S'il est né en France d'une mère ex-Française qui elle-même y est née ou bien s'il est né en France d'un père ex-Français né à l'étranger et s'il se trouve domicilié dans notre pays à l'époque de sa majorité, il se verra appliquer l'art. 11 de la loi militaire combiné avec les §§ 3<sup>o</sup> ou 4<sup>o</sup> de l'art. 8, II ; dans l'un ou l'autre de ces deux cas, il devra pour échapper au service militaire, user de la faculté de répudiation qui lui est accordée. Mais ce faisant, il aura dès lors fixé sa nationalité d'une manière définitive et ne pourra plus dans la suite se prévaloir de l'ancienne nationalité française d'un de ses parents pour invoquer l'art. 10. Cette solution s'impose en dehors de toute disposition particulière, puisque l'individu dont il s'agit, ayant personnellement perdu la qualité de Français (art. 17, 2<sup>o</sup> C. civ.), étant devenu lui-même un ex-Français ne peut

1. Il faut en dire autant de l'individu qui a bénéficié des dispositions de la loi du 13 décembre 1790. Avant la loi du 13 juillet 1889, l'individu qui souscrivait la déclaration de l'article 10 et celui qui invoquait le bénéfice de la loi de 1790, étaient autorisés à se faire porter sur les listes de recrutement, mais c'était là pour eux une simple faculté.

plus recouvrer la nationalité française qu'au moyen de la réintégration.

L'art. 10 *in fine* déclare que l'individu né de parents dont l'un a perdu la qualité de Français ne pourra pas réclamer cette qualité, si domicilié en France et appelé sous les drapeaux lors de sa majorité, il a revendiqué la qualité d'étranger. Cette disposition est absolument inutile et par suite n'a aucune raison d'être si l'individu qu'elle vise est un Français sous faculté de répudiation (1). Elle doit viser d'autres individus, mais lesquels ?

Il résulte des termes de la disposition finale, que la déchéance qu'elle édicte, n'atteint pas l'enfant qui est né en France d'un ex-Français, mais se trouve lors de sa majorité domicilié à l'étranger (2), si cet enfant inscrit par impossible sur les listes du recrutement français, fait simplement constater que les règles de la loi militaire (art. 14 § 2) ne permettent point de le porter sur les listes de recensement et à ce titre réclame sa radiation (3).

La déchéance édictée par l'art. 10 suppose aussi que l'individu est majeur lorsqu'il revendique la qualité d'étranger (4).

1. Certains auteurs qui admettent la rétroactivité de la répudiation effective, disent qu'ils auraient peut-être été tentés d'accorder à l'individu qui a décliné la qualité de Français, aux termes de l'article 8, II, 3<sup>o</sup> ou 4<sup>o</sup>, le droit d'invoquer l'article 10, si la restriction contenue dans le même article 10 n'avait pas existé. Ils la trouvent donc utile à ce point de vue ; elle a rendu leur doute impossible (V. Lesueur et Dreyfus, p. 251).

2. Il n'est guère possible que l'enfant qui n'est pas né en France et n'y est pas domicilié à sa majorité, soit inscrit sur les tableaux de recensement.

3. V. M. Weiss, La nouvelle loi sur la nationalité dans ses rapports avec le recrutement militaire, *J. Cl.*, 1890, p. 5 à 27.

4. En ce sens : Baudry-Lacantinerie, 1894, 5<sup>e</sup> éd., p. 69 ; Lesueur et Dreyfus, p. 251 ; Arr. C. de cass., 26 octobre 1891, *J. Cl.*, 1891, p. 1226, rejetant un pourvoi formé contre un arrêt de la Cour de Douai du 6 décembre 1890, confirmant jugement du tribunal de Lille du 7 août 1890. V. D., 1892. 1. 41, note de M. Beck : Douai, 9 juillet 1890, *J. Cl.*, 1890, p. 921 et D., 1891. 2. 184.

Elle ne sera donc pas encourue par l'enfant d'ex-Français qui inscrit sur les listes de recrutement étant encore mineur, demande à être reporté à l'année suivante, conformément aux prescriptions de la loi militaire, s'il est né en France et y réside ou à être radié, s'il ne remplit pas ces deux conditions.

D'après M. Stemler (J. cl. 1890 p. 567) pour que la déchéance soit encourue, il suffit que le déclarant ait excipé de son extranéité, même en état de minorité. L'expression « lors de sa majorité » employée par l'art. 10, n'a pas, dit-il, le sens restrictif de l'expression « dans l'année de sa majorité » employée par l'art. 8, II, 4°. Il résulte également selon lui des travaux parlementaires que le législateur a voulu enlever le droit de souscrire la déclaration de l'art. 10 à tout individu qui se sera soustrait au service militaire en France. Si une autre solution était adoptée, la disposition finale de l'art. 10 resterait lettre morte. — Cela est évident, mais malgré le désir de trouver une explication satisfaisante de l'art. 10 *in fine*, je ne pense pas devoir adopter l'interprétation donnée par M. Stemler. Le texte parle de majorité d'une façon absolument nette : c'est bien à cette époque que l'individu sera capable de prendre une décision, de se priver pour l'avenir du bénéfice de l'art. 10 ou de se le conserver.

L'expression « lors de la majorité » est plus vague que celle « dans l'année qui suit la majorité » parce que tout simplement, il ne s'agit pas de fixer un délai précis pour une option. Toutes deux excluent également l'idée de minorité.

Quant aux travaux préparatoires, je crois bien qu'on ne peut pas les invoquer : ils n'apportent guère de lumière dans la discussion. M. Ant. Dubost, dans son rapport à la Chambre des députés du 28 février 1889 s'est borné à dire : « on a fait observer qu'il y aurait lieu d'ajouter à l'art. 10 une clause enlevant le droit de recouvrer la qualité de Français à tous les individus qui, au moment de l'appel sous les drapeaux se

seraient soustraits au service militaire en excipant de l'art. 9. En conséquence votre Commission a proposé d'ajouter au texte primitif ces mots : à moins que domicilié en France est appelé sous les drapeaux... » Ce passage n'est pas fait pour dissiper les difficultés. Le rapporteur parle de tous les individus qui se soustrairaient au service militaire, lorsque le texte de la Commission dont il propose l'adoption, ne vise que les domiciliés en France parmi ceux qui pourront exciper de leur extranéité.

Le champ d'application de la loi est donc singulièrement réduit. En laissant de côté les enfants nés en France de parents dont l'un y est lui-même né et ceux qui sont nés en France d'un ex-Français et y sont domiciliés à leur majorité, ainsi que les mineurs, on trouve que c'est seulement aux individus domiciliés en France, mais nés à l'étranger que peut s'appliquer la restriction de l'art. 10 (1).

Or la loi militaire du 15 juillet 1889 art. 11 ne prévoit pas l'inscription de ces individus sur les tableaux de recensement : les enfants d'ex-Français nés en pays étranger ne doivent être inscrits que si leur parent a recouvré sa qualité et s'ils étaient mineurs à ce moment. De sorte que la dernière partie de l'art. 10 du C. civil se place dans une hypothèse que la loi militaire ne prévoit pas.

Pour l'expliquer, pour lui découvrir une application bien incertaine et bien précaire, il faut admettre qu'un individu majeur né à l'étranger d'un ex-Français et domicilié en France a été porté sur les tableaux de recensement par erreur.

La disposition finale de l'art. 10, n'a donc aucune espèce d'importance, on aurait fort bien pu s'en passer (2)

1. En ce sens : Weiss, *J. Cl.*, 1890 ; Vincent, p. 95, n. 121.

2. La loi ne dit pas que la participation volontaire aux opérations du recrutement sera considérée comme équivalant à une option pour la nationalité française ; la revendication de la qualité d'étranger sera considérée comme une déchéance de la faculté de devenir Français.

MM. Lesueur et Dreyfus (p. 252) pensent que la déchéance ne s'applique pas à l'individu né à l'étranger. Ce que la loi, disent-ils, a voulu éviter en posant l'art. 10, c'est qu'un individu qui a été Français et a cessé de l'être par l'exercice d'une faculté de répudiation puisse néanmoins se prévaloir de cet article pour devenir Français, après avoir échappé à tout service militaire (1). L'individu né à l'étranger n'a jamais été Français; s'il a été porté sur les tableaux de recensement, c'est par suite d'une erreur et non en vertu d'une disposition législative ordonnant son inscription. Cette opinion est celle de la chancellerie qui exige du fils d'un ex-Français un certificat établissant son domicile à la majorité, lorsqu'il veut souscrire la déclaration de l'art. 10, pour le cas où il est né en France. Ce certificat permet de vérifier si lors de sa majorité il n'a pas revendiqué la qualité d'étranger pour échapper au service militaire (V. circulaire ministérielle du 23 août 1889 et modèle de déclaration annexé n° 2; circulaire ministérielle du 28 août 1893 et modèle de déclaration annexé n° 4. B) Ce n'est qu'à l'égard de l'individu né en France que la chancellerie se préoccupe du domicile qu'avait le réclamant à sa majorité.

Je crois bien que la doctrine de MM. Lesueur et Dreyfus n'est pas exacte : l'individu né en France d'un ex-Français et

Un individu, né d'un ex-Français qui n'est pas visé par les §§ 3° et 4° de l'article 8, peut réclamer la nationalité française à un âge où il échappera au service militaire tout au moins dans l'armée active. A cause d'une erreur de l'administration, il ne pourra pas se soustraire au service militaire, s'il tient à devenir Français; il subira une charge que d'autres individus réclamant comme lui la qualité de Français en vertu de l'article 10, n'auront pas à subir, sans en retirer aucun avantage.

4. La jurisprudence est dans le même sens que ces auteurs (Douai, 9 juillet 1890, C. de cass., 26 octobre 1891). Elle admet donc l'inutilité de l'article 10 *in fine* : la loi n'avait nul besoin d'édicter la disposition finale de l'article pour qu'un individu qui a perdu la qualité de Français par l'exercice d'une faculté de répudiation, ne puisse pas se prévaloir de l'article 10 pour redevenir Français.



domicilié en France à sa majorité n'est pas visé par l'art. 10 *in fine*; cet individu ne peut pas dépouiller la qualité de Français par une simple revendication de la nationalité étrangère, mais bien par l'accomplissement de formalités spéciales, et lorsqu'il a décliné la nationalité française, il est rangé par l'art. 17, 2<sup>o</sup> C. civ. au nombre de ceux qui ont perdu la qualité de Français.

La chancellerie a raison de demander au déclarant né en France un certificat de domicile. Elle a ainsi un moyen de s'assurer si ce déclarant n'a pas eu à sa majorité la nationalité française et ne l'a pas perdue en exerçant sa faculté de répudiation, s'il ne doit donc pas demander sa réintégration au lieu d'invoquer l'art. 10. Mais la disposition finale de cet art. 10 n'était pas nécessaire, pour que la chancellerie reconnût l'utilité d'un certificat de domicile. Pour obéir à la loi, elle devrait, selon moi, en exiger un de tout individu réclamant la qualité de Français en vertu de l'art. 10.

Il faut remarquer que le législateur parle d'une revendication de la nationalité étrangère « au moment de l'appel sous les drapeaux. » Qu'entend-t-il par ces dernières expressions ? S'agit-il de l'appel de la classe ou bien du moment où l'individu est appelé à tirer au sort ? On n'en sait rien.

Les individus nés d'un ex-Français et qui étrangers ont, avant la loi nouvelle, protesté (1) contre leur inscription sur les tableaux de recensement, pourront-ils, malgré leur attitude à leur majorité, user de la faculté que leur donne l'art. 10 dans sa première partie ? Je pense qu'ils le pourront; il s'agit en

1. La question ne se pose pas pour les individus nés en France d'un ex-Français qui avant la loi de 1889 ont usé du droit d'option que leur reconnaissait la loi de 1854 et ont ainsi réclaté la qualité d'étranger. Ces individus sont eux-mêmes des ex-Français. En ce sens : Douai, 26 décembre 1893, *J. Cl.*, 1894, p. 868, 6 décembre 1894, *J. Cl.*, 1895, p. 1066.

effet d'une sorte de pénalité qu'on ne saurait faire rétroagir à moins d'une disposition expresse (1).

1. En ce sens : Lesueur et Dreyfus, p. 252 ; Douai, 9 juillet 1890, *J. Cl.*, 1890, p. 921. En sens contraire : Amiens, 4 décembre 1891, *J. Cl.*, 1892, p. 460.

---

## LÉGISLATION COLONIALE

Au point de vue du régime législatif qui leur est applicable, les colonies sont divisées en deux catégories : d'une part l'Algérie, la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion, régies selon l'importance des matières, par des lois, des règlements d'administration publique ou des décrets simples ; d'autre part, toutes les autres colonies, soumises presque exclusivement au régime des simples décrets (art. 18 du sénatus-consulte du 3 mai 1854).

La loi du 26 juin 1889 a été appliquée aux colonies selon ces distinctions : elle n'a été étendue qu'à l'Algérie (1), à la

1. Le législateur de 1889 poursuivait un but de préservation sociale contre l'envahissement des étrangers ; or, c'est dans notre grande colonie africaine tout particulièrement que s'était révélé le danger auquel il essayait de remédier. C'est à l'Algérie que le rapporteur de la loi à la Chambre des députés a emprunté ses exemples pour démontrer le péril que créait la présence sur le sol français d'agglomérations étrangères de plus en plus denses.

« En 1863 on comptait en Algérie : 122.119 Français et 95,871 étrangers. Le recensement de 1886 a fourni les résultats suivants : 219,627 Français et 202,212 étrangers de nationalités diverses auxquels il y aurait peut-être lieu d'ajouter 17,443 Marocains. . . . dans la province d'Oran la population étrangère est déjà très sensiblement supérieure à la population française : on y compte en effet 64,717 Français et 95,522 étrangers. » Tels sont les exemples fournis par M. Ant. Dubost (*J. off.*, doc. parl. 1887 n° 2083 p. 234).

D'après M. Bard, directeur des affaires civiles et du sceau, on évaluait à environ 100.000 le nombre des étrangers nés en Algérie et qui habitaient l'une des trois provinces (Rapp. au ministre de la justice sur l'applic. de la loi du 26 juin 1889, *J. off.* : 15 mars 1890).

V. Etude sur la naturalisation des étrangers en Algérie, par M. Alfred Dain et projet de loi préparé par l'école de droit d'Alger, ds. *Revue algé-*

Martinique, à la Guadeloupe et à la Réunion et comme elle est une loi purement modificative du code civil et de lois préexistantes, elle y est devenue obligatoire sans promulgation spéciale.

Art. 2 de la loi. — *La présente loi est applicable à l'Algérie et aux colonies de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion.*

*Continueront toutefois de recevoir leur application le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 et les autres dispositions spéciales à la naturalisation en Algérie (1).*

C'est, au contraire, à un règlement d'administration publique (non pas à un simple décret) qu'a été laissé le soin de déterminer les conditions auxquelles les dispositions de la loi du 26 juin 1889 seraient applicables aux colonies (art. 5 de la loi) (2).

Ce règlement, élaboré par une commission extraparlamentaire et soumis à l'examen du Conseil d'Etat (séances des 23 avril et 11 juin 1896), a vu le jour le 7 février 1897, c'est-à-dire après un délai de huit ans depuis la promulgation de la loi de 1889 ! En même temps qu'il a l'avantage de donner à nos colonies une législation uniforme, il a celui de mettre quelque harmonie entre les textes relatifs à la nationalité coloniale et ceux qui sont aujourd'hui envisagés en France.

rienne 1885. 1. 1. V. aussi amendement de MM. Jacques et Forcioli présenté au Sénat au cours de la discussion en 1887. (Séance du 7 février).

Consulter sur l'application de la loi sur la nationalité à l'Algérie : Audinet. *Rev. algér.* 1889, 1<sup>re</sup> p, p. 149. Besson, législation civile de l'Algérie 1894.

1. Ces différentes dispositions spéciales à l'Algérie sont : le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 et les décrets des 21 avril 1866, 24 octobre 1870 et 7 octobre 1871.

2. Il paraît résulter des termes de l'article 5 de la loi du 26 juin 1889 que le gouvernement est aujourd'hui dépouillé du droit de réglementer en matière de nationalité, par voie de simples décrets. L'intervention du conseil d'Etat lui sera nécessaire pour légiférer sur la nationalité aux colonies.

Malheureusement, il a consommé sous certains rapports une scission profonde entre la législation des colonies et celle de la métropole.

Les rédacteurs du décret de 1897 ont interprété de la façon la plus large qu'on puisse concevoir, le mandat que le Parlement avait donné au pouvoir exécutif. Ils avaient à poser les conditions auxquelles la loi nouvelle serait applicable aux colonies, ce qui comportait évidemment pour eux le droit de ne l'appliquer qu'en partie ou d'en modifier les dispositions de façon à les adapter aux exigences et à la situation particulière des colonies ; ils ont fait bien plus : imprégnés d'idées absolument différentes de celles qui avaient animé le législateur, non seulement ils ont repoussé les innovations principales et caractéristiques de la loi 1889, mais ils ont encore remplacé par un système nouveau celui que cette loi avait suivi sur un point capital. Les termes de l'art. 5 de la loi de 1889 étaient certainement très larges ; il était difficile de préciser ce qu'il fallait entendre du mot « conditions » ; je ne pense donc pas qu'on puisse soutenir que le décret est entaché d'un excès de pouvoir. Ce qu'il est tout au moins permis d'affirmer, c'est qu'il ne répond nullement aux intentions du législateur et que, sous prétexte de régler l'application de la loi, il s'écarte autant que possible de son esprit.

Ce décret se divise en trois titres : le premier correspond à la loi du 26 juin 1889 ; son article 1<sup>er</sup> déclare applicables aux colonies les articles 7, 8, 9, 10, 12, 17, 18, 19, 20, 21 du Code civil, mais en faisant subir à plusieurs d'entre eux de graves modifications.

Le titre deuxième s'occupe des formalités à suivre pour l'acquisition ou la répudiation de la qualité de Français ; il correspond ainsi au décret réglementaire du 13 août 1889 et fait aussi quelques emprunts à la loi du 22 juillet 1893.

Le titre troisième contient quelques dispositions générales.

Nous allons examiner les dispositions relatives à l'acquisition de la nationalité française *jure sanguinis* et *jure soli* et aux effets de ladite acquisition.

**Acquisition immédiate de la nationalité française  
au moment de la naissance.**

**I. *Jure sanguinis.***

Les dispositions du § 1<sup>er</sup> de l'article 8, C. civ., sont reproduites par le décret.

Est Français : 1<sup>o</sup> l'enfant légitime né d'un Français en France, aux colonies ou à l'étranger ;

2<sup>o</sup> L'enfant naturel reconnu pendant sa minorité par un Français, avec la distinction que fait l'art. 8, 1<sup>o</sup>, 2<sup>e</sup> al., C. civ. pour le cas où ses deux auteurs l'auraient reconnu.

**II. *Jure soli.***

L'enfant né aux colonies de parents inconnus ou dont la nationalité est inconnue, est Français.

Cette disposition qui est celle du § 2 de l'art. 8 C. civ., vise le seul cas d'acquisition de plein droit de la qualité de Français (*jure soli*) qui existe désormais dans notre législation coloniale touchant la nationalité.

Jusqu'au décret de 1897, on avait toujours admis que la naissance dans les colonies devait produire, relativement à la nationalité, les mêmes effets qu'en France (1). Cette solution s'imposait, puisque les colonies font partie du territoire français. Elle avait déjà été admise dans notre ancien droit (2).

1. De Folleville, *de la naturalisat.*, n<sup>o</sup> 140.

2. « Les citoyens, les vrais et naturels Français, disait Pothier, (des personnes et des choses, n<sup>o</sup> 43) sont ceux qui sont nés dans l'étendue de la domination française et ceux qui sont nés dans nos colonies. »



Lors de la rédaction de l'article 9 du Code civil, il avait été formellement entendu que la naissance dans les colonies équivaldrait pour l'étranger à la naissance en France, quant à l'exercice de la faculté que lui accordait la disposition de cet article (1). Plus tard, lorsque la loi du 7 février 1851 avait déclaré Français tout étranger né en France d'un étranger qui y était né, on avait admis encore que les deux naissances consécutives survenues aux colonies auraient le même effet que si elles avaient eu lieu en France (2).

Depuis la loi de 1889, qui ne devait, il est vrai, s'appliquer aux colonies qu'en vertu d'un décret ultérieur, la plupart des auteurs avaient continué à admettre sans réserve que la naissance dans les colonies devait avoir les mêmes effets que dans la métropole, tellement il paraissait impossible de faire à cet égard une distinction (3).

Contre toute attente, et sans que nous en connaissions les raisons (4), le décret de 1897 a rompu avec la tradition constante de la législation et avec l'opinion presque unanime de la doctrine. Il ne reproduit aucune des dispositions contenues dans les §§ 3 et 4 de l'article 8 C. civ. ; l'étranger né dans les colonies ne sera donc jamais Français de plein droit, ni si l'un de ses auteurs y est né, ni s'il y est lui-même domicilié à sa majorité (cas d'acquisition postérieure à la naissance, article 8, 4<sup>o</sup>) (5).

1. Locré, t. II, p. 249. V. Paris, 18 mars 1868, Dal. 69, 2, 56.

2. Beudant, de l'eff. de la naissance en France sur la nationalité, *Rev. crit.*, t. IX 1856, p. 76, note 1.

3. V. Lesueur et Dreyfus, p. 30. Rouard de Gard, p. 63. Glard, p. 74. Aubry et Rau, 5<sup>e</sup> éd., t. I, p. 358, note 35. M. Weiss admet le même principe (*tr. dr. int. pr.* t. I, p. 88) mais en faisant remarquer (note 3), que la loi de 1889 n'est applicable qu'en Algérie, à la Guadeloupe, à la Martinique et à la Réunion.

4. Le rapport très bref qui précède le décret du 7 février 1897 n'en fait pas connaître les motifs.

5. Il se produit actuellement en Algérie un mouvement contre l'appli-

La naissance sur le sol français à laquelle la loi de 1889 avait attribué une influence considérable n'en a pour ainsi dire aucune dans nos colonies. Il existe désormais à cet égard entre la législation de la métropole et celle des colonies une différence considérable et, à mon avis, très critiquable.

Au moyen de l'article 8, §§ 3 et 4, le législateur avait voulu remédier aux inconvénients depuis longtemps signalés que présente la présence d'étrangers qui n'appartiennent plus que de nom à leur ancienne patrie ou même ont perdu toute nationalité et qui bénéficient de l'hospitalité de la France, en se dérochant aux charges qui pèsent sur les Français. Or, les dangers de cette situation anormale sont aussi grands dans les colonies que dans la métropole ; ils sont même encore plus grands, parce que la proportion de la population étrangère y est beaucoup plus forte. Lorsque le Parlement laissa au pouvoir exécutif le soin de régler les conditions auxquelles la loi nouvelle s'appliquerait dans nos colonies, il n'entra certainement pas dans sa pensée que pour faire cette application, on devrait exclure les dispositions les plus importantes et les mieux appropriées à leurs besoins.

Les auteurs du décret de 1897 ont bien cru utile d'agréger

cation de la loi de 1889, parce qu'elle aurait pour résultat de donner la prépondérance aux habitants d'origine devenus Français, au détriment des Français d'origine. Le Conseil supérieur de l'Algérie dans sa séance du 27 janvier 1897 a émis un vœu tendant à ce que la loi du 26 juin 1889 en tant qu'elle a modifié l'article 9 du Code civil, ne soit plus applicable en Algérie. V. Jean Olier, les résultats de la législation sur la nationalité en Algérie, *Rev. polit. et parlem.* 1897, p. 549. Le décret du 7 février 1897 paraît s'être inspiré des mêmes préoccupations. Peut être aussi ses auteurs ont-ils considéré que dans les colonies où les Français sont en petit nombre et qui sont, suivant, M. Gouffre de Lapradelle, p. 211, « trop peu sérieusement empreintes de l'esprit français pour en imprégner les natifs étrangers », les étrangers nés et fixés sur notre sol ne sont pas assez francisés pour acquérir de plein droit notre nationalité. Si cela est exact, ils ont eu le tort de ne pas tenir compte de l'intérêt qu'à l'Etat à étendre sa souveraineté sur des étrangers nés et établis sur son territoire.

à la population française les étrangers fixés aux colonies puisqu'ils ont facilité pour eux la naturalisation (1). Mais c'est là un procédé dont la pratique a démontré l'inefficacité ; on ne peut pas compter sur la bonne volonté des étrangers pour solliciter la nationalité française. La seule manière d'obtenir un résultat, c'est de les déclarer Français d'office à l'exemple de la plupart des pays qui se recrutent par l'émigration. D'ailleurs n'est-il pas contradictoire d'accorder des faveurs exceptionnelles plus grandes qu'en France aux étrangers ordinaires et en même temps de priver des droits que la loi française leur accorde, ceux que le lieu de la naissance ou l'origine de leurs parents rattachent déjà à la France ?

Si on jugeait excessive la facilité avec laquelle la loi de 1889 confère la nationalité française, peut-être aurait-on pu donner au gouvernement un droit d'opposition à l'encontre de ceux qui seraient devenus Français de plein droit *jure soli*. C'était un moyen pratique à chercher ; on a préféré une solution plus radicale : la qualité de Français ne sera plus jamais acquise de plein droit par un enfant d'étranger. C'est là une décision fâcheuse et contraire à l'intérêt des colonies ; les étrangers qui continueront d'y venir, au lieu de se fondre peu à peu dans la masse des Français, conserveront, de génération en génération leur nationalité propre et ainsi l'on verra, comme on l'a déjà vu, se former au sein de nos colonies françaises de véritables colonies étrangères dont l'importance arrivera à contrebalancer et même sur certains points à dépasser celle des Français. La France aura créé et entretiendra à grands frais des colonies pour les étrangers.

Les rédacteurs du décret 1897 ont négligé de nous dire ce

1. Trois ans de résidence, au lieu des dix années exigées dans la métropole lorsque l'autorisation de domicile n'a pas été obtenue (art. 1<sup>er</sup> du décret).

Abaissement à 100 fr. du tarif des droits de sceau à percevoir au profit de la colonie (art. 4 du décret).

qui se passera à l'avenir, si un individu naît en France d'un parent né dans nos colonies ou dans les colonies d'un parent né en France. Cet individu sera-t-il Français de plein droit dès sa naissance ? L'article 8, II, 3<sup>o</sup> C. civ. s'appliquera-t-il ?

Dans le premier cas, la réponse me paraît devoir être affirmative ; en effet toutes les colonies font partie intégrante du territoire français ; le père sera donc bien né sur le sol de France et ce n'est pas la naissance aux colonies mais bien la naissance en France qui conférera à son enfant la qualité de Français.

Dans le deuxième cas, la réponse doit certainement être négative. En effet, ce serait contredire directement le décret de 1897 que d'admettre qu'un individu né aux colonies d'un étranger puisse être Français de plein droit.

#### **Acquisition de la nationalité française postérieure à la naissance.**

##### *I. Jure soli.*

L'étranger né dans nos colonies ne pourra jamais être Français de plein droit. Mais pourra-t-il tout au moins réclamer la qualité de Français, conformément à l'article 9 C. civ. ? Jouira-t-il de cette faculté qui lui était reconnue sous l'empire du Code civil ?

L'article 9 est bien mentionné dans le décret de 1897, mais il ne contient plus les dispositions que le législateur de 1889 y avait insérées. C'est en réalité un article nouveau, œuvre des auteurs du décret qui est applicable dans nos colonies. La déclaration acquisitive de la nationalité française est supprimée et remplacée par une naturalisation par décret sans condition de stage, mode d'acquisition qui n'existait dans notre législation qu'aux cas prévus par les articles 12 § 2,

18 § 2, 19 § 2, C. civ. et l'article 4 de la loi du 26 juin 1889, cas dans lesquels la naissance sur le sol français n'était nullement envisagée.

*« Tout individu, dit l'article 9 (décret de 1897), né aux colonies d'un étranger, et qui y réside, peut, sur sa demande formée dans l'année de sa majorité, être sans autres conditions, naturalisé par décret » (1).*

Ainsi le seul privilège que procure à l'étranger la naissance dans nos colonies est de pouvoir être naturalisé, dès lors qu'il y réside, sans avoir à accomplir le temps de stage imposé aux étrangers ordinaires (trois ans de résidence ininterrompue dans les colonies). Encore cette faveur sera-t-elle plus apparente que réelle : l'étranger aura le plus souvent résidé dans la colonie depuis sa naissance et, par conséquent plus longtemps que le droit commun ne l'exige.

L'étranger ne bénéficie de son privilège si restreint qu'après sa majorité et pendant l'année qui la suit (2). Il s'agit sans

1. V. art. 3, 7, 9, 11 du décret relatifs aux formalités de la naturalisation. La procédure de naturalisation suit dans les colonies une marche plus courte et plus simple que dans la métropole. En France, d'après le décret du 13 août 1889 (art. 2) et la pratique administrative, la demande de naturalisation est adressée au ministre de la justice : celui-ci la transmet au préfet du département où réside le postulant. Elle est enfin renvoyée au ministère avec les résultats de l'enquête dont le préfet était chargé. S'il avait fallu observer cette procédure, la demande de naturalisation aurait fait trois fois le voyage de la colonie à la métropole et l'instruction en aurait été considérablement retardée. D'après l'article 11 du décret, l'étranger remet sa demande, accompagnée des pièces à l'appui, au maire de la commune ou à l'administrateur du territoire où il réside ; celui-ci procède d'office à une enquête sur les antécédents et la moralité du candidat et envoie la demande, avec les pièces et le résultat de l'enquête, au directeur de l'intérieur ou au fonctionnaire qui en tient lieu. Ce fonctionnaire transmet la demande au gouverneur avec son avis motivé, et le gouverneur le transmet à son tour également avec son avis, au ministre des colonies, à qui elle arrive ainsi déjà instruite et en état de recevoir une solution. Il est statué par le président de la République, sur le rapport du ministre des colonies et du ministre de la justice.

2. Au cas prévu par l'article 9 C. civ., l'étranger a, comme on le sait

aucun doute de la majorité fixée par la loi française ; le décret ne le dit pas, mais c'est la solution constamment admise relativement à l'acquisition de la nationalité française.

L'article 9 suppose que l'étranger est né aux colonies et qu'il y réside ou qu'il veut s'y fixer dans l'année qui suit sa majorité. Mais si cet individu né aux colonies est domicilié à sa majorité sur le territoire métropolitain, sera-t-il Français de plein droit, l'article 8-4<sup>o</sup> C. civ. lui sera-t-il applicable ? ou bien s'il réside hors de France, pourra-t-il, en venant y établir son domicile, réclamer la qualité de Français ? Certes on ne peut plus assimiler la naissance aux colonies à la naissance en France, puisque d'après le décret de 1897 elle produit des effets différents et l'étranger né aux colonies paraît bien ne pas pouvoir exercer, même en France, un droit que sa naissance ne lui a pas conféré. Mais d'autre part, cet étranger ne pourra certainement pas obtenir en France la naturalisation exceptionnelle qu'institue à son profit la législation coloniale, mais qui est inconnue dans la métropole ; ainsi cet étranger ne jouirait ni des faveurs que lui accorde le Code civil, ni de celles que lui fait le décret de 1897 ; il serait dans la situation d'un étranger quelconque et ne pourrait devenir Français que par la naturalisation ordinaire, ce qui est inadmissible. La meilleure solution est d'admettre que l'étranger né aux colonies pourra exercer sur le territoire continental de la France les droits accordés aux étrangers et que, par conséquent, suivant les cas, il sera Français de plein droit ou pourra réclamer cette nationalité (1). Cette opinion semble peu d'accord, il est vrai, avec le texte du décret de 1897 ; elle ne le contredit cependant pas.

jusqu'à l'âge de vingt-trois ans accomplis pour faire sa déclaration, s'il a souscrit un acte de soumission dans le cours de sa vingt-deuxième année.

1. On lit dans la circulaire ministérielle du 28 août 1893, à propos de l'application du nouvel article 9 § 1 : « Le déclarant doit-être né en France... Peu importe, d'ailleurs, que le lieu de sa naissance soit situé sur le sol métropolitain ou dans l'une de nos colonies. »



Toutes les colonies font, comme nous l'avons déjà dit, partie du territoire français. L'étranger qui y est né, est donc réellement né en France, seulement les conséquences de cette naissance varieront suivant que l'étranger sera fixé sur le territoire colonial ou sur le territoire métropolitain ; dans la première hypothèse, c'est le décret de 1897 qui s'appliquera ; dans la deuxième, les lois de 1889 et de 1893. Si l'étranger est né en France et se trouve domicilié aux colonies à sa majorité, il n'aura donc d'autre droit que de solliciter la naturalisation sans condition de stage ; d'après le décret de 1897, il ne peut, en effet, ni être Français de plein droit, ni le devenir par voie de déclaration.

## II. *Jure sanguinis.*

1. — La situation de l'individu dont l'un des parents a perdu la qualité de Français est semblable à celle de l'enfant né aux colonies d'un étranger. Il n'a d'autre privilège que celui d'être naturalisé sans condition de stage ; il peut toutefois l'être à tout âge.

Art. 10 (décret de 1897). — « *Tout individu né en France, aux colonies ou à l'étranger de parents dont l'un a perdu la qualité de Français et qui réside aux colonies peut, à tout âge, être naturalisé par décret* » (1).

Le décret du 7 février 1897 écarte donc complètement le système des déclarations acquiescives de la nationalité française. Il pose ou sous-entend le principe que la qualité de Français ne peut être acquise que par une concession absolument libre du gouvernement (2).

1. V. art. 8, titre II du décret, spécial à l'étranger qui est dans les conditions prévues par l'article 10 C. civ., modifié par le décret.

2. Au cours de l'élaboration de la loi de 1889, le conseil d'Etat avait proposé de décider que les enfants nés en France de parents étrangers nés hors de France et les enfants d'ex-Français n'auraient plus un droit

La loi du 22 juillet 1893 subordonne déjà l'acquisition de la qualité de Français par voie de déclaration au consentement du gouvernement qui peut refuser d'enregistrer la déclaration.

Ce n'est donc pas augmenter beaucoup les garanties de l'Etat que d'obliger les étrangers nés aux colonies (1) et les enfants d'ex-Français à demander la naturalisation, mais c'est diminuer sensiblement les avantages dont ils auraient pu jouir sous l'empire de la législation métropolitaine.

La déclaration, en effet, confère la nationalité française du jour même où elle est faite ; la naturalisation ne la fait acquérir qu'à la date où elle est accordée. L'enregistrement de la déclaration ne peut être refusé que sur l'avis conforme du conseil d'État devant lequel l'étranger est admis à faire valoir ses droits ; le refus de la naturalisation n'est subordonné à aucune condition. Ainsi, loin d'encourager le fils de l'étranger né en France ou celui de l'ex-Français à se fixer aux colonies s'il en a le désir, où l'en détourne en lui rendant plus difficile qu'en France l'acquisition de la nationalité française ; c'est une singulière façon de favoriser le peuplement des colonies.

2.— Le descendant d'un religieux expatrié pourra acquérir la qualité de Français de la même façon qu'en France. L'article 3, titre I du décret reproduit exactement la disposition de l'article 4 de la loi du 26 juin 1889.

#### *Acquisition de la nationalité française par des mineurs.*

D'une façon générale, il est impossible aux mineurs d'acquiescer à acquérir la nationalité française et bénéficieraient seulement d'une naturalisation exceptionnelle. C'est bien de cette proposition qui ne fut pas adoptée, de ce système repoussé par le législateur de 1889, que les rédacteurs du décret de 1897 se sont inspirés ; ils y ont certainement été encouragés par la tendance qui s'était manifestée dans la loi du 22 juillet 1893, à réagir contre la facilité avec laquelle la loi de 1889 conférait à certains étrangers la nationalité française.

1. Ou bien nés en France et qui viennent se fixer aux colonies.

quérir individuellement aux colonies la qualité de Français. Ni la loi de 1889 ni le décret de 1897 admettent que la naturalisation par décret puisse être conférée à un mineur. L'article 10 (modifié par le décret) dit bien que l'individu né d'un ex-Français peut être naturalisé « à tout âge » ; il ne faudrait cependant pas conclure de ces mots qu'il peut être naturalisé avant sa majorité.

Pourront seuls devenir Français, sans demande spéciale et par décret spécial, dans les colonies comme en France, les mineurs descendants de religionnaires expatriés.

L'art. 3 du décret de 1897 renvoie, comme l'art. 4 de la loi de 1889, aux dispositions de la loi du 15 décembre 1790.

### *Effets de l'acquisition de la nationalité française.*

#### *I. Condition de la famille de celui qui acquiert la qualité de Français.*

L'application de l'art. 12, § 2 et 3 C. civ., à la femme mariée et aux enfants, qui peut être contestée en France au cas d'acquisition de la nationalité française par un individu né en France d'un étranger (art. 8, 4<sup>o</sup> et 9) ou né d'un ex-Français (art. 10), ne peut pas l'être aux colonies, puisque pour cet individu il s'agit d'une naturalisation par décret, et que, par conséquent, on rentre dans les termes mêmes de l'art. 12, C. civ.

1<sup>o</sup> La femme mariée à un étranger qui se fait naturaliser Français et les enfants majeurs de l'étranger naturalisé pourront, s'ils le demandent, obtenir la qualité de Français sans autres conditions, par le décret qui confèrera cette qualité au mari ou au père ou à la mère (1).

L'art. 12 C. civ. modifié par le décret n'ajoute plus que les enfants majeurs (et la femme d'après la majorité des auteurs)

1. V. art. 10, titre II, du décret pour les formes à suivre.

pourront aussi acquérir la qualité de Français comme conséquence de la déclaration qu'ils feront dans les termes et sous les conditions de l'art. 9. Le décret, nous l'avons dit, supprime d'une façon absolue cette réclamation de la nationalité française qui avait, du reste, peu de raison d'être, à mon avis, dans le cas de l'art. 12, C. civ.

On peut se demander pourquoi les rédacteurs du décret, qui se sont montrés en définitive si rigoureux pour l'acquisition de la qualité de Français, ont admis pour les enfants majeurs une naturalisation, par décret il est vrai, mais sans condition de stage ; l'opportunité de cette faveur peut être contestée même en France.

2° Deviennent Français les enfants mineurs d'un père ou d'une mère survivant qui se font naturaliser Français, à moins que dans l'année qui suivra leur majorité telle qu'elle réglée par la loi est française, ils ne déclinent cette qualité en se conformant aux dispositions de l'article 12 du décret (titre II).

C'est là le seul cas d'acquisition de plein droit de la nationalité française par des enfants d'étrangers qui existe désormais dans notre législation coloniale.

L'enfant mineur a la faculté de décliner à sa majorité la qualité de Français. Le décret de 1897 règle l'exercice de cette faculté conformément aux lois de 1889 et 1893 et au décret du 13 août 1889 (art. 12, 13, 14, 15, 16, titre II du décret). On est généralement d'accord pour décider que ce décret du 13 août 1889 a empiété sur le domaine législatif en autorisant les personnes désignées dans l'art. 9, par. 10 (1), à renoncer par avance, au nom du mineur, au droit d'abdiquer la

1. L'article 15, titre II du décret de 1897 donne au tuteur autorisé par délibération du conseil de famille le droit de renoncer à la faculté de répudiation du mineur au cas de déchéance de la puissance paternelle, cas non prévu par l'article 9, § 10.

nationalité française. Le décret du 7 février reproduit cette disposition (art. 15, titre II), dont la légalité ne saurait ici faire de doute en raison de la délégation que la loi elle-même a faite pour les colonies au pouvoir exécutif, mais c'est là une solution peu rationnelle.

A quoi bon réserver à l'enfant un droit d'option personnelle dont l'exercice est retardé jusqu'à sa majorité pour qu'il puisse prendre un parti librement, si on autorise en même temps le père à disposer de la nationalité de l'enfant et à le priver par avance de ce droit d'option ?

On ne peut pas employer ici, pour justifier cette renonciation à la faculté de répudiation, l'argument dont on se sert dans la métropole, et qui consiste à dire que le représentant ayant le droit de réclamer la qualité de Français pour le mineur (art. 9 § 10) doit à plus forte raison avoir celui de fixer irrévocablement sur la tête de ce dernier la nationalité française ; en effet, les mineurs d'après le décret de 1897 ne peuvent pas en règle générale acquérir la qualité de Français.

## **II. Condition de l'individu qui acquiert la qualité de Français.**

### *1. Jouissance des droits civils.*

L'étranger naturalisé aux colonies jouit de tous les droits civils (art. 2 du décret, titre I).

La naturalisation exceptionnelle a les mêmes effets que la naturalisation ordinaire ; elle n'opère que pour l'avenir. La modification que le décret de 1897 a fait subir à l'article 20 C. civ. ne peut faire naître aucun doute sur ce point. Cet article dans le texte du Code civil dispose que les individus qui acquièrent la qualité de Français dans les cas prévus par les articles 9, 10, 18 et 19 ne pourront s'en prévaloir que pour

les droits ouverts à leur profit depuis cette époque. Le décret enlève de cette énumération les articles 9 et 10 et ne vise que les articles 18 et 19 relatifs à la réintégration. Mais on n'a jamais pensé que la naturalisation par décret dût rétroagir. La question n'étant pas discutée, les auteurs du décret n'ont pas cru utile de la trancher expressément.

D'après l'article 3 du décret reproduisant entièrement l'article 4 de la loi de 1889, le décret de naturalisation obtenu par le descendant de religionnaire expatrié ne produira d'effet que pour l'avenir.

## 2. *Jouissance des droits politiques.*

A ce point de vue, la situation de l'individu devenu Français aux colonies par le bénéfice de la naturalisation exceptionnelle pourra être inférieure à celle des individus qui ont acquis la qualité Français en vertu des articles 8 4°, 9 et 10 C. civ.

L'étranger qui a obtenu la naturalisation n'est éligible aux Chambres qu'après un délai de dix ans depuis le décret de naturalisation, délai qui peut toutefois être abrégé par une loi spéciale. (Art. 2 du décret reproduisant l'art. 3 de la loi du 26 juin 1889).

Aux colonies, qu'il s'agisse de la naturalisation exceptionnelle ou de la naturalisation ordinaire, peu importe, l'article 2 du décret de 1897 doit s'appliquer.

En France, on se demande si l'individu visé par l'un des articles 8 II 4°, 9, 10 a le droit d'éligibilité dès qu'il acquiert la qualité de Français ; la difficulté provient de ce que la nationalité française n'est pas alors conférée par décret ; elle est en général résolue dans le sens affirmatif. La solution adoptée pour les colonies coupe court évidemment à toute discussion ; la négative s'impose.



Peut-être, un étranger naturalisé par décret aux colonies, jouira-t-il immédiatement du droit d'éligibilité ? Ce sera le descendant de religionnaire expatrié. Le renvoi qui est fait aux dispositions de la loi du 15 décembre 1790 n'autorise-t-il pas cette manière de voir ?

*Application de la loi sur le recrutement aux Français « jure sanguinis » et « jure soli » dans les colonies.*

Jusqu'en 1889, aucune loi ne s'était préoccupée de soumettre au service militaire les Français des colonies autres que l'Algérie (1). Il n'en est plus de même depuis la dernière loi sur le recrutement de l'armée qui dans son titre VI, art. 81 décide :

« Les dispositions de la présente loi sont applicables dans les colonies de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Guyane et de la Réunion.

« Elles sont également applicables en Algérie et dans toutes les colonies non désignées au paragraphe précédent mais sous les réserves suivantes : En dehors d'exceptions motivées et dont il sera fait mention dans le compte-rendu prévu par l'article 86 ci-après, les Français et les naturalisés Français résidant en Algérie ou dans l'une des colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane et la Réunion, sont incorporés dans les corps stationnés, soit en Algérie, soit aux colonies et après une année de présence effective sous les drapeaux, envoyés dans la disponibilité, s'ils ont satisfait aux conditions de conduite et d'instruction militaire déterminées par le ministre de la guerre.

1. En Algérie, nos compatriotes faisaient partie de l'armée active pendant un an et de la réserve pendant huit ans (loi du 6 novembre 1875). Le service militaire dans l'armée territoriale était réglé par la loi du 27 juillet 1872.

« S'il ne se trouve pas de corps stationné dans un rayon fixé par arrêté ministériel, ces jeunes gens sont dispensés de la présence effective sous les drapeaux. Dans le cas où cette situation se modifierait avant qu'ils aient atteint l'âge de trente ans révolus, ils accompliraient une année de service dans le corps de troupe le plus voisin.

« En cas de mobilisation générale les hommes valides qui ont terminé leurs vingt années de service (1) sont réincorporés avec la réserve de l'armée territoriale, sans cependant pouvoir être appelés à servir hors du territoire de l'Algérie et des colonies.

« Si un Français ou naturalisé Français ayant bénéficié des dispositions du paragraphe 2 du présent article transportait son établissement en France avant l'âge de trente ans accomplis, il devrait compléter dans un des corps de la métropole, le temps de service dans l'armée active, prescrit par l'article 37 de la présente loi, sans toutefois pouvoir être retenu dans les drapeaux au delà de l'âge de trente ans.

« Les Français ou naturalisés Français établis dans un pays de protectorat où seront stationnées des troupes françaises, pourront être admis sur leur demande à bénéficier des dispositions qui précèdent (2) ».

Cet article n'a jusqu'à présent reçu son application qu'en Algérie; on a demandé à différentes reprises l'organisation du recrutement aux colonies notamment à la Réunion. Ces de-

1. Il est probable que c'est par suite d'une erreur matérielle que ce paragraphe de l'article 81 parle de 20 années de service. Le projet du Sénat voté le 31 mai et le 12 juillet 1888 portait 25 années. Le chiffre a été réduit dans le texte de la Commission de la Chambre des députés et voté sans discussion à la Chambre et au Sénat.

2. L'article 82 dispose :

« Les jeunes gens inscrits sur les listes de recrutement de la métropole, résidant dans une colonie ou un pays de protectorat, où il n'y aurait pas de troupes françaises stationnées pourront, sur l'avis conforme du gouverneur ou du résident, bénéficier des dispositions contenues dans l'article 50 ci-dessus. La même disposition s'applique aux jeunes gens inscrits sur les listes de recrutement d'une colonie autre que celle où ils résident. »

mandes recevront-elles un jour satisfaction ? Il est bien difficile de le prévoir.

Par suite ce n'est pas tant au point de vue pratique qu'au point de vue juridique qu'il est intéressant de rechercher quelle est la manière dont la loi militaire a mis en œuvre notre législation coloniale sur la nationalité, quelles sont en particulier les dispositions qu'elle a prises à l'égard des Français *jure sanguinis* et *jure soli*.

Une question se pose tout d'abord en présence de l'article 84 : que faut-il entendre par l'expression de « Français naturalisés » contenue dans la réserve de cet article (§. 2), relative à l'Algérie et aux colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane et la Réunion ?

J'estime que cette expression doit être prise au sens large et comprendre par conséquent tous les individus devenus Français par un mode quelconque d'acquisition de la nationalité française. Le législateur n'a certainement pas dû songer uniquement aux naturalisés par décret qui auraient été une exception (1) ; il n'ignorait pas que les étrangers se font naturaliser à un âge où ils ne peuvent plus être appelés à servir dans l'armée active.

La question résolue, voici quelle doit être l'interprétation de l'article 84 :

La loi sur le recrutement s'appliquera dans toutes les colo-

1. Dans la pensée du législateur, le Français naturalisé devait être probablement l'étranger devenu Français en vertu de l'article 14 § 2 de la loi sur le recrutement, c'est-à-dire celui qui né sur le territoire français de parents étrangers nés hors de France, et résidant dans nos colonies, serait porté sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivrait l'époque de sa majorité, ne réclamerait pas contre son inscription et acquerrait la qualité de Français par le fait de son tirage au sort. Nous savons que d'après la loi du 26 juin 1889, cet étranger n'a pas à devenir Français au moment de son tirage au sort en Algérie, à la Guadeloupe, à la Martinique et à la Réunion, puisqu'il l'est à cette époque ou l'a déjà été.

nies. Mais il faudra tenir compte de la réserve contenue au paragraphe 2, en Algérie et dans les colonies autres que celles qui sont spécialement énumérées, c'est-à-dire y feront une année de service effectif dans l'armée active (1) : 1<sup>o</sup> Les Français d'origine et de naissance ; 2<sup>o</sup> les individus visés par les paragraphes 3 et 4 de l'article 8, C. civ. (2), qui ne déclineront pas la nationalité française ; 3<sup>o</sup> les étrangers devenus Français par voie de déclaration (art. 9 et 10, C. civ.), ou par naturalisation (3), à moins que l'âge auquel ils auront acquis la nationalité française ne permette pas de les appeler au service actif.

Si nous passons maintenant aux rapports qui doivent exister entre la loi militaire et la législation coloniale sur la nationalité, la critique peut se donner libre cours.

La loi sur le recrutement envisage pour les colonies, comme du reste elle l'a fait pour la métropole, des textes concernant la nationalité qui aujourd'hui sont abrogés. Le législateur a statué sur le service militaire dans les colonies, en ne se rapportant point pour l'Algérie, la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion aux dispositions de la loi sur la nationalité du 26 juin 1889 qui leur était applicable, en n'attendant pas pour les autres colonies le règlement d'administration publique qui devait intervenir. Cette façon de procéder a amené un défaut complet

1. Il s'agit bien de service « effectif » dans l'armée active. Il est parlé d'envoi en disponibilité, or cette disponibilité est bien la position d'un homme faisant partie de l'armée active, mais renvoyé dans ses foyers, en attendant son passage dans la réserve.

2. Ces individus seront portés sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivra l'époque de leur majorité. S'ils ont perdu durant leur minorité la faculté de répudier la nationalité française, ils seront inscrits sur les listes de recrutement en même temps que les Français d'origine de leur âge.

3. Ces individus seront portés sur les tableaux de recensement de la première classe formée après leur changement de nationalité ; ils ne seront assujettis qu'aux obligations de service de la classe à laquelle ils appartiennent par leur âge (art. 12 loi du 15 juillet 1889).

d'harmonie, une discordance absolue entre la loi sur le recrutement et la législation coloniale sur la nationalité.

Qu'il n'y ait pas d'unité entre les colonies au point de vue des dispositions légales en matière de nationalité, qu'il n'y en ait pas non plus entre elles au point de vue des obligations militaires, cela est admissible, mais ce qui ne l'est guère, c'est qu'aux différences établies par les textes quant à la nationalité ne correspondent point les différences dérivant de la loi sur le recrutement.

En combinant cette dernière loi et la législation coloniale sur la nationalité, on arrive au résultat suivant : il y a lieu de distinguer quatre groupes de colonies.

1° L'Algérie où la loi du 26 juin 1889 est en vigueur ainsi que la loi militaire, mais avec la réserve de l'article 81.

2° La Guadeloupe, la Martinique et la Réunion où la loi sur la nationalité est également en vigueur et où la loi sur le recrutement est applicable sans la réserve de l'article 81.

3° La Guyane où la nationalité est réglementée par le décret du 7 février 1897, le service militaire prévu par la loi du 15 juillet 1889 sans la réserve de l'article 81.

4° Les autres colonies où la nationalité est également régie par le décret de 1897 et où la loi sur le recrutement doit s'appliquer avec la réserve de l'article 81.

Pour l'Algérie, la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion, les rapports entre la loi sur le recrutement et la loi sur la nationalité sont à régler de la même manière que dans la métropole ; les difficultés sont les mêmes. Il n'y a de différence entre l'Algérie et le 2° groupe des colonies qu'en ce qui concerne la durée du service dans l'armée active. Pour la Guyane, l'application de la loi militaire se ferait de la façon suivante : seraient astreints aux mêmes obligations que dans la métropole, les Français de naissance (1) ; quant aux individus résidant à la

1. Français des § 1 et 2 de l'art. 8 C. civ., du § 3 de l'art. 12 C. civ., reproduits par le décret de 1897.

Guyane et nés de parents étrangers sur le territoire français ou nés de parents ex-Français, s'ils acquéraient la nationalité française au moyen de la naturalisation exceptionnelle du décret du 7 février 1897, l'article 12 de la loi sur le recrutement leur serait applicable (1).

Pour les autres colonies, l'application de la loi militaire se ferait identiquement (2), mais il existerait entre ces colonies et la Guyane la différence établie quant à la durée du service effectif dans l'armée active par le § 2 de l'art. 81, différence qui aurait les conséquences particulières suivantes :

1<sup>o</sup> A la Guyane, les individus nés de parents étrangers sur le sol français et ayant obtenu la naturalisation exceptionnelle, pourraient faire deux ans de service dans l'armée active. Il n'y a pour cela qu'à supposer qu'ils seraient naturalisés dans l'année même suivant l'époque de leur majorité et inscrits sur les tableaux de recensement de la classe formée cette même année.

4. Il est à observer que la naturalisation dont parle l'art. 12 est bien la naturalisation ordinaire et non la naturalisation exceptionnelle du décret de 1897. Mais évidemment il n'y a pas à faire de distinction.

2. Supposons un enfant né sur le sol français de parents étrangers et résidant dans une colonie autre que l'Algérie, la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion, qui majeur, n'aurait pas demandé la naturalisation exceptionnelle du décret de 1897 ou qui l'ayant demandée, ne l'aurait pas encore obtenue. Est-ce que l'article 11 de la loi sur le recrutement ne trouverait pas à s'appliquer, lui qui vise justement des individus nés d'étrangers sur le territoire français, qui ne sont pas Français ? Cela paraît difficile, attendu qu'il déclare le tirage au sort équivalant à la déclaration prévue par l'art. 9 C. civ. ancien. Du reste le décret de 1897 a écarté toute déclaration de nationalité.

Il ressort de l'article 11 de la loi du 13 juillet 1889, et cela est intéressant à constater, que le décret du 7 février 1897 est non seulement éloigné de l'esprit de la loi sur la nationalité mais encore de celui de la loi sur le recrutement qui avait jugé nécessaire de mettre l'étranger né et résidant en France ou dans les colonies en demeure d'opter dans l'année de sa majorité pour la nationalité française ou pour sa nationalité d'origine.



Dans les autres colonies, les mêmes individus, si la même hypothèse se réalisait, ne feraient qu'un an de service.

2<sup>o</sup> Les enfants de parents naturalisés Français pendant leur minorité, inscrits sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suivrait l'époque de leur majorité, feraient, s'ils ne répudiaient pas la qualité de Français, deux ans de service actif à la Guyane, un seul dans les autres colonies ;

3<sup>o</sup> Ces mêmes enfants, s'ils renonçaient pendant leur minorité à leur faculté de répudiation, seraient dans le cas d'être appelés sous les drapeaux, à la Guyane pour une durée de trois ans au lieu d'un an comme dans les autres colonies.

Si jamais le service militaire était organisé dans nos colonies autres que l'Algérie, la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion, il est certain que les individus qui y résideraient, étant nés sur le territoire français de parents étrangers, se garderaient bien d'invoquer l'article 9, C. civ., modifié par le décret de 1897 (1), car devenant Français, ils seraient exposés à servir dans l'armée active ; s'ils tenaient à acquérir la nationalité française, ce serait la naturalisation coloniale ordinaire qu'ils solliciteraient à un âge où ils n'auraient plus à craindre d'être appelés au service dans l'armée active et qu'ils obtiendraient pour ainsi dire aussi facilement que la naturalisation exceptionnelle, puisqu'ils auraient seulement à justifier de trois années de résidence aux colonies.

4. Ce décret ne contient pas une disposition analogue à celle du §14 de l'art. 9 C. civ. ; il n'a pas prévu le cas où un individu résidant aux colonies et né de parents étrangers sur le sol français, serait porté par erreur sur les tableaux de recensement et ne revendiquerait pas la qualité d'étranger ; cet individu n'aurait pas une situation meilleure au point de vue de l'acquisition de la nationalité française que celle des étrangers appartenant à la même catégorie que lui.



DOCUMENTS LÉGISLATIFS

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

BIBLIOGRAPHIE



## DOCUMENTS LÉGISLATIFS

### I. Loi du 26 juin 1889.

Art. 1<sup>er</sup>. — Les articles 7, 8, 9, 10, 12, 13, 17, 18, 19, 20, et 21 du Code civil sont modifiés ainsi qu'il suit :

Art. 7. — L'exercice des droits civils est indépendant de l'exercice des droits politiques, lesquels s'acquièrent et se conservent conformément aux lois constitutionnelles et électorales.

Art. 8. — Tout Français jouira des droits civils.

Sont Français :

1<sup>o</sup> Tout individu né d'un Français en France ou à l'étranger.

L'enfant naturel dont la filiation est établie pendant la minorité, par reconnaissance ou par jugement, suit la nationalité de celui des parents à l'égard duquel la preuve a d'abord été faite. Si elle résulte pour le père ou la mère du même acte ou du même jugement, l'enfant suivra la nationalité du père ;

2<sup>o</sup> Tout individu né en France de parents inconnus ou dont la nationalité est inconnue ;

3<sup>o</sup> Tout individu né en France d'un étranger qui lui-même y est né ;

4<sup>o</sup> Tout individu né en France d'un étranger et qui, à l'époque de sa majorité, est domicilié en France, à moins que, dans l'année qui suit sa majorité telle qu'elle est réglée par la loi française, il n'ait décliné la qualité de Français et prouvé qu'il a conservé la nationalité de ses parents par une attestation en due forme de son Gouvernement, laquelle demeurera an-

nexée à la déclaration, et qu'il n'ait en outre produit, s'il y a lieu, un certificat constatant qu'il a répondu à l'appel sous les drapeaux, conformément à la loi militaire de son pays, sauf les exceptions prévues aux traités ;

5° Les étrangers naturalisés.

Peuvent être naturalisés :

1° Les étrangers qui ont obtenu l'autorisation de fixer leur domicile en France, conformément à l'article 13 ci-dessous, après trois ans de domicile en France, à dater de l'enregistrement de leur demande au Ministère de la Justice ;

2° Les étrangers qui peuvent justifier d'une résidence non interrompue pendant dix années.

Est assimilé à la résidence en France, le séjour en pays étranger pour l'exercice d'une fonction conférée par le Gouvernement français ;

3° Les étrangers admis à fixer leur domicile en France, après un an, s'ils ont rendu des services importants à la France, s'ils y ont apporté des talents distingués ou s'ils y ont introduit, soit une industrie, soit des inventions utiles, ou s'ils ont créé, soit des établissements industriels ou autres, soit des exploitations agricoles, ou s'ils ont été attachés, à un titre quelconque, au service militaire dans les colonies et les protectorats français.

4° L'étranger qui a épousé une Française, aussi après une année de domicile autorisé.

Il est statué par décret sur la demande de naturalisation, après enquête sur la moralité de l'étranger.

Art. 9. — Tout individu né en France d'un étranger, et qui n'y est pas domicilié à l'époque de sa majorité, pourra, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans accomplis, faire sa soumission de fixer en France son domicile, et, s'il l'y établit dans l'année à compter de l'acte de soumission, réclamer la qualité de



Français par une déclaration qui sera enregistrée au Ministère de la Justice.

S'il est âgé de moins de vingt et un ans accomplis, la déclaration sera faite en son nom par son père ; en cas de décès, par sa mère ; en cas de décès du père et de la mère ou de leur exclusion de la tutelle ou dans les cas prévus par les articles 141, 142 et 143 du Code civil, par le tuteur autorisé par délibération du conseil de famille.

Il devient également Français si, ayant été porté sur le tableau de recensement, il prend part aux opérations de recrutement sans opposer son extranéité.

Art. 10. — Tout individu né en France ou à l'étranger, de parents dont l'un a perdu la qualité de Français, pourra réclamer cette qualité à tout âge, aux conditions fixées par l'article 9, à moins que, domicilié en France et appelé sous les drapeaux, lors de sa majorité, il n'ait revendiqué la qualité d'étranger.

Art. 12. — L'étrangère qui aura épousé un Français suivra la condition de son mari.

La femme mariée à un étranger qui se fait naturaliser Français et les enfants majeurs de l'étranger naturalisé pourront, s'ils le demandent, obtenir la qualité de Français, sans condition de stage, soit par le décret qui confère cette qualité au mari ou au père ou à la mère, soit comme conséquence de la déclaration qu'ils feront dans les termes et sous les conditions de l'article 9.

Deviennent Français les enfants mineurs d'un père ou d'une mère survivant qui se font naturaliser Français, à moins que dans l'année qui suivra leur majorité, ils ne déclinent cette qualité en se conformant aux dispositions de l'article 8, paragraphe 4.

Art. 13. — L'étranger qui aura été autorisé par décret à fixer son domicile en France y jouira de tous les droits civils.

L'effet de l'autorisation cessera à l'expiration de cinq années si l'étranger ne demande pas la naturalisation, ou si la demande est rejetée.

En cas de décès avant la naturalisation, l'autorisation et le temps de stage qui a suivi profiteront à la femme et aux enfants qui étaient mineurs au moment du décret d'autorisation.

Art. 17. — Perdent la qualité de Français :

1° Le Français naturalisé à l'étranger ou celui qui acquiert, sur sa demande, la nationalité étrangère par l'effet de la loi.

S'ils est encore soumis aux obligations du service militaire pour l'armée active, la naturalisation à l'étranger ne fera perdre la qualité de Français que si elle a été autorisée par le Gouvernement français ;

2° Le Français qui a décliné la nationalité française dans les cas prévus au paragraphe 4 de l'article 8 et aux articles 12 et 18 ;

3° Le Français qui, ayant accepté des fonctions publiques conférées par un Gouvernement étranger, les conserve notwithstanding l'injonction du Gouvernement français de les résigner dans un délai déterminé ;

4° Le Français qui, sans autorisation du Gouvernement, prend du service militaire à l'étranger, sans préjudice des lois pénales contre le Français qui se soustrait aux obligations de la loi militaire.

Art. 18. — Le Français qui a perdu sa qualité de Français peut la recouvrer pourvu qu'il réside en France, en obtenant sa réintégration par décret. La qualité de Français pourra être accordée par le même décret à la femme et aux enfants majeurs s'ils en font la demande. Les enfants mineurs du père ou de la mère réintégrés deviennent Français, à moins que, dans l'année qui suivra leur majorité, ils ne déclinent cette qualité, en se conformant aux dispositions de l'article 8, paragraphe 4,

Art. 19. — La femme française qui épouse un étranger suit la condition de son mari, à moins que son mariage ne lui confère pas la nationalité de son mari, auquel cas elle reste Française. Si son mariage est dissous par la mort du mari ou par le divorce, elle recouvre la qualité de Française, avec l'autorisation du Gouvernement, pourvu qu'elle réside en France ou qu'elle y rentre, en déclarant qu'elle veut s'y fixer,

Dans le cas où le mariage est dissous par la mort du mari, la qualité de Français peut être accordée par le même décret de réintégration aux enfants mineurs, sur la demande de la mère ou par un décret ultérieur, si la demande en est faite par le tuteur avec l'approbation du conseil de famille.

Art. 20. — Les individus qui acquerront la qualité de Français dans les cas prévus par les articles 9, 10, 18 et 19 ne pourront s'en prévaloir que pour les droits ouverts à leur profit depuis cette époque.

Art. 21. — Le Français qui, sans autorisation du Gouvernement, prendrait du service militaire à l'étranger, ne pourra rentrer en France qu'en vertu d'une permission accordée par décret, et recouvrer la qualité de Français qu'en remplissant les conditions imposées en France à l'étranger pour obtenir la naturalisation ordinaire.

Art. 2. — La loi présente est applicable à l'Algérie et aux colonies de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion.

Continueront toutefois de recevoir leur application, le sénatus-consulte du 14 juillet 1863 et les autres dispositions spéciales à la naturalisation en Algérie.

Art. 3 — L'étranger naturalisé jouit de tous les droits civils et politiques attachés à la qualité de citoyen français. Néanmoins, il n'est éligible aux Assemblées législatives que dix ans après le décret de naturalisation, à moins qu'une loi spéciale n'abrége ce délai. Le délai pourra être réduit à une année.

Les Français qui recouvrent cette qualité, après l'avoir per-

due, acquièrent immédiatement tous les droits civils et politiques, même l'éligibilité aux Assemblées législatives.

Art. 4. — Les descendants des familles proscrites lors de la révocation de l'édit de Nantes continueront à bénéficier des dispositions de la loi du 15 décembre 1790, mais à la condition d'un décret spécial pour chaque demandeur. Ce décret ne produira d'effet que pour l'avenir.

Art. 5. — Pour l'exécution de la présente loi, un règlement d'administration publique déterminera : 1<sup>o</sup> les conditions auxquelles ses dispositions seront applicables aux colonies autres que celles dont il est parlé à l'article 2 ci-dessus, ainsi que les formes à suivre pour la naturalisation dans les colonies ; 2<sup>o</sup> les formalités à remplir et les justifications à faire relativement à la naturalisation de faveur, dans les cas prévus par les articles 9 et 10 du Code civil, ainsi qu'à la renonciation à la qualité de Français, dans les cas prévus par les articles 8 (paragraphe 4), 12 et 18.

Art. 6. — Sont abrogés, les décrets des 6 avril 1809 et 26 août 1811 ; les lois des 22 mars 1849, 7 février 1851, 29 juin 1867, 16 décembre 1874, 14 février 1882, 28 juin 1883, et toutes les dispositions contraires à la présente loi.

#### DISPOSITION TRANSITOIRE

Toute admission à domicile obtenue antérieurement à la présente loi sera périmée si, dans un délai de cinq années à compter de la promulgation, elle n'a pas été suivie d'une demande en naturalisation, ou si la demande en naturalisation a été rejetée.

## II. Décret du 13 août 1889.

### PORTANT RÈGLEMENT D'ADMINISTRATION PUBLIQUE POUR L'EXÉCUTION DE LA LOI DU 26 JUIN 1889

Art. 1<sup>er</sup>. — L'étranger qui veut obtenir l'autorisation de

fixer son domicile en France, conformément à l'article 13 du Code civil, doit adresser au ministre de la justice une demande rédigée sur papier timbré, accompagnée de son acte de naissance et de celui de son père, de la traduction de ces actes, s'ils sont en langue étrangère, ainsi que d'un extrait du casier judiciaire.

Art. 2. — L'étranger qui veut obtenir sa naturalisation doit, dans tous les cas adresser au ministère de la justice une demande sur papier timbré, en y joignant son acte de naissance, un extrait du casier judiciaire, et, le cas échéant, son acte de mariage, et les actes de naissance de ses enfants mineurs, avec la traduction de ces actes, s'ils sont en langue étrangère.

Dans le cas où les intéressés seraient dans l'impossibilité de se procurer les actes de l'état civil dont la production est exigée par la présent décret, ces actes seront suppléés par un acte de notoriété délivré par le juge de paix dans la forme prescrite par l'article 71 du Code civil.

Art. 3. — L'étranger qui a épousé une Française doit, s'il veut obtenir la naturalisation après une année de domicile autorisé, produire l'acte de naissance de sa femme et l'acte de naissance du père de celle-ci, si cet acte est nécessaire pour établir son origine française.

Art. 4. — L'étranger qui sollicite la naturalisation immédiate, après une résidence non interrompue pendant dix ans, doit joindre à sa demande les documents établissant qu'il réside actuellement en France et depuis dix années au moins.

Art. 5. — La femme et les enfants majeurs de l'étranger qui demande à devenir Français, soit par la naturalisation ordinaire, soit par la réintégration, doivent, s'ils désirent obtenir eux-mêmes la qualité de Français sans condition de stage, par application des articles 12 et 18 du Code civil,

joindre leur demande de naturalisation à la demande faite par le mari, par le père ou par la mère.

Dans les cas de naturalisation defaveur prévus par les articles 9 et 10 du Code civil, la demande est jointe à la déclaration faite par le mari, le père ou la mère.

Art. 6. — Les déclarations souscrites soit pour acquérir, soit pour répudier la qualité de Français, sont reçues par le juge de paix du canton dans lequel réside le déclarant.

Elles peuvent être faites par procuration spéciale et authentique.

Elles sont dressées en double exemplaire sur papier timbré.

Le déclarant est assisté de deux témoins qui certifient son identité ; il doit produire à l'appui de sa déclaration toutes les justifications nécessaires, en y joignant son acte de naissance et, le cas échéant, son acte de mariage et les actes de ses enfants mineurs, avec la traduction de ces actes, s'ils sont en langue étrangère.

En cas de résidence à l'étranger, les déclarations sont reçues par les agents diplomatiques ou par les consuls.

Art. 7. — Les deux exemplaires de la déclaration et les pièces justificatives sont immédiatement adressés par le juge de paix au procureur de la République, qui les transmet, sans délai, au ministre de la justice.

Art. 8. — La déclaration est inscrite à la chancellerie sur un registre spécial ; l'un des exemplaires est déposé dans les archives, l'autre renvoyé à l'intéressé avec la mention de l'enregistrement.

La déclaration enregistrée prend date du jour de sa réception par le juge de paix.

Art. 9. — Lorsqu'un individu né en France d'un étranger, et domicilié hors de France à l'époque de sa majorité, veut faire sa soumission de fixer en France son domicile dans les conditions prévues par l'article 9 du Code civil, cet acte de



soumission est reçu par un des agents diplomatiques ou consulaires de France à l'étranger. Il est dressé en double exemplaire ; l'un est remis à l'intéressé, l'autre transmis immédiatement au ministre de la justice par la voie hiérarchique.

Art. 10. — L'individu né en France de parents dont l'un a perdu la qualité de Français, et qui réclame cette qualité en vertu de l'article 9 du Code civil, doit établir quel était son domicile et celui de ses parents à l'époque de sa majorité, telle qu'elle est fixée par la loi française.

Art. 11. — La renonciation du mineur à la faculté qui lui appartient par application des articles 8 (§ 4), 12 et 18 du Code civil, de décliner, à sa majorité, la qualité de Français, est faite en son nom par les personnes désignées dans l'article 9, paragraphe 2, du Code civil.

### III. Loi du 22 juillet 1893.

Art. premier. — Le paragraphe 3 de l'article 8 du Code civil est ainsi modifié :

Est Français . . . . .

3° Tout individu né en France de parents étrangers dont l'un y est lui-même né ; sauf la faculté pour lui, si c'est la mère qui est née en France, de décliner dans l'année qui suivra sa majorité la qualité de Français, en se conformant aux dispositions du paragraphe 4 ci-après.

« L'enfant naturel pourra, aux mêmes conditions que l'enfant légitime, décliner la qualité de Français quand le parent qui est née en France n'est pas celui dont il devrait, aux termes du paragraphe premier, deuxième alinéa, suivre la nationalité. »

Art. 2. — Les individus auxquels l'article 8, paragraphe 3 modifié, réserve la faculté de réclamer la qualité d'étrangers et qui auront atteint leur majorité à l'époque de la promul-

gation de la présente loi, pourront réclamer cette qualité en remplissant les conditions prescrites dans le délai d'un an à partir de cette promulgation.

Art. 3. — L'article 9 du Code civil est modifié ainsi qu'il suit :

« Tout individu né en France d'un étranger et qui n'y est pas domicilié à l'époque de sa majorité pourra, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans accomplis, faire sa soumission de fixer en France son domicile, et, s'il l'y établit dans l'année à compter de l'acte de soumission, réclamer la qualité de Français par une déclaration qui sera à peine de nullité, enregistrée au Ministère de la Justice.

« L'enregistrement sera refusé s'il résulte des pièces produites que le déclarant n'est pas dans les conditions requises par la loi, sauf à lui à se pourvoir devant les tribunaux civils, dans la forme prescrite par les articles 855 et suivants du Code de procédure civile.

« La notification motivée du refus devra être faite au réclamant dans le délai de deux mois à partir de sa déclaration.

« L'enregistrement pourra en outre être refusé, pour cause d'indignité, au déclarant qui réunirait toutes les conditions légales ; mais, dans ce cas, il devra être statué, le déclarant dûment avisé, par décret rendu sur l'avis conforme du Conseil d'Etat, dans le délai de trois mois à partir de la déclaration, ou, s'il y a eu contestation, du jour où le jugement qui a admis la réclamation est devenu définitif.

« Le déclarant aura la faculté de produire devant le Conseil d'Etat des pièces et des mémoires.

« A défaut des notifications ci-dessus visées dans les délais sus-indiqués, et à leur expiration, le Ministre de la Justice remettra au déclarant, sur sa demande, une copie de sa déclaration, revêtue de la mention de l'enregistrement.

« La déclaration produira ses effets du jour où elle aura été

faite sauf l'annulation qui pourra résulter du refus d'enregistrement.

« Les règles relatives à l'enregistrement prescrites par les paragraphes 2 et 3 du présent article sont applicables aux déclarations faites en vue de décliner la nationalité française, conformément à l'article 8, paragraphe 3 et 4, et aux articles 12 et 18.

« Les déclarations faites, soit pour réclamer, soit pour décliner la qualité de Français, doivent, après enregistrement, être insérées au *Bulletin des Lois*. Néanmoins l'omission de cette formalité ne pourra pas préjudicier aux droits des déclarants.

« Si l'individu qui réclame la qualité de Français est âgé de moins de vingt et un ans accomplis, la déclaration sera faite en son nom par son père ; en cas de décès du père et de la mère ou de leur exclusion de la tutelle, ou dans les cas prévus par les articles 141, 142, et 143 du Code civil, par le tuteur autorisé par délibération du conseil de famille.

« Il devient également Français si, ayant été porté sur le tableau de recensement, il prend part aux opérations de recrutement sans opposer son extranéité. »

IV. DÉCRET *portant règlement d'administration publique et déterminant les conditions auxquelles les dispositions de la loi du 26 juin 1889 sur la nationalité sont applicables aux colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique, la Réunion et les formes à suivre pour la naturalisation dans les mêmes colonies* (1) — 7 février 1897.

Titre I. — Acquisition, perte et recouvrement de la qualité

1. Promulgué au *J. off.* du 10 février 1897, p. 895.

de français dans les colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion (art. 2 à 4).

**Titre II.** — Des formes à suivre pour l'acquisition ou la répudiation de la qualité de français dans les colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion (art. 5 à 16).

**Titre III.** — Dispositions générales (art. 17 à 19).

**TITRE I<sup>er</sup>.** — Acquisition, perte et recouvrement de la qualité de français dans les colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion.

**Art. 1<sup>er</sup>.** — Les articles 7, 8, 9, 10, 12, 17, 18, 19, 20 et 21 du Code civil sont déclarés applicables aux colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique, la Réunion sous les conditions suivantes :

**Art. 7.** — L'exercice des droits civils est indépendant de l'exercice des droits politiques, lesquels s'acquièrent et se conservent conformément aux lois constitutionnelles et électorales.

**Art. 8.** — Tout Français jouira des droits civils.

Sont Français :

1<sup>o</sup> Tout individu né d'un Français en France, aux colonies ou à l'étranger.

L'enfant naturel dont la filiation est établie, pendant la minorité, par reconnaissance ou par jugement, suit la nationalité de celui des parents à l'égard duquel la preuve a d'abord été faite. Si elle résulte pour le père ou la mère du même acte ou du même jugement, l'enfant suivra la nationalité du père ;

2<sup>o</sup> Tout individu né aux colonies de parents inconnus ou dont la nationalité est inconnue ;

3<sup>o</sup> Les étrangers naturalisés.

Peuvent être naturalisés :

1<sup>o</sup> Les étrangers qui peuvent justifier de trois années de résidence ininterrompue dans les colonies.

Est assimilé à cette résidence le séjour en pays étrangers pour l'exercice d'une fonction conférée par le gouvernement français ;

2° Les étrangers après un an de résidence, s'ils ont rendu des services importants à la France ou à ses colonies, s'ils y ont apporté des talents distingués, ou s'ils y ont introduit, soit une industrie, soit des inventions utiles, ou s'ils ont créé soit des établissements industriels ou autres, soit des exploitations agricoles, ou s'ils ont été attachés à un titre quelconque au service militaire dans les colonies ou les protectorats français ;

3° L'étranger, après un an de résidence, s'il a épousé une Française.

Il est statué par décret sur la demande de naturalisation après une enquête sur la moralité de l'étranger.

*Art. 9.* — Tout individu né aux colonies d'un étranger, et qui y réside peut, sur sa demande formée dans l'année de sa majorité, être, sans autres conditions, naturalisé par décret.

*Art. 10.* — Tout individu né en France, aux colonies ou à l'étranger de parents dont l'un a perdu la qualité de Français et qui réside aux colonies, peut, à tout âge, être naturalisé par décret.

*Art. 12.* — L'étrangère qui aura épousé un Français suivra la condition de son mari.

La femme mariée à un étranger qui se fait naturaliser Français et les enfants majeurs de l'étranger naturalisé pourront, s'ils le demandent, obtenir la qualité de Français, sans autres conditions, par le décret qui confère cette qualité au mari, ou au père, ou à la mère.

Deviennent Français les enfants mineurs d'un père ou d'une mère survivant qui se font naturaliser Français, à moins que dans l'année qui suivra leur majorité, telle qu'elle est réglée

par la loi française, ils ne déclinent cette qualité en se conformant aux dispositions de l'article 12 du présent décret.

*Art. 17.* — Perdent la qualité de Français :

1° Le Français naturalisé à l'étranger ou celui qui acquiert, sur sa demande, la nationalité étrangère par l'effet de la loi.

S'il est encore soumis aux obligations du service militaire pour l'armée active, la naturalisation ne fera perdre la qualité de Français que si elle a été autorisée par le gouvernement français ;

2° Le Français qui a décliné la nationalité française dans les cas prévus aux articles 12 et 18 ;

3° Le Français qui, ayant accepté les fonctions publiques conférées par un gouvernement étranger, les conserve nonobstant l'injonction du gouvernement français de les résigner dans un délai déterminé ;

4° Le Français qui, sans autorisation du Gouvernement, prend du service militaire à l'étranger, sans préjudice des lois pénales contre le Français qui se soustrait aux obligations de la loi militaire.

*Art. 18.* — Le Français qui a perdu la nationalité française peut la recouvrer, pourvu qu'il réside en France ou dans les colonies françaises en obtenant sa réintégration par décret.

La qualité de Français pourra être accordée par le même décret à la femme et aux enfants majeurs, s'ils en font la demande.

Les enfants mineurs du père ou de la mère réintégrés deviennent Français, à moins que, dans l'année qui suivra leur majorité, ils ne déclinent cette qualité, en se conformant aux dispositions de l'article 12 du présent décret.

*Art. 19.* — La femme française qui épouse un étranger suit la condition de son mari, à moins que son mariage ne lui confère pas la nationalité de son mari, auquel cas elle reste Française.



Si son mariage est dissous par la mort du mari ou par le divorce, elle recouvre la qualité de Française, avec l'autorisation du Gouvernement, pourvu qu'elle réside en France ou aux colonies ou qu'elle y rentre en déclarant qu'elle veut s'y fixer.

Dans le cas où le mariage est dissous par la mort du mari, la qualité de Français peut être accordée par le même décret de réintégration, aux enfants mineurs, sur la demande de la mère, ou par un décret ultérieur, si la demande en est faite par le tuteur avec l'approbation du conseil de famille.

*Art. 20.* — Les individus qui acquerront la qualité de Français dans les cas prévus par les articles 18 et 19 ne pourront s'en prévaloir que pour les droits ouverts à leur profit depuis cette époque.

*Art. 21.* — Le Français qui, sans autorisation du Gouvernement, prendrait du service militaire à l'étranger ne pourra rentrer en France ou dans les colonies qu'en vertu d'une permission accordée par décret et recouvrer la qualité de Français qu'en remplissant les conditions imposées à l'étranger pour obtenir la naturalisation ordinaire.

*Art. 2.* — L'étranger naturalisé jouit de tous les droits civils et politiques attachés à la qualité de citoyen français. Néanmoins, il n'est éligible aux assemblées législatives que dix ans après le décret de naturalisation, à moins qu'une loi spéciale n'abrège ce délai. Le délai pourra être réduit à une année.

Les Français qui recouvrent cette qualité après l'avoir perdue acquièrent immédiatement tous les droits civils et politiques, même l'éligibilité aux assemblées législatives.

*Art. 3.* — Les descendants des familles proscrites lors de la révocation de l'Edit de Nantes continueront à bénéficier des dispositions de la loi du 15 décembre 1790, mais à la condi-

tion d'un décret spécial pour chaque demandeur. Ce décret ne produira d'effet que pour l'avenir.

Art. 4. — La naturalisation des étrangers et la réintégration dans la qualité de Français donnent lieu à la perception d'un droit de sceau de 100 fr. au profit de la colonie.

La remise totale ou partielle de ce droit peut être accordée par décret du Président de la République, sur la proposition du ministre des colonies et du ministre de la justice.

TITRE II. — Des formes à suivre pour l'acquisition ou la répudiation de la qualité de français dans les colonies autres que la Guadeloupe, la Martinique et la Réunion.

Art. 5. — L'étranger qui veut obtenir la naturalisation dans les colonies doit produire une demande, y joindre son acte de naissance, un extrait du casier judiciaire et, le cas échéant, son acte de mariage et les actes de naissance de ses enfants mineurs, avec la traduction de ces actes s'ils sont en langue étrangère.

Art. 6. — L'étranger qui sollicite la naturalisation après trois ans de résidence ininterrompue dans la colonie doit joindre à sa demande les documents établissant qu'il y réside actuellement et depuis au moins trois ans.

Art. 7. — L'étranger qui a épousé une Française doit, s'il veut obtenir la naturalisation après un an de résidence, produire l'acte de naissance de sa femme et l'acte de naissance du père de celle-ci, si cet acte est nécessaire pour établir son origine française.

Art. 8. — L'étranger qui, dans les conditions prévues par l'article 10 du Code civil modifié par le présent décret, sollicite la naturalisation doit produire les actes de naissance ou de mariage de celui de ses parents qui a eu la qualité de Français et de son grand-père dans la même ligne, ainsi que les documents attestant la perte de cette qualité.

Art. 9. — Si l'intéressé est dans l'impossibilité de se procurer les actes de l'état civil dont la production est exigée par le présent décret, ils sont suppléés par un acte de notoriété dressé dans les formes fixées par arrêté ministériel pris d'accord par le ministre des colonies et le garde des sceaux, ministre de la justice.

Art. 10. — La femme et les enfants majeurs de l'étranger qui demande à devenir Français, soit par la naturalisation, soit par la réintégration, doivent, s'ils désirent obtenir eux-mêmes la qualité de Français sans condition de stage, par application des articles 12 et 18 du Code civil modifiés par le présent décret, joindre leur demande de naturalisation à la demande faite par le mari, par le père et la mère.

Art. 11. — La demande de naturalisation doit être remise avec les pièces à l'appui, au maire de la commune ou à l'administrateur du territoire dans lequel réside le postulant.

Le maire ou l'administrateur procède d'office à une enquête sur les antécédents et la moralité du demandeur. Le résultat de cette enquête est renvoyé avec le procès-verbal et les pièces à l'appui au directeur de l'intérieur ou au fonctionnaire qui en exerce les attributions. Le dossier est transmis, avec son avis motivé, au gouverneur de la colonie.

Le gouverneur émet son avis sur la demande et le transmet ensuite, avec les pièces à l'appui, au ministre des colonies.

Il est statué par le Président de la République, sur la proposition du ministre des colonies et du ministre de la justice.

Art. 12. — Les déclarations souscrites, soit pour renoncer à la faculté de décliner la qualité de Français, soit pour répudier cette qualité, sont reçues par le juge de paix dans le ressort duquel réside le déclarant.

Elles peuvent être faites par procuration spéciale et authentique.

Elles sont dressées en double exemplaire.

Le déclarant est assisté de deux témoins qui certifient son identité. Il doit produire à l'appui de sa déclaration son acte de naissance, une attestation en due forme de son gouvernement, établissant qu'il a conservé la nationalité de ses parents et un certificat constatant qu'il a répondu à l'appel sous les drapeaux conformément à la loi militaire de son pays, sauf les exceptions prévues aux traités.

En cas de résidence à l'étranger, les déclarations sont reçues par les agents diplomatiques ou par les consuls.

Art. 13. — Les deux exemplaires de la déclaration et les pièces justificatives sont immédiatement envoyés par le juge de paix au procureur de la République ; ce dernier les transmet sans délai, par l'intermédiaire du gouverneur, au ministre des colonies qui les fait parvenir au ministre de la justice.

La déclaration est inscrite à la chancellerie sur un registre spécial ; l'un des exemplaires et les pièces justificatives sont déposés dans les archives, l'autre est renvoyé à l'intéressé avec la mention de l'enregistrement.

La déclaration enregistrée prend date du jour de sa réception par l'autorité devant laquelle elle a été faite.

Art. 14. — La déclaration doit, à peine de nullité, être enregistrée au ministère de la justice.

L'enregistrement est refusé s'il résulte des pièces produites que le déclarant n'est pas dans les conditions requises par la loi, sauf à lui de se pourvoir devant les tribunaux civils, dans la forme prescrite par les articles 853 et suivants du Code de procédure civile.

La notification motivée du refus doit être faite au réclamant dans le délai d'un an à partir de sa déclaration.

A défaut des notifications ci-dessus visées dans le délai sus-indiqué et à son expiration, le ministre de la justice remet au déclarant, sur sa demande, une copie de sa déclaration revêtue de la mention d'enregistrement.

Art. 15. — La renonciation du mineur à la faculté qui lui appartient, par application des articles 12 et 18 du Code civil modifiés par le présent décret, de décliner, dans l'année qui suit sa majorité, la qualité de Français, est faite, en son nom, par son père ; en cas de décès, par sa mère ; en cas de décès des père et mère ou de leur exclusion de la tutelle, ou dans les cas prévus par les articles 142 et 143 du Code civil, ou en cas de déchéance de la puissance paternelle, par le tuteur autorisé par délibération du conseil de famille.

Ces déclarations sont faites dans les formes prévues par les articles 12 et suivants du présent décret. Elles sont accompagnées de la production de l'acte de naissance du mineur et du décret conférant à son père ou à sa mère, selon le cas, la qualité de Français.

Art. — 16. Les déclarations faites, soit pour renoncer à la faculté de décliner la qualité de Français, soit pour répudier cette qualité, doivent, après enregistrement, être insérées au *Bulletin des lois*.

Néanmoins, l'omission de cette formalité ne peut pas préjudicier aux droits des déclarants.

Aucun droit de sceau n'est perçu pour les déclarations.

### TITRE III. — Dispositions générales.

Art. 17. — Il n'est rien changé à la condition des indigènes dans les colonies françaises.

Art. 18. — Sont abrogées les dispositions contraires au présent règlement.

Art. 19. — Le ministre des colonies et le garde des sceaux, ministre de la justice, sont chargés, etc.

### V. — Loi sur le recrutement du 15 juillet 1889.

Art. 3. — Nul n'est admis dans les troupes françaises,

s'il n'est Français ou naturalisé Français, sauf les exceptions déterminées par la présente loi.

Art. 11. — Les individus déclarés Français en vertu de l'article 1<sup>er</sup> de la loi du 16 décembre 1874 sont portés, dans les communes où ils sont domiciliés, sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suit l'époque de leur majorité. Ils sont soumis au service militaire s'ils n'établissent pas leur qualité d'étranger. — Les individus nés en France d'étrangers et résidant en France sont également portés, dans les communes où ils sont domiciliés, sur les tableaux de recensement de la classe dont la formation suit l'époque de leur majorité telle qu'elle est fixée par la loi française. Ils peuvent réclamer contre leur inscription lors de l'examen du tableau de recensement et lors de leur convocation au conseil de révision, conformément à l'article 16 ci-après. S'ils ne réclament pas, le tirage au sort équivaldra pour eux à la déclaration prévue par l'article 9 du Code civil. S'ils se font rayer, ils seront immédiatement déchus du bénéfice dudit article. — Les mêmes dispositions sont applicables aux individus résidant en France et nés en pays étrangers, soit d'un étranger qui depuis lors a été naturalisé Français, soit d'un Français ayant perdu la qualité de Français, mais qui l'a recouvrée ultérieurement, si ces individus étaient mineurs lorsque leurs parents ont acquis ou recouvré la nationalité française.

Art. 12. — Les individus devenus Français par voie de naturalisation, réintégration, ou déclaration faite conformément aux lois, sont portés sur les tableaux de recensement de la première classe formée après leur changement de nationalité. — Les individus inscrits sur les tableaux de recensement en vertu du présent article et de l'article précédent ne sont assujettis qu'aux obligations de service de la classe à laquelle ils appartiennent par leur âge.

Art. 50. — En temps de paix, les jeunes gens qui, avant



l'âge de dix-neuf ans révolus, ont établi leur résidence à l'étranger, hors d'Europe et qui y occuperont une situation régulière, pourront, sur l'avis du consul de France, être dispensés du service militaire pendant la durée de leur séjour à l'étranger. Ils devront justifier de leur situation chaque année.

S'ils rentrent en France avant l'âge de trente ans, ils devront accomplir le service actif prescrit par la présente loi, sans toutefois pouvoir être retenus sous les drapeaux au delà de l'âge de trente ans. Ils sont ensuite soumis à toutes les obligations de la classe à laquelle ils appartiennent.

S'ils rentrent après l'âge de trente ans, ils ne seront soumis qu'aux obligations de leur classe.

Pendant la durée de leur établissement à l'étranger, ils ne pourront séjourner accidentellement en France, plus de trois mois et sous la réserve d'aviser le consul de leur absence.

## DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

### **I. — Convention consulaire franco-espagnole du 7 janvier 1862.**

Art. 5 nouveau (1). — Les Espagnols nés en France, lesquels ayant atteint l'âge de vingt ans y seront compris dans le contingent militaire, devront produire devant les autorités civiles ou militaires compétentes, un certificat établissant qu'ils ont tiré au sort en Espagne.

Et réciproquement, les Français nés en Espagne, qui y seront appelés au service militaire, devront, dans le cas où les documents présentés par eux ne paraîtront pas suffisants pour établir leur origine, fournir aux autorités compétentes dans un délai de deux ans à partir de l'époque du tirage, un certificat constatant qu'ils ont satisfait à la loi de recrutement en France. A défaut de ce document en bonne forme, l'individu désigné par le sort pour le service militaire dans la commune où il est né, devra faire partie du contingent de cette commune.

### **II. — Convention du 30 juillet 1891 entre la France et la Belgique, relative à l'application des lois qui réglent le service militaire entre les deux pays.**

Art. 1<sup>er</sup>. — Ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de vingt-deux ans accomplis sur les listes du recrutement militaire belge :

1. Déclaration de modification de l'art. 5, 12 mai 1892. (Nécessité de porter d'un à deux ans le délai accordé aux Français nés en Espagne).

1° Les individus nés en France d'un Belge et domiciliés sur le territoire français qui tombent sous l'application de l'article 8, § 4, du Code civil français ;

2° Les individus nés en France d'un Belge qui peuvent invoquer l'article 9 §, 1<sup>er</sup>, du Code civil français ;

3° Les individus nés d'un Belge naturalisé Français pendant leur minorité et ceux nés d'un ancien Français réintégré dans cette qualité pendant leur minorité qui tombent respectivement sous l'application des articles 12, § 3, et 18 du Code civil français ;

Art. 2. — Ne seront pas inscrits d'office avant l'âge de vingt-deux ans accomplis sur les listes du recrutement militaire français :

1° Les individus nés en Belgique d'un Français, qui peuvent invoquer l'article 9 du Code civil belge ;

2° Les individus nés d'un Français naturalisé Belge pendant leur majorité, lesquels peuvent acquérir la nationalité belge, conformément à l'article 4, § 1<sup>er</sup>, de la loi belge du 6 août 1881 ;

3° Les individus qui peuvent décliner la nationalité française conformément aux articles 8, § 4, 12, § 3 et 18, du Code civil français, à moins que, pendant leur minorité, il y ait eu renonciation à leur droit d'option, conformément à l'article 11 du règlement d'administration publique français du 13 août 1889.

Art. 3. — Les individus qui auraient changé de nationalité, soit durant leur minorité, soit dans l'année qui suivra leur majorité, conformément aux dispositions légales visées dans les articles 1 et 2 de la présente convention, seront dégagés de tout service militaire dans le pays auquel ils appartaient antérieurement et astreints aux obligations des jeunes gens de leur âge dans le pays auquel ils sont désormais rattachés.

Art. 4. — Les jeunes gens nés en France de parents bel-

ges, qui eux-mêmes y sont nés, ne seront pas appelés au service militaire en Belgique.

Art. 5. — Les enfants d'agents diplomatiques ou de consuls envoyés conservent la nationalité de leurs parents, à moins qu'ils ne réclament le bénéfice des lois du pays où ils sont nés.

Art. 6. — Ne pourront être considérés comme étant de nationalité indéterminée, par application de l'article 7 de la loi belge du 3 juin 1870, les individus qui produiront un certificat émané d'un agent diplomatique français et duquel il résultera qu'ils sont reconnus comme Français.

Art. 7 — Les deux Gouvernements se communiqueront réciproquement et dans le plus bref délai possible, les actes reçus par leurs autorités respectives dans les cas visés par la présente convention. Ils se signaleront, en outre, les individus qui se seront soustraits au service militaire dans l'un des deux pays, en excipant de la qualité de national de l'autre.

Art. 8. — Les individus qui, avant la mise en vigueur de la présente convention, ont satisfait à la loi militaire dans l'un des deux pays, sont dégagés du service militaire dans l'autre.

Art. 9. — La présente convention est conclue pour cinq ans, à partir de l'échange des ratifications. Dans le cas où aucune des hautes parties contractantes n'aura notifié, une année avant l'expiration de ce terme, son intention d'en faire cesser les effets, la convention continuera d'être obligatoire encore une année à compter du jour où l'une des parties l'aura dénoncée.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### LÉGISLATION ANTÉRIEURE A 1889.

**Robillard.** — Etude sur l'acquisition et la perte de la qualité de Français, 1876.

**De Folleville.** — Traité historique et pratique de la naturalisation, 1880.

**Alauzet.** — De la qualité de Français, de la naturalisation et du statut personnel des étrangers, 1888.

**De Boeck.** — Dissertation sur l'époque à laquelle il faut se placer pour déterminer la nationalité d'un nouveau-né, ds. Dalloz, 1888. 2, 9.

**V. Nationalité.** Dans le cours de Code civil de Demolombe, Demante, Aubry et Rau.

**V. Nationalité.** Dans le traité élémentaire de droit international privé de Weiss, 1886.

— Dans le précis de droit international privé de Despagne, 1886.

### LÉGISLATION CONTEMPORAINE.

#### I. — *Travaux d'ensemble.*

**Beauchet.** — La proposition de loi sur la nationalité, Gazette du Palais, 31 décembre 1886, 6 et 14 janvier, 26 juillet 1887.

**Weiss.** — La proposition de loi sur la nationalité au Sénat. Revue critique, 1887.

**X...** — La proposition de loi sur la nationalité devant la Chambre des députés. Le Droit, 26-27 sept. 1888.

**Audinet.** — Observations sur le projet de loi relatif à la nationalité française, J. Cl. (1), 1889, p. 197.

**Cohendy.** — La loi du 26 juin 1889. Le Droit, 27 oct., 3 et 16 nov. 1889.

**Vincent.** — Commentaire de la loi sur la nationalité (Publication des Lois Nouvelles, 1890).

**Cogordan.** — La nationalité au point de vue des rapports internationaux, 1890.

**Lesueur et Dreyfus.** — La nationalité, 1890.

1. *Journal de droit international privé.* de Clunet

**Weiss.** — La nationalité, tr. théor. et prat. droit international privé, t. I, 1892.

**Rouard de Card.** — La nationalité française, 1893.

**Weiss.** — La loi du 22 juillet 1893, Annuaire de législation française, 1893.

**Glard.** — De l'acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international, 1893.

**Campistron.** — Commentaire pratique des lois du 26 juin 1889 et 22 juillet 1893, sur la nationalité, 1894.

**Franceschi.** — Manuel de la nation. française, 1894.

**Tissier.** — La loi du 22 juillet 1893 sur la nationalité française (Publication des Lois nouvelles 1894).

V. Nationalité. Dans Baudry-Lacantinerie, Pr. dr. civ. 1894, 5<sup>e</sup> édition ; Vigie, C. élém. dr. civ. fr. t. I ; Huc, Comm. th. et prat. C. civ., t. I ; Despagne, Pr. dr. intern. pr. 1891.

## II. — *Travaux spéciaux.*

**Ducrocq.** — De la nationalité au point de vue du dénombrement de la population dans chaque pays et de la loi française sur la nationalité du 26 juin 1889.

**Stemler.** — Application pratique de la nouvelle loi sur la nationalité française par l'administration. J. Cl. 1890.

**Chausse.** — Acquisition de la nationalité française par le bienfait de la loi. Revue critique, 1890.

**Guillot.** — Acquisition de la qualité de Français, thèse Lyon, 1890.

**Audinet.** — De la nationalité de l'individu né en France d'un individu qui n'y est pas né, pendant sa minorité. J. Cl., 1891.

**Audinet.** — Changement de nationalité des mineurs. Rev. crit. 1891.

**Dienà.** — Conflits entre le Code italien et la loi française du 26 juin 1889. J. Cl., 1891.

**Cohendy.** — Un étranger qui a été frappé d'un arrêt d'expulsion peut réclamer et acquérir la nationalité française dans le cas où cette acquisition est subordonnée à l'établissement de son domicile en France (D. 91, 2, 169).

**Weiss.** — Note sur la convention franco-belge du 30 juillet 1891 ds. Ann. de législ. fr. 1891.

**Lainé.** — Etude sur la convention conclue le 30 juillet 1891 entre la France et la Belgique relative à l'application des lois qui règlent le service militaire entre les deux pays, ds. Bullet. de législ. comp. 1892, p. 229.

**De Boeck.** — Du caractère de l'enregistrement des déclarations de nationalité que prescrit la loi de 1889. D. 92, 1, 41.



- Lesueur et Dreyfus.** — De la nationalité de l'individu né en France d'une étrangère qui elle-même y est née. J. Cl., 1892, p. 78.
- Pillet.** — De la nationalité de l'individu né en France d'une mère qui elle-même y est née. Sir., et Gaz. Pal., 92, 1, 81, n<sup>o</sup> 154 et n<sup>o</sup> 164.
- Weiss.** — De la nationalité de l'individu qui naît en France, d'une femme qui elle-même y est née. Pandectes fr., 1892, I, 129, n<sup>os</sup> 154 et 159.
- Weiss.** — Du droit d'expulsion du gouvernement français à l'égard des individus nés en France d'étrangers et à l'égard de ceux qui naissent d'un ancien Français. — Pandectes françaises, 1892, I, 1.
- Geouffre de Lapradelle.** — De la nationalité d'origine, 1893.
- Gruffy.** — De l'unité de nationalité dans la famille. Etude sur la naturalisation des femmes mariées et des mineurs, 1893.
- Surville.** — De la nationalité des enfants nés sur le sol français de parents étrangers, J. Cl., 1893.
- Dupuis (Ch.).** — De la nationalité pendant sa minorité de l'enfant né en France d'un étranger né à l'étranger. D., 93, 1. 329.
- Despagnet.** — Du rôle du Conseil d'Etat dans la naturalisation. Revue de dr. public et sc. polit. 1894, p. 101.
- Esperson.** — De la rétroactivité de la loi française du 26 juin 1889, sur la national. J. Cl., 1894, p. 26.
- Gruffy.** — Application pratique des lois françaises sur la nationalité par l'administration. J. Cl., 1894, p. 472.
- Gruffy.** — De la nationalité de l'enfant légitimé. J. Cl., 1895, p. 982.
- Hubert.** — De la nationalité et du droit d'expulsion. J. Cl., 1895, p. 524, et 1896, p. 320.
- Lenoble.** — La nationalité et le droit d'expulsion. La Loi, 15, 16, 17 septembre 1895.
- Lenoble.** — La simple soumission de fixer son domicile en France, faite dans les termes de l'article 10 C. civ., par un individu né en France et expulsé de France pendant sa minorité, rend-elle momentanément impossible la poursuite pour violation de l'arrêté d'expulsion ? La Loi, 30 novembre 1895.
- Lenoble.** — Du conflit entre la chambre civile et la chambre criminelle de la Cour de cassation, relativement à la nationalité des individus qui nés en France de parents étrangers ou descendants d'anciens Français sont frappés d'une mesure d'expulsion avant l'accomplissement des formalités qui leur donnaient la qualité de Français. La Loi, 9 et 10 février 1896.
- Calixte Accarias.** — L'étranger fils d'un ex-Français, peut-il nonobstant un arrêté d'expulsion avoir un domicile en France ? Rev. crit., 1896, p. 95.

**Cabouat.** — De la possibilité pour les individus nés en France de parents dont l'un a perdu la qualité de Français, de réclamer à leur majorité la qualité de Français, malgré les arrêtés d'expulsion dont ils ont pu être l'objet. D. 96, 4, 337.

**Vacherot.** — La législation nouvelle sur la nationalité, ses premiers résultats, ses rapports avec la population de la France. Revue polit. et parl. 10 octobre 1896, t. 10, p. 404.

**Surville.** — Influence d'un arrêté d'expulsion sur l'acquisition de la qualité de Français d'après les articles 8 II, 4<sup>o</sup> 9 et 10 C. civ., Rev. crit., 1896 et 1897.

**Lainé.** — De l'expulsion des étrangers appelés à devenir Français, par le bienfait de la loi. J. Cl., 1897, p. 449, 701, 963. 1898, p. 57.

**Despagnet.** — La loi du 26 juin 1889, sur la nationalité et la loi du 15 juillet 1889, sur le recrutement. Le Droit, 19 octobre 1889.

**Weiss.** — La nouvelle loi sur la nationalité dans ses rapports avec le recrutement. J. Cl., 1890, p. 5.

**Rabany.** — La loi sur le recrutement. Commentaire de la loi du 15 juillet 1889.

*Vu par le Président de la Thèse :*

J. RENAULT.

*Vu par le Doyen :*

E. GARSONNET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le vice-recteur de l'Académie de Paris*

GRÉARD.





